

Côté 4 francs, catalogue
y Moret, juin 1879 -

Recueil choisi de poésies
dans tous les genres, mais où
domine le badinage -

LE

84944

PORTE-FEUILLE

D'UN HOMME DE GOUT;

OU

L'ESPRIT

DE NOS MEILLEURS POËTES.

Par feu M. l'Abbé DE LA PORTE;

Nouvelle Édition, considérablement augmentée.

TOME PREMIER.

Trois Volumes in-12. 9 livres reliés.



A AMSTERDAM,

Et se trouve A PARIS,

Chez DELALAIN le jeune, Libraire, rue S. Jacques,
près la Fontaine S. Severin.

M. D C C. L X X X.



Guay
1754
M. de la Porte
Medecin
A. Germain. Duv.

81334

LE

PORTÉ-FEUILLE

D'UN HOMME DE GOUT,

OU

L'ESPRIT

DE NOS MEILLEURS POÈTES.

Par son M. l'Abbé de LA PORTE.

Nouvelle Édition, corrigée et augmentée.

TOME PREMIER.

Tout le monde sçait que c'est un livre.

A AMSTERDAM,

chez la Citoyenne à Paris,

Chez Darsan au jeu de L'Écart, rue St. Jacques,

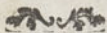
près la Fontaine St. Severin.

M D C C L X X.

iv *AVERTISSEMENT.*

donc voulu seulement donner aux Gens de goût un Porte-feuille choisi, où se trouvaient réunis tous les Morceaux de Poësies fugitives, que la Postérité & les Connoisseurs ont marqués du sceau de l'immortalité; & l'on ne craint point d'assurer qu'aucun Recueil ne présente un si grand nombre de ces fortes de Pièces. Peut-être y en a-t-il quelques-unes qui ne feront pas du goût de tout le monde; mais nous croyons qu'il en est peu, parmi celles qui peuvent plaire généralement à tout le monde, qui aient été omises.

Le succès de la première Édition de cet Ouvrage, qui n'étoit d'abord qu'en deux Volumes, a fait faire de nouvelles recherches, pour rendre ce Recueil de plus en plus digne du Public. On a trouvé, soit dans les Pièces anciennes, qui avoient été omises, soit dans les nouvelles, de quoi composer ces trois Tomes qu'on peut regarder comme le Recueil le plus complet en ce genre.

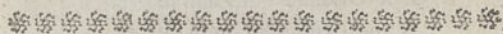


AVERTISSEMENT.

LE peu de goût qui règne dans presque tous les Recueils de Poësies fugitives, en a dégoûté le Public. On ne les lit point, parce que le peu de bonnes Pièces, qui s'y trouvent, sont perdues dans une foule de mauvaises, d'où l'on auroit peine à les démêler. On voudroit trouver, dans deux ou trois Volumes, tout au plus, les Morceaux les plus exquis de nos meilleurs Poëtes dans le genre des Pièces fugitives & legeres, sans aucun mélange de Pièces médiocres; & c'est le but qu'on s'est proposé, en rassemblant, dans trois Tomes seulement, tout ce que notre Parnasse a produit de plus parfait en ce genre, depuis MAROT jusqu'à nos jours. On ne s'est point attaché à ne donner que des Pièces qui ne fussent pas connues: on en est peu curieux, si elles ne sont pas excellentes; & si elles sont excellentes, il n'est guères possible qu'elles ne soient pas connues. On a



LE
PORTE-FEUILLE
D'UN HOMME DE GOUT,
OU
L'ESPRIT
DE NOS MEILLEURS POËTES.



LIVRE PREMIER.

IN-PROMPTUS.

Définition de l'In-promptu.

É suis un petit volontaire,
[J] Enfant de la table & du vin ;
Vif, entreprenant, téméraire ;
Étourdi, négligé, badin ;
Jamais rêveur, peu solitaire,
Quelquefois délicat & fin,
Mais tenant toujours de mon pere.

HAMILTON.

IN - PROMPTU.

Sur des fleurs que cultivoit le Grand Condé.

EN voyant ces œillets qu'un illustre Guerrier
Arrofa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles;
Et ne t'étonne pas que Mars soit Jardinier.

M^{lle} SCUDERY.

A U T R E.

*A Madame la Duchesse du Maine, qui demandoit
un secret à l'Auteur.*

LA Divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étois Apollon ne feroit point ma Muse;
Elle feroit Thétis; & le jour finiroit.

S. AULAIRE.

A U T R E.

*A une jolie Femme, qui demandoit que l'Auteur fit
pour elle un In-promptu.*

JE n'ai rien chanté de ma vie
En in-promptu.

Mais que vos yeux ont de vertu!

Ma foi, quand on est si jolie,

On a bien droit d'être servie

En in-promptu.

L'ATTAIGNANT.

 MADRIGAU X.

UN doux nenni avec un doux sourire
 Est tant honnête ; il le vous faut l'apprendre ;
 Quand est de oui , si veniez à le dire ,
 D'avoir trop dit je voudrois vous reprendre ;
 Non que je sois ennuyé d'entreprendre
 D'avoir le fruit dont le desir me point ;
 Mais je voudrois qu'en me le laissant prendre ;
 Vous me disiez : Non , vous ne l'aurez point.

MAROT.

A U T R E .

AMOUR trouva celle qui m'est amère ;
 Et j'y étois , j'en sçais bien mieux le conte.
 Bonjour , dit-il , bonjour , Vénus ma mere ;
 Puis tout-à-coup il voit qu'il se méconte ,
 Dont la couleur au visage lui monte
 D'avoir failli , honteux , Dieu sçait combien.
 Non , non , Amour , ce dis-je , n'ayez honte ;
 Plus clair-voyans que vous s'y trompent bien.

Le même.

A U T R E .

T O U S les fous humains sont pure vanité.
 D'erreurs , de vain sçavoir toute la terre abonde ;
 Mais , aimer constamment une rare beauté ,
 C'est la plus douce erreur des vanités du monde.

A ij

Non, non, n'écartons point un si plaisant souci;
Rien n'est doux, sans amour, dans cette vie hu-
maine.

Ceux qui cessent d'aimer, cessent de vivre aussi;
Ou vivent sans plaisir, comme ils vivent sans
peine.

BERTAUT.

AUTRE.

LIEUX, qui donnez au cœur tant d'aimables desirs,
Beaux parcs & beaux jardins, si parmi vos plaisirs
Mon humeur est chagrine & mon visage triste;
Ce n'est pas qu'en effet vous n'avez des appas;
Mais vous n'avez point Caliste;
Et moi je ne vois rien, quand je ne la vois pas.

MALHERBE.

AUTRE.

Même sujet que le précédent.

JARDINS, que la Nature & l'Art ont embellis,
Séjour digne de Flore même,
De me plaire si peu ne soyez point surpris;
Lieux charmans, apprenez que j'aime,
Et que vous n'offrez pas à mes yeux mon Iis.

AUTRE.

La Violette à Madame de Rambouillet.

MODESTE en ma couleur, modeste en mon
séjour,
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe.
Mais si sur votre front je puis me voir un jour.
La plus humble des fleurs fera la plus superbe.

DESMARETS.

A U T R E.

DE vos rigueurs & de mes peines
 Je me plains la nuit & le jour ;
 Je les chante au bord des fontaines ;
 Et l'écho les dit à son tour :
 Ah ! Phifis , commençons à faire
 Quelque chose qu'il faille taire.

LA SABLIERE.

A U T R E.

QU'ON puisse oublier ce qu'on aime ,
 Et qu'un fatal éloignement
 Ébranle le cœur d'un Amant ;
 Non , cela ne se peut , j'en juge par moi-même.
 Je songe à mon Iris , & la nuit & le jour ;
 Je soupire après son retour ;
 Et je connois bien que l'absence
 Est un prétexte à l'inconstance ,
 Plutôt qu'un remède à l'amour.

Le même.

A U T R E.

PHILIS ne m'aimera jamais.
 Sur tout ce que je dis , sur tout ce que je fais
 Elle me loue , elle me flatte ;
 C'est le payement d'une ingrante.

Le même.

A U T R E.

JE sçais qu'Iris ne m'aime pas ;
 Cependant elle fait des pas

A iij

Pour m'empêcher d'être infidelle ;
 Sans doute mon amour sert à sa vanité ;
 Dans l'équipage d'une Belle
 Il faut bien, par honneur, quelque Amant maltraité.

LA SABLIERE.

AUTRE.

APRÈS deux mois d'absence, enfin je vous revois ;
 Et le plaisir que j'en reçois
 Efface de mes maux la mémoire importune.
 Mais dites-moi, Philis, de votre heureux retour
 Rendrai-je grace à la Fortune ?
 N'en dirai-je rien à l'Amour ?

Le même.

AUTRE.

UN baiser bien souvent se donne à l'aventure ;
 Et n'a de prix qu'autant qu'il dure ;
 Mais ce n'est pas en bien user.
 Il faut que le desir & l'espoir l'affaïsonne ;
 Et pour moi je veux qu'un baiser
 Me promette plus qu'il ne donne.

Le même.

LE CAPRICE.

PHILIS, puisque votre cœur
 A tout autre me préfère,
 D'où vient que notre bonheur
 De jour en jour se diffère ?

Ah! pour vous déterminer,
 Faut-il tant examiner
 Le mérite & le service?
 Prenez un chemin plus court;
 Et sçachez que le caprice
 Est la raison de l'Amour.

LA SABLIÈRE.

LA BELLE QUERELLEUSE.

JEUNE Iris, dans notre querelle
 Je n'examine point qui de nous deux a tort.
 De tout ce qui vous plaît je demeure d'accord;
 Et vous avez raison, puisque vous êtes belle.

Le même.

AUTRE.

DEVANT moi l'aimable Climène
 Ne montre que froideur, & me regarde à peine.
 Loin de moi, j'apprens que son cœur
 Rend à mes feux plus de justice.
 Amour, souffres-tu ce caprice?
 Ne serai-je jamais présent à mon bonheur?

Le même.

AUTRE.

IRIS, ne croyez pas qu'une flamme nouvelle
 Me fasse ailleurs porter mon choix:
 On peut en vous voyant devenir infidelle,
 Mais c'est pour la dernière fois.

Le même.

A U T R E.

POURQUOI me demandez-vous tant
 Si mes vœux dureront, si je serai constant,
 Jusques à quand mon cœur vivra sous votre empire?
 Ah! Philis, vous avez grand tort!
 Comment pourrois-je vous le dire?
 Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort.
MONTREUIL.

A U T R E.

QUOI, sans vous souvenir de moi, ni de ma
 peine,
 Vous pouvez passer tout un jour?
 Haïssiez-moi plutôt, Climene;
 L'indifférence est en amour,
 Plus dangereuse que la haine.
Le même.

A U T R E.

HÉ! quoi! dans un âge si tendre,
 On ne peut déjà vous entendre,
 Ni voir vos beaux yeux sans mourir!
 Ah! soyez, jeune Iris, ou plus grande ou moins
 belle;
 Attendez, petite cruelle,
 Attendez à blesser, que vous sçachiez guérir.
BOISROBERT.

A U T R E.

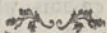
L'EAU qui caresse ce rivage ,
 La Rose qui s'ouvre au Zéphir ,
 Le Vent qui rit sous ce feuillage ;
 Tout dit qu'aimer est un plaisir.
 De deux Amans l'égaie flamme
 Sçait doublement les rendre heureux.
 Les indifférens n'ont qu'une ame ;
 Lorsque l'on aime , on en a deux.

Mlle SCUDERY.

A U T R E.

JE sens pour la jeune Lisette
 Tout ce que jamais dans un cœur
 L'Amour & la Beauté parfaite
 Ont pu faire naître d'ardeur.
 Des charmes qui brillent en elle ,
 La nature a fait tous les frais ;
 Peut-être on la peindroit moins belle ,
 De Venus lui prêtant les traits :
 Mais l'ingrate ternit sans cesse
 Tant d'appas ,
 Par un défaut que la Déesse
 N'avoit pas.

PATIN.



A U T R E.

QU'AVEZ-VOUS fait de mon Amour ;
 Bonheur fatal , funeste jouissance ?
 Étoit-ce pour le perdre ! ô trop malheureux jour ;
 Que je vous attendois avec impatience ?
 Rendez , trompeur , rendez-moi mes desirs ;
 Et je vous rendrai vos plaisirs.

S. EVREMONT.

A U T R E.

ENFIN la charmante Lisette ,
 Sensible à mon tendre tourment ;
 A bien voulu dessus l'herbette
 M'accorder un heureux moment.
 Pressé d'une charge si belle ,
 Tendre gazon , relevez-vous ;
 Il ne faut qu'une bagatelle ,
 Pour allarmer mille jaloux.

QUINAULE.

A U T R E.

Le Passant & la Tourterelle.

D I A L O G U E.

Le Passant.

QUE fais-tu dans ce bois , plaintive Tourterelle ?

La Tourterelle.

Je gémis ; j'ai perdu ma compagne fidelle,

Le Passant.

Ne crains-tu point que l'Oïseleur
Ne te fasse mourir comme elle ?

La Tourterelle.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

FOURCROY.

A U T R E.

IL vous sied bien, charmante Iris,
De calculer votre âge,
Lorsque les Graces & les Ris
Sont sur votre visage.
Votre teint vif est du Printems
Une image fidelle.
C'est sçavoir arrêter le tems,
Que d'être toujours belle.

M^{lle} DE SAINTONGE.

A U T R E.

LORSQUE vous me changez pour une autre
Bergere,
Je voudrois me venger de votre humeur legere,
Et suivre mes transports jaloux.
Mais hélas ! mon amour désarme ma colere ;
Et quand je cesse de vous plaire,
Je me trouve cent fois plus coupable que vous.

La même.

A vj

A U T R E.

AH! j'ai bien mérité mon funeste malheur ?
 Falloit-il me flatter de la vaine espérance
 D'arrêter un Amant trompeur ?
 Falloit-il compter sur un cœur
 Que je devois à l'inconstance ?

Mlle DE SAINTONGE.

A U T R E.

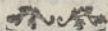
JRIS s'est rendue à ma foi.
 Qu'eût-elle fait pour sa défense ?
 Nous n'étions que nous trois; elle, l'Amour & moi;
 Et l'Amour fut d'intelligence.

COTTIN.

A U T R E.

REVENEZ, charmante verdure,
 Faites régner l'ombrage & l'amour dans nos bois.
 A quoi s'amuse la Nature ?
 Tout est encor glacé dans le plus beau des mois.
 Si je viens vous presser de couvrir ce bocage,
 Ce n'est que pour cacher aux regards des jaloux
 Les pleurs que je répands pour un Berger volage,
 Ah! je n'aurai jamais d'autre besoin de vous!

Mlle DESHOULIERES.



A U T R E.

ALCIDON contre sa Bergere
 Gagea trois baisers, que son chien
 Trouveroit plutôt que le sien,
 Un flageolet caché sous la fougere.
 La Bergere perdit; & pour ne point payer,
 Elle voulut tout employer;
 Mais contre un tendre Amant c'est en vain qu'on
 s'obstine:
 Si des baisers, gagnés par Alcidon,
 Le premier fut pure rapine,
 Les deux autres furent un don.

M^{de} DESHOULIERES.

A U T R E.

ON connoît peu l'Amour, lorsqu'on ose assurer
 Qu'avec la jalousie il ne sçauroit durer.
 Loin de le ralentir, tout ce qu'elle conseille,
 Ne sert qu'à le rendre plus fort:
 Un peu de jalousie éveille
 Un amour heureux qui s'endort.

La même.

A U T R E.

RIEZ, charmante jeunesse,
 Des leçons que fait sans cesse
 Contre les tendres desirs
 La Raison aux airs sévères.
 Hé! sont-ce-là ses affaires?
 Se connoît-elle en plaisirs?

La même.

A U T R E.

L'AMOUR est un enfant aussi v'eux que le monde.
 Il est le plus petit & le plus grand des Dieux.
 De ses feux il remplit le-ciel, la terre & l'onde ;
 Et toutefois Iris le loge dans ses yeux.

PERRAULT.

A U T R E.

AIMONS, mais d'un amour couvert,
 Qui ne soit jamais sans mystere.
 Ce n'est pas l'amour qui nous perd,
 Mais la maniere de le faire.

RABUTIN.

A U T R E.

L'AMOUR égale sous sa loi
 La Bergere avecque le Roi,
 Si-tôt qu'il en fait sa maîtresse.
 Si-tôt qu'elle a pu l'engager,
 La Bergere devient Princesse,
 Ou le Prince devient Berger.

Le même.

A U T R E.

QUE votre sort est doux, fleurs qui venez d'éclorre,
 Et qu'un cœur amoureux en connoît bien le prix!
 Vous naîsez sur le sein de Flore ;
 Vous mourez sur le sein d'Iris.

Le même.

A U T R E.

L'AIGUILLON de l'Amour c'est la difficulté;
Ses charmes sont détruits par la facilité :

Dès qu'il est paisible, il sommeille.

S'il n'a point de frayeur, il n'a point de desir.

L'assurance l'endort; la crainte le réveille;

Et s'il acquiert sans peine, il jouit sans plaisir.

LA MENARDIERE.

A U T R E.

VOICI les lieux charmans, où mon ame ravie

Passoit, à contempler Sylvie,

Ces tranquilles momens si doucement perdus.

Que je l'aimois alors; que je la trouvois belle!

Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidelle;

Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

BOILEAU.

A U T R E.

QUAND Iris prend plaisir à boire,

Bacchus croit que c'est pour sa gloire;

Mais l'Amour en a tout l'honneur.

Car en buvant, le vin la rend si belle,

Que le plus altéré buveur

S'enyvre moins de sa liqueur,

Que de l'amour qu'il prend pour elle.

LAFOND.

A U T R E.

L'AMOUR aujourd'hui tout en larmes
 Se plaint hautement de nous deux.
 Il dit que vos yeux ont dérobé tous ses charmes ;
 Il dit que mon cœur a dérobé tous ses feux.

VERGIER.

A U T R E.

IL est un Dieu, maître de l'Univers ,
 Dont tous les Dieux reconnoissent l'empire.
 C'est un enfant ; mais , chargé de ses fers ,
 Quand il lui plaît , le plus sage soupire.
 Il n'est plaisir , s'il le veut , qu'il n'inspire ;
 Quand il le veut , le chagrin fuit sa loi.
 Ce Dieu pourtant ne peut rien sur Thémire ,
 Et ne pourroit , sans elle , rien sur moi.

FERRAND.

A U T R E.

ÊTRE l'Amour quelquefois je desire ,
 Non pour régner sur la terre & les cieux ;
 Car je ne veux régner que sur Thémire ;
 Seule elle vaut les Hommes & les Dieux :
 Non , pour avoir un bandeau sur les yeux ;
 Car de tout point Thémire m'est fidelle :
 Non pour jouir d'une vie immortelle ;
 Car à ses jours survivre je ne veux ,
 Mais seulement pour épuiser sur elle
 Du Dieu d'Amour & les traits & les feux.

Le même.

A U T R E.

OISEAUX, si tous les ans vous quittez vos climats,
 Dès que le triste hyver dépouille nos bocages,
 Ce n'est pas seulement pour changer de feuillages,
 Et pour éviter nos frimats.

Mais votre destinée

Ne vous permet d'aimer que dans le tems des
 fleurs ;

Et quand il est passé, vous les cherchez ailleurs,
 Afin d'aimer toute l'année.

FERRAND.

A U T R E.

LORSQUE le vieux Damon dit que d'un trait
 mortel

L'Amour blesse les cœurs, sans qu'ils osent s'en
 plaindre,

Que c'est un Dieu traître & cruel,

L'Amour pour moi n'est point à craindre:

Mais quand le jeune Athis me vient dire à son tour :

Ce Dieu n'est qu'un enfant doux, caressant, aimable,

Plus beau mille fois que le jour :

Que je le trouve redoutable !

Mlle BERNARD.



A U T R E.

Vous n'écrivez que pour écrire ;
 C'est pour vous un amusement ;
 Moi qui vous aime tendrement ,
 Je n'écris que pour vous le dire.

M^{lle} BERNARD.

A U T R E.

EN quel état me trouvé-je réduite ,
 Pour obéir à mon devoir !
 Je fuis Tircis ; mais que me sert ma fuite ?
 Qu'à m'ôter seulement le plaisir de le voir :
 Que me sert-il de ne le pas entendre ?
 Je devine tous ses discours ;
 Et mon cœur me redit mille fois tous les jours ,
 Ce qu'une fois il m'auroit dit de tendre.
 Je m'imagine à tous momens
 L'entendre m'exprimer ses plus doux sentimens ;
 Et peut-être , hélas ! qu'à ma honte ,
 Quand de son entretien j'évite les appas ,
 Je m'engage à lui tenir compte
 De cent mille douceurs qu'il ne me diroit pas.

M^{de} DE LIANCOUR.

A U T R E.

TU veux sçavoir de quelle humeur
 Je prétends que soit ma maîtresse ?
 Je ne veux point qu'elle ait trop de tendresse ;
 Je ne veux point non plus qu'elle ait trop de rigueur :

L'un donne du dégoût, & l'autre désespere.
 De ces extrémités je cherche le milieu ;
 Et celle qui voudra me plaire
 Doit n'aimer ni trop ni trop peu.

CHAULIEU.

A U T R E.

J E ne prétends point qu'Amarille
 Récompense d'abord ma peine & mes langueurs ;
 Je fais peu de cas des faveurs
 Dont la conquête est si facile.
 Je veux qu'elle résiste à mes empressements,
 Afin d'éprouver ma constance ;
 Mais je veux que sa résistance
 Pour ne me point lasser, ne dure pas long-tems.

Le même.

A U T R E.

J E goûte loin de vous, en de paisibles lieux ;
 Un repos que par-tout troublait votre présence :
 Mais hélas ! je sens que l'absence
 Me guérit trop du mal que m'avoient fait vos yeux.
 Je ne puis plus souffrir ce tranquille séjour ;
 Mon cœur n'y connoît plus ni desir ni tendresse.
 J'y trouve une autre maîtresse ;
 Mais hélas ! je n'y puis retrouver mon amour.

Le même.



A U T R E.

M O N Iris m'est toujours fidelle :
 Nous sommes l'un de l'autre également contens,
 Je n'ai lieu de me plaindre d'elle ,
 Que de l'aimer depuis fix ans.
 Cependant cela seul fait toutes nos querelles.
 Hélas ! faut-il donc voir ainsi
 S'échapper, malgré nous , nos ardeurs mutuelles ?
 N'étoit-ce point assez que le tems eût des ailes ?
 Pourquoi, volage Amour, en avez-vous aussi ?

CHAULIEU.

A U T R E.

J'ATTENS avec transport cet objet gracieux,
 A qui mon ame est asservie.
 Sa beauté fit toujours le plaisir de mes yeux ;
 Son amour fit toujours le bonheur de ma vie.
 Que mon sort est digne d'envie !
 Il doit rendre jaloux les plus heureux Amans.
 Le charme de la jouissance
 Dans ses plus fortunés momens ,
 Ne vaut pas mon impatience.

Le même.

A U T R E.

V O U S êtes fille de l'Amour
 Cruelle Jaloufie.
 Mais hélas ! vos soupçons font languir nuit & jour,
 Si-tôt que l'ame en est faisie.

Sans vos soins ennuyeux
L'ame feroit tranquille.
Votre pere est sans yeux,
Et vous en avez mille.

CHAULIEU.

A U T R E.

LE tendre Appelle, un jour, dans ces jeux tant
vantés
Qu'Athènes sur ses bords consacroit à Neptune,
Vit au sortir de l'onde éclater cent Beautés;
Et, prenant un trait de chacune,
Il fit de sa Vénus le portrait immortel.
Hélas! s'il avoit vu l'adorable Martel,
Il n'en auroit employé qu'une.

LAINÉZ.

A U T R E.

L'AURORE à peine ouvroit les cieux,
Qu'à la faveur d'un songe officieux,
Je vous croyois moins inhumaine.
Quels plaisirs! quels ardens transports!
Que je serois heureux, Climène,
Si je veillois comme je dors!

Le même.

A U T R E.

QUOI! toujours, Raison trop sévère;
Tu t'opposes à mes desirs,
Et viens troubler tous mes plaisirs!
Vois-tu cette bougie? Imite sa lumiere:

Elle anime nos jeux & ce charmant repas
Éclaire mes plaisirs , & ne les trouble pas.

L A I N E Z.

A U T R E.

Pour Madame de Cailus.

M'ABANDONNANT un jour à la tristesse ;
Sans esperance , & même sans desirs ,
Je regrettois les sensibles plaisirs
Dont la douceur enchantoit ma jeunesse.
Sont-ils perdus , disois-je , sans retour ?
Et n'es-tu pas cruel , Amour ,
Toi que j'ai fait , dès mon enfance ,
Le maître de mes plus beaux jours ,
D'en laisser terminer le cours
A l'ennuyeuse indifférence ?
Alors j'apperçus dans les airs
L'enfant maître de l'Univers ,
Qui , plein d'une joie inhumaine ,
Me dit en souriant : Tircis , ne te plains plus ;
Je vais mettre fin à ta peine ;
Je te promets un regard de Cailus.

L A F A R E.

A U T R E.

EN VAIN je bois pour calmer mes allarmes ;
Et pour chasser l'Amour qui m'a surpris.
Ce sont des armes
Pour Iris,

Le vin me fait oublier ses mépris,
Et m'entretient seulement de ses charmes.

LA FARE.

A U T R E.

J'E porte un cœur fidèle & tendre ;
Mais à qui veut le posséder
Il faut des charmes pour le prendre ;
Et des faveurs pour le garder.

Le même.

A U T R E.

I MPITOYABLE loi d'un sexe malheureux,
Devoir cruel, qui m'oblige au silence.
Que tu me fais souffrir de tourmens rigoureux !
Tircis se plaint de mon indifférence.
Hélas ! que ce Berger a peu d'expérience !
S'il sçavoit lire dans mes yeux,
Il verroit bien, qu'il est plus heureux qu'il ne pense.

M^{de} DREUILLET.

C O N S E I L.

I R I S, vous connoîtrez un jour
Le tort que vous vous faites.
Le mépris suit de près l'amour
Qu'inspirent les coquettes.
Cherchez à vous faire estimer,
Plus qu'à vous rendre aimable.
Le faux honneur de tout charmer
Détruit le véritable.

FENELON.

L E P L A I S I R .

F A U T - I L être tant volage ,
 Ai-je dit au doux Plaisir ?
 Tu nous fuis , las ! quel dommage ;
 Dès qu'on a pu te saisir !

Ce plaisir tant regrettable
 Me répond : Rends grace aux Dieux ;
 S'ils m'avoient fait plus durable ,
 Ils m'auroient gardé pour eux.

La Comtesse de MURAT.

A U T R E .

O N meurt deux fois dans ce bas monde ;
 La première , en perdant les faveurs de Vénus .
 J'ai bien moins peur de la seconde ;
 C'est un bien quand on n'aime plus .

LA MOTTE.

A U T R E .

J' A I senti pour vous seule une flamme parfaite ;
 Je n'ai jamais aimé comme j'aime en ce jour ;
 Doris étoit ma dernière amourette ;
 Vous êtes mon premier amour .

Le même.



AUTRE.

A U T R E.

J E veux chanter en vers la Beauté qui m'engage ;
 J'y pense , j'y repense , & le tout sans effet.

Mon cœur s'occupe du sujet ;
 Et l'esprit laisse là l'ouvrage.

FONTENELLE.

A U T R E.

P AR un baiser ravi sur les lèvres d'Iris ,
 De ma fidèle ardeur j'ai dérobé le prix.
 Mais ce plaisir charmant a passé comme un songe ;
 Ainsi je doute encor de ma félicité.

Mon bonheur fut trop grand , pour n'être qu'un
 mensonge ;

Mais il dura trop peu pour une vérité.

ROUSSEAU.

A U T R E.

Pour un célèbre Orateur.

O vous que la nouvelle Aurore
 A son lever a fait éclore ,
 Petites fleurs , dont quelques jours
 Et quelques nuits sont le partage ;
 Rendez à Tirsis votre hommage.
 Les fleurs qui parent ses discours ,
 Ont par-dessus vous l'avantage
 Et de naître plus vite , & de durer toujours.

LE DREL.

A U T R E.

ET la Fable & la Vérité
 Font voir ce que peut la beauté.
 Adam, trop épris de ses charmes
 Renonce à de célestes biens ;
 Pâris met l'Asie en alarmes
 Et fait périr tous les Troyens.
 C'est une pomme infortunée
 Qui, d'une affreuse destinée,
 Fit tomber sur eux le courroux.
 En voyant ces attraits si doux
 Dont les Graces vous ont ornée,
 Adam l'auroit prise de vous,
 Et Pâris vous l'auroit donnée.

DANCHET.

A U T R E.

JE sens, quand je vous vois, une joie inconnue.
 Quand je ne vous vois pas, je suis au désespoir.
 Et je voudrois toujours vous voir,
 Ou ne vous avoir jamais vue.

COCQUARD.

A U T R E.

DE leurs agréables concerts
 Les Oiseaux remplissent les airs,
 Et le Soleil est loin encôre ;
 Mais ne vous en étonnez pas,
 Climene ; en voyant vos appas,
 Ils vous ont prise pour l'Aurore.

LE BRUN.

A U T R E.

JE vous aime, Doris; vous êtes belle & sage.
 D'innocentes faveurs vous payez tous mes soins.
 Phriné m'accorde davantage;
 Phriné pourtant m'accorde beaucoup moins.

LE BRUN.

A U T R E.

L'EXCÈS de la délicatesse
 Est le poison de la tendresse:
 Il faut de la crédulité.
 Un Amant nous jure
 Que de nous il est enchanté;
 Fût-ce une imposture,
 Croyons qu'il dit la vérité.
 Il est souvent fâcheux de s'y trop bien connoître.
 Se croire heureux, n'est-ce pas l'être?

LE SAGE.

A U T R E.

AU tems heureux, où régnoit l'innocence,
 On goûtoit, en aimant, mille & mille douceurs;
 Et les Amans ne faisoient de dépense
 Qu'en soins & qu'en tendres ardeurs.
 Mais aujourd'hui sans opulence
 Il faut renoncer aux plaisirs.
 Un Amant qui ne peut dépenser qu'en soupirs,
 N'est plus payé qu'en espérance.

MERE.

A U T R E.

A U X autels du Tyran des morts
 D'un tremblante main je consacre ma lyre ;
 Je ne chantois que pour Thémire.
 Themire a vu les sombres bords.
 Tendres concerts, charmant délire ,
 Faites place à d'autres transports ;
 Une douleur muette & sombre ,
 Des larmes qui partent du cœur ,
 Ne chercher, ne sentir, ne voir que mon malheur :
 Voilà le seul tribut que je dois à son ombre ;
 Soyez les garans de ma foi ,
 Lieux redoutés où repose sa cendre ;
 Il n'est plus aujourd'hui d'autre plaisir pour moi ,
 Que les pleurs qu'en secret je viens ici répandre.

ROCHEMORE.

A U T R E.

P L U S inconstant que l'onde & le nuage ,
 Le tems s'enfuit ; pourquoi le regretter ?
 Malgré la pente volage
 Qui le force à nous quitter ,
 En faire usage
 C'est l'arrêter.
 Goûtons mille douceurs ;
 Et si la vie est un passage ,
 Sur ce passage au moins cueillons des fleurs.

MONCRIF.

A U T R E.

Qu'un peu de vérité flatte dans un mensonge !

Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,

Au rang des Rois j'étois monté.

Je vous aimois alors ; & j'osois vous le dire.

A mon réveil, les Dieux ne m'ont pas tout ôté :

Je n'ai perdu que mon Empire.

VOLTAIRE.

A U T R E.

De votre esprit la force est si puissante ,

Que vous pourriez vous passer de beauté.

De vos attraits la grace est si piquante ,

Que sans esprit vous m'auriez enchanté.

Si votre cœur ne sçait pas comme on aime ,

Ces dons charmans vous feront superflus.

Un sentiment est cent fois au-dessus

Et de l'esprit, & de la beauté même.

Le même.

A U T R E.

Vos yeux sont beaux ; mais votre ame est plus belle.

Vous êtes simple & naturelle.

Et, sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.

Si vous eussiez été du tems de Gabrielle ,

Je ne sçais pas ce qu'on eût dit de vous ;

Mais on n'auroit point parlé d'elle.

Le même.

A U T R E.

D E U X Héros* différens, l'un superbe & sauvage,
 L'autre toujours aimable & toujours amoureux,
 A l'immortalité prétendent tous les deux ;
 Mais pour être immortel, il faut votre suffrage.
 Ah ! si sous tous les deux vous eussiez vu le jour,
 Plus justement leur gloire eût été célébrée.
 Henri Quatre, pour vous, auroit quitté d'Estree ;
 Et Charles Douze auroit connu l'Amour.
 VOLTAIRE.

A U T R E.

A M^{lle} de Charolois, peinte en habit de Cordelier.

F R E R E Ange de Charolois,
 Dis-moi par quelle aventure,
 Le cordon de S. François
 Sert à Venus de ceinture ?

Le même.

A U T R E.

H É L A S ! qu'est-ce donc que je sens ?
 Rêveuse, languissante, en secret je soupire.
 La raison sur mon cœur a perdu son empire.
 Rien ne rend le calme à mes sens ;
 Je veux, je me repens, j'espère, je desire ;
 En proie à ces troubles naissans,
 Je pleure & ne fais que redire :
 Hélas ! qu'est-ce donc que je sens ?

PONT-DE-VESE.

* Henri IV, & Charles XII, roi de Suède.

A U T R E.

DANS nos hameaux il est une Bergere,
 Qui foumet tout au pouvoir de ses loix.

Ses graces orneroyent Cithere;
 Le Rossignol est jaloux de sa voix.

J'ignore si son cœur est tendre;
 Heureux qui pourroit l'enflammer!

Mais qui ne voudra pas aimer,
 Ne doit ni la voir ni l'entendre.

Duc de la TREMOUILLE.

A U T R E.

PROJET flatteur d'enchanter une Belle,
 Soins concertés de lui faire la cour,
 Galans écrits, sermens d'être fidelle,
 Airs empresseés, vous n'êtes point l'Amour.

Mais se donner sans espoir de retour,
 Par son désordre annoncer que l'on aime;

Respect timide avec ardeur extrême,
 Persévérance au comble du bonheur;

Dans sa Philis n'aimer que Philis même:

Voilà l'amour; mais il n'est qu'en mon cœur.

VERRIERES.

A U T R E.

DES combats le Dieu redoutable

Jadis à Vénus fit sa cour.

Pour lors, si l'on en croit la Fable,

Le Plaisir engendra l'Amour.

B iv

Au doux Auteur de sa naissance
 Bornant sa gloire & ses desirs,
 Tous les jours, par reconnoissance,
 L'Amour engendre les Plaisirs.

PANARD.

AUTRE.

L'ABREGÉ DE L'OLYMPÉ.

Tous les matins, vous êtes mon Aurore.
 Le Soleil ne me luit, que lorsque je vous vois.
 Vous êtes, au printems, ma véritable Flore;
 Celle de nos jardins, près de vous perd ses droits,
 Pour conduire mes pas dans le chemin du Sage,
 Vous êtes ma Minerve, & je suis bien guidé.
 Vous êtes mon Iris dans le tems de l'orage.
 Souvent dans un repas vous êtes mon Hébé.
 Si vous aviez l'ame assez bonne
 Pour être ma Vénus sous un ombrage frais,
 Je serois content, & j'aurois
 Tout l'Olympe en votre personne.

Le même.

AUTRE.

L'ACCORD DES YEUX ET DU CŒUR.

QUE vos yeux sont touchans! que leur regard est
 tendre!
 Si je les crois, Tircis, vous m'aimez ardemment.
 Mais parlez-moi sincèrement:
 Votre cœur sent-il tout ce qu'ils me font entendre?

Si vous ne m'aimez point , hélas !
 Ne cherchez point à me séduire ;
 Et que vos yeux ne parlent pas ,
 Si votre cœur n'a rien à dire.

PANARD.

A U T R E .

L'ESTIME dont mon cœur pour vous se sent
 comblé ,

Dans tous ses traits ressemble à celle
 Qu'Egée eut jadis pour Eglé ,
 Le brave Renaud pour Armide ,
 Léandre pour Héro , Pyrame pour Tisbé ,
 Céphale pour Procris , Hercule pour Hébé ,
 Tancrede pour Clorinde , Atis pour Sangaride ,
 Lycus pour la reine Dircé ,
 Ceyx pour Alcione ,
 Télamon pour Hésione ,
 Cadmus pour Hermione ,
 Apollon pour Iffé ,
 Jupiter pour Latone ,
 Vertumne pour Pomone ,
 Baccus pour Erigone ,
 Et l'Amour pour Psyché.

Le même.

A U T R E .

ON dit dans nos hameaux , que l'Empereur est
 mort !

Bergers , cette nouvelle est bien intéressante.

Du levant au couchant , du midi jusqu'au nord ,
 Nous sommes menacés d'une guerre sanglante.

B v

La difette déjà désolé assez ces lieux ;

Éprouverons-nous donc tous les fléaux des Cieux ?

Eh ! que m'importe à moi ? dit l'amoureux
Philinte ;

Je ne crains ici-bas que les rigueurs d'Aminte ;

Et je ne reconnois de maîtres que ses yeux.

Dans tout cet Univers est-il un autre Empire

Que celui de son cœur ? C'est le seul où j'aspire ;

C'est-là mon Univers, ma Fortune & mes Dieux.

L'ATTAIGNANT.

A U T R E.

T O I N E T T E , si jadis le diable,

Quand il tenta votre Patron ,

Eut pris votre figure aimable ,

Je crois que la tentation

Auroit été plus redoutable ;

Que le Saint eût été vaincu ,

Et seroit devenu coupable ,

S'il n'avoit eu votre vertu.

Le même.

A U T R E.

D I E U d'Amour, auteur de ma peine ,

Deviens celui de mes plaisirs.

Fais que mon aimable Climene

Soit favorable à mes desirs.

Pour l'enflammer , prends ton flambeau ;

Rends son ardeur extrême ;

Mais songe à mettre ton bandeau ;

Ou crains d'aimer toi-même.

COLLÉ.

AUTRE.

LE papillon coquet

Aime le badinage.

A la rose , au muguet

Il offre son hommage.

Il est léger , il est volage ;

Mais il est muet.

Vous qui le prenez pour modèle ,

Imitez-le dans ce portrait ;

Amant , pour l'honneur d'une belle ,

Gardez bien le secret.

On excuse un infidelle ,

Et jamais un indiscret.

FAVART.

AUTRE.

EST-IL de plus douces odeurs ?

D'où vient que je soupire ?

L'amour s'est niché dans ces fleurs ;

C'est lui que je respire.

Le beau bouquet ! . . . Mais quelle ardeur

Je me sens tout de braïse.

C'est qu'il étoit contre le cœur

De ma chere Thérèse.

Le même.

A U T R E.

DANS l'Univers tout aime, tout desirer ;
 Du tendre Amour tout peint la volupté.
 Si le Papillon vole avec légèreté,
 Un autre Papillon l'attire.
 Les fleurs, en s'agitant, semblent se caresser.
 Le Lierre à l'Ormeau s'unit pour l'embrasser,
 Les Oiseaux sont charmés de pouvoir se répondre ;
 Et le doux murmure des eaux
 Est causé par plusieurs ruisseaux
 Qui se cherchent pour se confondre.

FAVART.

A U T R E.

IL est un âge où l'on s'ignore ;
 Le cœur ne peut rien voir encore ;
 C'est une nuit :
 Le tendre Amour est notre Aurore ;
 Si-tôt qu'on voit ses feux éclore,
 Un beau jour luit.
 Celle que j'aime est-elle absente ?
 Hélas ! mon ame est languissante ;
 C'est une nuit :
 Si-tôt que je la vois paroître,
 Je sens, je sens mon cœur renaître ;
 Un beau jour jour luit.

Le même.

A U T R E.

VOIS à l'ombre de ce tremble
 Voler ensemble
 Deux papillons :
 Ils formoient deux tourbillons ;
 L'Amour en un seul les rassemble.
 A nos cœurs, dans ce séjour,
 Tout peint l'amour,
 Tout n'est qu'amour.

FAVART.

A U T R E.

C O M P A R A I S O N.

O N file, avant d'être époux,
 Le tissu de son esclavage ;
 L'Amant est rampant & doux,
 Le ver à soie est son image.
 Dans ses propres nœuds renfermé ;
 Il devient froid, inanimé ;
 Mais bientôt forçant sa prison,
 Il s'envole en papillon.

Le même.

A U T R E.

L A maîtresse du Cabaret
 Se devine sans qu'on la peigne ;
 Le Dieu d'amour est son portrait ;
 La jeune Hébé lui sert d'enseigne ;

Bacchus assis sur son tonneau ,
 La prend pour la fille de l'onde ;
 Même en ne versant que de l'eau ,
 Elle a l'art d'enivrer son monde.

BERNIS.

AUTRE.

QU'EST-CE qu'Amour ? C'est un Enfant ; mon
 Maître ;
 Il l'est aussi du Berger & du Roi.
 Il est fait comme vous : il pense comme moi ;
 Mais il est plus hardi , peut-être.

Le même.

AUTRE.

BELLES , qui formez des projets ,
 Trente ans est pour vous le bel âge :
 Vous n'en avez pas moins d'attraits ;
 Vous en connoissez mieux l'usage.
 C'est le vrai moment d'être heureux ;
 On plaît autant ; on aime mieux.

MOREAU.

AUTRE.

IRIS , ne croyez pas qu'une flamme nouvelle
 Me fasse ailleurs porter mon choix ;
 On peut en vous voyant devenir infidelle ;
 Mais c'est pour la dernière fois.

A U T R E.

C E n'est qu'aux champs qu'amour est sans feintise.

Toujours enfant, il n'y paroît que nu.
Mais à la Cour toujours il se déguise,
Changeant sa voix & son air ingénu.
Ce font deux Dieux; l'un discret, retenu,
Fidèle, craint de se faire connoître.
L'autre volage, & charmé de paroître,
Aux yeux de tous fait briller son flambeau.
Qui le voudra, serve ce dernier maître;
Je veux servir l'autre jusqu'au tombeau.

A U T R E.

G ARDEZ-VOUS bien d'aimer;
C'est un métier pénible.
Ne soyez point sensible;
Ne songez qu'à charmer.
Qui se laisse enflammer
Souffre une peine horrible.
Il est presque impossible
D'aimer sans s'alarmer.
Regardez Amarante,
Depuis qu'elle est amante
Combien elle a d'ennuis.
Mais, sans aller plus loin, regardez-moi vous-même:
Voyez comme je suis,
Depuis que je vous aime.

A U T R E.

N E trouver rien de beau que vous ,
 Sans cesse songer à vos charmes ,
 Être chagrin , être jaloux ,
 Répandre quelquefois des larmes ,
 N'avoir point de repos , ni la nuit ni le jour ;
 Est-ce de l'amitié , Philis , ou de l'amour ?

A U T R E.

U N jour dans les yeux d'une Brune ,
 Je vis l'Amour forger ses traits.
 Mais , hélas ! pour mon infortune ,
 Je voulus regarder l'ouvrage de trop près ;
 Il en sortoit tant d'étincelles ,
 Que l'Amour même , en redoutant l'ardeur ,
 Voulut s'enfuir ; mais il brûla ses ailes ,
 Et ne put voler qu'en mon cœur.

A U T R E.

A R R A C H E Z de mon cœur le trait qui le déchire.
 Ingrate Iris , vous voulez que j'expire
 Sous l'extrême rigueur de votre injuste loi.
 Je meurs sans murmurer , puisque c'est votre envie ;
 Mais quand j'aurai perdu la vie ,
 Qui vous aimera comme moi ?

LA BRUERE.

A U T R E.

SOLITAIRES témoins de ma secrète peine ,
Échos , qui soupirez avec moi dans ces bois ,
 Tirsis vous fait-il quelquefois
 Répéter le nom de Climene ?
Je voudrois lui cacher le trouble de mon cœur ;
 Mais s'il répond à ma tendresse extrême ,
 Chers confidens de ma sincere ardeur ,
 Échos , dites-lui que je l'aime.

A U T R E.

J E ne changerois pas pour la coupe des Rois
 Le petit verre que tu vois :
Ami , c'est qu'il est fait de la même fougere ,
 Sur laquelle cent fois
 J'amufai ma Bergere.

A U T R E.

V OUS n'avez pas humble fougère ,
L'éclat des fleurs qui parent le printems.
 Mais leurs beautés ne durent guère ;
 Les vôtres plaifent en tout tems.
 Vous offrez des secours charmans
Aux-plaifirs les plus doux qu'on goûte sur la terre :
 Vous servez de lit aux Amans ;
 Aux Buveurs vous servez de verre.

A U T R E.

Si les maux de l'absence & de l'amour jaloux
 Se faisoient sentir parmi vous,
 Rossignols, j'aimerois votre tendre ramage ;
 Mais vous chantez le bonheur de vos feux :
 C'est insulter un malheureux ;
 Ah ! ne chantez pas davantage.

A U T R E.

J'AVOIS juré que jamais
 Aucune maîtresse,
 Malgré ses puissans attraits,
 Ne fixeroit ma tendresse ;
 Mais, charmante Iris, hélas !
 Je ne vous connoissois pas,
 Quand j'en fis la promesse.
 Je ne crains point que les Dieux
 Vengent cette offense :
 Ils ont mis dans vos beaux yeux
 Un rayon de leur clémence.
 C'est leur faute, assurément ;
 Et si je romps mon serment,
 Vous portez ma dispense.

A U T R E.

LA plus aimable des Bergeres
 Enchaîne mon cœur sous ses loix ;
 Heureux ! dans nos ardeurs sinceres
 Nous égalons le sort des Rois.

Un verd gazon nous sert de thône ;
 Nos vergers comblent nos desirs ;
 L'émail de nos prés nous couronne ;
 Et nos trésors sont nos soupirs.

A U T R E S.

*Les sept Péchés mortels, attribués à feu
 M. de Chauv....*

LA LUXURE, à Madame de M.....

DUT-IL vous en coûter quelque peu d'innocence,
 Un si joli péché doit-il vous alarmer ?

Vous sçavez trop le faire aimer,
 Pour ne pas lui devoir de la reconnoissance.

LA GOURMANDISE, à Madame de Ch.....

EN songeant à votre péché,
 Et vous voyant les traits d'un Ange,
 En vérité je suis fâché

De n'être pas quelque chose qu'on mange.

LA COLERE, à Madame de C.....

SANS vous défendre la colere,
 Je vous obligerai, Philis, d'y renoncer ;
 Il ne vous sera plus permis de l'exercer
 Que contre ceux, à qui vous n'aurez pas sçu plaire.

L'AVARICE, à Madame de S.....

QUOIQUE votre péché paroisse un peu bizarre,
 Si vous vouliez, il deviendrait le mien.
 Iris, si vous étiez mon bien,
 Je sens que je serois avare.

L'ORGUEIL, à Madame de M....

L'ORGUEIL vous doit un changement bien doux;
 Jadis il passoit pour un vice :
 Depuis qu'il a le bonheur d'être à vous,
 On le prendroit pour la justice.

LA PARESSE, à Madame de C.....

A la paresse, Iris, vous pouvez vous livrer ;
 Lorsque l'on est fûre de plaire,
 On fait bien de se reposer ;
 Il ne reste plus rien à faire.

L'ENVIE, à Madame D.....

DUSSÉ-JE être trop indulgent,
 A votre péché je fais grace ;
 Ne faut-il pas que je vous passe
 Ce que je sens pour vous en vous voyant ?

A U T R E.

LA Raison n'est pas raisonnable ;

Bien fou qui s'en laisse charmer.

Elle me dit, Iris, que vous êtes aimable,

Et me défend de vous aimer.

Aime Iris, dit l'Amour ; puisqu'elle a sçu te plaire.

Jouis du tems heureux de la belle saison.

Ma foi, l'Amour, sur cette affaire,

Raisonne mieux que la Raison.

A U T R E.

Q U O I ! faut-il, belle Silvie,

Qu'à filer l'amour parfait

Je passe toute ma vie,

Sans jamais venir au fait ?

Voulez-vous que de Tantale

Altéré dans l'eau fatale

Je sois le vivant portrait ?

Par une espérance vaine

N'irritez plus mes desirs ;

C'est entretenir ma peine

A la source des plaisirs.

A U T R E.

V O U S me voyez, tendre fougere,

Avec mon, Berger chaque jour,

Mourir dans les bras de l'Amour :

Ah ! cachez bien ce doux mystere ;

Mais Bacchus fait tant d'indiscrets ,
 Que si l'on vous changeoit en verre ,
 Hélas ! sur ces plaisirs secrets
 Vous ne pourriez jamais vous taire.

A U T R E.

SI le nom de l'amour , belle Iris , vous fait peur ,
 A celui d'amitié je feindrai de descendre ;
 Mais je vous aimerai d'une amitié si tendre
 Et si ressemblante à l'amour ,
 Que peut-être vous-même un jour ,
 Vous pourriez bien vous y méprendre.

A U T R E.

A une belle Chanteuse.

QUE ta voix divine me touche ;
 Et que je serois fortuné ,
 Si je pouvois rendre à ta bouche
 Le plaisir qu'elle m'a donné !

A U T R E.

L'AUTRE jour l'enfant de Cythere ,
 Sous une treille , à demi-gris ,
 Disoit , en parlant à sa mere ;
 Je bois à toi , ma chere Iris.
 Vénus le regarde en colere :
 Maman , calmez votre courroux ;
 Si je vous prends pour ma Bergere ;
 J'ai pris cent fois Iris pour vous.

A U T R E.

SOLEIL, précipite tes feux ;
Laisse régner enfin la nuit & le mystere ;
Thémire, pour me rendre heureux,
Veut que de son flambeau l'Amour seul nous
éclaire.

Hâte-toi, termine ton cours ;
Puisse-tu, t'oubliant au sein de ton Amante,
Prolonger une nuit charmante,
Que ne vaudra jamais le plus beau de tes jours !

A U T R E.

TIRCIS vous apprend des chansons
Où le cœur s'intéresse ;
Et ses agréables leçons
Inspirent la tendresse.
Fuyez ce chant doux & trompeur,
C'est un poison funeste.
L'oreille est le chemin du cœur,
Et le cœur l'est du reste.

A U T R E.

L'Amour à Psyché.

JE suis le Dieu des cœurs, des graces & des ris ;
Et sur tant de Beautés qu'on voit ici paroître,
C'est moi qui vous donne le prix.
Le Dieu d'amour doit s'y connoître.

J'ai quitté mon bandeau, pour pouvoir désormais,
 Chaque instant, admirer tant de grâces nouvelles;
 Et pour ne vous quitter jamais,
 J'ai moi-même coupé mes ailes.

A U T R E.

C'EN est fait; la raison a chassé de mon cœur
 L'ingrat qui cause mon martyre.
 Je veux le revoir, pour lui dire
 Que je ne sens pour lui qu'une extrême froideur.
 Mais, pourquoi l'assurer de mon indifférence?
 Si je n'ai plus d'amour, ces soins sont superflus.
 Ah! c'est aimer plus qu'on ne pense,
 Que de dire qu'on n'aime plus.

A U T R E.

L'AMITIÉ, comme la tendresse,
 Partage en tout tems mon ardeur.
 Vieux Amis, & jeune Maîtresse,
 Sont l'amusement de mon cœur.

A U T R E.

AU bord d'un pré, je tenois par les ailes
 Un Papillon; j'admirois ses couleurs:
 Celles des fleurs étoient moins belles,
 Philis, par sa subtilité,
 Lui rendit la liberté.

Vole,

Vole, dit-elle; & quitte ce rivage.
 Si mon Berger t'y voyoit plus long-tems
 Exercer tes jeux inconstans,
 Il pourroit t'imiter, & devenir volage.

A U T R E.

LE hanneton par un fil arrêté,
 En voltigeant cherche la liberté.

Fuite vaine!

Il ferre sa chaîne

Par l'effor qu'il a tenté.

De mon cœur, Philis, il est l'image:
 Plus je m'efforce à briser les liens

Où tu me tiens,

Plus je m'engage.

A U T R E.

AH! que vous chantez tendrement!

Belle Eglé; que n'aimez-vous de même.

Vous feriez mon bonheur; vous faites mon
 tourment.

Rend-on si bien le sentiment,

Quand l'indifférence est extrême?

Ah! que vous chantez tendrement!

Hélas! vous chantez comme j'aime.

A U T R E.

QUAND le dépit & la colere

Nous ont séparés pour un jour;

Que de plaisirs perdus, Bergere,

Dont nous devons compte à l'Amour!

A U T R E.

L'AMOUR nous parle par vos yeux ;
Il nous flatte , il nous touche.

Il folâtre dans vos cheveux ;
Il rit dans votre bouche.

Par-tout en vous ce Dieu vainqueur
Se présente avec grace.

Quoi ! seulement dans votre cœur
N'auroit-il point de place ?

A U T R E.

L'AMOUR , ce tyran du bel âge ;
De l'arc-en-ciel est le tableau.

Tous deux annoncent le nuage ;
Tous deux ne se montrent qu'en beau.
Un vernis brillant les décore.

Mais l'éclat léger de ce fard
Paroît , éblouit , s'évapore :
Un instant le change en brouillard.

A U T R E.

CHARMANTE erreur , agréable mensonge ,
Que tes attraits ont pour moi de douceur !
Tendre Berger , cette nuit dans un songe
Tu me peignois si bien ta vive ardeur ,
Qu'en ce moment ma vertu chancelante
Te destinoit le tribut du vainqueur ;
Et j'attendois , en victime innocente ,
Que ton triomphe achevât mon bonheur.]

A U T R E.

IRIS, quelle est mon infortune ?
Ma présence vous importune.
Votre cœur se refuse à mes soins pressés :
Ah ! si je vous déplais à force de constance,
Donnez-moi la moitié de votre indifférence ;
Vous en aurez toujours assez.

A U T R E.

RÉGNEZ, régnez, Dieu du silence ;
Vous fûtes autrefois le tuteur de l'Amour,
Ramenez en ce jour
Ce petit indiscret sous votre obéissance.
Qu'il apprenne à couvrir ses feux !
Qu'il soit heureux sans le paroître !
Un bandeau couvre ses yeux :
C'est sur sa bouche qu'il doit être.

A U T R E.

HÂTEZ-VOUS, paresseuse Aurore ;
L'Amour, en me comblant de toutes ses faveurs,
Laisse à mon cœur de quoi se plaindre encore
Au milieu de mille douceurs.
D'une trop longue nuit chassez les tristes ombres ;
Et sans m'ôter les biens les plus délicieux,
Rendez-moi les plaisirs que ses voiles trop sombres
Dérobenent encore à mes yeux.

A U T R E.

A I M A B L E sexe, vos loix
 Ont des droits
 Sur les Dieux, comme sur les Rois,
 Voulez-vous la paix ou la guerre ?
 Sur vos avis nous sçavons nous régler :
 Pour troubler ou calmer la terre,
 Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

A U T R E.

C H A R M A N S objets, que la nature
 Orna de ses dons les plus doux,
 L'art enchanteur de la parure
 Ne fut point inventé pour vous.
 Qu'un voile modeste nous cache
 Ces fleurs, ces trésors de beauté :
 L'heureuse main qui le détache
 Y trouve plus de volupté.
 D'une gaze légère & fine
 L'Amour couvre sa nudité ;
 Mais l'œil frippon qui l'examine,
 N'en échappe aucune beauté.
 Voyez les graces ingénues :
 Leur vue enflamme le desir ;
 Elles ne sont qu'à demi-nues ;
 La décence ajoute au plaisir,



A U T R E.

J'AVOIS promis à ma Maîtresse
 De l'adorer jusqu'au tombeau.
 Sur la feuille d'un arbrisseau
 J'avois écrit cette promesse ;
 Mais il survint un petit vent :
 Adieu la feuille & le serment.

A U T R E.

QUE l'Hymen & l'Amour se rassemblent pour
 vous.

Soyez encore amans en devenant époux.
 Vos desirs satisfaits doivent toujours renaître.
 Brûlez toujours des mêmes feux.
 Que le droit de vous rendre heureux
 N'ôte rien au plaisir que vous aurez de l'être.

A U T R E.

C I l'Amour remplit mon ame ;
 Phébus charme mon loisir.
 Non, que la gloire m'enflamme ;
 Je ne veux que le plaisir.
 Entre le Pinde & Cythère,
 Partageant ainsi mes vœux,
 J'unis le Dieu qui m'éclaire
 Au Dieu qui me rend heureux.

A U T R E.

L'AMOUR a des douceurs secrettes ;
 Qui plaisent aux ames bien faites
 Plus que la derniere faveur.
 Cette preuve qu'on croit si sûre ;
 Vient bien moins du penchant du cœur
 Que des besoins de la nature.

A U T R E.

VOLEZ, Papillon libertin ;
 Aux fleurs de nos vergers le Printems vous rappelle.
 Plus pressant qu'amoureux, plus galant que fidelle,
 De la rose coquette allez baiser le sein.
 Qu'un goût vif & leger vous amuse auprès d'elle.
 Triomphez ; & volez soudain
 Auprès d'une rose nouvelle.
 D'aimer & de changer, faites-vous une loi.
 A ces douces erreurs consacrez votre vie.
 Ce sont-là des conseils que j'aurois pris pour moi,
 Si je n'avois pas vu Silvie.

A U T R E.

L'ASTRE DE L'AMOUR.

EN vain la brillante Aurore
 S'éleve d'un vol leger ;
 Si je ne vois mon Berger ;
 Je crois qu'il est nuit encore :

C'est l'astre de mon amour.
 Lorsque ce Berger sommeille ;
 Mon soleil a fait son tour ;
 Et le moment qu'il s'éveille ;
 Est pour moi le point du jour.

A U T R E.

LE NOUVEAU NARCISSE.

J E suis un Narcisse nouveau
 Qui s'aime & qui s'admire ;
 Dans le bon vin, & non dans l'eau ;
 Je m'observe & me mire ;
 Et quand je vois le coloris
 Qu'il donne à mon visage ;
 De l'amour de moi-même épris,
 J'avale mon image.

A U T R E.

SOUHAITS POUR UNE FÊTE.

D ES présens de la jeune Flore
 Je voulois vous offrir les plus beaux en ce jour ;
 Mais on les voit mourir, presqu'aussi tôt qu'éclore,
 A d'autres Dieux je veux faire ma cour :

C'est l'Hymen , Plutus & l'Amour ;
 Rarement on les voit ensemble ;
 Ils se détruisent tour-à-tour ;
 Puissent-ils , pour vous seul , souffrir qu'on les
 rassemble.

M^{de} MOREL.

AUTRE.

LE VAIN REMÈDE.

FN vain je bois pour calmer mes alarmes ;
 Et pour chasser l'amour qui m'a surpris.
 Ce sont des armes
 Pour Iris.

Le vin me fait oublier ses mépris ;
 Et m'entretient seulement de ses charmes.

AUTRE.

LA DISCRÉTION.

SI quelqu'un bien traité des Belles
 Fait , des faveurs qu'il obtient d'elles ;
 Un trophée à sa vanité ,
 Qu'il soit par-tout si maltraité ,
 Qu'il ne trouve que des cruelles.
 Aimer à publier les graces qu'on reçoit ,
 Marque ordinairement qu'on les sent comme on
 doit.

En amour c'est une autre affaire ;
 C'est le bien ressentir, que de le bien céler ;
 Et si l'ingratitude est ailleurs à se taire ,
 En amour elle est à parler.

A U T R E.

QUE je souffre un cruel martyre ,
 Quand, jusqu'au fond des bois , Tircis vient me
 chercher !
 Il a cent choses à me dire ;
 Et j'en ai cent à lui cacher.

A U T R E.

POUR me faire oublier les charmes de Tircis ,
 Ma mere me défend de souffrir sa présence :
 J'obéis ; mais , hélas ! ma triste expérience ,
 Pour ce conseil , me donne du mépris :
 Son absence à mon cœur exagere son prix ;
 Moins je le vois , & plus j'y pense.

L'Abbé MANGENOT.





ÉPIGRAMMES.

UN Charlatan disoit en plein marché,
 Qu'il montreroit le Diable à tout le monde.
 Si n'y en eut, tant fut-il empêché,
 Qui ne courût pour voir l'esprit immonde.
 Lors une bourse assez large & profonde
 Il leur déploie, & leur dit : Gens de bien,
 Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t-il rien ?
 Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
 Et c'est, dit-il, le Diable, oyez-vous bien,
 Ouvrir sa bourse & ne voir rien dedans.

S. GELAIS.

AUTRE.

UN Maître ès arts, mal chauffé, mal vêtu,
 Chez un Paysan demandant à repaître,
 Disant qu'on doit honorer la Vertu,
 Et les sept arts dont il fut passé maître.
 Comment sept arts ? répond l'homme champêtre.
 Je n'en sçais nul, hormis mon labourage;
 Mais je suis faoul, quand il me plaît de l'être;
 Et si nourris ma femme & mon ménage.

Le même.

A U T R E.

L'A noce est un fardeau très-fâcheux à porter ;
Jupiter accablé ne peut y résister.
Elle lui rend le Ciel un Enfer de tristesse.
Il trouve en ses liens tant d'infélicité ,
Qu'il aime mieux servir en Terre une Beauté ;
Que jouir dans le Ciel d'une épouse Déesse.

DESPORTES.

A U T R E.

Au Cardinal de Richelieu.

ARMAND , l'âge affoiblit mes yeux ;
Et toute ma chaleur me quitte.
Je verrai bientôt mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte.
C'est où je serai des suivans
De ce bon Monarque de France ;
Qui fut le pere des Sçavans
Dans un siècle plein d'ignorance.
Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte.
Je contenterai son desir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaisir
Qui lui fit maudire Pavie.

Cvj

Mais s'il demande à quel emploi
 Tu m'as occupé dans le monde,
 Et quel bien j'ai reçu de toi;
 Que veux-tu que je lui réponde?

MAYNARD.

A U T R E.

V O Y A N T la splendeur non commune,
 Dont ce maraut est revêtu,
 Diroit-on pas que la Fortune
 Veut faire enrager la Vertu?

GOMBAUD.

A U T R E.

N O S enfans, Messieurs & Mesdames,
 A quinze ans passent nos souhaits.
 Tous nos fils sont des hommes faits;
 Toutes nos filles sont des femmes.

Le même.

A U T R E.

Sur une Femme fardée.

J E A N N E, aucun époux, ce dit-on,
 N'est heureux au point qu'est le vôtre.
 En vous seule, l'une après l'autre,
 Il trouve Jeanne & Jeanneton;
 Par une assez rare méthode,
 En vous seule il a tour-à-tour,
 Femme de nuit, femme de jour;
 Ce jeu n'est-il pas bien commode?

Mais ce qui fait tout son ennui,
 C'est, par un désordre incurable,
 Que Jeanneton mange à sa table,
 Et que Jeanne couche avec lui.

BREBEUF.

A U T R E.

Sur le même sujet.

SI-TÔT que vos mains, Alison,
 Vous ont fait un nouveau visage,
 Vous allez chaque jour, de maison en maison,
 Promener cette belle image.
 A quoi bon vous tant fatiguer ?
 Et si de la montrer votre envie est extrême,
 Au lieu de la porter vous-même,
 Il vaudroit bien mieux l'envoyer.

Le même.

A U T R E.

QU'IL fait bon vivre de ménage !
 Et que c'est un grand héritage
 D'avoir un peu d'entendement !
 J'en prends à témoin ta parente :
 Un lit de cent francs seulement,
 Lui vaut six-cens écus de rente.

Le même.



A U T R E.

Sur l'Étymologie d'Alfana.

ALFA**N**A vient d'*equus*, fans doute ;
 Mais il faut avouer auffi ,
 Qu'en venant de-là jufqu'ici ,
 Il a bien changé fur la route.

CATILLY.

A U T R E.

BATTRE ta femme de la forte ;
 Sous tes pieds la laisser pour morte ;
 Et d'un bruit scandaleux les voisins allarmer ,
 Tu vas passer pour un infâme.
 Compere, l'on fçait bien qu'il faut battre fa femme ;
 Mais il ne faut pas l'affommer.

Le même.

A U T R E.

SI ta femme n'est pas fort belle ,
 Elle est riche , elle est demoiselle ;
 Par la loi de l'hymen tu dois t'en approcher :
 La folitude au lit lui caufe un deuil extrême ;
 Avec elle va-t'en coucher.
 Avec elle ? Vas-y toi-même.

Le même.

A U T R E.

DE nos rentes pour nos péchés ,
 Si les quartiers font retranchés ,

Pourquoi s'en émouvoir la bile ?
 Nous n'aurons qu'à changer de lieu :
 Nous allions à l'Hôtel-de-Ville,
 Et nous irons à l'Hôtel-Dieu.

CAILLY.

A U T R E.

PRINCES, arbitres de la Terre,
 Voyez Alexandre au cercueil,
 Et ne vous enfilez plus d'orgueil
 Pour tous les succès de la Guerre.
 Que demeura-t-il en mourant
 A cet illustre Conquérant,
 Pour le fruit de tant de batailles ?
 On lui fit, en son jour fatal,
 De moins pompeuses funérailles,
 Qu'il n'en fit faire à son cheval.

FURETIERE.

A U T R E.

SUPERBES monumens, que votre vanité
 Est inutile pour la gloire
 Des grands Héros, dont la mémoire
 Mérite l'immortalité !
 Que sert-il que Paris, au bord de son canal,
 Expose de nos Rois ce grand original
 Qui sçut si bien régner, qui sçut si bien combattre ?
 On ne parle point d'Henri Quatre ;
 On ne parle que du cheval.

MONMORT.

A U T R E.

L'HYPÉROLE plaît aux Amans :
 Tout est siècle pour eux, ou bien tout est momens,
 Et jamais au milieu leur calcul ne demeure ;
 Ils vont tous dans l'extrémité :
 Ils disent que leur bien ne dure qu'un quart d'heure,
 Et leur mal une éternité.

BUSSE RABUTIN.

A U T R E.

Oⁿ parle fort diversement
 Des effets que produit l'absence :
 L'un dit qu'elle est contraire à la persévérance,
 Et l'autre qu'elle fait aimer plus longuement.
 Pour moi, voici ce que j'en pense :
 L'absence est à l'amour, ce qu'est au feu le vent :
 Il éteint le petit ; il allume le grand.

Le même.

A U T R E.

Si vous avez bien envie
 D'aimer toujours Emilie,
 Laissez-là le Sacrement ;
 Vouloir épouser la Belle,
 C'est vouloir rompre avec elle
 Un peu plus honnêtement
 Que par votre changement.

Le même.

A U T R E.

SOUVENT de l'épouser Jeanne me sollicite ;
 Mais ses cheveux gris me font peur.
 Si Jeanne toutefois étoit plus décrépite ,
 Je l'épouferois de bon cœur.

BUSSE RABUTIN^s

A U T R E.

J E sçais ce qui vous gêne & ce qui fait ma peine :
 Le Cassandre & Cyrus vous rendent un peu vaine,
 Vous vous imaginez , pour être votre Amant ,
 Qu'il faut être parfait comme ceux d'un Roman ,
 Et qu'on doit vous servir comme on sert une Reine.

Jugez de vous plus sagement ;

Ne vous arrêtez pas au premier qui vous loue.
 Je ne suis point Héros , pour cela , je l'avoue ;

Mais mettez-vous à la raison :

Vous n'êtes point non plus merveille incomparable ;

Vous êtes une fille aimable ,

Que l'on appelle Louison.

MONTREUIL^s

A U T R E.

ENTRE le Clerc & son ami Coras ,
 Deux grands Auteurs rimant de compagnie ,
 N'a pas long-tems , s'ourdirent grands débats ,
 Sur le sujet de leur Iphigénie.

Coras disoit : la Piece est de mon cru ;
 Le Clerc crioit : Elle est mienne & non vôtre,
 Mais aussi-tôt que l'ouvrage a paru,
 Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

RACINE.

A U T R E.

QU'UN mariage est plein d'appas ;
 Quand un mari, la nuit, peut contenter sa flamme ;
 Et que le jour il n'entend pas
 Les sottises que dit sa femme !

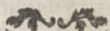
PAVILLON.

A U T R E.

La Belle sans esprit.

I DOLE , Palais enchanté ,
 Honte de la Nature , & son plus bel ouvrage ;
 Où la sottise & la beauté
 Sont avec égal avantage ;
 A vous voir , je me sens charmer ;
 Vous parlez ; je cesse d'aimer.
 Parmi tant de défauts , parmi tant de merveilles ,
 Je vous plains , & me plains des Dieux ;
 Qué ne m'ont-ils donné cent yeux ?
 Ou que ne suis-je sans oreilles ?

LA CHAPELLE.



A U T R E.

Sur le même sujet.

P A R M I les travaux les plus grands
 La Nature s'égaye ; & fans qu'elle s'oublie ;
 Mêlé quelque trait de folie
 Aux ouvrages les plus prudens.
 Elle fit de semblables coups
 Lorsqu'elle travailla pour vous.
 Car, s'égayant sur son ouvrage,
 Et s'amusant à vos dépens,
 Son travail fut votre visage,
 Et votre esprit son passe-tems.

LA CHAPELLE.

A U T R E.

O N dit que l'abbé Roquette
 Prêche les Sermons d'autrui.
 Moi, qui sçais qu'il les achette ;
 Je soutiens qu'ils sont à lui.

BOILEAU.

A U T R E.

T O N Oncle, dis-tu, l'assassin,
 M'a guéri d'une maladie ;
 Mais preuve qu'il ne fut jamais mon Médecin ;
 C'est que je suis encor en vie.

Le même.

A U T R E.

BELISE, mon rival est laid,
 Petit, de méchant air, mal-fait;
 De plus fort content de lui-même;
 Avec plaisir pourtant vous souffrez qu'il vous
 aime :

D'un autre je ferois jaloux;
 Mais de lui, c'est tant pis pour vous.

LA SABLIERE.

A U T R E.

MARTHE en travail d'enfant, promettoit à la
 Vierge,

A tous les Saints du Paradis,
 De n'approcher jamais de ces hommes maudits.
 Michelle cependant lui tenoit un saint cierge,
 D'une grande vertu pour les accouchemens.
 Elle accouche; & si-tôt qu'elle eut repris ses sens:
 Hé, mon Dieu! ma pauvre Michelle,
 Dit-elle d'une foible voix,
 Éteignez la sainte chandelle;
 Ce sera pour une autre fois.

REGNIER DES MARAIS.

A U T R E.

J'AIMOIS depuis long-tems Ismene;
 Je haïssois Zoïle au suprême degré.
 Le Jubilé venu, l'on veut, bon gré malgré,
 Que j'étouffe en mon cœur & l'amour & la haine.

Il ne faut rien faire à demi :

Puisque je l'ai promis , je tiendrai ma promesse ;
 Mais qu'on quitte aisément une ancienne maîtresse !
 Qu'on embrasse avec peine un ancien ennemi.

REGNIER DES MARAIS.

A U T R E.

DANS le monde , Doris , il court un bruit de vous ,
 Que si-tôt qu'un Amant vous parle de sa peine ,
 Vous l'allez dire à votre époux.
 Êtes-vous indiscrette ou vaine ?
 Je ne sçaurois le démêler.
 Mais , Doris , vous aurez beau plaîre ;
 Si vous n'apprenez à vous taire ,
 Vous n'aurez plus guère à parler.

Le même.

A U T R E.

AUTREFOIS un Romain s'en vint fort affligé ,
 Raconter à Caton , que la nuit précédente ,
 Son foulier des souris avoit été rongé ;
 Chose qui lui sembloit tout-à-fait effrayante ;
 Mon ami , dit Caton , reprenez vos esprits ;
 Cet accident en soi n'a rien d'épouvantable ;
 Mais si votre foulier eut rongé les souris ,
 Ç'auroit été sans doute un prodige effroyable :

BARATON.



A U T R E.

U N Boucher moribond voyant sa femme en pleurs ,

Lui dit : Ma femme , si je meurs ,
Comme à notre métier un homme est nécessaire ;
Jacques , notre garçon , seroit bien ton affaire :
C'est un fort bon enfant , sage , & que tu connois ;
Épouse-le , crois-moi ; tu ne sçaurois mieux faire.
Hélas ! dit-elle , j'y songeois.

BARATON.

A U T R E.

H U I S S I E R S , qu'on fasse silence ;
Dit , en tenant Audience ,
Un Président de Beaugé.
C'est un bruit à tête fendre ;
Nous avons déjà jugé
Dix Causes sans les entendre.

Le même.

A U T R E.

I R I S , quelle métamorphose !
Mon œil ne vous reconnoît point ;
Qu'est devenu votre embonpoint ,
Et ce teint de lys & de roses ?
Voyant dans le miroir un si grand changement ;
Profitez au plutôt de l'avertissement

Que les justes Dieux vous fournissent,
Voici le sens de la leçon :

Ainsi que les épis , quand les filles jaunissent ;
C'est le vrai tems de la moisson.

LA MONNOIE.

A U T R E.

U N jour le Diable ayant trouvé
Saint Pacôme sur un privé ,
Qui disoit tout bas ses Matines ;
Lui dit d'un ton assez gaillard :
N'as-tu pas honte , vieux pénard ;
De prier Dieu sur les latrines ?
A quoi le bon Saint lui repart :
Que cela ne te mette en peine ;
Ce qui monte en haut , Dieu le prenne ;
Ce qui tombe en bas , soit ta part.

Le même.

A U T R E.

L A fille qui cause nos pleurs ;
Est morte des pâles couleurs
Au plus bel âge de sa vie.
Pauvre fille , que je te plains ;
De mourir d'une maladie
Dont il est tant de Médecins !

MAUCROIX.

A U T R E.

A MI, je vois beaucoup de bien
 Dans le parti qu'on me propose ;
 Mais toutefois ne pressons rien ;
 Prendre femme est étrange chose.
 Il faut y penser mûrement ;
 Sages gens en qui je me fie ,
 M'ont dit que c'est fait prudemment
 Que d'y songer toute sa vie.

MAUCROIX.

A U T R E.

D'AMOUR & de mélancolie
 Célestinus enfin consumé,
 En fontaine fut transformé ;
 Et qui boit de ses eaux, oublie
 Jusqu'au nom de l'objet aimé.
 Pour mieux oublier Egerie ,
 J'y courus hier vainement ;
 A force de changer d'Amant ,
 L'infidèle l'avoit tarie.

FERRAND.

A U T R E.

U N Maltotier gourmandoit des Manœuvres
 Qu'il avoit fait travailler à son fief ,
 Pour élever poteaux & hautes œuvres ,
 Croyant par-là se donner du relief.

Par S. Matthieu, pareille massepierre ;
 S'écria-t-il, ne durera vingt ans.
 Ah! Monseigneur, lui repart Maître Pierre ;
 C'en sera-là pour vous & vos enfans.

FERRAND.

AUTRE.

Vous buvez d'un vin, moi d'un autre ;
 Et mon plat n'est jamais le vôtre
 Quand vous me donnez un repas.
 Ce procédé me semble étrange.
 Faut-il, quand avec vous je mange,
 Qu'avec vous je ne mange pas ?

Le même.

AUTRE.

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique ;
 Où chacun fait ses rôles différens.
 Là sur la scène, en habit dramatique,
 Brillent Prélats, Ministres, Conquérans.
 Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs ;
 Troupe futile, & des Grands rebutée,
 Par nous d'en-bas la Pièce est écoutée.
 Mais nous payons, utiles Spectateurs ;
 Et quand la farce est mal représentée,
 Pour notre argent nous siffons les Acteurs.

ROUSSEAU.

A U T R E.

U N Cordelier prêchoit sur l'adultère ,
 Et s'échauffoit le Moine en son harnois ,
 A démontrer, par maint beau Commentaire ;
 Que ce péché blesse toutes les Loix.
 Oui , mes enfans , dit-il , hauffant la voix ,
 J'aimerois mieux , pour le bien de mon ame ,
 Avoir affaire à dix filles par mois ,
 Que de toucher en dix ans une femme ,

ROUSSEAU.

A U T R E.

U N Mandarin de la Société
 A des Chinois prêchoit le culte nôtre.
 Un Bonze ayant quelque tems disputé
 Sur certains points , convint avec l'Apôtre,
 Donc à part soi fort contents l'un & l'autre ,
 Chacun sortit en se congratulant.
 Le Moine dit : Graces à mon talent ,
 De ce Chinois j'ai fait un Profélite.
 Béni soit Dieu , dit l'autre , en s'en allant ;
 J'ai converti cet honnête Jésuite.

Le même.

A U T R E.

J E veux avoir , & je l'aimerai bien ,
 Maîtresse libre , & de façon gentille ,
 Qui soit joyeuse & de plaisant maintien ;
 De rien ne cure , & sans cesse fretille ,

Qui fans raison toujours cause & babille ,
 Et n'ait de Livre autre que son miroir ;
 Car ne trouver , pour s'ébattre le soir ,
 Qu'une Maîtresse honnête , prude & sage ;
 En vérité , ce n'est Maîtresse avoir ;
 C'est prendre femme , & vivre en son ménage.

ROUSSEAU.

A U T R E.

VOULEZ-VOUS guérir promptement
 De je ne sçais quel mal , qui , je ne sçais comment ,
 Vous ôte votre bonne mine ?
 Prenez-moi , sans retardement ,
 Je ne sçais pas combien , ni de quelle racine ;
 Joignez-y je ne sçais quelle herbe également ;
 Mectez je ne sçais où le tout bien chaudement ;
 Vous guérirez je ne sçais quand.
 Maint grand Docteur en Médecine
 Ne vous diroit pas autrement.

BRUZEN DE LA MARTINIÈRE.

A U T R E.

Si la Vertu , disoit Platon ,
 Pouvoit se montrer toute nue ;
 On seroit charmé de sa vue.
 Rien n'est plus beau que ce dicton ;
 Mais il est faux ; & c'est dommage.
 La Vertu pauvre & sans crédit
 N'a souvent pas le moindre habit.
 L'en estime-t-on davantage ?

Le même

A U T R E.

UN gros serpent mordit Aurele.
 Que croyez-vous qu'il arriva ?
 Qu'Aurele en mourut ? Bagatelle.
 Ce fut le serpent qui creva.

BRUZEN DE LA MARTINIÈRE.

A U T R E.

QUE vous êtes dispos, graces aux Destinées !
 Combien, mon cher, avez-vous bien d'années,
 Difois-je au vieux Monsieur Anroux ?
 Pas une, reprit-il. J'aime fort ces pensées,
 Nous n'avons plus celles qui sont passées ;
 Et l'avenir n'est pas encore à nous.

Le même.

A U T R E.

A mille foins jaloux Tircis abandonné ;
 Rends-moi, disoit-il à Lifette,
 Le ruban que je t'ai donné ;
 Rends-moi mon chien & ma houlette,
 La Bergere, pour l'appaiser,
 Tu m'as aussi donné, dit-elle d'un air tendre,
 Sur ce gazon, plus d'un baiser.
 Viens, Berger ; je te vais tout rendre.

DUFRESNY.

A U T R E.

LUBIN, pour se faire encenser,
Dit qu'il n'a jamais eu le don de bien écrire;
Mais il le dit sans le penser;
Moi, je le pense sans le dire.

COCQUARD?

A U T R E.

F A U T-I L être étonné qu'à la jeune Isabelle,
Malgré tout ton esprit, tu plaîses moins que moi?
Tu ne l'entretiens que de toi;
Et je ne l'entretiens que d'elle.

Le même?

A U T R E.

N E cherchons point un vain détour
Pour excuser notre foiblesse;
Les premiers soupirs de l'amour
Sont les derniers de la sagesse.

LE BRUN?

A U T R E.

C E R T A I N fat que de sa jeunesse
On voit par-tout se prévaloir,
En raillant l'autre jour Nestor sur sa vieillesse,
Lui demandoit quel âge il pouvoit bien avoir?

D iij

Je ne puis là-dessus contenter votre attente ;
 Répondit le vieillard , en homme de bon sens ;
 Mais je sçais qu'un âne à vingt ans ,
 Est plus vieux qu'un homme à soixante.

LE BRUN.

AUTRE.

Pour une affaire d'importance
 Iris sollicitoit un jour :
 Son Rapporteur , avec instance ;
 La sollicitoit à son tour.
 La vertu d'Iris fit naufrage ;
 Son affaire eut un bon succès :
 Elle perdit son pucelage ;
 Mais elle gagna son procès.

Le même.

AUTRE.

Tu prêtois à dix ans l'oreille à la fleurette ;
 Quoique tu sois encor dans la jeune saison ,
 Life , on t'appelle avec raison ,
 Jeune femme & vieille coquette.

Le même.

AUTRE.

Pour fournir à sa vanité ,
 Cécile est sobre & ménagere.
 Qui le croiroit , que la sobriété
 Du luxe pût être la mere ?

Le même.

A U T R E.

DE maints écus sauvés, Harpagon réjoui,
 Marioit au vieux Roch, sans dot, sa jeune fille;
 Jà dans le Temple Agnès, victime de famille,
 Obéissoit au sort. Quand l'époux eut dit Oui,
 Parole de plusieurs à longs jours regrettée,
 Le Prêtre dit : Agnès, le dites-vous aussi ?
 Homme de bien, dit-elle, hélas ! en tout ceci,
 Vous êtes le premier qui m'avez consultée.

A U T R E.

LES amis de l'heure présente
 Ont le naturel du melon :
 Il faut en essayer cinquante ;
 Avant que d'en trouver un bon.

A U T R E.

HA ! que voilà de beaux enfans !
 Disoit un grand Seigneur au gros Colas leur pere:
 Qu'ils sont frais, gaillards & puissans !
 Nous autres gens de Cour, nous voyons, au con-
 traire,
 Les nôtres délicats, foibles & languissans,
 Toujours mal-sains, & toujours blêmes ?
 Comment faites-vous donc, vous autres Paysans ?
 Pargué, Monsieur, je les faisons nous-mêmes.

A U T R E.

U N libertin vieilli dans le métier ,
 Modèle , organe & ministre du vice ,
 A sa fortune ouvre un nouveau sentier.
 Plus haut qu'un Chantre il récite l'Office ;
 Depuis le chœur jusques au bénitier
 Il est en jour ; on le voit tout entier
 S'évertuant à ce saint exercice.
 Satan lui dit : Quittes-tu mon service ?
 O mon féal ! quel changement falot !
 Les tristes soins que ceux dont tu t'occupes !
 L'homme sourit : Le Diable n'est pas sot ,
 Dit-il à part. S'il me prend pour dévot ,
 J'aurai beau jeu pour faire d'autres dupes.

R O Y.

A U T R E.

Sur le Parnasse de bronze de M. Titon.

D ÉPÊCHEZ-VOUS , Monsieur Titon ,
 Enrichissez votre Hélicon.
 Placez-y sur un piedestal
 Saint-Didier , Danchet & Nadal ;
 Qu'on voie armés du même archet ;
 Nadal , Saint-Didier & Danchet ,
 Et couverts du même laurier ,
 Danchet , Nadal & Saint-Didier.

V O L T A I R E

A U T R E.

Contre un Critique.

CERTAIN AUTEUR, fameux par cent Libelles,
 Croit que sa plume est la lance d'Argail,
 Au haut du Pinde, entre les neuf Pucelles,
 Il s'est planté comme un épouvantail.
 Que fait ce Bouc en si gentil bercail ?
 Y plairoit-il ? ou croiroit-il y plaire ?
 Non ; c'est l'Eunuque au milieu du Serrail ;
 Il n'y fait rien, & nuit à qui veut faire.

P I R O N.

A U T R E.

EN France on fait, par un plaisant moyen,
 Taire un Auteur, quand d'écrits il assomme :
 Dans un fauteuil d'Académicien,
 Lui quarantieme, on fait asseoir mon homme.
 Lors il s'endort, & ne fait plus qu'un somme :
 Plus n'en avez Phrase ni Madrigal.
 Au Bel-esprit ce fauteuil est en somme ;
 Ce qu'à l'amour est le lit nuptial.

Le même.

A U T R E.

LORSQUE le chantre de la Thrace
 Dans les sombres lieux descendit,
 On punit d'abord son audace
 Par la femme qu'on lui rendit.

D v

Mais bientôt par une justice
 Qui fit honneur au Dieu des Morts ;
 Pour prix de ses divins accords ,
 Ce Dieu lui reprit Euridice.

PANARD.

A U T R E.

Contre les Sonneurs :

PERSÉCUTEURS du Genre humain ;
 Qui sonnez sans miséricorde ;
 Que n'avez-vous au cou la corde
 Que vous tenez dans votre main.

A U T R E.

R O M E , ton bras victorieux
 Ayant conquis la Terre & l'Onde ;
 Il ne te restoit plus au Monde ,
 Que d'avoir l'Empire des Cieux.

A U T R E.

D'UN ton pathétique & touchant ;
 Un jour, sur l'Amour pur, le Pere André prêchant :
 Eussiez-vous, disoit-il, cette pudeur charmante
 Qui brille dans un Cordelier ;
 Eussiez-vous, qui plus est, la doctrine élégante ;
 Qui, dans un Capucin, semble un don singulier ;

Fuffiez-vous plus fobre qu'un Carme,
 Plus humble qu'un Jéfuite, & moins ambitieux,
 Sans l'amour tendre & pur, qui touche, émeut,
 défarme,
 Vous n'entrerez jamais au royaume des Cieux.

A U T R E.

'Sur les Conquêtes de Louis XIV.

LOUIS, plus digne du Trône,
 Qu'aucun Roi que l'on ait vu,
 Enseigne l'art à Bellone
 De faire des in-promptus.
 C'est une chose facile
 Aux Disciples d'Apollon;
 Mais ce Conquérant habile
 A plutôt pris une Ville,
 Qu'ils n'ont fait une chanson.

A U T R E.

P A R M I les Sacremens dont l'élégant Pouffin;
 Sur la toile exprima le divin caractere,
 Au mariage seul, ni son docte dessein,
 Ni son art n'ont forcé la Critique à se taire.
 Tiens-toi, Lecteur, pour avisé,
 Considérant cette aventure,
 Qu'un mariage est mal-aisé
 A faire bon, même en peinture.

A U T R E.

FEMME d'un bon mari qui toujours dort ou fort ;
 Philis ne jouit pas d'un revenu bien fort ;
 Tous les jours cependant on lui voit des dentelles,
 Des habits , des bijoux , des parures nouvelles.
 Du sort de cet époux , voici le vrai tableau :
 Si Madame le porte beau ,
 C'est que Monsieur les porte belles.

A U T R E.

DAMON à tout propos , & sa femme présente ;
 De sa défunte épouse vante
 Les graces , l'esprit , les talens :
 Tels discours ne font pas galans.
 S'appercevant qu'elle en murmure :
 Pardonne à mes regrets , dit-il de bonne foi ;
 Rien n'étoit plus parfait qu'elle dans la Nature.
 Ah ! dit-elle , Monsieur , personne , je vous jure ,
 Ne la regrette plus que moi.

A U T R E.

DANS les nœuds de l'hymen à quoi bon m'én-
 gager ?
 Je suis un , cela doit suffire.
 Si j'étois deux , mon état seroit pire.
 C'est bien assez de moi , pour me faire enrager.

A U T R E.

DITES qu'à son époux Iris est infidelle,
 Qu'elle est bizarre & sans cervelle,
 Que son babil vous étourdit ;
 Mais ajoûtez qu'Iris est belle,
 Que tout plaît, que tout charme en elle ;
 Iris est contente, il suffit ;

Iris est belle.

Dites qu'Arcas, à chaque page,
 Étale de ses mœurs l'affreux libertinage ;

Que sa médifance noircit
 La plus pure vertu, la raison la plus sage ;
 Ajoûtez qu'il a de l'esprit ;
 Arcas content de ce suffrage,
 Se moque du reste, il suffit ;

Arcas a de l'esprit.

A U T R E.

DANS un endroit obscur passant avec Céphise,
 Un Amant trop discret lui disoit d'un ton doux :
 Quelle commodité, trop aimable Marquise,
 Pour une amoureuse entreprise,
 Si c'étoit une autre que vous !

Lors d'un souris moqueur insultant au coupable,
 Et les yeux allumés d'amour & de courroux :
 Oui, la commodité, dit-elle, est admirable,
 Si ç'étoit un autre que vous.

A U T R E.

ÉPOUX, dont aisément l'ame se trouve émue ;
 Loin de vous montrer curieux
 Sur ce qui s'offre à votre vue,
 Ne croyez pas toujours le rapport de vos yeux.
 L'expérience fait connoître
 Que tel croit bien souvent être ce qu'il n'est pas.
 Mais il arrive aussi, par un étrange cas,
 Que tel est bien souvent ce qu'il ne croit pas être.

A U T R E.

UN Rapporteur inéquitable
 M'a, ce matin, fait perdre mon procès.
 Un Créancier impitoyable
 A le payer me force une heure après :
 Et l'infidélité d'une ingrate Maîtresse
 Vient de me dépouiller de toute ma tendresse.
 Quel bonheur en un même jour,
 De me voir sans procès, sans dettes, sans amour !

A U T R E.

AUPRÈS d'un vieil époux, au lever de l'aurore ;
 La jeune Iris aperçut un Moineau
 Saresser sa moitié sur un tapis de Flore ;
 Et, pour recommencer encore,
 Voler au sommet d'un berceau,

Pour voir le tendre amour de ce couple fidelle,
 Iris en soupirant éveille son époux.
 Mais au lieu d'écouter les desirs de la Belle,
 Laissez-là vos Moineaux, lui dit-il, en courroux;
 Aimerez-vous toujours la bagatelle ?

A U T R E.

ÉCOUTE, Amant triste & jaloux,
 Ce que je te conseille.

Tu n'aimes pas tant les yeux doux,

Que j'aime ma bouteille;

Ainsi que je la traite, apprends

A traiter ta Bergere.

Je la quitte dès que je sens

Qu'elle devient legere.

A U T R E.

Au Prince de B. . .

L'INTRIGUE de la Cour, le fracas de la Ville;
 Font, pour vous enchaîner, des efforts superflus:
 Des goûts plus innocens, un bonheur plus tran-
 quille,

Conviennent mieux à vos vertus.

Les fleurs & les moutons qu'on trouve en nos re-
 traites

Valent vos Dames, vos Seigneurs :

Bien de ces Messieurs font des bêtes ;

Peu de ces Dames font des fleurs.

BOUFFLERS

A U T R E.

Sur les Fables de La Fontaine.

VOICI le bonhomme qui fit
Cent prodiges qui nous enchantent ;
Des Fables qui jamais ne mentent ,
Et des bêtes pleines d'esprit.

La Morale a besoin , pour être bien reçue ,
Du masque de la Fable & du charme des Vers ;
La vérité plaît moins quand elle est toute nue ;
Et c'est la seule Vierge , en ce vaste Univers ,
Qu'on aime à voir un peu vêtue.

BOUFFLERS.

A U T R E.

AVEC étonnement je m'étois aperçu
Que mon vin ne duroit plus guère ;
Pourtant je n'en n'avois pas bu
Un broc de plus qu'à l'ordinaire ;
Mais j'ai découvert ce matin
Le point cruel de cette histoire ;
C'est que Grégoire aime le Vin ,
Et que ma fille aime Grégoire.





É P I T A P H E S.

É P I T A P H E

De Madame de Traves.

O VOYAGEURS ! ce marbre fut choisi
 Pour publier la grande extorsion
 De mort qui prit Héleue de Boissy ;
 Dont ici git la moindre portion,
 Car s'elle eût eu à la proportion
 De ses valeurs un juste monument,
 Toute la Terre elle eût entièrement
 Pour son cercueil ; & la grand Mer patente
 Ne fût que pleurs ; & le clair Firmament
 Lui eût servi d'une Chapelle ardente.

S. GELAIS.

A U T R E.

COLAS est mort de maladie ;
 Tu veux que j'en plaigne le sort :
 Que Diable veux-tu que j'en die ?
 Colas vivoit, Colas est mort.

GOMBAUT.

A U T R E.

De Cromwel.

Ci gît l'Usurpateur d'un pouvoir légitime ;
 Jusqu'à son dernier jour favorisé des Cieux ;
 Dont les vertus méritoient mieux
 Que le trône acquis par un crime.
 Par quel destin faut-il , par quelle étrange loi ;
 Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne ,
 Ce soit l'Usurpateur qui donne
 L'exemple des vertus que doit avoir un Roi ?

PAVILLON.

A U T R E.

Ci gît Doralise , qui fut
 Une merveille sans seconde ;
 Comme elle plut à tout le monde ;
 Aussi tout le monde lui plut.

S. PAVIN.

A U T R E.

Ci gît Monseigneur de Marca ;
 Que notre Monarque marqua
 Pour le Prélat de son église ;
 Mais la Mort qui le remarqua ;
 Et qui se plaît à la surprise ,
 Sur la liste le démarqua.

A U T R E.

De Madame du Châtelet.

L'UNIVERS a perdu la sublime Emilie;
 Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité;
 Les Dieux, en lui donnant leur ame & leur génie;
 N'avoient gardé pour eux que l'immortalité.

VOLTAIRE.

A U T R E.

D'un Critique ignorant.

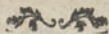
Sous ce tombeau gît un Auteur,
 Dont, en deux mots, voici l'histoire:
 Il étoit ignorant comme un Prédicateur,
 Et malin comme un Auditoire.

A U T R E.

ICI gît le corps d'une Belle
 Que l'amour d'un mari réduisit au trépas;
 C'est la seule mode nouvelle,
 Que les Femmes ne suivent pas.

A U T R E.

CI gît ma femme; ah! qu'elle est bien
 Pour son repos & pour le mien!



A U T R E.

Si je meurs à force de boire,
 Pardonne que mon corps soit mis dans un tonneau;
 Et que ces mots gravés annoncent mon histoire :
 Ci gît qui creusa son tombeau.

A U T R E.

CHERS enfans de Bacchus, le grand Grégoire est
 mort.
 Une pinte de vin imprudemment sablée,
 A fini son illustre sort ;
 Et sa cave est son mausolée.
 O vous qui descendez dans ce charmant tombeau ;
 Ne croyez pas que son ombre y repose ;
 Elle est encor errante autour de son tonneau.
 C'est de larmes de vin qu'elle veut qu'on l'arrose.

A U T R E.

Ci gît P. . . . qui ne fut rien ;
 Pas même Académicien.

PIRON.



 INSCRIPTIONS.

INSCRIPTION

Pour la Pompe du Pont Notre-Dame.

LA Seine, en s'approchant de la reine des Villes,
 Incertaine de suivre ou d'arrêter son cours,
 Coule plus lentement, & forme des détours
 Qui tiennent dans son lit ses eaux presque immo-
 biles.

Le plaisir qu'elle trouve en des lieux si chéris,
 Lui fait enfin chercher des routes souterraines,
 Où, pour voir à son gré les beautés de Paris,
 Ce fleuve se dérobe & se change en fontaines.

AUTRE.

Pour un Village brûlé.

LA flamme avoit détruit ces lieux;
 Grassin les rétablit par sa munificence.
 Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux
 Le malheur, le bienfait & la reconnoissance.

PIRON:

AUTRE.

Au bas de la statue de l'Amour.

QUI que tu sois, voici ton maître.
 Il l'est, le fut, ou le doit être.

VOLTAIRE:





P O R T R A I T S.

L'Amitié.

J'AI le visage long , & la mine naïve ;
 Je suis sans finesse & sans art.
 Mon tein est fort uni , ma couleur assez vive ;
 Et je ne mets jamais de fard.
 Mon abord est civil ; j'ai la bouche riante ;
 Et mes yeux ont mille douceurs ;
 Mais quoique je sois belle , agréable & charmante ;
 Je régne sur bien peu de cœurs.
 On me proteste assez ; & presque tous les hommes
 Se vantent de suivre mes loix.
 Mais que j'en connois peu , dans le siècle où nous
 sommes ,
 Dont le cœur réponde à la voix !
 Ceux que je fais aimer d'une flamme fidelle ;
 Me font l'objet de tous leurs soins.
 Quoique vieille , à leurs yeux je paroïs toujours
 belle ;
 Ils ne m'en estiment pas moins.
 On m'accuse souvent d'aimer trop à paroître
 Où l'on voit la prospérité.
 Cependant il est vrai qu'on ne me peut connoître
 Qu'au milieu de l'adversité.

PERRAULT.

A U T R E.

D'une jolie Femme.

BIEN m'y connois , & ne suis des plus bêtes ;
 Très-peu s'en faut que ne soyez l'Amour ;
 Même croirois sûrement que vous l'êtes,
 Gentil corsage & minois fait au tour ;
 Friand fouris , tout comme en a le traître ;
 On vous les voit ; mais aussi ses défauts
 Les avez tous. Perfide badinage ,
 Malice noire , & qui pourtant engage ,
 Qui l'eut jamais ? C'est l'enfant de Paphos
 Et vous , Climene. Or sus , sans vous déplaire ;
 Je vous dirai , pour votre amendement ,
 Qu'à tout cela réforme est nécessaire ,
 Réforme grande ; écoutez donc comment ;
 Et profitez du sermon salutaire.
 J'a de l'amour vous avez les appas.
 Gardez-les bien , tel meuble est nécessaire ;
 Mais sa malice est un fort vilain cas.
 Mieux vous vaudroit , pour finir nos débats ;
 Cette bonté qu'a Madame sa mere.

LA FARE.

A U T R E.

Du grand Condé.

J'AI le cœur comme la naissance ;
 Je porte dans les yeux un feu vif & brillant.
 J'ai de la foi , de la constance.
 Je suis prompt , je suis fier , généreux & vaillant.

Rien n'est comparable à ma gloire:

Les plus fameux Héros qui brillent dans l'Histoire

Ne me le sçauroient disputer,

Si je n'ai pas une Couronne,

C'est la Fortune qui la donne;

Il suffit de la mériter.

LE LABOUREUR.

A U T R E.

D'un grand Roi.

ÊTRE Roi par mérite, autant que par naissance;

Avoir un front auguste, un air majestueux;

Effacer tout par sa présence;

Gouverner ses Sujets avec pleine puissance,

Et régner sur soi-même encor plus que sur eux;

Refuser aux flatteurs ses graces, son estime;

Être libéral, magnanime,

Heureux dans ses projets, plus modéré qu'heureux;

Révérer la raison, ignorer les caprices,

Être sobre au sein des délices;

Pour protéger ses peuples, ses amis,

Rendre ses intérêts à sa bonté soumis;

Se faire craindre en maître, & chérir comme un

pere;

Récompenser par choix, & punir sans colere;

Du courageux brutal ramener la fureur

Aux vrais termes de la valeur.

Auprès

Auprès du bien de la Veuve timide

Et du foible Orphelin,

Réduire la Chicane avide

A sécher de rage & de faim ;

Rendre muet le Démon du blasphème ;

Forcer au moins l'impiété

A rechercher l'obscurité

Pour outrager la Majesté suprême.

Former, par sa sagesse & ses nobles travaux ;

Ses Ministres, ses Généraux ;

De ses États bien loin reculer les frontieres ;

Sans regarder son rang, s'exposer aux hazards ;

Soumettre en peu de jours des Provinces entieres

Malgré les élémens, les saisons, les remparts ;

D'un monde d'ennemis vainqueur de toutes parts ;

Tout chargé de lauriers, & tout couvert de gloire,

Faire monter la Paix sur son char de victoire ;

Faire fleurir le Commerce & les Arts ;

Enrichir les Sçavans, étendre les Sciences ;

Rétablir, conserver l'ordre dans ses Finances ;

Dresser des Jardins somptueux,

Bâtir en mille & mille lieux

De superbes Palais, des Temples vénérables ;

Des Forts, des Places imprenables ;

Faire changer de face à l'Univers ;

Couvrir d'amples torrens les plus séches cam-
pagnes ;

Abaïsser à son gré les plus hautes Montagnes,

Élever les Vallons & réunir les Mers ;

Décider des destins du Monde ;

Et voir des Souverains embrasser ses genoux
 Pour calmer son juste courroux,
 Sans perdre d'un Chrétien l'humilité profonde ;
 Empêcher que la pauvreté
 Ne puisse d'un beau sang souiller la pureté ;
 Avoir le cœur vaste , droit & sincere ,
 Par sa bonté tempérer sa grandeur ;
 Être toujours d'égale humeur ,
 Toujours sensible à la misère ;
 Par ses bienfaits être l'œil & le bras
 De ses vaillans & malheureux Soldats ;
 Charmer les Rois jusqu'au bout de la Terre ;
 Sur l'une & l'autre Mer voir ses nombreux vaisseaux
 Faire la sûreté de l'empire des eaux :
 Nourrir en pleine paix de puissantes armées ,
 Dans l'austere devoir les tenir renfermées ;
 Autour de ses terribles camps ,
 Par les seuls Laboureurs voir moissonner les
 champs ;
 Être agissant , tranquille , impénétrable ;
 Même dans son repos se rendre redoutable
 Sans employer la flamme ni le fer ;
 Exterminer une hydre épouvantable
 Que dans sa rage avoit vomie l'enfer.
 Ciel ! quel éclat ! que cette image est belle !
 Cet amas de vertus & de faits inouis
 D'un Héros achevé présente le modele ;
 Mais il ne montre pas la moitié de LOUIS.

BOSQUILLON.

A U T R E .

Portrait du Sage.

S I dans le monde il est un Sage
Qui sçache modérer ses vœux ,
Seul il mérite l'avantage
De porter le titre d'Heureux.

Il vit content de la fortune ;
Quelque part que le Ciel l'ait mis ;
Jamais sa plainte n'importune
Ni les Princes , ni ses amis.

Il ignore le vil commerce
Que les hommes font de leur cœur ;
Et ne sçait point comment s'exerce
L'infâme métier de flatteur,

Tous ses desseins sont légitimes
Et conformes à la raison ;
Il est toujours juste ; & des crimes
Il ignore même le nom.

Dégagé de toute contrainte ;
Le repos fait tout son plaisir ;
Et content , il voit tout sans crainte ,
Parce qu'il voit tout sans desir.

Il jouit d'une paix profonde
Que nul remords ne peut troubler ;
Et la chute même du monde
Ne sçauroit le faire trembler.

RIUPEROU.

E ij

A U T R E .

PROJET flatteur d'enchanter une Belle ,
 Soins concertés de lui faire la cour ,
 Galans écrits , sermens d'être fidelle ,
 Airs empressés , vous n'êtes point l'Amour .
 Mais se donner ; sans espoir de retour ;
 Par son désordre annoncer que l'on aime .
 Respect timide avec ardeur extrême ,
 Persevéance au comble du bonheur ;
 Dans sa Philis n'aimer que Philis même :
 Voilà l'amour ; mais il n'est qu'en mon cœur .

VERRIERES.

A U T R E .

ÊTRE femme sans jalousie ,
 Et belle sans coquetterie ;
 Bien juger sans beaucoup sçavoir ,
 Et bien parler sans le vouloir ;
 Ni hautaine ni familière ,
 Exempte d'inégalité ;
 C'est le portrait de la Valière ;
 Il n'est ni fini , ni flaté .

VOLTAIRE.

A U T R E .

N'ÉTIEZ-VOUS point cette Armide
 Qui sçavoit si bien charmer ?
 Est-ce en vous voyant qu'Ovide
 Composa son Art d'aimer ?

Quand Zéphyre fut fidelle,
 D'une tendresse si belle.
 N'étiez-vous pas l'aimable objet ?
 Un enfant qui suit vos traces,
 Cent fois m'a dit en secret :
 Tout ce qui te peint les graces ;
 De Thémire est le portrait.

MONCRIF.

A U T R E.

L'Hermaphrodite.

BELLE Thémire, à voir en vous
 Tant de graces, tant de mérite,
 Je vous crois, soit dit entre nous,
 Une espece d'hermaphrodite.
 Vous avez tous les agrémens
 Dont brille une femme adorable ;
 Vous y joignez les sentimens
 Et tout l'esprit d'un homme aimable.
 En amour comme en amitié,
 Je ne vois rien qui vous ressemble.
 Homme ou femme n'a que moitié
 De ce qu'en vous Nature assemble.
 J'imagine qu'elle pétrit,
 En vous formant, un corps de Femme ;
 Et qu'ensuite elle se méprit,
 D'un Philosophe y mettant l'ame.
 C'est donc avec raison, je crois,
 Q'Hermaphrodite je vous nomme ;

Puisque vous êtes à la fois
Femme jolie , & galant homme.

L'ATTAIGNANT.

A U T R E.

L I S E T T E est faite pour Colin ,
Et Colin pour Lifette.
Il est volage , il est badin ;
Elle est vive & coquette.
Colin tolere ses rivaux ,
Lifette ses rivales ;
Il prime parmi ses égaux ,
Elle entre ses égales.
Lifette amuse mille Amans ,
Colin toutes les Belles.
Tous deux en amour sont constans ,
Et tous deux infidelles.
Il est le plus beau du hameau ,
Comme elle est la plus belle.
Colin ressemble au franc moineau ,
Lifette à l'hirondelle.
Sans soupirer & sans languir ,
Ils amusent l'absence
Par les plaisirs du souvenir
Et ceux de l'espérance.
Ou s'ils dissipent leur chagrin
Par quelque autre amourette ,
Lifette revient à Colin ,
Et Colin à Lifette.

S'il naît quelque dispute entre eux,
C'est un léger orage,
Qui, bien loin de briser leurs nœuds,
Les serre davantage.
Quel tort pourroient-ils se donner,
Également coupables ?
Ah ! pour ne pas se pardonner,
Tous deux sont trop aimables.
Les soupçons jaloux, les soupirs
Ne troublent point leurs chaînes.
D'amour ils goûtent les plaisirs,
Sans en sentir les peines.
Amans, qui voulez vivre heureux,
Prenez-les pour modèle ;
Et n'imitiez plus dans vos feux
La sotte Tourterelle.

L'ATTAIGNANT.

A U T R E.

P O U R peindre d'après Nature
Ma maîtresse en miniature,
Il faudroit que la Peinture
Pût exprimer à la fois,
D'une Nymphe le corsage,
D'une Grace le visage,
D'une Muse le langage,
D'une Syrène la voix.

L e m ê m e

A U T R E.

D'une Actrice de l'Opéra.

Vous chantez comme une Syrène,
 Vous buvez autant que Silène,
 Et vous aimez mieux que Cypris.
 Des plaisirs vous êtes la Reine ;
 Par-tout vous remportez le prix ;
 A la table , au lit , sur la scène.

L'ATTAIGNANT.

A U T R E.

Si ma Muse badine
 Vouloit sans rideau
 D'une Messaline
 Tracer le tableau ,
 L'affreuse Dorine
 Seroit l'héroïne
 Du portrait nouveau.
 Mais la femme d'Auguste
 Viendroit des Enfers ,
 Me traiter d'injuste
 Et brûler mes vers :
 Biens , naissance , beauté ,
 Ces trois dons , diroit-elle ,
 Sont de mon côté.
 Avec la Donzelle
 Ne fais paralelle
 Qu'en lubricité.

GRÉCOURT.

A U T R E .

Du Diable.

IL a le teint d'un rôl qui brûle ;
 Le front cornu ;
Le nez fait comme une virgule ;
 Le pied fourchu ;
 Le fuseau dont filoit Hércule ;
 Noir & crochu ;
 Et pour comble de ridicule ,
 La queue au cu.

P I R O N .

A U T R E .

CE n'est qu'aux champs qu'amour est sans
 feintise.

Toujours enfant , il n'y paroît que nu.
 Mais à la Cour toujours il se déguise ,
 Changeant sa voix & son air ingénu.
 Ce sont deux Dieux ; l'un discret , retenu ;
 Fidele , craint de se faire connoître ;
 L'autre volage , & charmé de paroître ,
 Aux yeux de tous fait briller son flambeau.
 Qui le voudra serve ce dernier maître ;
 Je veux servir l'autre jusqu'au tombeau.



E V

A U T R E .

A mettre sous un Tableau de Femme.

ELLE eut plus d'attraits en partage
Que le pinceau n'en a rendus ;
Et dans le cœur plus de vertus,
Que de beauté sur son visage.

MIRECOURT.



 T R I O L E T S .

Règles du Triolet.

P O U R construire un bon Triolet ,
 Il faut observer ces trois choses :
 Sçavoir , que l'air en soit folet .
 Pour construire un bon Triolet ,
 Qu'il rentre bien dans le rolet ,
 Et qu'il tombe au vrai lieu des poses .
 Pour construire un bon Triolet ,
 Il faut observer ces trois choses .

S. AMANT

A U T R E .

L'HONNEUR de passer pour constant
 Ne vaut pas la peine de l'être .
 Doit-on briguer sincèrement
 L'honneur de passer pour constant ?
 Près de l'objet le plus charmant ,
 C'est bien assez de le paroître .
 L'honneur de passer pour constant
 Ne vaut pas la peine de l'être .

PAVILLEON.

A U T R E .

Un Juge à une Solliciteuse.

S I je ne gagne mon procès ,
 Vous ne gagnerez pas le vôtre ;
 Vous n'aurez pas un bon succès ,
 Si je ne gagne mon procès .

E j

Vous avez chez moi libre accès ;
 J'en demande chez vous un autre ;
 Si je ne gagne mon procès ,
 Vous ne gagnerez pas le vôtre.

A U T R E.

LE premier jour du mois de Mai
 Fut le plus heureux de ma vie.
 Je vous vis & je vous aimai
 Le premier jour du mois de Mai.
 Le beau dessein que je formai !
 Si ce dessein vous plut , Silvie ,
 Le premier jour du mois de Mai
 Fut le plus heureux de ma vie.

RANCHIN.

A U T R E.

Le Confesseur assidu.

ON vient pour voir le Pere Urbain ;
 Il confesse encor sa Dévote.
 Le lendemain , de grand matin ,
 On vient pour voir le Pere Urbain.
 Il confesse encor ; mais demain
 Vous le verrez , dit-on , sans faute.
 On vient pour voir le Pere Urbain ;
 Il confesse encor sa Dévote.

L. P.

A U T R E .

GARDER son cœur & son troupeau ;
Ç'en est trop pour une Bergère.
Qu'on a de peine , quand il faut
Garder son cœur & son troupeau !
Quand tous les Bergers du hameau
Et tous les loups lui font la guerre ,
Garder son cœur & son troupeau ,
Ç'en est trop pour une Bergère.



 R O N D E A U X .

Sur Bois-Robert.

COEFFÉ d'un froc bien raffiné,
 Et revêtu d'un Doyenné
 Qui lui rapporte de quoi frire ;
 Frere René devient Messire ,
 Et vit comme un déterminé.
 Un Prélat riche & fortuné * ,
 Sous un bonnet enluminé ,
 En -est , s'il le faut ainsi dire ,
 Coëffé.

Ce n'est pas que Frere René
 D'aucun mérite soit orné ;
 Qu'il soit docte , qu'il sçache écrire ,
 Ni qu'il dise le mot pour rire ;
 Mais c'est seulement qu'il est né
 Coëffé.

MALLEVILLE.

A U T R E .

A un Malade.

POUR te guérir de cette sciatique ,
 Qui te retient comme un paralytique
 Entre deux draps , sans aucun mouvement ,
 Prends-moi deux brocs d'un fin jus de farment ;

* Cardinal de Richelieu,

Puis, lis comment on le met en pratique ;
 Prends-en deux doigts, & bien chaud les applique
 Sur l'épiderme où la douleur te pique ;
 Et tu boiras le reste promptement

Pour te guérir.

Sur cet avis ne sois point hérétique ;
 Car je te fais un serment authentique ;
 Que si tu crains ce doux médicament,
 Ton Médecin, pour ton soulagement,
 Fera l'essai de ce qu'il communique,

Pour te guérir.

ADAM BILLAUT.

A U T R E.

MA foi, c'est fait de moi ; car Isabeau
 M'a conjuré de lui faire un Rondeau.
 Cela me met en une peine extrême.
 Quoi, treize Vers ? Huit en eau, huit en ême ?
 Je lui ferois aussi-tôt un bateau.

En voilà cinq pourtant en un monceau.

Faisons-en six en invoquant Brodeau ;
 Et puis mettons par quelque stratagême :

Ma foi, c'est fait.

Si je pouvois encor de mon cerveau
 Tirer cinq Vers, l'ouvrage seroit beau :
 Mais cependant je suis dedans l'onzieme ;
 Et si je crois que je fais le douzieme.

En voilà treize ajustés au niveau :

Ma foi, c'est fait.

VOITURE.

A U T R E.

Sur les Rondeaux de Benferade.

A LA fontaine où l'on puise cette eau
 Qui fait rimer & Racine & Boileau,
 Je ne bois point, ou bien je ne bois guère;
 Dans un besoin, si j'en avois affaire,
 J'en boirois moins que ne fait un moineau.
 Je tirerai pourtant de mon cerveau
 Plus aisément, s'il le faut, un Rondeau;
 Que je n'avale un plein verre d'eau claire

A la fontaine.

De ces Rondeaux un Livre tout nouveau
 A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire;
 Mais quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
 Papier, dorure, images, caractère,
 Hormis les Vers qu'il falloit laisser faire

A la Fontaine.

CHAPELLE.

A U T R E.

T A I S E Z - V O U S , tendres mouvemens,
 Laissez-moi pour quelques momens:
 Tout mon cœur ne sçauroit suffire
 Aux transports que l'amour m'inspire
 Pour le plus parfait des Amans.
 A quoi servent ces sentimens?
 Dans mes plus doux emportemens
 Ma raison vient toujours me dire:
 Taisez-vous,

La cruelle depuis deux ans
 Mais , hélas ! quels redoublemens
 Sens-je à mon amoureux martyre ?
 Mon Berger paroît ; il soupire :
 Le voici ; vains raisonnemens ,
 Taisez-vous.

DESHOULIERES.

A U T R E.

IL est joli l'objet que je desire.
 Raison , gaieté , doux regard , doux sourire ,
 Rosire a tout. Vous autres beaux esprits ,
 A qui Phoëbus en a tant , tant appris ,
 Onc ne sçauriez mieux jaser , ni mieux dire ;
 Un sein , hélas ! dont je sens tout le prix ;
 Je l'ai baisé , je l'ai vu , je l'ai pris.
 Pourquoi l'amour ici me fait écrire :

Il est joli.

Et cet endroit , & ce secret pourpris ;
 Où le plaisir fait sentir son empire ,
 Las ! Cupidon ne m'en a rien appris ;
 Bien il est vrai que je vois à Rosire
 Un pied mignon ; & pied mignon veut dire :

Il est joli.

PICARDET.



SONNETS.

SONNET.

CELLE de qui l'Amour vainquit la fantaisie ;
 Que Jupiter conçut sous un signe emprunté ;
 Ceste sœur des Jumeaux, qui fit par sa beauté,
 Opposer toute Europe aux forces de l'Asie ,

Disoit à son miroir , quand elle vit faisie
 Sa face de vieillesse & de hideufeté :
 Que mes premiers maris insensés ont été,
 De s'armer pour jouir d'une chair si moisie !

Dieux , vous êtes jaloux & pleins de cruauté !
 Des Dames , sans retour , s'envole la beauté :
 Aux Serpens , tous les ans , vous ôtez la vieillesse.

Ainsi disoit Hélène en remirant son teint.
 C'est exemple est pour vous : cueillez votre jeu-
 nesse.
 Quand on perd son Avril , en Octobre on s'en
 plaint.

RONSARD.

A U T R E .

La Femme & le Procès.

LA Femme & le Procès sont deux choses sem-
 blables :
 L'une parle toujours ; l'autre n'est sans propos ;

L'une aime à tracasser, l'autre hait le repos ;
Tous deux sont déguifés, tous deux impitoyables.

Tous deux par beaux préfens se rendent favorables ;
Tous deux les Supplians rongent jusques à l'os ;
L'une est un profond gouffre ; & l'autre est un chaos
Où se brouille l'esprit des hommes misérables.

Tous deux, fans rien donner, prennent de toutes
mains ;

Tous deux, en peu de tems, ruinent les Humains ;
L'une attife le feu ; l'autre allume les flammes ;

L'une aime le débat, & l'autre les discords :
Si Dieu doncques vouloit faire de beaux accords,
Il faudroit qu'aux Procès il mariât les Femmes.

PASSERAT.

A U T R E.

Epitaphe de Gaston d'Orléans.

PLUS Mars que Mars de la Thrace,
Mon père victorieux
Aux Rois les plus glorieux
Ota la première place.

Ma mere vient d'une race
Si fertile en demi-Dieux,
Que son éclat radieux
Toutes lumieres efface.

Je suis poudre toutefois ;
Tant la Parque fait ses loix
Égales & nécessaires.

Rien ne m'en a sçu parer ;
Apprenez , ames vulgaires ;
A mourir sans murmurer.

MALHERBE.

AUTRE.

Parodie du précédent.

LES Vers du Chantre de Thrace
De l'Enfer victorieux,
A mes Vers mélodieux
Cèdent la premiere place.

On m'a vu sur le Parnasse ;
Par mon éclat radieux,
Ternir les noms glorieux
Et de Virgile & du Tasse ,

De la Parque toutefois
J'ai subi les dures loix,
J'en ai senti les outrages.

Rien ne m'en a sçu parer ;
Apprenez , petits ouvrages,
A mourir sans murmurer.

MENAGE.

A U T R E.

La belle Matineuse.

LE silence régnoit sur la terre & sur l'onde;
L'air devenoit serein, & l'Olympe vermeil;
Et l'amoureux zéphyr, affranchi du sommeil,
Réfufcitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployoit l'or de fa trefse blonde,
Et femoit de rubis le chemin du Soleil;
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil;
Qu'il foit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune Philis au vilage riant,
Sortant de fon palais plus clair que l'Orient;
Fit voir une lumière & plus vive & plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en foyez point jaloux;
Vous parûtes alors auffi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

MALLEVILLE.

A U T R E.

Même fujet que le précédent.

DES portes du matin l'Amante de Céphale
Ses rofes épançoit dans le milieu des airs,
Et jettoit fur les Cieux nouvellement ouverts
Ces traits d'or & d'azur qu'en naiffant elle étale.

Quand la Nymphé divine, à mon repos fatale ;
 Apparut, & brilla de tant d'attraits divers,
 Qu'il sembloit qu'elle seule éclairoit l'Univers,
 Et remplissoit de feux la rive orientale.

Le Soleil se hâtant pour la gloire des Cieux,
 Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux,
 Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

L'Onde, la Terre & l'Air s'allumoient à l'entour
 Mais auprès de Philis on le prit pour l'Aurore ;
 Et l'on crut que Philis étoit l'Astre du jour.

VOITURE.

A U T R E.

Les miseres de l'Homme.

VENIR à la clarté sans force & sans adresse ;
 Et n'ayant fait long-tems que dormir & manger,
 Souffrir mille rigueurs d'un secours étranger,
 Pour quitter l'ignorance en quittant la foiblesse.

Après, servir long-tems une ingrate Maîtresse,
 Qu'on ne peut acquérir, qu'on ne peut obliger,
 Ou qui, d'un naturel inconstant & léger,
 Donne fort peu de joie, & beaucoup de tristesse.

Cabaler dans la Cour, puis devenir grison ;
 Se retirant du bruit, attendre en sa maison
 Ce qu'ont nos derniers ans de maux inévitables ;

C'est l'heureux fort de l'homme. O misérable fort!
Tous ces attachemens font-ils considérables,
Pour tant aimer la vie, & craindre tant la mort?

TRISTAN.

A U T R E.

Eve coquette.

LORSQU'ADAM vit cette jeune Beauté
Faité pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de son côté
(Dont bien nous prend) ne lui fut pas cruelle.

Cher Charleval, alors en vérité,
Je crois qu'il fut une femme fidelle:
Mais comme quoi ne l'auroit-elle été?
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux;
Car bien qu'Adam fût jeune & vigoureux,
Bien fait de corps, & d'esprit agréable,

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable,
Que d'être femme, & ne pas coqueter.

SARRAZIN.

A U T R E.

SUPERBES monumens de l'orgueil des Humains,
Pyramides, Tombeaux, dont la vaste structure
A témoigné que l'art, par l'adresse des mains,
Et l'affidu travail, peut vaincre la Nature.

Vieux palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romains ;
 Et les derniers efforts de leur Architecture ,
 Colysée , où souvent ces Peuples inhumains
 De s'entre-assaffiner se donnoient tablature.

Par l'injure des tems vous êtes abolis ,
 Ou , du moins , la plûpart vous êtes démolis.
 Il n'est point de ciment , que le tems ne dissolde.

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir ,
 Dois-je trouver mauvais , qu'un méchant pourpoint
 noir ,
 Qui m'a duré deux ans , soit percé par le coude ?

SCARON.

AUTRE.

La Ville de Paris.

UN amas confus de Maisons ;
 Des crottes dans toutes les rues ;
 Ponts , Églises , Palais , Prisons ,
 Boutiques bien ou mal pourvues.

Force gens noirs , blancs , roux , grisons ;
 Des prudes , des filles perdues ;
 Des meurtres & des trahisons ;
 Des gens de plume aux mains crochues.

Maint poudré qui n'a point d'argent ;
 Maint homme qui craint le Sergent ;
 Maint Fanfaron qui toujours tremble.

Pages 2

Pages, laquais, voleurs de nuit ;
 Carrosses, chevaux, & grand bruit ;
 C'est-là Paris : que vous en semble ?

SCARON.

A U T R E.

CY gît qui fut de belle taille ,
 Qui sçavoit danser & chanter ,
 Faisoit des vers vaille que vaille ,
 Et les sçavoit bien réciter.

Sa race avoit quelque antiquaille ,
 Et pouvoit des Héros compter ;
 Même il auroit donné bataille ,
 S'il en avoit voulu tâter.

Il parloit fort bien de la Guerre ,
 Des Cieux, du Globe de la Terre ,
 Du Droit civil, du Droit canon ;

Et connoissoit assez les choses
 Par leurs effets & par leurs causes.
 Étoit-il honnête homme ? Oh ! non.

Le même.

A U T R E.

Ce que c'est que l'Amour.

QUAND d'un esprit sage & discret ;
 Toujours l'un à l'autre on défere ;
 Quand on se cherche sans affaire ,
 Et qu'ensemble on n'est point distrait ;

Quand on n'eut jamais de secret.
 Dont on se soit fait un mystere ;
 Quand on ne cherche qu'à se plaire ;
 Quand on se quitte avec regret ,

Quand prenant plaisir à s'écrire ,
 On dit plus qu'on ne pense dire ,
 Et souvent moins qu'on ne voudroit ;

Qu'appellez-vous cela , la Belle ?
 Entre nous deux , cela s'appelle
 S'aimer bien plus que l'on ne croit.

S. PAVIN.

A U T R E.

Tombeau de Gustave , Roi de Suède.

P L U S vite que l'Éclair, plus craint que le Tonnerre,
 Portant avecque moi la terreur & la mort ,
 J'ai passé comme un Mars des rivages du Nord
 Par-tout où m'appelloient la Justice & la Guerre.

L'Allemagne m'a vu briser comme du verre
 Tout ce qui s'opposoit à mon puissant effort ;
 Et mon secours fatal lui servit de support ,
 Lorsqu'il ne sembloit plus qu'elle en eût sur la Terre.

Le plus sage au Conseil , le premier aux hazards ,
 Mes vertus ont terni le lustre des Césars ,
 Et rendu l'Univers étonné de ma gloire.

Quel siècle vit jamais un si grand Conquérant ?
 Vivant, j'ai triomphé ; je triomphe en mourant ;
 Et choisîs pour tombeau le champ de ma Victoire.
D'ANDILLY.

A U T R E.

Sur la Statue équestre de Louis XIII.

QUE ne peut la Vertu ? Que ne peut le Courage ?
 J'ai dompté pour jamais l'Hérésie en son fort ;
 Du Tage impérieux j'ai fait trembler le bord ;
 Et du Rhin jusqu'à l'Ebre accru mon héritage.

J'ai tiré par mon bras l'Europe d'esclavage ;
 Et si tant de travaux n'eussent hâté mon sort ;
 J'eusse attaqué l'Asie ; & d'un pieux effort ,
 J'eusse du saint tombeau vengé le long servage.

Armand, ce grand génie, ame de mes exploits ;
 Porta de toutes parts mes armes & mes loix ,
 Et rehaussa l'éclat des rayons de ma gloire.

Enfin il m'éleva ce pompeux Monument ,
 Où, pour rendre à son nom mémoire pour mémoire,
 Je veux qu'avec le mien il vive incessamment.

DESMARETS.

A U T R E.

Sur un Avorton.

T O I qui meurs avant que de naître ;
 Assemblage confus de l'être & du néant ,
 Triste avorton , informe enfant ,
 Rebut du néant & de l'être.

Fij

Toi que l'amour fit par un crime,
 Et que l'honneur défait par un crime à son tour,
 Funeste ouvrage de l'amour,
 De l'honneur funeste victime.

Laisse-moi calmer mon ennui;
 Et du fond du néant où tu rentre aujourd'hui,
 Ne trouble point l'horreur dont ma faute est suivie.

Deux Tyrans opposés ont décidé ton sort;
 L'Amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie.
 L'Honneur, malgré l'Amour, te fait donner la mort.

HENAUT.

A U T R E.

Les Douceurs de la vie privée.

S'ÉLEVE qui voudra, par force ou par adresse,
 Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la Cour;
 Moi, je veux, sans quitter mon aimable séjour,
 Loin du monde & du bruit rechercher la sagesse.

Là, sans crainte des Grands, sans faste & sans
 tristesse,

Mes yeux après la nuit verront naître le jour;
 Je verrai les Saisons se suivre tour-à-tour;
 Et dans un doux repos j'attendrai la vieillesse.

Ainsi, lorsque la Mort viendra rompre le cours
 Des bienheureux momens qui composent mes jours,
 Je mourrai chargé d'ans, inconnu, solitaire,

Qu'un homme est misérable à l'heure du trépas,
 Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
 Il meurt connu de tous, & ne se connoît pas!

HENAUT.

AUTRE.

L'Embrasement de la Ville de Londres.

Ainsi brûla jadis cette fameuse Troie,
 Qui n'avoit offensé ni ses Rois ni ses Dieux :
 Londres, d'un bout à l'autre, est aux flammes en
 proie,
 Et souffre un même sort qu'elle mérite mieux.

Le crime qu'elle a fait est un crime odieux,
 A qui jamais d'en-haut la grace ne s'octroye.
 Le Soleil n'a rien vu de si prodigieux ;
 Et je ne pense pas que l'avenir le croye.

L'horreur ne s'en pouvoit plus long-tems soutenir ;
 Et le Ciel accusé de lenteur à punir,
 Aux yeux de l'Univers enfin se justifie.

On voit le châtiment par degrés arrivé :
 La guerre suit la peste ; & le feu purifie
 Ce que toute la Mer n'auroit pas bien lavé.

BENSERADE.



A U T R E.

Le Miroir.

MIROIR, Peintre & Portrait, qui donne & qui
reçois,

Et qui porte, en tous lieux, avec toi mon image;
Qui peut tout exprimer, excepté le langage;
Et pour être animé, n'as besoin que de voix.

Tu peux seul me montrer, quand chez toi je me
vois,

Toutes mes passions peintes sur mon visage:
Tu suis, d'un pas égal, mon humeur & mon âge;
Et dans leurs changemens jamais ne te deçois.

Les mains d'un Artisan au labeur obstinées,
D'un pénible travail font en plusieurs années
Un portrait qui ne peut ressembler qu'un instant.

Mais toi, Peintre brillant, d'un art inimitable,
Tu fais, sans nul effort, un ouvrage inconstant
Qui ressemble toujours, & n'est jamais semblable.

D'ETELAN.

A U T R E.

L'Illusion.

J E flattois mes ennuis dans les bras du sommeil,
Quand l'adorable Iris m'apparut toute nue,
Comparable en son teint délicat & vermeil,
A celle qui du jour annonce la venue.

Jamais plaisir au mien ne peut être pareil ;
Et jamais passion ne fut mieux reconnue ,
Puisque je l'embrassois , & que sans mon réveil
J'étois prêt de forcer toute sa retenue.

Ici je vous appelle à mon soulagement ;
Astres qui présidez au bonheur d'un Amant ;
Et je t'invoque aussi , doux pere du mensonge ;

Faites , si vous pouvez me donner du secours ;
Que je voie en effet ce que je vis en songe ;
Ou faites , pour le moins , que je dorme toujours.

CHEVREAU.

A U T R E .

GRAND Dieu, tes Jugemens sont remplis d'équité ;
Toujours tu prends plaisir à nous être propice :
Mais j'ai fait tant de mal , que jamais ta bonté
Ne me pardonnera , qu'en blessant ta justice.

Oui , mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice :
Ton intérêt s'oppose à ma félicité ;
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton desir , puisqu'il t'est glorieux ;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux ;
Tonne , frappe , il est tems ; rends-moi guerre pour
guerre.

J'adore , en périssant , la raison qui t'aigrit ;
 Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre ;
 Qui ne soit tout couvert du sang de Jesus-Christ ?

DESBARREAUX.

A U T R E .

Sur ceux qui ont porté le nom de Grand.

GRANDS par une valeur féconde en beaux
 exploits ,

Grands par des coups fameux d'une haute sagesse ,
 Grands par une puissance assujétie aux loix ,
 Grands par mille revers soutenus sans foiblesse :

Vertron (1), ces grands Héros ont rampé quel-
 quefois ;

Tu trouves à chacun quelque endroit qui l'abaisse.
 Il n'est qu'un seul mortel grand par tous ces en-
 droits ;

Devant LOUIS le Grand, tout le reste est bassesse.

Tu leur ôtes pourtant moins que tu ne leur rends :
 Comparés à LOUIS , ils s'en trouvent plus grands.
 Céder ne peut ici tirer à conséquence.

Leurs titres de grandeur n'en feront pas plus vains.
 On peut être au-dessous du Héros de la France ,
 Et beaucoup au-dessus du reste des humains.

MOURGUES.

(1) Il avoit proposé un prix pour le plus beau Sonnet
 qui seroit fait sur cette matiere. Celui-ci a eu le prix au
 jugement de l'Académie.

A U T R E.

Peinture de la Cour.

SERVIR le Souverain, ou se donner un Maître ;
 Dépendre absolument des volontés d'autrui ;
 Demeurer en des lieux où l'on ne voudroit être ;
 Pour un peu de plaisir, souffrir beaucoup d'ennui.

Ne témoigner jamais ce qu'en son cœur on pense ;
 Suivre les Favoris, sans pourtant les aimer ;
 S'appauvrir en effet, s'enrichir d'espérance ;
 Louer tout ce qu'on voit, mais ne rien estimer ;

Entretenir un Grand d'un discours qui le flate ;
 Rire de voir un chien caresser une chate ;
 Manger toujours fort tard, changer la nuit en jour ;

N'avoir pas un ami, bien que chacun on baise ;
 Être toujours debout, & jamais à son aise,
 Fait voir, en abrégé, comme on vit à la Cour.

S. MARTIN.

A U T R E.

Prodiges de l'esprit humain.

TIRER d'un ver l'éclat & l'ornement des Rois ;
 Rendre par les couleurs une toile parlante ;
 Emprisonner le tems dans sa course volante ;
 Graver sur le papier l'image de la voix :

F v

Donner aux corps de bronze une ame foudroyante ;
 Sur les cordes d'un luth faire parler les doigts ;
 Sçavoir apprivoiser jusqu'aux monstres des bois ;
 Brûler avec un verre une ville flottante ;

Fabriquer l'Univers d'atômes assemblés ;
 Lire du Firmament les chiffres étoilés ;
 Faire un nouveau Soleil dans le monde chymique ;

Dompter l'orgueil des flots, & pénétrer par-tout ;
 Affujétir l'Enfer dans un cercle magique ;
 C'est ce qu'entreprend l'homme, & dont il vient
 à bout.

PAVILLON.

A U T R E.

Dialogue de deux Compères à la Messe.

BON JOUR, compere André. *Bon jour, compere
 Gile.*

Comment vous portez-vous ? *Bien. Et vous ? A
 fouhait.*

Puis-je ouïr cette Messe ? *Elle est tout votre fait ;
 Le Prêtre n'en est pas encore à l'Evangile.*

Voulez-vous qu'au sortir nous déjeûnions en ville ?
*Tope. Nous en mettrons fire Ambroise & Rolait.
 D'accord. Il ne nous faut qu'un bon cochon de lait.
 Ah ! vous n'y songez pas ; c'est aujourd'hui Vigile.*

Vigile? A demain donc, je suis pour les jours gras.
 A propos, on m'a dit que le voisin Lucas
 Épouse votre... *Point. J'ai découvert ses dettes.*

Où vend-on du bon vin? *Tout proche l'Hôtel-Dieu.*
 Grand merci. Prêtez-moi, de grace, vos lunettes.
 Oh! oh! la Messe est dite: Adieu, compere. *Adieu.*
 LA MONNOIE.

A U T R E.

A un bel esprit, grand parleur.

M O N S I E U R l'Auteur, que Dieu confonde!
 Vous êtes un maudit bavard;
 Jamais on n'ennuya son monde
 Avec tant d'esprit & tant d'art.

Je vous estime & vous honore;
 Mais les ennuyeux, tels que vous,
 Eussiez-vous plus d'esprit encore,
 Sont la pire espece de tous.

Qu'un sot afflige nos oreilles;
 Passe encor, ce n'est pas merveilles;
 Le don d'ennuyer est son lot.

Mais Dieu préserve mon ouïe
 D'un homme d'esprit qui m'ennuie;
 J'aimerois cent fois mieux un sot.

ROUSSEAU.

Fvj

A U T R E.

La Naissance du Sauveur du Monde.

QUELS miracles nouveaux éclatent dans ces lieux ,

Confondent la raison, les sens & la nature !

L'Éternel vient de naître en ce jour glorieux ;

Et celle qui l'enfante, est une Vierge pure.

L'Auteur de notre joie a les larmes aux yeux ;

Celui qui nourrit tout, manque de nourriture ;

La crèche enferme un Dieu plus vaste que les cieus ;

Le Monarque est esclave ; & l'impassible endure.

Un petit Roi poursuit le Roi qui fait les Rois ;

La parole du Pere est aujourd'hui sans voix ;

Le froid transite les mains qui lancent le tonnerre ;

Mais, que, pour retirer les hommes de prison ;

Des miracles si grands se fassent sur la terre :

C'est un plus grand miracle où se perd ma raison :

A U T R E.

VOIR naître & voir mourir l'Auteur de la Nature ;

Voir un Être éternel commencer & finir ;

Ces deux extrémités parfaitement s'unir ,

Le Créateur se joindre avec la créature ;

Voir un Dieu renfermé sous l'humaine figure,
 Celui qui contient tout, se laisser contenir ;
 Celui de qui le bras peut seul tout soutenir,
 Être sans mouvement dans une sépulture :

Ces miracles offerts à mes sens étonnés,
 Au salut des Humains ont été destinés :
 L'un commence l'ouvrage ; & l'autre le consume ;

Mais l'amour au premier a bien plus fait d'effort ;
 Car du Ciel à la terre, & de Dieu jusqu'à l'homme,
 L'espace est bien plus grand, que de l'homme à
 la mort.

A U T R E.

Apollon & Daphné.

J E suis, (croit jadis Apollon à Daphné ;
 Lorsque tout hors d'haleine il couroit après elle ;
 Et lui contoit pourtant la longue kyrielle
 Des rares qualités dont il étoit orné,)

Je suis le Dieu des Vers ; je suis bel esprit né ;
 Mais les Vers n'étoient point le charme de la Belle ;
 Je sçais jouer du luth ; arrêtez. Bagatelle ;
 Le luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine ;
 Je suis , n'en doutez point , Dieu de la Mé-
 decine.

Daphné couroit plus vite à ce mot si fatal.

Mais , s'il eût dit : Voyez quelle est votre con-
 quête :

Je suis un jeune Dieu , beau , galant , libéral ;
 Daphné , sur ma parole , auroit tourné la tête.

FONTENELLE.

A U T R E .

DORIS qui sçait qu'aux Vers quelquefois je me
 plais ,

Me demande un Sonnet , & je m'en désespere :

Quatorze Vers , Grand Dieu ! le moyen de les
 faire ?

En voilà cependant déjà quatre de faits.

Je ne pouvois d'abord trouver de rimes ; mais ;

En faisant , on apprend à se tirer d'affaire :

Poursuivons ; les quatrains ne m'étonneront
 guère ,

Si du premier tercet je puis faire les frais.

Je commence au hazard ; & , si je ne m'abuse ,
Je n'ai pas commencé sans l'aveu de ma Muse ,
Puisqu'en si peu de tems je m'en tire si net.

J'entame le second ; & ma joie est extrême ;
Car des Vers commandés j'acheve le treizieme ;
Comptez s'ils font quatorze , & voilà le Sonnet.





É P I T H A L A M E.

QUE l'Hymen & l'Amour se rassemblent pour
vous !

Soyez encore Amans , en devenant Époux.

Vos desirs satisfaits doivent toujours renaître.

Brûlez toujours des mêmes feux.

Que le droit de vous rendre heureux ,

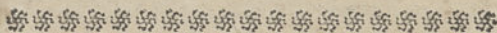
N'ôte rien au plaisir de l'être.

VOLTAIRE.





LE
 PORTE-FEUILLE
 D'UN HOMME DE GOUT,
 OU
 L'ESPRIT
 DE NOS MEILLEURS POÈTES.




LIVRE II.

CONTES.

PHILÉMON ET BAUCIS.

CONTE.


 I l'or ni la grandeur ne nous rendent
 heureux :
 Ces deux Divinités n'accordent à
 nos vœux ,
 Que des biens peu certains , qu'un
 plaisir peu tranquille ;
 Des foudres dévorans c'est l'éternel asyle.

Véritable vautour, que le fils de Japet
 Représente enchainé sur son triste sommet.
 L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste ;
 Le Sage y vit en paix, & méprise le reste.
 Content de ses douceurs, errant parmi les bois ;
 Il regarde à ses pieds les favoris des Rois ;
 Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne ;
 Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
 Approche-t-il du but ? quitte-t-il ce séjour ?
 Rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour.
 Philémon & Baucis nous en montrent l'exemple :
 Tous deux virent changer leur cabane en un
 Temple.

Hyménée & l'Amour, par des desirs constans,
 Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux prin-
 tems :

Ni le tems ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;
 Clothon prenoit plaisir à filer cette trame.
 Il sçurent cultiver, sans se voir assistés,
 Leur enclos & leur champ, par deux fois vingt Étés ;
 Eux seuls ils composoient toute leur république ;
 Heureux de ne devoir à pas un domestique
 Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient !
 Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendoient ;
 L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
 Et par des traits d'amour sçut encor se produire.
 Ils habitoient un bourg plein de gens, dont le
 cœur

Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.
 Jupiter résolut d'abolir cette engeance.

Il part avec son fils, le Dieu de l'Éloquence :
Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux ;
Mille logis y font, un seul ne s'ouvre aux Dieux.
Près enfin de quitter un séjour si profane ,
Ils virent à l'écart une étroite cabane ,
Demeure hospitaliere , humble & chaste maison.
Mercure frappe ; on ouvre. Aussi-tôt Philémon
Vient au devant des Dieux , & leur tient ce lan-
gage :

Vous me semblez tous deux fatigués du voyage ;
Reposez-vous : usez du peu que nous avons ;
L'aide des Dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en ; saluez ces Pénates d'argile.
Jamais le Ciel ne fut aux humains si facile ,
Que quand Jupiter même étoit de simple bois.
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point ; faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au desir ne réponde ,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dûs.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus ,
D'un souffle haletant par Baucis s'allumerent :
Des branches de bois sec aussi-tôt s'enflammerent.
L'onde tiède , on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs ;
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune ,
Il entretint les Dieux, non point sur la fortune ;
Sur ses jeux, sur la pompe & la grandeur des Rois ,
Mais sur ce que les champs, les vergers & les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se pr'

La table où l'on servit le champêtre repas,
 Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas;
 Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
 Qu'en un de ses supports le tems l'avoit rompue.
 Baucis en égala les appuis chancelans,
 Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
 Un tapis tout usé couvrit deux escabelles:
 Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solemnelles.
 Le linge orné de fleurs fut couvert pour tout mets,
 D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cérés.
 Les divins voyageurs altérés de leur course,
 Mêloient au vin grossier le crystal d'une source.
 Plus le vase verfoit, moins il s'alloit voidant.
 Philémon reconnut ce miracle évident;
 Baucis n'en fit pas moins; tous deux s'agenouil-
 lerent:

A ce signe d'abord leurs yeux se desfillerent.
 Jupiter leur parut avec ces noirs fourcils,
 Qui font trembler les Cieux sur leurs poles affis.
 Grand Dieu! dit Philémon, excusez notre faute.
 Quels humains auroient cru recevoir un tel hôte?
 Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux;
 Mais quand nous serions Rois, que donner à des
 Dieux!

C'est le cœur qui fait tout; que la terre & que
 l'onde

Apprêtent un repas pour les Maîtres du monde.
 Ils lui préféreront les seuls présens du cœur.
 Baucis fort à ces mots pour réparer l'erreur;
 Dans le verger couroit une perdrix privée,

Et par de tendres foins , dès l'enfance élevée :
 Elle en veut faire un mets , & la poursuit en vain ;
 La volatile échappe à sa tremblante main ;
 Entre les pieds des Dieux elle cherche un asyle.
 Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :
 Jupiter intercede ; & déjà les vallons
 Voyoient l'ombre , en croissant , tomber du haut
 des monts.

Les Dieux sortent enfin , & font sortir leurs hôtes.
 De ce bourg , dit Jupin , je veux punir les fautes :
 Suivez-nous. Toi , Mercure , appelle les Vapeurs.
 O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos
 cœurs.

Il dit ; & les Autans troublent déjà la plaine.
 Nos deux époux suivoient , ne marchant qu'avec
 peine.

Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans.
 Moitié secours des Dieux , moitié peur , se hâtans ,
 Sur un mont assez proche enfin ils arriverent.
 A leurs pieds aussi-tôt cent nuages creverent.
 Des ministres du Dieu les escadrons flottans
 Entraînerent , sans choix , animaux , habitans ,
 Arbres , maisons , vergers , toute cette demeure ;
 Sans vestige du Bourg , tout disparut sur l'heure.
 Les vieillards déploroient ces sévères destins.
 Les animaux périr ! car encor les huimans ,
 Tous avoient dû tomber sous les célestes armes ;
 Baucis en répandit en secret quelques larmes.
 Cependant l'humble toit devient Temple ; & ses
 murs

Changent leur frêle enduit en marbres les plus
durs.

De pilastres massifs les cloisons revêtues,
En moins de deux instans, s'élevent jusqu'aux nues;
Le chaume devient or; tout brille en ce pourpris:
Tous ces événemens sont peints sur les lambris.

Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis & d'Apelle;
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.

Nos deux époux surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.

Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures:
Aurions-nous bien le cœur & les mains assez pures,
Pour présider ici sur les honneurs divins,

Et, Prêtres, vous offrir les vœux des Pélerins?

Jupiter exauça leur priere innocente.

Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Vouloit favoriser jusqu'au bout deux Mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels;
Clothon feroit d'un coup ce double sacrifice;
D'autres mains nous rendroient un vain & triste
office:

Je ne pleurerois point celle-ci; ni ses yeux
Ne troubleroit non plus de leurs larmes ces lieux;
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.

Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?

Un jour, qu'assis tous deux dans le sacré Parvis,
Ils contoient cette histoire aux Pélerins ravis,

La troupe, à l'entour d'eux, debout, prêtoit l'oreille.

Philémon leur disoit: Ce lieu plein de merveille

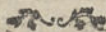
N'a pas toujours servi de Temple aux Immortels;

Un Bourg étoit autour , ennemi des Autels ,
 Gens barbares , gens durs , habitacle d'impies ;
 Du céleste courroux tous furent les hosties :
 Il ne resta que nous d'un si triste débris ;
 Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris.
 Jupiter l'y peignit. En contant ces Annales ,
 Philémon regardoit Baucis par intervalles :
 Elle devenoit arbre , & lui tendoit les bras ;
 Il veut lui tendre aussi les siens , & ne peut pas.
 Il veut parler , l'écorce a sa langue pressée ;
 L'un & l'autre se dit adieu de la pensée ;
 Le corps n'est tantôt plus que feuillage & que bois :
 D'étonnement la troupe , ainsi qu'eux , perd la
 voix ,

Même instant , même sort à leur fin les entraîne :
 Baucis devient Tilleul ; Philemon devient Chêne.
 On les va voir encor , afin de mériter
 Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûte ;
 Ils courbent sous le poids des offrandes sans
 nombre.

Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
 Ils s'aiment jusqu'au bout , malgré l'effort des ans.
 Ah ! si . . . Mais d'autre part j'ai porté mes présens.
 Célébrons seulement cette métamorphose.
 De fideles témoins m'ayant conté la chose ,
 Clio me conseilla de l'étendre en ces Vers ,
 Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'Univers :

LA FONTAINE.



AUTRE.

La Nouvelle Eve.

PAIN dérobé réveille l'appétit ;
 A tout péché la loi qui l'interdit
 Est un attrait , est une rocambole.
 D'aller vers là , de revenir ici
 Est-il permis ? Quand on le peut ainsi
 On s'en soucie autant que d'un obole.
 Mais que la loi dise , je le défends ;
 Nous y courons , & notre cœur y vole.
 D'Eve en cela nous sommes tous enfans ;
 Ne la traitons donc point en criminelle.
 Elle eut grand tort , je ne l'excuse point ;
 D'elle nous vint la tache originelle.
 Mais tel lui fait son procès sur ce point ,
 Qui , dans sa place , en auroit fait comme elle.

Ainsi parloit certain époux un jour
 A sa moitié , qui contre notre mere
 Murmuroit fort , étoit fort en colere
 De nous avoir joué le vilain tour
 Dont a fourdi toute notre misere.
 Ah ! disoit-elle , avoir précipité
 Et son époux , & sa postérité
 Dans tant de maux ! Pourquoi le tout en somme ?
 A l'appétit d'une insipide pomme :
 Notre mere Eve avoit bien mauvais goût !
 Bon ou mauvais , le fruit ne fut la cause ,

Dit

Dit le mari, du mal qui gâta tout ;
Mais bien la loi qui défendoit la chose :
Cette défense en fit tout le ragoût.
Qu'ainfi ne soit, poursuivit-il, je gage
Que qui voudroit vous interdire ici,
Chose d'ailleurs dont vous n'auriez souci,
Je dis bien plus, qui vous feroit dommage ;
Vous en seriez aussi-tôt à la rage.
Moi, dit la femme ? Oui, vous, dit le mari ;
Vous le feriez sans faute, je le jure ;
Et je suis prêt d'en faire le pari.
Elle y consent, accepte la gageure.
Somme de plus, & grosse, à ce qu'on dit,
Fut stipulée entr'eux deux à crédit.
Je ne veux point, dit l'époux débonnaire,
Vous commander chose pénible à faire ;
Voici le cas. Quand vous allez au bain,
La mare à gauche est sur votre passage.
Si vous pouvez, en faisant le chemin,
Un mois durant, en tout, être assez sage,
Pour ne plonger au bord du marécage
Les deux pieds nus, je vous quitte le gain :
Mais, en passant, prenez garde au naufrage ;
Vous payerez la gageure haut la main.
Or cette mare étoit, à le bien dire,
Un vrai borbier, égout de basse-cour ;
Pour l'éviter on eût fait grand détour.
De ce défi l'on se met fort à rire ;
La Dame y tope, & de grand appétit ;
C'étoit marché donné, sans contredit ;

Autant valoit argent dans sa cassette.
 On met déjà la gageure à profit ;
 On songe à faire & telle & telle emplette ;
 Nouveaux outils viendront sur la toilette ,
 Et sur le tout un bel & bon habit.

On s'en va donc au bain à l'ordinaire ,
 Non sans lorgner la mare en tapinois.
 Dans un début ç'en étoit assez faire ;
 On s'en tint-là pour la première fois.
 Allant , venant , bientôt on s'accoutume
 A l'eau verdâtre , à la fange , à l'écume ;
 Avec le tems on s'accoutume à tout.

On fit bien plus ; enfin on y prit goût.
 L'esprit de l'homme est une étrange pièce ;
 Et quand je dis de l'homme à cet égard ,
 La femme est là comprise , sous l'espèce ,
 Pour les deux tiers au moins & demi quart :
 Le fait présent rend la chose notoire.

La bonne Dame alla se figurer
 Certain plaisir , si l'on en croit l'histoire ,
 A barboter dans une eau sale & noire ;
 Et le défi commença d'opérer.

L'eau de son bain , encor que claire & nette ,
 Lui sembloit fade au prix de celle là ;
 Peut-être aussi le Diable s'en mêla.

Quoi qu'il en soit , la Dame fut discrète ,
 Et n'en dit rien d'abord à Jeanneton
 Qui la suivoit ; c'étoit sa chambrière ,
 Et qui pis est , confidente , dit-on :
 D'un esprit souple & très-fine ouvrière ;

Elle entendoit la Dame à demi-ton,
Avoit d'ailleurs l'ame si complaisante,
Que dans cent ans, ou plus, que je ne mente,
A sa Maîtresse elle n'auroit dit non.
Mais c'est assez parler de la Suivante;
A la Signore il nous faut revenir.
Dans son harnois on a peine à tenir;
La mare étoit toujours plus attrayante.
Pour résister, il falloit faire effort.
On s'approchoit toujours plus près du bord.
Ce n'étoit plus le bain, c'étoit la mare
Que l'on cherchoit, par un ragoût bizarre.
Là barbottoit main petit canneton;
On les montrait du doigt à Jeanneton;
On leur portoit envie; & si la Dame
Eût pu contr'eux troquer honnêtement,
Elle eût voulu, dans le fond de son ame,
Devenir canne, au moins pour un moment.

Mais bien souvent l'occasion prochaine,
Beaucoup plus loin que l'on ne veut, nous mène;
La Dame un jour sur le bord s'arrêtant,
Dans un accès subit & violent,
Vint à tirer un pied hors de sa mule,
Et de la plante en effleura l'étang.
La bonne Dame en resta-là pourtant;
Et le remit aussi-tôt, par scrupule;
Non que son cœur ne fût bien combattu;
Mais il est bon d'avoir de la vertu.

Or le mari, par certaine ouverture,
Guettoit sa femme, observoit son allure,

Rioit sous cape , & comptoit par fes doigts ,
 Qu'elle n'iroit jamais au bour du mois.
 Il comptoit bien , remarque la chronique ;
 Deux tiers n'étoient passés , à beaucoup près ,
 Qu'arrive enfin , enfin le jour critique.
 Le traître époux qui voyoit le progrès ,
 A sa moitié voulut donner le change ;
 Dit qu'il alloit mettre ordre à la vendangé ,
 Puis faire un tour , pour revenir au frais.
 Il sort aux champs ; & quelque tems après ,
 Par le dehors rabat chez la Fermiere.
 Là se tient clos , & se met aux aguets.
 Bientôt il voit & Dame & Chambriere
 Allant au bain. On fait pause au marais ;
 On le contemple ; on s'en arrache à peine ,
 Comme du bord d'une claire fontaine ;
 En soupirant on s'en arrache enfin ;
 Mais dans le bain un feu secret consume.
 On en sortit plutôt que de coutume ,
 L'esprit rêveur , l'air inquiet , chagrin.
 On se tourmente & l'on chicane en vain ;
 La passion presse , le cœur chancelle ;
 Et la vertu ne bat plus que d'une aile.

C'est trop souffrir : non , Jeanneton , vois-tu ,
 Dit la Maîtresse en annonçant l'antienne ,
 Il n'est défi ni gageure qui tienne ,
 Je ne m'en mets en peine d'un fétu ;
 Je te le dis tout net & le déclare ,
 J'ai résolu d'essayer de la mare.
 Dis sur cela tout ce que tu voudras ;

Que l'on le sçache ou ne le sçache pas ;
Ce m'est tout un ; il iroit de ma vie ,
Que je voudrois en passer mon e vie.
Vraiment , Madame , est-ce donc si grand cas ;
Dit Jeanneton ? Pourquoi tant de mystere ?
Je m'en doutois. Vous êtes bonne aussi ,
De vous troubler & prendre du fouci !
Vous le voulez ; eh bien ! il faut le faire.
Premierement , Monsieur n'est pas ici.
Qui nous verra ? Personne , je l'assure ;
Quitte , après tout , à perdre la gageure.
Le grand malheur ! En mourrez-vous de faim ?
Contentement passe richesse enfin.
Mais non ; si bien nous ourdirons la trame ,
Que vous aurez le plaisir & le gain.
Va , Jeanneton , tu vaux trop , dit la Dame ;
Ne mettons point la partie à demain.
Sur ce propos on s'ajuste , on s'agence ;
Et vers la mare on marche en diligence ,
A beaux pieds nuds , & pantoufles en main.
La Dame alloit la premiere , & bon train ;
Et Jeanneton faisoit l'arriere-garde.
Chemin faisant , on observe avec soin ,
S'il n'est point-là de mouchard qui regardé ;
Nul ne paroît ; & Monsieur est bien loin.
Les pieds brûloient. D'abord on en hazarde
Un dans le lac , pour sonder le terrain :
On le retire , & l'autre prend sa place ,
Que tout de même on retire soudain.
Pour faire court , après quelque grimace ,

Tous deux de fuite on vous les plonge à plein,
 Jusqu'à la vase où gîtoit la grenouille.

Dieu sçait la joie : on s'en donne à loisir ;
 On est à même ; on tripote , on patrouille ;
 Et jamais bain ne fit tant de plaisir.

Durant cela, l'époux , ne vous déplaît ,
 De son réduit voyoit le tout à l'aîse ,
 Et se sçavoit fort bon gré , dans le cœur ,
 De n'avoir mis à de plus forte épreuve
 Une vertu si fragile & si neuve ;
 Il en pouvoit arriver du malheur.

Il en frémit ; & sur cette pensée ,
 Croyant la chose assez avant poussée ,
 Sort vers la Dame , avec un ris moqueur.

Un revenant eût fait moins de frayeur.
 Et vite , & vite , on se sauve , on détale :
 Mais à pieds nuds on ne court pas si fort.

Le mari joint la Dame dans la sale.
 Hé bien ! dit-il , dès le premier abord ,
 Que pensez-vous de la pomme fatale ?
 Eve à présent a-t-elle si grand tort ?

DU CERCEAU.

A U T R E.

Le Carême in-promptu.

Sous un ciel toujours rigoureux ,
 Au sein des flots impétueux ,
 Non loin de l'Armorique plage ,

Il est une isle , affreux rivage ,
 Habitacle marécageux ,
 Moitié peuplé , moitié sauvage ,
 Dont les habitans malheureux ,
 Séparés du reste du monde ,
 Semblent ne connoître que l'onde ,
 Et n'être connu que des Cieux.
 Des nouvelles de la nature
 Viennent rarement sur ces bords ;
 On n'y sçait que par aventure ,
 Et par de très-tardifs rapports ,
 Ce qui se passe sur la terre ;
 Qui fait la paix , qui fait la guerre ;
 Qui sont les vivans & les morts.

De cette étrange résidence
 Le Curé , sans trop d'embarras ,
 Enseveli dans l'indolence
 D'une héréditaire ignorance ,
 Vit de baptême & de trépas ,
 Et d'offices qu'il n'entend pas.
 Parmi les notables de l'isle ,
 Il est regardé comme habile ,
 Quand il peut dire quelquefois
 Le mois de l'an , le jour du mois.
 On va penser que j'exagere ,
 Et que j'outré le caractère ;
 Quelle apparence , dira-t-on ?
 Quelle isle assez abandonnée
 Ignore le tems de l'année ?
 Non , ce trait ne peut être bon

Que dans une île imaginée
Par le fabuleux Robinson.

De grace, Censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon ;

Un fait narré sans fiction.

Va vous enlever ce scrupule ;

Il porte la conviction ;

Je n'y mettrai que la façon.

Le Curé de l'île susdite,

Vieux papa, bon Israélite,

(N'importe quand advint le cas,)

N'avoit point, avant les étrennes,

Fait apporter de nos climats

De Guid'ânes ni d'Almanachs,

Pour le guider dans ses Antiennes,

Et régler ses petits États.

Il reconnut sa négligence ;

Mais trop tard vint la prévoyance.

La saison ne permettoit pas

De faire voile vers la France.

Abandonnée aux noirs frimats,

La mer n'étoit plus praticable ;

Et l'on n'esperoit les bons vents ;

Qui rendent l'onde navigable,

Et le Continent abordable,

Qu'à la naissance du Printems.

Pendant ces trois mois de tempête,

Que faire sans Calendrier ?

Comment placer les jours de Fête ?

Comment les différencier ?

Dans une pareille méprise ,
Quelqu'autre Curé plus sçavant
N'auroit pu régir son église ;
Et peut-être dévotement ,
Bravant les fougues de la bise ,
Se feroit livré , sans remise ,
Aux périls du moite élément :
Mais , pour une telle imprudence ;
Doué d'un trop bon jugement ,
Notre bon Prêtre assurément ,
Chérissoit trop son existence :
C'étoit d'ailleurs un vieux routier
Qui , s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier ,
Officioit sans trop d'étude ,
Et qui , dans sa décrépitude ,
Dégoisoit Pseaumes & Leçons
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc son parti sans peine ,
Il annonce le premier mois ,
Et recommande , par trois fois ,
A son assistance chrétienne ,
De ne point finir la semaine
Sans chommer la Fête des Rois.
Ces premiers point étoient faciles ;
Il ne trouva de l'embaras ,
Qu'en pensant qu'il ne sçauroit pas
Où ranger les Fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin ? Peu scrupuleux ,
Il décida , ne pouvant mieux ,

Que ces Fêtes, comme ignorées,
 Ne feroient chez lui célébrées,
 Que quand, au retour du zéphir,
 Lui-même il auroit pu venir
 Prendre langue dans nos contrées :
 Il crut cet avis selon Dieu ;
 Ce fut celui de son Vicaire,
 De Javotte sa ménagère,
 Et de son Magister Matthieu,
 La plus forte tête du lieu.

Ceci posé, Janvier se passe ;
 Plus agile encor dans son cours,
 Février suit, Mars le remplace,
 Et l'aquilon régnoit toujours :
 Du Printems avec patience,
 Attendant le prochain retour,
 Et sur l'annuelle Abstinence,
 Prétendant cause d'ignorance,
 Ou bonnement & sans détour,
 Par faute de réminiscence,
 Notre vieux Curé, chaque jour,
 Se mettoit sur la conscience
 Un chapon de sa basse-cour.
 Cependant, poursuit la Chronique ;
 Le Carême, depuis un mois,
 Sur tout l'Univers Catholique
 Étendoit ses austeres loix :
 L'isle seule, grace au bon-homme ;
 A l'abri des Statuts de Rome,
 Voyoit ses libres habitans

Vivre en gras pendant tout ce tems :
 De vrai, ce n'étoit fine chere ;
 Mais cependant chaque Infulaire ,
 Mi-payfan & mi-bourgeois ,
 Pouvoit parer son ordinaire
 D'un fin lard flanqué de vieux pois.
 A l'exemple du Presbytère ,
 Tous dans cette erreur falutaire ,
 Soupoient pour nous d'un cœur joyeux ;
 Tandis que nous jeûnions pour eux.

Enfin pourtant le froid Borée
 Quitta l'onde plus tempérée.
 Voyant qu'il étoit plus que tems
 D'instruire nos impénitens ,
 Le Diable , content de lui-même ,
 Ne retarda plus le Printems :
 C'étoit lui qui, par stratagème ,
 Leur rendant contraire tout vent ,
 Avoit voulu , chemin faisant ,
 Leur escamoter un Carême ,
 Pour se divertir en passant.
 Le calme rétabli sur l'onde ,
 Mon Curé , selon son serment ,
 Pour voir comment alloit le monde ,
 S'embarque fans retardement ;
 S'étant bien lesté la bedaine
 De quatre tranches de jambon ,
 (Fait digne de réflexion ;
 Car de la sainte quarantaine ,
 Déjà la cinquieme semaine.

Venoit de commencer son cours.)
Il vient ; il trouve avec surprise,
Que dans l'empire de l'Eglise
Pâques revenoit dans dix jours.
Dieu soit loué ! Prenons courage ;
Dit-il , en fonçant son castor ,
Grace au Seigneur , notre voyage
Se trouve fait à tems encor ,
Pour pouvoir , dans mon hermitage ;
Fêter Pâque selon l'usage.
Content , il rentre sur son bord ;
Après avoir fait ses emplettes
Et d'Almanachs & de Lunettes ;
Il part , il arrive à bon port
Dans ses folitaires retraites.
Le lendemain , jour des Rameaux ,
Prônant avec un zèle extrême ,
Il notifie à ses vassaux
La date de notre Carême ;
Mais , poursuit-il , j'ai mon systême ;
Mes Freres , nous n'y perdrons rien ,
Et nous le rattraperons bien :
D'abord , avant notre abstinence ,
Pour garder l'usage ancien ,
Et bien remplir toute observance ,
Le Mardi Gras fera Mardi ,
Le jour des Cendres , Mercredi ;
Suivront trois jours de pénitence :
Dans toute l'Isle on jeûnera ;
Et , Dimanche , unis à l'Eglise ,

Sans plus craindre aucune méprise ,
Nous chanterons l'*Alleluia*.

GRESSET.

A U T R E.

- *Le Lutrin vivant.*

D E mes Écrits , aimable confident ;
Cher Segonzac , ma Muse solitaire ,
De ses ennuis brisant la chaîne austere ;
Vient près de toi retrouver l'enjouement :
Je m'en souviens ; lorsqu'un fort plus charmant
Nous unissoit sur les rives de Loire ,
Aux champs heureux dont Tours est l'orne-
ment ,
Lieux toujours chers au Dieu de l'agrément ,
Je te promis qu'au temple de mémoire
Je placerois le Pupitre vivant ,
Dont je t'appris la naissance & la gloire.
Je l'ai promis ; je remplis mon serment.
A dire vrai , cette moderne histoire
Est un peu folle ; il en faut convenir :
Est-ce un défaut ? Non , si c'est un plaisir.
Dans les langueurs de la mélancolie ,
Quoi ! la sagesse est-elle de saison ?
Un trait comique , une vive faillie ,
Marqués au coin de l'aimable folie ,
Consolent mieux qu'une froide oraison ;
Que prêche en vain l'ennuyeuse raison.
Quoi qu'il en soit , ma Minerve sévère
Adoucira ces grotesques portraits ;

Et les voilant d'une gaze legere,
 Ne montrera que la moitié des traits.
 Venons au fait : Honni qui mal y pense !
 Attention : j'ai toufflé ; je commence.

Non loin des bords du Cher & de l'Auron,
 Dans un climat dont je tairai le nom,
 Est un vieux Bourg, dont l'Eglise sans vitres,
 A pour Clergé le plus gueux des Chapitres.
 Là ne sont point de ces mortels fleuris,
 Qui, dans les bras d'une heureuse indolence,
 Exempts d'étude & libres d'abstinence,
 N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris.
 On ne voit-là que pâles effigies,
 Qui du Champagne onc ne furent rougies ;
 Que maigres Clercs, Chanoines avortons,
 Sans rabats fins & sans triples mentons ;
 Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
 A chaque Office, & de chanter eux-mêmes.
 Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
 Un Chapelain & quatre Enfants de chœur.
 Ces Jouvenceaux ont leur gîte arrêté
 Chez dame Barbe : elle leur sert de mere
 Et de soutien ; le public est leur pere.
 Il faut sçavoir, pour plus grande clarté,
 Que dame Barbe est une octogénaire,
 Fille jadis, aujourd'hui douairiere,
 Qui, dès seize ans, d'un siècle corrompu
 Craignant l'écueil, pour mettre sa vertu
 Mieux à couverts des Mondains & des Moines,
 Crut devoir vivre auprès d'un des Chanoines ;

D'abord Servante : ensuite adroitement
Elle parvint jusqu'au gouvernement :
Déjà trois fois elle a vu , dans l'Eglise ,
De pere en fils chaque charge transmise.
Barbe , en un mot , au Chapitre fusdit ,
De race en race a gardé son crédit.
Or , chez ladite arriva notre histoire ,
En Juin dernier ; l'aventure est notoire.
Par cas fortuit , l'Enfant de chœur Lucas
Avoit usé l'étui des pays-bas :
Vous m'entendez ; sa culotte trop mûre
Le trahissoit par mainte découpûre ;
Déjà la brèche augmentant tous les jours ,
Démanteloit la place & les fauxbourgs.
Barbe le voit , s'attendrit ; mais que faire ?
Elle étoit pauvre ; & l'étoffe étoit chère ;
D'une autre part , le Chapitre étoit gueux ;
Et puis d'ailleurs , le petit malheureux ,
Ouvrage né d'un Auteur anonyme ,
Ne connoissant parens ni légitime ,
N'avoit en tout , dans ce stérile lieu ,
Pour se chauffer , que la grace de Dieu.
Il languissoit dans une triste attente ,
Gardant sa chambre , & rarement debout :
Enfin pourtant , l'habile Gouvernante
Sçut lui forger une armure décente ,
A peu de frais , & dans un nouveau goût.
Nécessité t'en parti de tout ;
Nécessité d'industrie est la mere.
Chez Barbe étoit un vieux Antiphonaire ;

Vieux Graduel, ample & poudreux bouquin ;
 Dont, aux bons jours, on paroît le Lutrin.
 D'épais lambeaux d'un parchemin gothique,
 Formoient le corps de ce Grimoire antique :
 De ces feuillets de la crasse endurcis,
 L'âge avoit fait une étoffe en glaci.
 La Vieille crut qu'on pouvoit, sans dommages,
 Du Livre affreux détacher quelques pages ;
 Elle en prend quatre, & les coud proprement,
 Pour relier un volume vivant :
 Mais le hazard voulut que l'ouvrière,
 Très-peu sçavante en pareille matière,
 Dans les feuillets qu'elle prit sans façon,
 Prit justement la Messe du Patron.
 L'ouvrage fait, elle en coëffe à la Diable
 L'humanité du petit misérable :
 Par quoi Lucas chamarré de plein-chant,
 Ne craignoit plus les insultes du vent.
 Or, cependant, arrive la saint Brice,
 Fête du lieu, Fête du grand Office ;
 Le Maître-Chantre, Intendant du Lutrin,
 Vient au grand Livre ; il cherche, mais en
 vain ;
 A feuilleter il perd & tems & peines :
 Il jure, il sacre, & s' imagine enfin,
 Qu'un chœur de Rats a mangé les Antiennes ;
 Mais, par bonheur, dans ce triste embarras,
 Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas,
 Qui de grimauds renforçant une troupe,
 Sans le sçavoir, portoit l'Office en croupe.

Le Chantre lit , & retrouve au niveau
 Tous ses Versets sur ce livre nouveau.
 Sur l'heure il fait son rapport au Chapitre ;
 On délibère , on décide soudain
 Que le Marmot , braqué sur le Pupitre ,
 Y servira de Livre & de Lutrin.
 Sur cet arrêt , on le style au service ;
 En quatre tours il apprend l'exercice ;
 Déjà d'un air intrépide & dévot ,
 Lucas s'accroche à l'aigle du pivot ;
 A Livre ouvert , le Chapier en lunettes
 Vient entonner ; un groupe de mafettes
 Très-gravement poursuit ce chant fallot ,
 Concert grotesque & digne de Callot.

Tout alloit bien jusques à l'Évangile :
 Ferme , & plus fier qu'un Sénateur Romain ;
 Lucas tenant sa façade immobile ,
 Avec succès auroit gagné la fin :
 Mais , par malheur , une guêpe incivile ,
 Par la couture entr'ouvrant le velin ,
 Déconcerta le sensible Lutrin.
 D'abord il souffre , il se fait violence ;
 Et tenant bon , il enrage en silence ;
 Mais l'aiguillon allant toujours son train ,
 Pour éviter l'insecte impitoyable ,
 Le Lutrin fuit en criant comme un Diable ;
 Et loin de-là va , partant comme un trait ,
 Pour se guérir , retourner le feuillet.
 Le fait est sûr , sans peine on peut m'en croire ;
 De deux Gascons je tiens toute l'histoire.

C'est pour toi seul, Ami tendre & charmant.

Que j'ai permis à ma Muse exilée,
Loin de tes yeux tristement isolée,
De s'égayer sur cet amusement,
Fruit d'un caprice, ouvrage d'un moment.
Que loin de toi jamais il ne transpire.

Si par hazard il vient à d'autres yeux,
Les esprits francs qui daigneront le lire,
Sans s'appliquer, follement scrupuleux,
A me trouver un crime dans mes jeux,
Honoréront peut-être d'un sourire
Ce libre effor d'un aimable délire,
Délassement d'un travail sérieux.
Pour les Bigots & les froids précieux,
Peuple sans goût, gens qu'un faux zèle inspire,
De nos chansons Critiques ténébreux,
Censeurs de tout, exempts de rien produire,
Sans trop d'effroi je m'attends à leur ire.
Déjà j'en vois un trio langoureux
S'enfvelir dans un réduit poudreux ;
Fronder mes Vers, foudroyer & proscrire
Ce badinage, en faire un monstre affreux.
Je les entends gravement s'entre-dire,
D'un air capable & d'un ton doucereux :
Y pense-t-il ? Quel écrit scandaleux !
Quel tems perdu ! Pourquoi, s'il veut écrire,
Ne prend-il point des sujets plus pompeux,
Des traits moraux, des éloges fameux...
Mais dédaignant leur absurde satire,

Aimable Abbé, nous ne ferons que rire
De voir ainsi ces graves ennuyeux
Perdre, à gronder, à me chercher des crimes,
Bien plus de tems & de peines entr'eux,
Que je n'en perds à façonner ces rimes.
Pour toi, fidele au goût, au sentiment,
Franc des travers de leur aigre doctrine,
Tu n'iras point peser stoïquement,
Au grave poids d'une raison chagrine,
Les jeux legers d'une Muse badine.
Non, la raison, celle que tu chéris,
A ses côtés laisse marcher les ris,
Et laisse au froc ces vertus trop fardées,
Qu'un plaisir fin n'a jamais déridées.
Ainsi pensoit l'amusant Du Cerceau;
Sage, enjoué, vertueux sans rudesse,
Des Sages faux évitant la tristesse,
Il badina sans s'écarter du beau,
Et sans jamais effrayer la sagesse.
Ainsi les traits de son heureux pinceau
Plairont toujours, &, de races en races;
Vivront gravés dans les Fastes des graces;
Et les Censeurs obstinés à ternir
Son art chéri, par l'ennui pédantesque
D'un françois fade, ou d'un latin tudesque;
Endormiront les siècles à venir.

GRESSET.



AUTRE.

La Vocation manquée.

NÉ d'un sang signalé souvent
 Au glorieux métier des Armes,
 Je n'aurois pas cru qu'un Couvent
 Dût ensevelir, chez des Carmes,
 Cette héréditaire valeur
 Qu'en mes ayeux vit la patrie.

Pour l'honneur mon idolatrie
 Alloit à surpasser la leur ;
 Mais l'amour d'une belle-mere
 En faveur d'un frere germain,
 Sçut tourner le cœur de mon pere,
 Et le rendit pour moi d'airain.

La mere que m'avoit donnée
 D'un pere le premier lien,
 De mille vertus couronnée
 Mourut sans me laisser de bien.
 A moi-même sévere & rude,
 J'avois assez bien réparé,
 Par un travail démesuré,
 Le peu de goût & d'aptitude
 Que je me sentoits pour l'étude ;
 Et mes essais laborieux
 Eurent un succès glorieux.
 Sorti du Collège à cet âge,
 Où de l'amour le Dieu volage.

Sur un cœur effaie ses traits,
Je me vis couché sur la liste
Des infortunés qu'il a faits.
J'avois vu la jeune Caliste ;
Et touché de tous ses attraits,
Je desirois que l'hymenée
Confondit notre destinée.
Je soupirois sans cesse après.
Ah ! Lecteur, comme elle étoit belle !
Qu'avec plaisir je me rappelle
Ses yeux, dont le trait décoché
Eût vaincu l'Amant de Pſyché ;
Ce teint uni, que lui compose
L'albâtre nuancé de rose ;
L'élégance de ce contour
Qui prend sa taille faite au tour ;
Le charme de ce chant flexible
Qui, joint aux accords dont ses doigts
Sur le luth secondoient sa voix,
Portoient au cœur le coup sensible !
J'avois le bonheur d'être aimé ;
Et, par cet hymen très-sorable,
Ce bonheur m'étoit confirmé,
Si mon pere eût été traitable.
Mais, grace au fils du second lit,
L'unique objet qui l'intéresse,
Mon pere me fit un délit
De mon innocente tendresse ;
Et par ce refus malheureux
Rendit mon désespoir affreux.

Je pris donc congé de Caliste ;
 Qui, pensive, dolente & triste,
 En pleurant reçut mon adieu.
 Résolu de donner à Dieu
 Un cœur tout entier à la Belle ;
 Je crus que mes austérités
 Sçauroient, de mes feux irrités,
 Dompter la puissance rebelle.
 Je m'enrollai donc à Bordeaux
 Dans cette sévère Milice,
 Qui, d'Élie avec le cilice
 Porte le manteau sur le dos.
 Tout ce que la tendre Héloïse,
 Toujours pour Abailard éprise,
 Éprouva de combats divers
 Après ce funeste revers
 Qui le ravit à son Amante ;
 Tout ce que sa plume charmante
 D'après son cœur rendit si bien,
 S'est aussi passé dans le mien.
 Semblable à l'Apôtre d'Hyppône,
 Par la Grace encore indompté,
 J'appercevois la volupté
 M'appellant du haut de son thrône ;
 Et qui, dans sa traîtresse main,
 Me montrant Caliste en peinture,
 De Vénus portant la ceinture,
 Me faisoit rebrousser chemin.
 J'espérois pourtant que la Grace
 S'insinuant dans mon cerveau,

Effaceroit jusqu'à la trace
D'un sentiment toujours nouveau.
Enfin l'heure fatale arrive,
Où je dois, aux pieds des Autels,
Signer ce contrat qui captive
Pour jamais de simples mortels.
Mon cœur séduit, qui prend le change,
Par deux poids se sentant tiré,
Éprouve l'odieux mélange
Et du profane & du sacré.
Ce vœu que ma bouche prononce
Est à regret articulé ;
Le feu dont je me sens brûlé
N'est que celui que je renonce.
Esclave libre de la Croix,
Et pensant qu'à Dieu je me cede,
De Jérusalem je me crois,
Quand Babylone me possède.
Ainsi donc, sans vocation,
Victime de ma passion,
Pour mon héritage j'accepte
Un Dieu qui ne me vouloit pas ;
Et je jure en Chrétien adepte,
De garder jusques au trépas
Et le conseil & le précepte.
Déjà trois ans sont envolés,
Depuis qu'au fond de ma retraite,
Je disfrais mes feux isolés,
Par cette Science qui traite
De ces Mysteres révélés

Aux mortels aux Cieux appellés.
Le tems dont la main diminue
Les traces des objets divers,
Et dans la cervelle atténuée
Les impressions des revers,
Laissoit mon ame assez tranquille
Poser extérieurement
Sur la base de l'Évangile
De mon salut le fondement;
Quand, ô jour à jamais funeste!
Jour que la colere céleste
Dans ses trésors m'a réservé!
On m'apprend que de ma patrie
Un de mes parens arrivé,
De le venir trouver me prie.
Dans le parloir donc je descends.
Mais quel trouble faifit les sens
Du Solitaire déplorable,
Quand je vois l'objet adorable
Du culte qu'a choisi mon cœur,
Caliste, en un mot, mon vainqueur,
Qui de son Amant enivrée,
Et me gardant toujours sa foi,
Pour se faire jour jusqu'à moi,
Du sexe a quitté la livrée?
Du Vésuve l'explosion
Qui, de ses entrailles fumantes
Q'aigrit la fermentation,
Lance les flammes dévorantes,
Rendra seule énergiquement

Le triste effet que dans mon ame
Produit ce mortel aliment
Qu'on vient de donner à ma flamme.
Par ma passion transporté,
Au cou tendrement je lui saute ;
Et d'un parti précipité
Déplorant la cruelle faute ,
J'apprends que , libre par la mort
De ceux dont nous tenons la vie ,
Toujours à mon joug asservie ,
Elle vent m'unir à son sort.
Eve séduite , au premier homme
Présentant la fatale pomme
Dans la coupe de l'oraison ,
Prépara bien moins son poison.
Elle m'amene à me résoudre
A faire enfin casser un vœu
Que l'aveuglement de son feu
Lui montre facile à dissoudre.
Je conviens donc de m'évader
Dès que la nuit tendra son voile ;
Pour suivre ma polaire étoile ;
Et je devois escalader
Les murailles du Monastere.
Mais , par un Moine trop austere ;
Qui d'un coin m'avoit entendu ,
Mon projet fut d'abord rendu
A la personne principale
Qui tient la verge monacale.
Dans l'enclos de notre jardin

Il fait poser sa sentinelle ;
Et dans ma fuite criminelle
Je me vois arrêté soudain.
Le lendemain ont tient Chapitre ;
Et sur la fellette placé ,
Le Sénat du Prophete arbitre
Que je sois mis dans l'*in pace*.
On me jette dans les ténèbres
Du cachot creusé sous mes pas ,
Qui des horreurs d'un long trépas
M'offre les images funebres ;
Et l'abime est fermé sur moi.
Tous ces grands objets de la Foi
Que , dans l'état le plus sinistre ,
L'Écriture sainte administre
Comme un contre-poids à nos maux ,
Ne peuvent à mon ame triste
Procurer le moindre repos.
Je ne respirois que Caliste.
Hélas ! que va-t-elle penser ?
Croira-t-elle qu'indigne d'elle ,
J'ai trahi le serment fidelle
Que je viens de lui prononcer ?
Que vers le Dieu que j'abandonne
M'élançant par un prompt retour ,
A lui de nouveau je me donne ?
Je le voudrois ; mais mon amour
Est le seul Dieu que je connoisse.
Ne crains pas que je te délaisse ,
Chere Caliste , mon soutien ;

De tout autre sentiment vuide,
Mon cœur malheureux n'est avide
Que d'y voir dominer le tien.
Mais si du destin qui m'opprime
Elle va sçavoir la rigueur,
Et comparer la peine au crime,
Las ! elle en mourra de langueur !
Cette réflexion me tue ;
Mais enfin mon ame abbatue
Prend l'effor, & pense aux moyens
De me tirer de ces liens.
Le seigle noir & l'onde pure
Qui font ma simple nourriture,
Me venoient par un des valets
Que nous nommons nos Freres-lais,
Qui touchoit, en proie aux années,
A ses dernieres destinées.
Un jour donc, qu'en mon souterrein,
Le bon Frere à manger m'apporte,
Je le faisis d'une main forte ;
Et lui faisant courber le rein,
Je le couche à terre & le lie
Avec la ceinture d'Élie ;
Puis l'enfermant à double clé,
Au jour je me vois rappelé.
Sans doute alors un Dieu propice
Protecteur des Amours tremblans
Veilloit sur mes pas chancelans.
Nos Peres étoient à l'Office ;
Et moi, sans être découvert,

Sur la pointe du pied j'enfile
 Du Cloître le bas périlleux ;
 Et trouvant le guichet ouvert,
 Plus vite que l'animal fauve,
 Qui sur lui d'un Chasseur poudreux
 Voit bander le cylindre creux,
 Du Monastere je me sauve.
 Je n'étois sauvé qu'à demi,
 Si, par le secours d'un ami,
 Je n'eusse, d'un bon viatique,
 Étayé ma fuite critique.
 Graces à ses généreux soins,
 Après trois soleils je rejoins
 L'unique objet de ma tendresse,
 Qui fait que le jour m'intéresse.

De cet innocent apostat
 Le récit me tire des larmes ;
 Et je lui souhaite un état
 Plus fortuné que chez les Carmes :
 Je desire un heureux succès
 Aux procédures qu'il commence,
 Et que Thémis, dans ce procès,
 Remette à Venus sa balance.

ROBÉ.

A U T R E.

Le Triomphe d'Alexandre.

LA Grece & l'Orient, aux pieds de son Vainqueur,
 Jouissoient d'une paix profonde.

Alexandre content dans ce repos du monde ,
 A ses goûts fans réserve abandonnoit son cœur.
 Les festins & les jeux, dans les murs d'Ecbatane ,
 Remplissoient ses momens, varioient ses plaisirs.

Statira , Thaïs & Roxane

Partageoient tour-à-tour, & combloient ses desirs ;

Mais , des rivages de l'Hydaspe ,

Un objet plus charmant, transporté dans sa Cour ,

Eut bientôt fixé son amour.

Alexandre est d'abord tout entier à Campaspe.

Eh ! quelle autre Beauté méritoit ses regards ?

La main de la Nature , & le travail des Arts

N'avoit jamais formé de si parfait modele.

Après avoir joui de mille voluptés ,

Le Héros plus ardent revenoit auprès d'elle ,

Caresser , parcourir , admirer des beautés ,

Et découvroit sans cesse une beauté nouvelle.

Un jour , en la quittant, il fait venir Apelle ;

L'exige de ton art un chef-d'œuvre nouveau :

Des mortelles , dit-il , viens peindre la plus belle ;

C'est un sujet digne de ton pinceau.

Va préparer les couleurs & la toile.

Je veux que de son lit, conduite devant nous ,

Elle soit à tes yeux fans parure & fans voile.

Tous ses traits sont charmans ; il faut les peindre
 tous ;

Mais je crains pour ton cœur le pouvoir de ses
 charmes.

Ah ! Seigneur , foyez fans allarmes.

D'une Esclave dans l'Inde autrefois amoureux ,

Je touchois, dit Apelle, au moment d'être heureux.

Le Scythe sur ses bords ayant porté ses armes,
 Nous sépara, sans doute, pour jamais.

Mais rien ne pourra désormais

L'effacer de mon cœur, ni suspendre mes larmes.

Il dit, part & revient. Un soleil radieux

Éclaire le salon où Campaspe est entrée.

Un jour plus éclatant, sous la voûte azurée,

Sembloit à ce spectacle inviter tous les yeux.

Contemple, dit le Roi, ce que j'offre à ta vue.

Admire, peins; tu ne flateras pas.

Le front baissé, Campaspe nue

Rougit, tourne la tête, & n'ose faire un pas.

Elle tient sur son sein une main étendue,

Et l'autre, en descendant, couvre d'autres appas.

Ciel! que vois-je, s'écrie Apelle!

Elle vit; je la vois; c'est elle-même. O Dieux!

Ses regards languissans errent long-tems sur elle.

Ils ont de son rival interrogé les yeux.

Il y voit du plaisir; il frissonne, il soupire

D'une juste fureur & du plus tendre amour.

La joie & la douleur l'agitent tour-à-tour.

Il gémit, il adore, il déteste, il desire.

Elle leve les yeux, reconnoît son Amant,

Jette un cri, soupire & recule,

Regarde Apelle tristement,

Voit son danger & dissimule.

Ces soupirs d'un cœur enflammé,

Ces cris sont entendus; Apelle a vu qu'on l'aime.

Ah! dit-il, mon rival au sein du plaisir même,

Est moins heureux que moi , puisqu'il est moins
aimé.

Campaspe vis-à-vis d'Apelle ,
Voudroit ne se montrer qu'aux yeux de son Amant ;
Mais Alexandre est auprès d'elle ,
Et veut la voir à tout moment
Dans une attitude nouvelle.

Sur les charmes les plus secrets
Il porte quelquefois une vue inquiète.
Mais la toile est placée, & les pinceaux sont prêts.

Et , malgré sa douleur secrète ;
Le Peintre a commencé de dessiner les traits ;
A mon malheur , dit-il , j'ajoute encor moi-même.
Je vais à mon rival préparer des plaisirs ;
Je vais multiplier l'objet de ses desirs.

Sous ses yeux , en tout tems , il aura ce que j'aime.
Et moi , toujours contraint par de cruels égards ,
J'irai cacher loin d'elle & mes pleurs & ma rage.
Plus tendre que prudent , il portoit ses regards
Chaque instant sur l'objet , rarement sur l'ouvrage ;
Et mille fois le bras vers la toile tendu ,
S'arrête & tient en l'air le pinceau suspendu.

Les yeux étincellans , auprès d'elle Alexandre
A peine à commander à ses sens révoltés.
Il couvre de baisers un sein & des beautés
Que Campaspe , en tremblant , veut & n'ose dé-
fendre

Contre les attentats d'un Maître impérieux.

Campaspe invoque tous les Dieux ;
Jette sur son Amant le regard le plus tendre ;

Le voit pâlir & détourner les yeux.

Elle s'élançe entre les bras d'Apelle.

Tous deux fondans en pleurs tombent aux pieds
du Roi.

C'est-là cette Esclave si belle ,

Qui sur le bord de l'Inde avoit reçu ma foi.

Apelle à son Rival n'en dit pas davantage.

Campaspe veut parler ; la crainte & les sanglots

A sa voix affoiblie ont fermé le passage.

Le visage attaché sur les pieds du Héros ,

Ils pressent ses genoux de leurs mains défaillantes.

Ils levent jusqu'à lui leurs paupieres tremblantes.

Ils lisent dans ses yeux sa jalouse fureur.

Ils remplissent d'amour ces momens de terreur.

Ils se donnent du moins le reste de leur vie.

Ils se tendent leurs bras que la crainte a glacés ;

Et , baignés de leurs pleurs , se tiennent embrassés.

Alexandre , jong-tems spectateur immobile ,

Laisse errer ses regards sur eux.

Il paroît méditer sur leur état affreux ,

Et conserver une fureur tranquille.

Mais son front tout-à-coup devenu plus ferein ,

Il s'épanche sur eux ; & leur tendant la main :

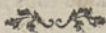
J'ai tout vaincu , dit-il ; je me vaincrai moi-même.

Apelle , en te l'ôtant , je n'en jouirois pas.

L'image de ses pleurs me suivroit dans ses bras.

Campaspe , dans les miens , plaindroit l'Amant
qu'elle aime.

S. LAMBERT.



A U T R E.

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

DANS Bénévent jadis régnoit un jeune Prince
 Plongé dans la mollesse, ivre de son pouvoir,
 Élevé comme un sot, & sans en rien sçavoir,
 Méprisé des voisins, haï dans sa province.
 Deux frippons gouvernoient cet État assez mince ;
 Ils avoient abruti l'esprit de Monseigneur.
 Aidés dans ce projet par son vieux Confesseur,
 Tous trois se relayoient. On lui faisoit accroire
 Qu'il avoit des talens, des vertus, de la gloire ;
 Qu'un Duc de Bénévent, dès qu'il étoit majeur,
 Étoit du monde entier l'amour & la terreur ;
 Qu'il pouvoit conquérir l'Italië & la France ;
 Que son trésor ducal regorgeoit de finance ;
 Qu'il avoit plus d'argent que n'en eut Salomon
 Sur son terrain pierreux du torrent de Cédron.
 Alamon (c'est le nom de ce Prince imbécille)
 Avaloit cet encens ; & sôtement tranquille,
 Entouré de bouffons & d'insipides jeux,
 Quand il avoit diné, croyoit son peuple heureux.
 Il restoit à la Cour un brave Militaire,
 Emon, vieux serviteur du feu Prince son pere,
 Qui n'étant point payé lui parloit librement,
 Et prédisoit malheur à son Gouvernement.
 Les Ministres jaloux, qui bientôt le craignirent,
 De ce pauvre honnête homme aisément se défirent.
 Emon fut exilé ; le Maître n'en sçut rien.

Le vieillard confiné dans une métairie,
 Cultivoit fagement ses amis & son bien,
 En pleurant à la fois son Maître & sa Patrie.
 Alamon loin de lui laissoit couler sa vie
 Dans l'insipidité de ses molles langueurs.
 Des sots Béneventins quelquefois les clameurs
 Frappoient pour un moment son ame appésantie.
 Ce bruit sourd & lointain, qu'avec peine il entend,
 S'affoiblit dans sa course, & meurt en arrivant.
 Le poids de la misere accabloit la province;
 Elle étoit dans les pleurs, Alamon dans l'ennui;
 Les tyrans triomphoient. Dieu prit pitié de lui;
 Il voulut qu'il aimât pour en faire un bon Prince.

Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit;
 Il commença de vivre, & son cœur se sentit.
 Il étoit beau, bien fait, & dans l'âge de plaire.
 Son Confesseur madré découvrit le mystere;
 Il en fit un scrupule à son sot pénitent,
 D'autant plus timoré qu'il étoit ignorant;
 Et les deux scélérats qui trembloient que leur
 Maître

Ne se connût un jour, & vînt à les connoître,
 Envoyèrent Amide avec le pauvre Emon.
 Elle fit son paquet & le trempa de larmes.
 On n'osoit résister. Le timide Alamon
 Vainement attendri, s'arrachoit à ses charmes;
 Car son esprit flottant d'un vain remords touché,
 Commencant à s'ouvrir, n'étoit point débouché.

Comme elle alloit partir, on entend: Bas les
 armes!

A la fuite ! à la mort ! combattons ! tout périt !
 Alla ! San Germano ! Mahomet ! Jesus-Christ !
 On voit un peuple entier fuyant de place en place.
 Un guerrier en turban , plein de force & d'audace ,
 Suivi de Musulmans , le cimenterre en main ,
 Sur des morts entassés se frayant un chemin ,
 Portant dans le palais le fer avec les flammes ,
 Égorgeoit les maris , mettoit à part les femmes.
 Cet homme avoit marché de Cume à Bénévent ,
 Sans que le Ministère en eût le moindre vent.
 La mort le devoit ; & dans Rome la Sainte ,
 Saint Pierre avec saint Paul étoit transi de crainte.
 C'étoit , mes chers amis , le superbe Abdalla ,
 Pour corriger l'Église envoyé par Alla.

Dès qu'il fut au Palais , tout fut mis dans les
 chaînes ;

Princes , Moines , Valets , Ministres , Capitaines ;
 Tels que le fils d'Io , l'un à l'autre attachés ,
 Sont portés dans un char aux plus voisins marchés.
 Tels étoient Monseigneur & ses Référéndaires ,
 Enchaînés par les pieds avec le Confesseur ,
 Qui toujours se signant , & disant ses rofaires ,
 Leur prêchoit la constance , & se mouroit de peur.

Quand tout fut garrotté , les Vainqueurs parta-
 gerent

Le butin qu'en trois lots les Émirs arrangerent ,
 Les hommes, les chevaux, & les châsses des Saints.
 D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.
 Les tailleurs ont toujours déguisé la nature ;
 Ils font trop charlatans ; l'homme n'est point connu.

L'habit change les mœurs, ainsi que la figure ;
 Pour juger d'un Mortel, il faut le voir tout nu.

Du chef des Musulmans le Duc fut le partage :

Il étoit, comme on sçait, dans la fleur de son âge ;

Il paroissoit robuste ; on le fit muletier :

Il profita beaucoup dans ce nouveau métier.

Ses muscles énervés par l'infâme mollesse,

Prirent dans le travail une heureuse vigueur ;

Le malheur l'instruisit ; il dompta la paresse ;

Son avilissement fit naître sa valeur.

La valeur sans pouvoir est assez inutile ;

C'est un tourment de plus. Déjà paisiblement

Abdalla s'établit dans son appartement,

Boit le vin des vaincus, malgré son évangile.

Les Dames de la Cour, les filles de la ville,

Conduites chaque nuit par son Eunuque noir,

À son petit coucher arrivent à la file,

Attendent ses regards, & briguent son mouchoir.

Les plaisirs partageoient les momens de sa vie.

Monseigneur cependant au fond de l'écurie,

Avec ses compagnons, ci-devant ses sujets,

Une étrille à la main prenoit soin des mulets,

Pour comble de malheur, il vit la belle Amide,

Que le soir circoncis, ministre de l'amour,

Au superbe Abdalla conduisoit à son tour.

Prêt à s'évanouir, il s'écria : Perfide !

Ce malheur me manquoit ; voici mon dernier jour.

L'Eunuque à son discours ne pouvant rien com-
 prendre,

Dans un autre langage Amide répondit

D'un coup d'œil douloureux , d'un regard noble
& tendre ,

Qui pénétroit à l'ame ; & ce regard lui dit :
Consolez-vous , vivez , songez à me défendre ;
Vengez-moi , vengez-vous ; votre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.
Alamon l'entendit , & reprit l'espérance.

Amide comparut devant Son Excellence ;
Le Corsaire jura que jusques à ce jour
Il avoit en effet connu la jouissance ,
Mais qu'en voyant Amide il connoissoit l'amour ;
Pour lui plaire encor plus , elle fit résistance ;
Et ces refus adroits annonçant les plaisirs ,
En les faisant attendre , irritoient ses desirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes :
Je suis , lui dit Amide , au rang de vos conquêtes ;
Vous êtes invincible en amour , aux combats ;
Et tout est à vos pieds , ou veut être en vos bras ;
Mais souffrez que trois jours mon bonheur se diffère ;
Et pour me consoler de ces tristes délais ,
A mon timide amour accordez deux bienfaits.
Qu'ordonnez-vous ? Parlez , répondit le Corsaire ;
Il n'est rien que mon cœur refuse à vos attraits.
Des faveurs que j'attends , dit-elle , la première
Est de faire donner deux cens coups d'étrivière :
A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès.
La seconde , Seigneur , c'est d'avoir deux mulats ,
Pour m'aller quelquefois promener en litière ,
Avec un muletier qui soit selon mon choix.
Abdalla repliqua : Vos desirs sont mes loix.

Ainsi dit, ainsi fait ; le très-indigne Prêtre ;
 Et les deux conseillers corrupteurs de leur Maître,
 Eurent chacun leur dose , au grand contentement
 De tous les prisonniers , & de tout Bénévent.
 Et le jeune Alamon goûta le bien suprême
 D'être le muletier de la Beauté qu'il aime.

Ce n'est pas tout , dit-elle ; il faut vaincre &
 régner.

La Couronné ou la mort à présent vous appelle :
 Vous avez du courage ; Emon vous est fidelle ;
 Je veux aussi vous l'être , & ne rien épargner
 Pour vous rendre honnête homme , & servir ma
 patrie.

Au fond de son exil allez trouver Emon ;
 Puisque vous avez tort , demandez-lui pardon :
 Il donnera pour vous les restes de sa vie ;
 Tout sera préparé ; revenez dans trois jours ;
 Hâtez-vous ; vous sçavez que je suis destinée
 Aux plaisirs d'Abdalla , la troisième journée :
 Les momens sont bien chers à la guerre , en amour.
 Alamon répondit : Je vous aime , & j'y cours.
 Il part. Le brave Emon qu'avoit instruit Amide ,
 Aimoit son Prince ingrat , devenu malheureux :
 Il avoit rassemblé des amis généreux ,
 Et de soldats choisis une troupe intrépide.
 Il embrassa son Prince ; ils pleurerent tous deux ;
 Ils s'arment en secret ; ils marchent en silence.
 Amide parle aux siens , & réveille en leur cœur ,
 Tout esclaves qu'ils sont , des sentimens d'honneur ;
 Alamon réunit l'audace & la prudence ;

Il devint un Héros , si-tôt qu'il combattit.
Le Turc aux voluptés livré sans défiance ,
Surpris par les Vaincus , à son tour se perdit.
Alamon triomphant au Palais se rendit
Au moment que le Turc , ignorant sa disgrâce ,
Avec la belle Amide , alloit se mettre au lit ;
Il rentra dans ses drois , & se mit à sa place.

Le Confesseur arrive avec mes deux frippons ,
Tout fraîchement sortis de leurs sales prisons ,
Disant avoir tout fait , & n'ayant rien pu faire ;
Ils pensoient conserver leur empire ordinaire.
Les lâches sont cruels : le Moine conseilla
De faire au pied des murs empaler Abdalla.
Misérable ! c'est vous qui méritez de l'être ,
Dit le Prince éclairé , prenant un ton de maître ;
Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu ;
Je dois tout à ce Turc , & tout à ma Maîtresse ;
Vous m'aviez fait dévot ; vous trompiez ma jeu-
nesse.

Le malheur & l'amour me rendent ma vertu.
Allez , brave Abdalla , je dois vous rendre grace
D'avoir développé mon esprit & mon cœur.
De leçons désormais il faut que je me passe :
Je vous suis obligé ; mais n'y revenez pas.
Soyez libre , partez ; & si vos destinées
Vous donnent trois frippons pour régir vos États,
Envoyez-moi chercher ; j'irai , n'en doutez pas ,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.



AUTRE.

LES TROIS MANIÈRES.

QUE les Athéniens étoient un peuple aimable !
 Que leur esprit m'enchanté ; & que leurs fictions
 Me font aimer le vrai sous les traits de la Fable !
 La plus belle, à mon gré, de leurs inventions
 Fut celle du théâtre, où l'on faisoit revivre
 Les Héros du vieux tems, leurs mœurs, leurs
 passions.

Vous voyez aujourd'hui toutes les Nations
 Consacrer cet exemple & chercher à le suivre.
 Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.
 Malheur aux esprits faux dont la fôte rigueur
 Condamne parmi nous les jeux de Melpomène !
 Quand le Ciel eut formé cette engeance inhumaine,
 La nature oublia de lui donner un cœur.

Un des plus grands plaisirs du théâtre d'Athènes
 Etoit de couronner, dans des jeux solennels,
 Les meilleurs Citoyens, les plus grands des Mortels ;
 En présence d'un peuple on leur rendoit justice.
 Ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,
 Qu'un mauvais courtisan quelquefois censura,
 Du champ de la Victoire allant à l'Opéra,
 Recevoir des lauriers de la main d'une Actrice.
 Ainsi, quand Richelieu revenoit de Mahom,
 (Qu'il avoit pris, pourtant en dépit de l'envie)
 Par-tout sur son passage il eut la comédie ;
 Or lui barrir des mains encor plus qu'à Clairon.

Au théâtre d'Eschile , avant que Melpomène
Sur son cothurne altier vint parcourir la scène ,
On decernoit les prix accordés aux Amans.
Celui qui , dans l'année , avoit pour sa Maîtresse
Fait les plus beaux exploits , montré plus de ten-
dresse ,

Mieux prouvé par les faits ses nobles sentimens ,
Se voyoit couronné devant toute la Grèce.
Chaque Belle plaidoit la cause de son cœur ,
De son Amant aimé racontoit les mérites ,
Après un beau serment , dans les formes prescrites ,
De ne pas dire un mot qui sentît l'Orateur ,
De n'exagérer rien , chose assez difficile
Aux Femmes , aux Amans , & même aux Avocats.
On nous a conservé l'un de ces beaux débats ,
Doux enfans du loisir de la Grèce tranquille.
C'étoit , il m'en souvient , sous l'archonte Eudamas.

Devant les Grecs charmés , trois Belles com-
parurent ,

La jeune Eglé ; Théone , & la triste Apamis.
Les beaux esprits de Grèce au spectacle accouru-
rent ;

Ils étoient grands parleurs , & pourtant ils se turent ,
Ecoutant gravement en demi-cercle assis.

Dans un nuage d'or , Vénus avec son fils

Prêtoit à leur dispute une oreille attentive.

La jeune Eglé commence , Eglé simple & naïve ,

De qui la voix touchante & la douce candeur

Charmoient l'oreille & l'œil , & pénétoient au
cœur.

E G L É.

Hermotime, mon pere, a consacré sa vie
 Aux Mufes, aux Talens, à ces dons du Génie,
 Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
 Tout entier aux beaux Arts, il a fui les honneurs;
 Et, fans ambition, caché dans fa famille,
 Il n'a voulu donner pour époux à fa fille,
 Qu'un Mortel, comme lui, favorifé des Dieux;
 Elevé dans fon art, & qui fçauroit le mieux
 Animer fur la toile, & chanter fur ma lyre
 Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
 Ligdamon m'adoroit; fon esprit fans culture
 Devoit, je l'avoueraï, beaucoup à la nature;
 Ingénieux, discret, poli fans compliment,
 Parlant avec juffeffe, & jamais fçavamment;
 Sans talent, il eft vraï, mais fçachant s'y connoître.
 L'Amour forma fon cœur, les Graces fon esprit.
 Il ne fçavoit qu'aimer; mais qu'il étoit grand maître,
 Dans ce premier des arts que lui feul il m'apprit!

Quand mon pere eut formé le deffein tyrannique
 De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
 Et de me référer pour quelque peintre heureux,
 Qui feroit de bons vers & fçautroit la Musique,
 Que de larmes alors coulerent de mes yeux!
 Nos parens ont fur nous un pouvoir despotique;
 Puisqu'ils nous ont fait naître, ils font pour nous
 des Dieux.

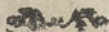
Je mourois, il eft vrai, mais je mourois foumife.
 Ligdamon s'écarta, confus, défefpéré,

Cherchant loin de mes yeux un asyle ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promise ;
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
Ils n'avoient tous , hélas ! dans leurs tristes talens ,
A peindre que l'ennui , la douleur & les larmes.
Le tems , qui s'avançoit , redoubloit mes alarmes ;
Ligdamon tant aimé me fuyoit pour toujours ;
J'attendois mon arrêt ; & j'étois au concours.

Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent ;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent :
Je ne pus décider , je ne les voyois pas.
Mon pere se hâta d'accorder son suffrage
Aux talens trop vantés du fier & dur Harpage :
On lui promit ma foi ; j'allois entre ses bras.

Un esclave empressé frappe , arrive à grands pas ,
Apportant un tableau d'une main inconnue :
Sur la toile aussi-tôt chacun porta la vue ;
C'étoit moi. Je semblois respirer & parler ;
Mon cœur en longs soupirs paroissoit s'exhaler ;
Et mon air & mes yeux , tout annonçoit que j'aime.
L'art ne se montroit pas ; c'est la nature même ;
La nature embellie ; & par de doux accords ,
L'ame étoit sur la toile aussi-bien que le corps.
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure ,
Comme on voit au matin le soleil de ses traits
Percer la profondeur de nos vastes forêts ,
Et dorer les moissons , les fruits & la verdure.
Harpage en fut surpris ; il voulut censurer ;
Tout le reste se tut , & ne put qu'admirer.
Quel Mortel ou quel Dieu , s'écrioit Hermotime ,

Du talent d'imiter fait un art si sublime !
 A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi ?
 Ligdamon se montrant, lui dît : Elle est à moi ;
 L'amour seul est son peintre, & voilà son ouvrage ;
 C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image ;
 C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main :
 Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin ?
 Il les anime tous. Alors d'une voix tendre,
 Sur son luth accordé Ligdamon fit entendre
 Un mélange inouï de sons harmonieux ;
 On croyoit être admis dans le concert des Dieux.
 Il peignit comme Apelle ; il chanta comme Orphée.
 Harpage en frémissoit ; sa fureur étouffée
 S'exhaloit sur son front, & brûloit dans ses yeux.
 Il prend un javelot de ses mains forcenées ;
 Il court ; il va frapper ; je vis l'affreux moment
 Où le traître à sa rage immoloit mon Amant,
 Où la mort d'un seul coup tranchoit deux destinées.
 Ligdamon l'apperçoit ; il n'en est point surpris ;
 Et de la même main, sous qui son luth raisonne,
 Et qui sçut enchanter nos cœurs & nos esprits,
 Il combat son rival, l'abbat, & lui pardonne.
 Jugez si de l'amour il mérite le prix ;
 Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.
 Ainsi parloit Eglé. L'amour applaudissoit ;
 Les Grecs battoient des mains ; la Belle rougissoit ;
 Elle en aimoit encor son Amant davantage.



Téone se leva : son air & son langage
 Ne connurent jamais les soins étudiés ;
 Les Grecs , en la voyant , se sentoient égayés.
 Téone , souriant , conta son aventure
 En vers moins allongés , & d'une autre mesure ,
 Qui courent avec grace , & vont à quatre pieds ,
 Comme en fit Hamilton , comme en fait la nature.

T É O N E.

Vous connoissez tous Agaton ;
 Il est plus charmant que Nirée.
 A peine d'un naissant coton
 Sa ronde joue étoit parée ;
 Sa voix est tendre ; il a le ton
 Comme les yeux de Cythérée.
 Vous sçavez de quel vermillon
 Sa blancheur vive est colorée ;
 La chevelure d'Apollon
 N'est pas si longue & si dorée.
 Je le pris pour mon compagnon
 Aussi-tôt que je fus nubile.
 Ce n'est pas sa beauté fragile ,
 Dont mon cœur fut le plus épris ;
 S'il a les graces de Pâris ,
 Mon Amant a le bras d'Achile.

Un soir dans un petit bateau ,
 Tout auprès d'une isle Cyclade ,
 Ma tante & moi goûtions sur l'eau
 Le plaisir de la promenade ;
 Quand de Lydie un gros vaisseau

Vient nous aborder à la rade.
 Le vieux Capitaine écumeur
 Venoit souvent dans cette plage
 Chercher des filles de mon âge
 Pour les plaisirs du Gouverneur.
 En moi je ne sçais quoi le frappe ;
 Il me trouve un air assez beau ;
 Il laisse ma tante , il me happe ,
 Il m'enleve comme un moineau ,
 Et va me vendre à son farappe.
 Ma bonne-tante en glapissant ,
 Et la poitrine déchirée ,
 S'en retourne au port du Pirée ,
 Raconter au premier passant ,
 Que sa Téone est égarée ;
 Que de Lydie un armateur ,
 Un vieux pirate , un revendeur
 De la féminine denrée ,
 S'en est allé livrer ma fleur
 Au Commandant de la contrée.

Pensez-vous alors qu'Agaton
 S'amusâ à verser des larmes ,
 A me peindre avec un crayon ,
 A chanter sa perte & mes charmes
 Sur un petit psaltérion ?
 Pour me ravoir il prit les armes :
 Mais n'ayant pas de quoi payer
 Seulement le moindre estafier ,
 Et se fiant sur sa figure ,
 D'une fille il prit la coëffure ,

Le tour de gorge & le panier ;
Il cacha sous son tablier
Un long poignard & son armure ,
Et courut tenter l'aventure
Dans la barque d'un Nautonnier.
Il arrive au bord du Méandre ,
Avec son petit attirail.
A ses attraits , à son air tendre ,
On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail ,
Où l'on m'avoit déjà fait vendre ;
Et dès qu'à terre il put descendre ,
On l'enferma dans mon ferrail.
Je ne crois pas que de sa vie ,
Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité
Qui combla mon ame ravie ,
Quand dans un ferrail de Lydie
Je vis mon Grec à mon côté ,
Et que je pus en liberté
Récompenser la nouveauté
D'une entreprise si hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les Dieux seuls daignerent paroître
A cet hymen précipité ;
Car il n'étoit point là de Prêtre ;
Et, comme vous pouvez penser ,
Des valets on peut se passer ,
Quand on est sous les yeux du Maître.
Le foir le Satrape amoureux ,

Dans mon lit, sans cérémonie,
 Vint m'expliquer ses tendres vœux.
 Il crut, pour appaiser ses feux,
 N'avoir qu'une fille jolie;
 Il fut surpris d'en trouver deux.
 Tant mieux, dit-il; car votre amie,
 Comme vous, est fort à mon gré;
 J'aime beaucoup la compagnie;
 Toutes deux je contenterai.
 N'ayez aucune jalousie.
 Après sa petite leçon,
 Qu'il accompagnoit de caresses;
 Il vouloit agir tout de bon;
 Il exécutoit ses promesses;
 Et je tremblois pour Agaton;
 Mais mon Grec, d'une main guerrière,
 Le saisissant par la crinière,
 Et tirant son estramaçon,
 Lui fit voir qu'il étoit garçon,
 Et parla de cette manière.

Sortons tous trois de la maison,
 Et qu'on me fasse ouvrir la porte:
 Faites bien signe à votre escorte
 De ne suivre en nulle façon:
 Marchons tous les trois au rivage;
 Embarquons-nous sur un esquif;
 J'aurai sur vous l'œil attentif;
 Point de geste, point de langage;
 Au premier signe un peu douteux,
 Au clignement d'une paupière;

A l'instant je vous coupe en deux ,
Et vous jette dans la riviere.

Le Satrape étoit un Seigneur
Assez sujet à la frayeur ;
Il eut beaucoup d'obéissance :
Lorsqu'on a peur , on est fort doux.
Sur la nacelle en diligence
Nous l'embarquâmes avec nous.
Si-tôt que nous fumes en Grèce ;
Son vainqueur le mit à rançon :
Elle fut en sonnante espèce ;
Elle étoit forte , il m'en fit don :
Ce fut ma dot & mon douaire.
Avouez qu'il a sçu plus faire
Que le bel-esprit Ligdamon ,
Et que j'aurois fort à me plaindre ;
S'il n'avoit songé qu'à me peindre ,
Et qu'à me faire une chanson.

Les Grecs furent charmés de la voix douce &
vive ,

Du naturel aisé , de la gaité naïve ,
Dont la jeune Téone anima son récit ;
La grace , en s'exprimant , vaut mieux que ce qu'on
dit.

On applaudit , on rit , les Grecs aimoient à rire.
Pourvu qu'on soit content , qu'importe qu'on
admire ?

Apamis s'avança les larmes dans les yeux ;

Ses pleurs étoient un charme , & la rendoient plus belle.

Les Grecs prirent alors un air plus sérieux ;
Et, dès qu'elle parla , les cœurs furent pour elle.

Apamis raconta ses malheureux amours
En mètres , qui n'étoient ni trop longs ni trop courts ;

Dix syllabes par vers mollement arrangées
Se suivoient avec art & sembloient négligées ;

Le rithme en est facile ; il est mélodieux ;
L'hexametre est plus beau , mais parfois ennuyeux.

A P A M I S.

L'astre cruel , sous qui j'ai vu le jour ,
M'a fait pourtant naître dans Amathonte ;
Lieux fortunés , où la Grèce raconte
Que le berceau de la mere d'Amour
Par les Plaisirs fut apporté sur l'onde ;
Elle y naquit pour le bonheur du monde ,
A ce qu'on dit , mais non pas pour le mien.

Son culte aimable , & sa loi douce & pure
A ses sujets n'avoient fait que du bien ,
Tant que sa loi fut celle de nature.

Le Rigorisme a souillé ses autels ;
Les Dieux sont bons ; les Prêtres sont cruels.
Les Novateurs ont voulu qu'une Belle ,
Qui par malheur deviendroit infidelle ,
Iroit finir ses jours au fond de l'eau ,
Où la Déesse avoit eu son berceau ,
Si quelque Amant ne se noyoit pour elle.

Pouvoit-on faire une loi si cruelle ?
 Hélas ! faut-il le frein du châtement
 Aux cœurs bien nés pour aimer constamment ?
 Et si jamais à la foiblesse en proie ,
 Quelque Beauté vient à changer d'Amant ,
 C'est un grand mal ; mais faut-il qu'on la noye ?

Tendre Vénus , vous qui fites ma joie
 Et mon malheur , vous qu'avec tant de soin
 J'avois servie avec le beau Batile ,
 D'un cœur si droit , d'un esprit si docile ,
 Vous le sçavez , je vous prends à témoin
 Comme j'aimois , & si j'avois besoin
 Que mon amour fût nourri par la crainte.
 Des plus beaux nœuds la pure & douce étreinte
 Faisoit un cœur de nos cœurs amoureux.

Batile & moi nous respirions ces feux
 Dont autrefois a brûlé la Déesse.
 L'astre des Cieux , en commençant son cours ,
 En l'achevant , contemploit nos amours ;
 La nuit sçavoit quelle étoit ma tendresse.

Arénorax , homme indigne d'aimer ,
 Au regard sombre , au front triste , au cœur traître ,
 D'amour pour moi parut s'envenimer ,
 Non s'attendrir ; il le fit bien connoître :
 Né pour haïr , il ne fut que jaloux ;
 Il distilla les poisons de l'envie ;
 Il fit parler la noire calomnie.
 O délateurs ! monstres de ma patrie ;
 Nés de l'Enfer , hélas ! rentrez-y tous.
 L'art , contre moi , mit tant de vraisemblance ;

Que mon Amant put même s'y tromper ;
 Et l'imposture accabla l'innocence.
 Dispensez-moi de vous développer
 Le noir tissu de sa trame secrète ;
 Mon tendre cœur ne peut s'en occuper ;
 Il est trop plein de l'Amant qu'il regrette.
 A la Déesse, en vain, j'eus mon recours ;
 Tout me trahit ; je me vis condamnée
 A terminer mes maux & mes beaux jours
 Dans cette mer où Vénus étoit née.

On me menoit au lieu de mon trépas :
 Un peuple entier mouilloit de pleurs mes pas ;
 Et me plaignoit d'une plainte inutile ,
 Quand je reçus un billet de Batile ,
 Fatal écrit qui changeoit tout mon sort !
 Trop cher écrit, plus cruel que la mort !
 Je crus tomber dans la nuit éternelle
 Quand je l'ouvris, quand j'aperçus ces mots :
 Je meurs pour vous, fussiez-vous infidelle.
 Ç'en étoit fait ; mon Amant dans les flots
 S'étoit jetté pour me sauver la vie.
 On l'admiroit, en poussant des sanglots.
 Je t'implorais, ô Mort ! ma seule envie ,
 Mon seul devoir ! On eut la cruauté
 De m'arrêter, lorsque j'allois le suivre.
 On m'observa, j'eus le malheur de vivre.
 De l'imposteur la sombre iniquité
 Fut mise au jour, & trop tard découverte.
 Du talion il a subi la loi ;
 Son châtement répare-t-il ma perte ?

Le beau Batile est mort ; & c'est pour moi !
 Je viens à vous , ô juges favorables !
 Que mes soupirs , que mes funebres soins
 Touchent vos cœurs ; que j'obtienne du moins
 Un appareil à des maux incurables.
 A mon Amant , dans la nuit du trépas ,
 Donnez le prix que ce trépas mérite :
 Qu'il se console aux rives du Cocite ,
 Quand sa moitié ne se consolé pas.
 Que cette main qui tremble & qui succombe ;
 Par vos bontés encor se ranimant ,
 Puisse à vos yeux écrire sur sa tombe ,
 » Athène & moi couronnons mon Amant. »
 Disant ces mots , les sanglots l'arrêterent :
 Elle se tut ; mais ses larmes parlèrent.

Chaque juge fut attendri :
 Pour Églé d'abord ils penchèrent ;
 Avec Téone ils avoient ri ;
 Avec Apamis ils pleurèrent.
 J'ignore , & j'en suis bien marri ,
 Quel est le vainqueur qu'ils nommèrent.

Au coin du feu , mes chers amis ,
 C'est pour vous seul que je transcris
 Ces Contes tirés d'un vieux Sage.
 Je m'en tiens à votre suffrage ;
 C'est à vous de donner le prix ;
 Vous êtes mon Aréopage.

VOLTAIRE.

AUTRE.

CE QUI PLAÎT AUX DAMES.

OR maintenant que le beau Dieu du jour ;
 Des Africains va brûlant la contrée ,
 Qu'un cercle étroit chez nous borne son tour ,
 Et que l'hiver allonge la soirée ,
 Après souper , pour vous défennuyer ,
 Mes chers amis , écoutez une histoire
 Touchant un pauvre & noble chevalier ;
 Dont l'aventure est digne de mémoire.
 Son nom étoit Messire Jean Robert ,
 Lequel vivoit sous le roi Dagobert.

Il voyagea devers Rome la Sainte ;
 Que surpassoit la Rome des Césars ;
 Il rapportoit de son auguste enceinte ,
 Non des lauriers cueillis aux champs de Mars ;
 Mais des agnus , avec des indulgences ,
 Et des pardons , & de belles dispenses ;
 Mon Chevalier en étoit tout chargé ,
 D'argent fort peu ; car dans ces tems de crise ;
 Tout paladin fut très-mal partagé ;
 L'argent n'alloit qu'aux mains des gens d'église.
 Sire Robert possédoit pour tout bien
 Sa vieille armure , un cheval & son chien ;
 Mais il avoit reçu pour apanage
 Les dons brillans de la fleur du bel âge ;
 Forcé d'Hercule , & grace d'Adonis ,
 Dons fortunés qu'on prise en tout pays.

Comme il étoit assez près de Lutèce,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il apperçut la fringante Marton,
Dont un ruban nouoit la blonde tresse ;
Sa taille est leste , & son petit jupon
Laisse entrevoir sa jambe blanche & fine.
Robert avance ; il lui trouve une mine
Qui tenteroit les Saints du Paradis ;
Un beau bouquet de roses & de lis
Est au milieu de deux pommes d'albâtre
Qu'on ne voit point sans en être idolâtre ;
Et de son teint la fleur & l'incarnat ,
De son bouquet auroient terni l'éclat.
Pour dire tout , cette jeune merveille
A son giron portoit une corbeille,
Et s'en alloit , avec tous ses attraits ,
Vendre au marché du beurre & des œufs frais.
Sire Robert , ému de convoitise ,
Descend d'un faut , l'accole avec franchise ;
J'ai vingt écus , dit-il , dans ma valise ;
C'est tout mon bien ; prenez encor mon cœur ;
Tout est à vous. C'est pour moi trop d'honneur,
Lui dit Marton. Robert presse la Belle ,
La fait tomber , & tombe aussi-tôt qu'elle ,
Et la renverse , & casse tous ses œufs.
Comme il cassoit , son cheval ombrageux ,
Épouvanté de la fiere bataille ,
Au loin s'écarte , & fuit dans la broussaille.
De saint Denis un Moine survenant
Monte dessus , & trote à son couvent.

Enfin Marton , rajustant sa coëffure ,
 Dit à Robert : Où sont mes vingt écus ?
 Le Chevalier tout pantois & confus ,
 Cherchant en vain la bourse & la monture ,
 Veut s'excuser ; nulle excuse ne fert ;
 Marton ne peut digérer son injure ,
 Et va porter sa plainte à Dagobert.
 Un Chevalier , dit-elle , m'a pillée ,
 Et violée , & sur-tout point payée.
 Le sage Prince à Marton répondit :
 C'est de viol que je vois qu'il s'agit :
 Allez plaider devant ma femme Berthe ;
 En tel procès la Reine est très-experte ;
 Bénéignement elle vous recevra ,
 Et sans délai justice vous fera.

Marton s'incline , & va droit à la Reine.
 Berthe étoit douce , affable , accorte , humaine ;
 Mais elle avoit de la sévérité
 Sur le grand point de la pudicité.
 Elle assembla son conseil de dévotes ;
 Le Chevalier sans éperons , sans botes ,
 La tête nue , & le regard baissé ,
 Leur avoua ce qui s'étoit passé.
 Que vers Charonne il fut tenté du diable ;
 Qu'il succomba ; qu'il se sentoit coupable ;
 Qu'il en avoit un très-pieux remord ;
 Puis il reçut sa sentence de mort.

Robert étoit si beau , si plein de charmes ,
 Si bien tourné , si frais & si vermeil ,
 Qu'en le jugeant la Reine & son conseil

Lorgnoient Robert, & répandoient des larmes.

Marton de loin, dans un coin soupira.

Dans tous les cœurs la pitié trouva place :

Berthe au conseil alors remémora

Qu'au Chevalier on pouvoit faire grace ;

Et qu'il vivroit, pour peu qu'il eût d'esprit ;

Car vous sçavez que notre loi prescrit

De pardonner à qui pourra nous dire

Ce que la femme en tous les tems desire ;

Bien entendu qu'il explique le cas

Très-nettement, & ne nous fâche pas.

La chose étant au Conseil exposée ;

Fut à Robert aussi-tôt proposée.

La bonne Berthe, afin de le sauver,

Lui concéda huit jours pour y rêver ;

Il fit serment aux genoux de la Reine,

De comparoître au bout de la huitaine,

Remercia du décret lénitif,

Prit congé d'elle, & partit tout pensif.

Comment nommer, disoit-il, en lui-même,

Très-nettement ce que toute femme aime,

Sans la fâcher ? La Reine & son sénat

Ont aggravé mon trop piteux état.

J'aimerois mieux, puisqu'il faut que je meure,

Que sans délai l'on m'eût pendu sur l'heure.

Dans son chemin, dès que Robert trouvoit

Ou femme ou fille, il prioit la passante

De lui conter ce que plus elle aimoit ;

Toutes faisoient réponse différente ;

Toutes mentoient : nulle n'alloit au fait.
Sire ROBERT au diable se donnoit.

Déjà sept fois l'astre qui nous éclaire,
Avoit doré les bords de l'hémisphère,
Quand, sur un pré, sous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt Beautés ravissantes,
Danfant en rond : leurs robes voltigeantes
Etoient à peine un voile à leurs attraits.
Le doux zéphire en se jouant auprès,
Laissoit flotter leurs tresses ondoyantes ;
Sur l'herbe tendre elles formoient leurs pas,
Rafant la terre, & ne la touchant pas.
ROBERT approche, & du moins il espère
Les consulter sur sa maudite affaire.
En un moment tout disparoît, tout fuit.

Le jour baissoit, à peine il étoit nuit ;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de suie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton ;
Son nez pointu touche à son court menton ;
D'un rouge brun sa paupière est bordée ;
Quelques crins blancs couvrent son noir chignon ;
Un vieux tapis, qui lui sert de jupon,
Tombe à moitié sur sa cuisse ridée ;
Elle fit peur au brave Chevalier.
Elle l'accoste ; & d'un ton familier
Lui dit : Mon fils, je vois à votre mine,
Que vous avez un chagrin qui vous mine ;
Apprenez-moi vos tribulations ;

Nous souffrons tous ; mais parler nous soulage ;
Il est encor des consolations.

J'ai beaucoup vu : le sens vient avec l'âge.

Aux malheureux quelquefois mes avis
Ont fait du bien quand on les a suivis.

Le Chevalier lui dit : Hélas ! ma bonne ,
Je vais cherchant des conseils , mais en vain ;
Mon heure arrive ; & je dois , en personne ,
Sans plus attendre , être pendu demain ,
Si je ne dis à la Reine , à ses femmes ,
Sans les fâcher , ce qui plaît tant aux Dames.

La vieille alors lui dit : Ne craignez rien ;
Puisque vers moi le bon Dieu vous envoie ,
Croyez , mon fils , que c'est pour votre bien :
Devers la Cour cheminez avec joie ;
Allons ensemble , & je vous apprendrai
Ce grand secret de vous tant désiré ;
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie ,
Vous ferez juste , & que de vous j'aurai
Ce qui me plaît & qui fait mon envie :
L'ingratitude est un crime odieux.

Faites serment ; jurez par mes beaux yeux ,
Que vous ferez tout ce que je desire.

Le bon ROBERT le jura , non sans rire.

Ne riez point ; rien n'est plus sérieux ,
Reprit la vieille ; & les voilà tous deux ,

Qui , côte-à-côte , arrivent en présence
De reine Berthe & de la Cour de France.

Incontinent le Conseil assemblé ,

La Reine assise , & ROBERT appelé :

Je sçais, dit-il, votre secret, mes Dames;
 Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous tems;
 N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amans,
 Mais, fille ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
 Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
 La nuit, le jour, veut être à mon avis,
 Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis.
 Il faut toujours que la femme commande;
 C'est-là son goût; si j'ai tort qu'on me pende.

Comme il parloit, tout le Conseil conclut
 Qu'il parloit juste & qu'il touchoit au but.
 ROBERT absous baisoit la main de Berthe,
 Quand de haillons & de fange couverte,
 Au pied du thrône on vit notre sans-dent,
 Criant justice, & la presse fendant;
 On lui fait place, & voici sa harangue :

O reine Berthe ! ô beauté dont la langue
 Ne prononça jamais que vérité,
 Vous, dont l'esprit connoît toute équité,
 Vous, dont le cœur s'ouvre à la bienfaisance;
 Ce paladin ne doit qu'à ma science
 Votre secret; il ne vit que par moi.
 Il a juré mes beaux yeux & sa foi
 Que j'obtiendrois de lui ce que j'espère;
 Vous êtes juste, & j'attends mon salaire.
 Il est très-vrai, dit ROBERT, & jamais
 On ne me vit oublier les bienfaits;
 Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage,
 Et mon armure étoient tout mon partage;
 Un moine noir, a, par dévotion,

Saisi le tout quand j'affaillis Marton ;
Je n'ai plus rien ; & malgré ma justice ,
Je ne sçaurois payer ma bienfaitrice.

La Reine dit : Tout vous sera rendu ;
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune , en trois parts divisée ,
Fera trois lots justement compensés ;
Les vingt écus à Marton la lésée
Sont dûs de droit & pour ses œufs cassés.
La bonne vieille aura votre monture ;
Et vous , ROBERT , vous aurez votre armure.

La vieille dit : Rien n'est plus généreux ;
Mais ce n'est pas son cheval que je veux ;
Rien de Robert ne me plaît que lui-même ;
C'est sa valeur & ses graces que j'aime :
Je veux régner sur son cœur amoureux ;
De ce trésor ma tendresse est jalouse :
Entre mes bras ROBERT doit vivre heureux ;
Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouse.

A ce discours que l'on n'attendoit pas ,
ROBERT glacé laisse tomber ses bras ,
Puis fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature ,
Dans son horreur il recula trois pas ,
Signa son front ; & d'un ton lamentable ;
Il s'écrioit : Ai-je donc mérité
Ce ridicule & cette indignité ?
J'aimerois mieux que votre Majesté
Me fiançât à la mere du Diable ;
La vieille est folle ; elle a perdu l'esprit.

Lors tendrement notre fans-dent reprit :
 Vous le voyez , ô Reine ! il me méprise ;
 Il est ingrat : les hommes le sont tous ;
 Mais je vaincrai ses injustes dégoûts ;
 De sa beauté j'ai l'ame trop éprise :
 Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
 Le cœur fait tout : j'avouë avec franchise
 Que je commence à perdre mes appas ;
 Mais j'en ferai plus tendre & plus fidelle ;
 On en vaut mieux , on orne son esprit ,
 On fait penser ; & Salomon a dit
 Que femme sage est plus que femme belle.
 Je suis bien pauvre ; est-ce un si grand malheur ?
 La pauvreté n'est point un deshonneur.
 N'est-on content que sur un lit d'ivoire ?
 Et vous , Madame , en ce palais de gloire ,
 Quand vous couchez côte-à-côte du Roi ,
 Dormez-vous mieux , aimez-vous mieux que moi ?
 De Philémon vous connoissez l'histoire :
 Amant aimé dans le coin d'un taudis ,
 Jusqu'à cent ans il caressa Baucis.
 Les noirs chagrins , enfans de la vieillesse ,
 N'habitent point sous nos rustiques toits ;
 Le vice fuit où n'est point la mollesse ;
 Nous servons Dieu ; nous égalons les rois ;
 Nous soutenons l'honneur de vos provinces ;
 Nous vous faisons de vigoureux soldats ;
 Et croyez-moi , pour peupler vos états ,
 Les pauvres gens valent mieux que vos princes.
 Que si le Ciel , à mes chastes desirs ,

N'accorde pas le bonheur d'être mère ,
Les fleurs du moins sans les fruits peuvent plaire :
On me verra jusqu'à mon dernier jour ,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.
La décrépité en parlant de la sorte ,
Charma le cœur des Dames du palais.
On adjugea ROBERT à ses attraits ;
De son serment la sainteté l'emporte
Sur son dégoût ; la Dame encor voulut
Être à cheval entre ses bras menée
A sa chaumière , où ce noble hymenée
Doit s'achever dans la même journée ;
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.

Le Chevalier sur son cheval remonte ,
Prend tristement sa femme entre ses bras ,
Saisi d'horreur , & rougissant de honte ,
Tente cent fois de la jeter à bas ,
De la noyer ; mais il ne le fit pas ,
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi sacrée étoit alors chérie.
Sa tendre épouse , en trotant avec lui ;
Lui rappelloit les exploits de sa race ,
Lui racontoit comment le grand Clovis
Assassina trois rois de ses amis ;
Comment du Ciel il mérita la grace.
Elle avoit vu le beau pigeon beni ,
Du haut des Cieux apportant à Remi
L'Ampoule sainte & le céleste chrême ,
Dont ce grand Roi fut oint dans son baptême.
Elle mêloit à ses narrations ,

Des sentimens & des réflexions,
 Des traits d'esprit & de morale pure,
 Qui, sans couper le fil de l'aventure,
 Faisoient penser l'auditeur attentif,
 Et l'instruisoient, mais sans l'air instructif.
 Le bon ROBERT à toutes ces merveilles,
 Le cœur ému, prêtoit ses deux oreilles,
 Tout délecté quand sa femme parloit,
 Prêt à mourir quand il la regardoit.

L'étrange couple arrive à la chaumière
 Que possédoit l'affreuse avanturière.
 Elle se trouffe; & de sa sale main,
 De son époux arrange le festin.
 Frugal repas fait pour ce premier âge,
 Plus célébré qu'imité par le sage.
 Deux ais pourris sur trois pieds inégaux,
 Formoient la table où les époux souperent,
 A peine assis sur deux minces tréteaux.
 Du triste époux les regards se baissèrent.
 La décrépité égaya le repas
 Par des propos plaisans & délicats,
 Par de bons mots qui piquent & qu'on aime,
 Si naturels que l'on croiroit soi-même
 Les avoir dits. ROBERT fut si content,
 Qu'il en sourit, & qu'il crut un moment,
 Qu'elle pouvoit lui paroître moins laide.
 Elle voulut, quand le souper finit,
 Que son époux vînt avec elle au lit:
 Le désespoir, la fureur le possède;
 A cette crise il souhaite la mort;

Mais il se couche ; il se fait cet effort ;
Il l'a promis ; le mal est sans remède.

Ce n'étoit point deux sales demi-draps
Percés de trous , & rongés par les rats ,
Mal étendus sur des vieilles javelles ,
Mal recoufus encor par des ficelles ,
Qui révoltoient le guerrier malheureux ;
Du saint hymen les devoirs rigoureux
S'offroient à lui sous un aspect horrible :
Le Ciel , dit-il , voudroit-il l'impossible ?
A Rome , on dit que la grace d'en-haut
Donne à la fois le vouloir & le faire :
La grace , & moi , nous sommes-en défaut.
Par son esprit , ma femme a de quoi plaire.
Son cœur est bon ; mais dans le grand conflit
Peut-on jouir du cœur ou de l'esprit ?
Ainsi parlant , le bon ROBERT se jette ,
Froid comme glace , au bord de sa couchette ;
Et pour cacher son cruel déplaisir ,
Il feint qu'il dort ; mais il ne peut dormir.

La vieille alors lui dit d'une voix tendre ,
En le pinçant : Ah ! ROBERT , dormez-vous ?
Charmant ingrat , cher & cruel époux ,
Je suis rendue , hâtez-vous de vous rendre ?
De ma pudeur les timides accens
Sont subjugués par la voix de mes sens.
Régnez sur eux , ainsi que sur mon ame ;
Je meurs ! je meurs ! Ciel ! à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu !
Je me dissous ! je brûle ! je me pâme !

Ah ! le plaisir m'enivre malgré moi !
 Je n'en peux plus ; faut-il mourir sans toi ?
 Va , je le mets dessus ta conscience.
 ROBERT avoit un fonds de complaisance ,
 Et de candeur & de religion ;
 De son épouse il eut compassion.
 Hélas ! dit-il , j'aurois voulu , Madame ,
 Par mon ardeur égaler votre flamme ;
 Mais que pourrai-je ? Allez , vous pourrez tout ,
 Reprit la vieille ; il n'est rien à votre âge ,
 Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout ,
 Avec des soins , de l'art & du courage :
 Songez combien les Dames de la cour
 Célébreront ce prodige d'amour.

Le Chevalier , amoureux de la gloire ,
 Voulut enfin tenter cette victoire :
 Il obéit ; & se piquant d'honneur ,
 N'écoutant plus que sa rare valeur ,
 Aidé du Ciel , trouvant dans sa jeunesse
 Ce qui tient lieu de beauté , de tendresse ,
 Fermant les yeux , se mit à son devoir.

Ç'en est assez , lui dit sa tendre épouse :
 J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir :
 Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir :
 De ce pouvoir ma gloire étoit jalouse ;
 J'avois raison ; convenez-en , mon fils :
 Femme toujours est maîtresse au logis.
 Ce qu'à jamais , ROBERT , je vous demande ,
 C'est qu'à mes soins vous vous laissiez guider ;
 Obéissez , mon amour vous commande

D'ouvrir les yeux & de me regarder.

ROBERT regarde ; il voit à la lumière
De cent flambeaux , sur vingt lustres placés ,
Dans un palais qui fut cette chaumière ,
Sous des rideaux de perles rehauffés ,
Une beauté , dont le pinceau d'Apelle
Ou de Vanlo , ni le ciseau fidelle
Du bon Pigal , le Moine , ou Phidias ,
N'auroient jamais imité les appas.

C'étoit Vénus , mais Vénus amoureuse ,
Telle qu'elle est , quand les cheveux épars ,
Les yeux noyés dans sa langueur heureuse ,
Entre ses bras elle attend le Dieu Mars.

Tout est à vous , ce palais & moi-même ,
Jouissez-en , dit-elle à son vainqueur :
Vous n'avez point dédaigné la laideur ;
Vous méritez que la beauté vous aime.

Or maintenant j'entends mes Auditeurs
Me demander quelle étoit cette belle
De qui ROBERT eut les tendres faveurs ?
Mes chers amis , c'étoit la fée Urgelle ,
Qui , dans son tems , protégea nos guerriers ,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.

O l'heureux tems que celui de ces Fables ,
Des bons démons , des esprits familiers ,
Des farfadets aux mortels sécourables ,
On écouitoit tous ces faits admirables !
Dans son château , près d'un large foyer ,
Le pere & l'oncle , & la mere & la fille ,
Et les voisins , & toute la famille

Ouvroient l'oreille à monsieur l'aumônier
Qui leur faisoit des contes de forcier.

On a banni les démons & les fées ;
Sous la raison les Graces étouffées ,
Livrent nos cœurs à l'insipidité ;
Le raisonner tristement s'accrédite :
On court , hélas ! après la vérité ;
Ah ! croyez-moi , l'erreur a son mérite.

A U T R E.

L'Education d'une Fille.

MES amis , l'hyver dure , & ma plus douce
étude

Est de vous raconter les faits du tems passé ;
Parlons ce soir un peu de madame Gertrude :
Je n'ai jamais connu de plus aimable prude ;
Par trente-six printems sur sa tête amassés ,
Ses modestes appas n'étoient point effacés.

Son maintien étoit sage , & n'avoit rien de
rude ;

Ses yeux étoient charmans : mais ils étoient
baissés ;

Sur sa gorge d'albâtre , une gaze étendue
Avec un art discret , en permettoit la vue ;
L'industrioux pinceau , d'un carmin délicat ,
D'un visage arrondi relevant l'incarnat ,
Embellissoit ses traits , sans outrer la nature ;
Moins elle avoit d'apprêt , plus elle avoit d'éclat :
La simple propreté composoit sa parure.

Toujours sur sa toilette est la sainte Écriture :
Auprès d'un pot de rouge, on voit un Massillon,
Et le Petit-Carême est sur-tout sa lecture ;
Mais, ce qui nous charmoit dans sa dévotion,
C'est qu'elle étoit toujours aux femmes indulgente ;

Gertrudé étoit dévote, & non pas médisante.

Elle avoit une fille ; un dix avec un sept
Composoit l'âge heureux de ce divin objet
Qui, depuis son baptême, eut le nom d'Isabelle :
Plus fraîche que sa mere, elle étoit aussi belle ;
A côté de Minerve, on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des soins assidus ;
Elle avoit dérobé cette rose naissante
Au souffle empoisonné d'un monde dangereux :
Les conversations, les spectacles, les jeux,
Ennemis séduisans de toute ame innocente,
Vrais pièges du démon par les saints abhorrés ;
Étoient dans sa maison des plaisirs ignorés.

Gertrude, en son logis, avoit un oratoire ;
Un boudoir de dévote, où, pour se recueillir ;
Elle alloit saintement occuper son loisir,
Et faisoit l'oraison qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornoient cette retraite au public inconnue ;
Un escalier secret, loin des profanes yeux,
Conduisoit au jardin, du jardin dans la rue.

Vous sçavez qu'en été les ardeurs du soleil
Rendent souvent les nuits aux beaux jours préférables :

La lune fait aimer ses rayons favorables ;
Les filles , en ce tems , goûtent peu le sommeil.
Isabelle inquiète , en secret agitée ,
Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée ,
Respiroit , dans la nuit , sous un ombrage frais ;
En ignoroit l'usage , & s'étendoit auprès ,
Sans sçavoir l'admirer , regardoit la nature ,
Puis se levoit , alloit , marchoit à l'aventure ,
Sans dessein , sans objet qui pût l'intéresser ,
Ne pensant point encore , & cherchant à penser.

Elle entendit du bruit au boudoir de sa mere :

La curiosité l'aiguillonne à l'instant ;

Elle ne soupçonnoit nulle ombre de mystere ;

Cependant elle hésite ; elle approche en trem-
blant ,

Pasant sur l'escalier une jambe en avant ,

Étendant une main , portant l'autre en arriere ,

Le cou tendu , l'œil fixe , & le cœur palpitant ,

D'une oreille attentive avec peine écoutant :

D'abord elle entendit un tendre & doux murmure ;

Des mots entrecoupés , des soupirs languissans :

Ma mere a du chagrin , dit-elle entre ses dents ,

Et je dois partager les peines qu'elle endure ;

Elle approche ; elle entend ces mots pleins de
douceur :

André , mon cher André , vous faites mon bon-
heur !

Isabelle à ces mots pleinement se rassure :

Ma tendresse , dit-elle , a pris trop de souci ;

Ma mere est fort contente , & je dois l'être aussi.

Ifabelle à la fin dans son lit se retire,
 Ne peut fermer les yeux, se tourmente & soupire:
 André fait des heureux! & de quelle façon!
 Que ce talent est beau! mais, comment s'y
 prend-on?

Elle revit le jour avec inquiétude;
 Son trouble fut d'abord apperçu par Gertrude:
 Ifabelle étoit simple; & sa naïveté
 Laisa parler enfin sa curiosité.

Quel est donc cet André, lui dit-elle, madame,
 Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme?
 Gertrude fut confuse: elle s'apperçut bien
 Qu'elle étoit découverte, & n'en témoigna rien;
 Elle se composa, puis répondit: Ma fille,
 Il faut avoir un Saint pour toute une famille;
 Et, depuis quelque tems, j'ai choisi saint André;
 Je lui suis très-dévote; il m'en sçait fort bon gré;
 Je l'invoque en secret; j'implore ses lumieres:
 Il m'apparoît souvent la nuit dans mes prieres;
 C'est un des plus grands Saints qui soient en Pa-
 radis.

A quelque tems de-là, certain monsieur Denis,
 Jeune homme bien tourné, fut épris d'Ifabelle:
 Tout conspiroit pour lui; Denis fut aimé d'elle;
 Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
 Gertrude en sentinelle entendit à son tour
 Les belles oraisons, les antiennes charmantes
 Qu'Ifabelle entonnoit, quand ses mains caressantes
 Pressoient son tendre Amant de plaisirs enivré.

Gertrude les surprit, & se mit en colere;

La fille répondit : Pardonnez-moi, ma mere ;
 J'ai choisi saint Denis , comme vous saint André.

Gertrude , dès ce jour , plus sage & plus heu-
 reuse ,

Conservant son Amant , & renonçant aux Saints ,
 Quitta le vain projet de tromper les humains ;

On ne les trompe point : la malice envieuse

Porte sur votre masque un coup d'œil pénétrant ;

On vous devine mieux que vous ne sçavez feindre ;

Et le stérile honneur de toujours vous contraindre

Ne vaut pas le plaisir de vivre librement.

La charmante Isabelle , au monde présentée ;

Se forma , s'embellit , fut en tous lieux goûtée ;

Gertrude , en sa maison , rappella pour toujours

Les doux amusemens , compagnons des Amours ;

Les plus honnêtes gens y passerent leur vie :

Il n'est jamais de mal en bonne compagnie.

VOLTAIRE.





F A B L E S.

La Confiance perdue.

F A B L E.

DANS le coin d'un fauxbourg, à Burse en Bithinie,
Demeuroit à l'étroit un pauvre Musulman:

Bon homme de qui la manie
Étoit de calculer les mots de l'Alcoran,
Et d'en sçavoir par cœur toute la litanie,
Sans élever plus haut d'un cran
Son étude ni son génie.

Dureste, quant aux mœurs, réglé comme un cadran,
Et si dévot, que dans son voisinage

Il servoit de modele à tous les vrais Croyans.

Il avoit femme aux yeux noirs & brillans,
Belle, bien faite, égale, douce, sage,
Pour couper court, femme aimable en tous sens,
Et qu'il aimoit, on ne peut davantage;
Puis, comme on sçait, dévots & pauvres gens,
Pour honorer l'état du mariage,
Sont la plûpart de grands faiseurs d'enfans.
Aussi Mahmoud (c'est notre personnage)
En mouloit-il au moins un tous les ans.

Or une année, il avint qu'en un tems,
Tems de grossesse, où femmes de bon sens

Quelquefois paroîtront folles à triple étage ;

Tant leurs goûs font extravagans ;

La sienne eut une envie , ou plutôt une rage ,

De tâter d'un certain laitage ,

Qu'on nomme en turc du Kaïmak.

J'ai , disoit-elle , un feu dans l'estomac ,

Qui me dévore ; & suis sûre , je gage ,

Sans me regarder au miroir ,

Qu'il y paroît à mon visage.

Mon cher mari , mon cher bon , mon espoir ,

Fais-moi manger du kaïmak ce soir :

Ce soir ! s'écria-t-il , je voudrois le pouvoir ;

Mais comment faire ? On n'en vend qu'au village ;

C'est fort loin , il est tard ; tu sçais bien tout cela ;

Jusqu'à demain , mamour , tâche à prendre courage ,

Je t'en irai chercher ; cependant d'ici-là

Observe bien tes mains ; car , dis-moi , quel dom-
mage !

Si , te gratant par-tout où le hazard voudra ,

Tu nous allois planter un morceau de fromage

Droit sur le bout du nez de l'enfant qui viendra ?

La pauvrete à ce badinage

Sourit , prit patience , & pourtant soupira.

Dès la pointe du jour , Mahmoud lui tient parole ,

Choisit un plat bien écuré ,

Et court , ou plutôt vole

Au laitage tant désiré.

Mais , en allant , s'il fut Éole ,

Pour le boiteux Vulcain , on l'eût pris au retour ,

Lorsqu'il vint à passer par une longue plaine ,

Dont le Soleil faisoit un four ;
 Heureusement au bout il vit une fontaine
 Rencognée à l'écart dans un petit détour ,
 Et tout clopin-clopant , s'y rendit avec peine.
 Son bassin regorgeoit d'une eau riante & saine ;
 Des gazons émaillés l'ornoient tout à l'entour ;
 Un plane l'ombrageoit par son vaste contour ;
 Et les zéphirs au frais , sans agiter l'arène ,
 Luttoient si joliment contre le chaud du jour ,
 Qu'au murmure de l'onde & de leur douce haleine ,

Tout sembloit dire en ce séjour :

Ou dormez , ou faites l'amour.

Faire l'amour ! Mahmoud n'en avoit point d'envie ;

Quand même il auroit eu de quoi ,

Mais oui bien de dormir , & plus que de sa vie ;

Aussi tout étendu , dormit-il comme un Roi ,

Posé le cas qu'un Roi dorme mieux qu'un autre

homme ,

J'en pense au rebours , quant à moi.

Quoi qu'il en soit , tandis qu'il dépêche son somme ,

Un gros serpent goulu , d'ailleurs fort bien instruit ,

Dont l'arbre creux formoit le gîte ,

En dégringole à petit bruit ,

Mange le kaïmac , y remonte au plus vite ,

Et , juste dans le plat d'étain ,

Q'avoit mis le dormeur auprès de son oreille ,

Laisse tomber un beau sequin.

Le Turc ouvre les yeux à ce son argentin ,

Regarde , se les frotte , & si fort s'émerveille ,

Qu'il doute s'il dort ou s'il veille ,

Ne pouvant concevoir ni par qui, ni par où ;
 Dans un lieu si désert lui venoit telle chance ;
 Quand l'animal passant la tête hors de son trou ;
 Se dresse, se rengorge en serpent d'importance ,
 Siffle pour l'avertir , & lui dit : Cher Mahmoud ,

(D'un petit air de connoissance)

Vraiment ton kaïmak étoit de fort bon goût ;
 Il y paroît , je crois à ma reconnoissance.

En effet, j'en suis si content ,
 Que si tu me promets de garder le silence ,
 Et de m'en apporter chaque matin autant ,
 Un sequin tous les jours sera ta récompense.

Notre homme , qui de peur étoit quasi perclus ,
 A de si doux propos, si richement concus ,
 Se dégourdit, se leve , & fait la révérence ;

Promet du secret tant & plus

A l'illustre Animal , qu'il traite d'Excellence ;
 (Beaux titres de tout tems suivirent la finance)

Et , devenu leger , de nouveau recourut
 Chercher du kaïmak pour sa chere femelle.
 Sçavoir sur son retard ce qu'il dit à la Belle ,
 Quelle fut son excuse , & comme on le reçut ,
 Il n'en est point parlé : c'est pour moi lettre close ;

Mais, de retour à son taudis ,

Aussi-tôt la premiere chose

Fut, le corps contre terre , & l'ame au Paradis ,
 De rendre grâce au Ciel de sa bonne aventure.
 Grand Mahomet, dit-il, pourvu que ceci dure ,

Seulement cinq ans accomplis ,

Je te jure d'aller en ces lieux ennoblis

Par ta naissance & par ta sépulture.
 O, pour moi, quelle joie inénarrable & pure,
 Si je puis sur ce point contenter mes desirs !
 Oui, la Mecque, Médine, objets de mes soupirs,
 Dont aux seuls noms mon cœur tressaillit d'allé-
 gresse,
 Je vous irai voir, j'en fais vœu,
 Si ce bon serpent du bon Dieu,
 Durant cinq ans tient sa promesse;
 Et de fait, ce tems révolu,
 Il étoit à partir déjà tout résolu,
 Lorsqu'en s'y préparant un article l'arrête ;
 Il songe qu'il va se priver
 D'un sequin chaque jour : la rente étoit honnête ;
 Et méritoit bien d'y rêver.
 Mais, en fait d'intérêt, un manant, une bête,
 Inventifs en moyens, savent mieux les trouver,
 Qu'homme du monde, & bonne tête.
 Voici le tour qu'il prit pour sortir d'embarras.
 Il s'en fut au serpent, comme un Frere à la quête,
 Le col tors, l'œil baissé, marchant à petits pas ;
 Lui fit d'un ton piteux une adroite requête
 Sur son vœu qui le trouble ; & , demi-prosterné,
 Finit, en le priant avec très-humble instance,
 De permettre qu'Osmin, de ses enfans l'aîné,
 Garçon de vingt ans, bien tourné,
 Sage, discret, fidele, & plein d'intelligence,
 Eût l'honneur, pendant son absence,
 De lui porter le déjeûné.
 Le reptile d'abord, par un air renfrogné,

Pour tout ce beau projet marqua sa répugnance ;
Et loin d'y consentir , au vieillard étonné

Fit cette verte remontrance :

Pauvre homme , lui dit-il , quel desir effréné
Te prend si follement de courir à ton âge ?
Sur quoi , pour ton salut , plus vif qu'illuminé ,
Fondes-tu le besoin de ce pèlerinage ?
Mahomet , me dis-tu , l'a lui-même ordonné :
Oui , mais non pas à toi , par l'hymen enchainé ;
Prends l'esprit du Prophete , & lis bien ce passage :
Ni ta loi , ni ton vœu , si mal imaginé ,
Ne sçauroient te contraindre à faire un tel voyage ;
Va , mon ami , crois-moi ; des tiens environné ,
Crains Dieu , sers le prochain , & veille à ton
ménage ;

Voilà l'essentiel ; le reste n'est qu'usage ,
Bon , ou mauvais , suivant qu'il est subordonné
Aux principaux devoirs où ton état t'engage.
A l'égard de ton fils , que tu dis si bien né ,
C'est de tous tes pareils l'ordinaire langage ;
Chez eux l'amour-propre incarné ,
Toujours dans un enfant offre une belle image ;
Un pere en lui s'admire , & d'un œil fasciné ,
Se contemplant dans son ouvrage ,
Par ses propres défauts souvent le trouve orné.

Au reste , pourtant je veux croire ,
Qu'à toutes tes vertus le tien discipliné ,
Mérite l'éloge & la gloire
Dont tu me l'as enluminé ;
Mais , le tout bien examiné ,

Il ne me convient pas, en saine politique,
 De me livrer ainsi, moi serpent suranné,
 A jeune adolescent au menton cotonné;
 Je veux un homme fait & dont la barbe pique:
 Tu m'entends; songes-y; bon soir; point de
 replique.

Mahmoud, de ce sermon interdit, consterné,
 En petit béat obstiné,
 Jugea le premier point tout-à-fait hérétique;
 Et comme pere un peu berné,
 Trouva le second fort caustique;
 Mais il sçat prudemment contenir son chagrin;
 Car, s'il se fâche, adieu la rente du sequin,
 Ou le voyage de la Mecque.

Pour venir donc à bout de son pieux dessein,
 Et conserver son hypothèque,
 Il retourne à la charge, & fait tant qu'à la fin;
 Par son importune priere,
 Le Serpent, malgré soi, consent que le blondin
 Exerce, auprès de lui, l'office de Laitiere.
 Ravi de ce succès, il vous part de la main,
 Vient tout dire à son fils, lui montre la maniere
 De servir en secret la Bête familiere,

Qu'ils vont voir dès le lendemain;
 Et, pour être plus sûr qu'il sçaura le chemin,
 Et retrouvera bien le Plane,
 Il l'y conduit encor trois jours à même fin,
 Puis dans deux petits sacs mettant tout son frusquin;
 S'en va joindre une Caravane.
 Bon voyage au vieux pèlerin!

Laissons-le à sa façon monté sur un rouffin ;
 Courir à la béatitude,
 Et voyons à présent ce que va faire Osmin.
 Le Serpent soupçonneux & fin,
 Pour se guérir de toute inquiétude,
 Avoit, en l'acceptant, exigé par prélude,
 Que s'il vouloit toujours être son bien-aimé,
 Il ne viendrait jamais armé ;
 Item, que sous sa solitude
 Son kaimak seroit porté ;
 Et que lui, pourvoyeur, se tiendrait écarté ;
 Tandis que lui reptile, en pleine quiétude,
 Mangeroit à sa volonté.
 Tout cela fut promis, & fut exécuté,
 Pendant près d'une année, avec exactitude.
 Mais le tems à la longue engendre l'habitude ;
 L'habitude conduit à la sécurité,
 Et souvent celle-ci mène à l'ingratitude,
 Ainsi que l'Animal, par son trop de bonté,
 En fit une épreuve bien rude ;
 Car s'étant démenti de sa rigidité
 En faveur de la mine prude
 Et de l'air de simplicité,
 Dont l'hypocrite Osmin s'étoit fait une étude
 Pour marquer sa perversité,
 Il lui donna la liberté
 D'approcher, & fut même encore assez facile
 Pour s'en laisser toucher en toute privauté.
 Oui-da, dit à part soi, ce cœur de crocodile,
 (Un jour qu'il l'avoit bien flatté)

Puisque vous êtes si docile ;
 Il faut mettre à profit votre docilité ,
 Et nous verrons un peu, Monseigneur du Reptile ,
 Ce que tient votre coffre-fort.

Depuis plus de six ans tous les jours il en sort
 Sequins d'un très-bon poids, & meilleurs qu'à la ville ;
 Mais comptez que demain vous serez mis à mort ,
 Et qu'à vous succéder je serai fort habile.

C'est bien à vous, ma foi, Bête rampante & vile,
 A jouir d'un si grand trésor !

L'or n'est fait que pour l'homme ; & l'homme est
 fait pour l'or :

L'un sans l'autre en ce monde est un être inutile ;
 Tant pis pour un pere imbécille ,

Si, pouvant s'enrichir, il est demeuré gueux ;
 Foible d'esprit & scrupuleux ,

Ne sont que des mots synonymes ;
 Osmin ainsi frappé de ces belles maximes ,

Forme déjà mille projets ;
 Il aimoit les grandeurs, les jouvenceaux, les dames ,

Et tous les plaisirs à l'excès.

Je veux d'abord, dit il, épouser quatre femmes ;
 Avoir deux cens chevaux, au moins trente Odaliks ,

Cent valets, six ferrails, dix ou douze Chifliks (1),
 Le reste à l'avenant ; & je serai de sorte ,

Qu'on me verra peut-être un des premiers Pachas ;
 Car, avec de l'argent, que ne devient-on pas ?

De ce dangereux son l'idée étoit si forte ,
 Qu'il n'en dormit non plus toute la nuit ,

(1) Maison de Campagne, Ferme, Métairie, &c.

Que pucelle à vingt ans , la veille de ses noces :

Mais si-tôt que l'aurore luit ,

Ses mains avides & féroces ,

Brûlant déjà de s'affouvir

Du fang qu'il croit verser , de l'or qu'il veut ravir ,

A sa ceinture ; il s'arme d'une hache ,

Sous sa pelisse adroitement la cache ;

Porte au Serpent du kaïmak

Une fois plus qu'à l'ordinaire ;

Et lui dit : Monseigneur , selon notre almanach ,

C'est aujourd'hui *Beiram* ; j'ai cru pouvoir vous
plaie ,

En vous y faisant prendre part.

L'an passé , comme un sot , je n'osai pas le faire ;

Excusez si je sens ma faute un peu trop tard.

Au surplus , je voudrois , en l'avouant sans fard ,

Pouvoir plus dignement vous témoigner mon zèle.

Mais que vous présenter ? La Nature ni l'Art

Ne m'offrent rien à votre égard

De plus exquis que cette bagatelle.

Par ces mots emmiellés , le doucereux cafard

Engeole de façon le Reptile richard ,

Que celui-ci charmé , de tout le remercie ,

Et barbote , en mangeant , quasi comme un Canard.

Alors ce déloyal voyant qu'il officie ,

Lui décharge un fendant ; mais que ce soit hazard

Ou céleste bonté , des forfaits ennemie ,

Notre agile Bête avertie ,

Voit le coup , & l'esquive , en sautant à l'écart ,

Pas si bien cependant , que la hache qui part ,

Ne lui coupe la queue. A cette perfidie,
L'animal en fureur, le feu dans le regard,
Se jette au cou d'Osmin, l'étrangle sur la place.
Ainsi de ses Pachas le Turc se débarrasse.

Osmin, qui vouloit l'être, au moins le fut par-là.
Le Serpent le suçoit encore avec délices,
Quand plusieurs passagers courant de-çà de-là,
Vinrent fort échauffés offrir de vains services;
Il n'en étoit plus tems; déjà de son étui
L'ame du scélérat, qu'escortoient tous les vices;
Au fond des Enfers avoit fui.

Quelqu'un le reconnut; on l'emporta chez lui,
Où tous les voisins se rendirent;
C'étoit de la maison l'espérance & l'appui;
On peut s'imaginer ce que dirent & firent
Ses parens défolés, dans leur premier transport:

Jamais d'ouleur ne fut plus vive.
Mais tandis qu'en hurlant ils déploroient son sort,
Voici qu'à point nommé maître Mahmoud arrive.
Quel spectacle pour lui! Quel retour! Quel aboid!
Il en tombe presque en foiblesse.
Du peu qu'on sçait du cas on lui fait le rapport;
Et chaque mot qu'on dit le pénètre si fort,
Qu'il s'arrache le poil, & rugit de détresse.

Lui seul sçait où le bât le blesse.
Vu que, par un zèle indiscret
Qui fournira peu de copies,
Et comptant sur son fils, qu'il croyoit si parfait,
Il ne lui restoit rien de tout son petit fait,
L'ayant tout mis en œuvres pies;

De sorte qu'accablé de regrets infinis ;
 De ne voir dans ses sacs, si dodus à la mine ;
 Que des colifichets & des haillons bénis
 Qu'il avoit rapportés du tombeau de Médine ;
 Il plaint bien moins le mort, qu'il ne fait les vivans ;
 Car pour lui, pour sa femme & neuf ou dix enfans,
 Tout cela mis au pot eût fait maigre cuisine.

Que devenir dorénavant,
 Avec sa nombreuse famille,
 Si son bienfaiteur le Serpent
 Ne la nourrit & ne l'habille ?

Après donc quelque tems passé dans les douleurs ;
 A ses dépens plus sage, enfin il les surmonte,
 Va devant l'Animal répandre force pleurs,
 Lui porte du laitage enjolivé de fleurs,
 Croyant y bien trouver son compte ;

Et s'informe de tout. L'animal lui raconte,
 Juste de point en point ; puis faisant le plongeon,
 Plante-là mon pleureur avec sa courte honte.
 Mahmoud au désespoir d'un si dur abandon,
 En vain prie & gémit, tendrement le rappelle,
 Traite son fils d'ingrat, de monstre, d'infidelle,
 Maudit sa mémoire & ses jours.

Mais moi, pauvre innocent, qui t'honore, qui t'aime,
 Pourquoi, lui crioit-il, me fais-tu comme un ours ?
 Nous étions tant amis, soyons-le encore de même,
 Et de notre marché renouvelons le cours.

Le Reptile inflexible à tous ces beaux discours,
 Aussi faoul de le voir, que dégoûté de crème,
 Par ce trait simple & vif s'en défit pour toujours.

Amis ! soit, j'y consens ; mais au moins d'une lieue ;
 Car, pour de près, vois-tu, crois ce que je te dis :
 Tant qu'il te souviendra que j'ai tué ton fils ,
 Et que je penserai qu'il m'a coupé la queue ,

Nous ne pourrons jamais être de vrais amis.
 Dès que la confiance est une fois perdue ,
 Ne comptez plus de la ravoir.

On peut, par amitié, réelle ou prétendue ,
 En montrer le phantôme, & le faire valoir ;
 Mais que du fond du cœur elle soit bien rendue ,
 Cela passe l'humain pouvoir.

SENECÉ.

A U T R E.

Le Berger-Mouton.

UNE belle & jeune Bergere
 Au teint de lys, aux yeux frippons ;
 Mais d'humeur farouche & sévère,
 N'aimoit que ses petits moutons.
 Tircis, Berger fidele & tendre,
 Ne cessoit point de soupirer ;
 Et souvent à la Belle il alloit faire entendre
 Les maux que son amour lui-faisoit endurer.

Outré de son indifférence,
 Le Berger se plaignit un jour
 Et des Destins & de l'Amour
 Qu'il accusoit de sa souffrance ;
 Et le dépit mortel qui lui ferroit le cœur,
 Lui fit en ces regrets épancher sa douleur :

O moutons, trop chéris d'une fiere Bergere ;
 Qui païssez sous ses yeux au pied de ce côteau ;
 Puisque vous seuls sçavez lui plaire,
 Que ne fais-je un mouton de votre heureux
 troupeau !

L'Amour descend du Ciel & vient dans le hameau
 Quand Tircis finissoit sa plainte.

Le Berger est saisi de surprise & de crainte.
 Mais l'Amour le rassure : Ah ! dit-il, ne crains rien.
 Je viens pour soulager ta peine ;

Tu veux être mouton, & crois par ce moyen
 Être aimé de ton inhumaine :

Sois donc mouton, je le veux bien :

Que ton corps se charge de laine,

Et bientôt viendra l'heureux jour

Qui couronnera ton amour.

Le Berger fait mouton, & très-content de l'être ;
 Descend au bas de ce côteau,
 Où Philis près de son troupeau

Pour se défennuyer chantoit un air champêtre.

Il se mêle aux moutons, s'approche doucement,
 La dévore des yeux, faisant semblant de paître ;
 Et, quoique bien masqué, tremble à chaque
 moment

Qu'elle n'aille le reconnoître.

Le Soleil se plongeoit dans le sein de Thétis :
 Philis se leve, marche, assemble ses brebis

Sous l'empire de sa houlerte ;

Et d'abord le Berger sous la laine caché,
 Suit pas à pas la Belle, & ya broutant l'herbette.

Sur laquelle elle avoit marché.

Ses tendres bêlemens dont raisonnoit la plaine ;
Son attache à la suivre, & plus que tout cela,

Son embonpoint, sa belle laine,

(Femme souvent se prend par-là)

Le firent remarquer par l'aimable inhumaine.

Grands Dieux ! le beau mouton ! dit-elle en
s'approchant ;

Qu'il est doux ! Est-il caressant ?

Elle appelle : *Robin*. . . . Robin vient & la flatte ;

Ainsi qu'un chien, donne la patte,

Et puis lui caresse la main ;

Fait mille petits bonds pour plaire à sa maîtresse.

La Bergere lui rend caresse pour caresse,

Et le laisse déjà s'appuyer sur son sein.

Tout seul il jouissoit de la jeune Bergere ;

Seul près d'elle sur la fougere

Il goûtoit tous les jours un plaisir enchanté,

Qu'étant Berger il n'eût jamais goûté.

On ne se cachoit point de Robin pour rien faire :

Un ruisseau dont l'onde étoit claire

Invitoit quelquefois Philis à s'y baigner,

Et Robin de l'accompagner.

Que de beautés & que de charmes,

Interdits aux mortels, étoient vus dans le bain

Par Robin !

Mais qu'ils lui coûtèrent de larmes !

Un Berger du même hameau

Avoit, pour garder son troupeau,

Un chien qui plut fort à la Belle,

» Vous avez-là, Berger, dit-elle;
 » Un joli petit chien.

L E B E R G E R.

» Bergere, il est à vous;

(» Je suis trop content qu'il vous plaise.

L I A B E R G E R E.

» Voulez-bien que je le baïse ?

Ne mord-il point ? Est-il bien doux ?

Sçait-il quelque tour de souplesse ?

L E B E R G E R.

» Ah ! s'il en sçait !... Allons, marquis, que l'on
 » se dresse !... !

» Dansez autour de moi !... sautez sur ce bâton !... !

» Donnez la patte à la Bergere !... !

» Étendez-vous sur la fougere !... !

» Faites le mort !... Allez caresser le mouton !... !

» Restez-là !... Faites sentinelle !... !

» Revenez !... Présentez ce bouquet à la Belle !... !

Philis parut sensible au présent du Berger ;

Et comme, dès long-tems, il soupiroit pour elle,

Robin s'apperçut bien qu'elle alloit s'engager.

Ses regards, ses discours, tout sentoît la tendresse.

Que faire en pareil cas ? Caresser sa maîtresse ?

Redoubler ses transports ? Ce sont soins superflus :

Robin fit tout cela ; mais il ne plaisoit plus.

Osoit-il approcher ? Une main ennemie

S'armoit de la houlette & le chargeoit de coups :

Ces momens autrefois si doux, U

Se passoient à traîner une mourante vie ;

Pendant qu'un chien chéri jouissoit à ses yeux,

Des baisers prodigués qu'il méritoit bien mieux,
Je sens, à ce récit, que tout mon sang se glace.
Du malheureux Robin mettez-vous à la place ?
Amans, qui ressentez des mouvemens jaloux,
Est-il près de ses maux un mal qui ne soit doux ?
L'heureux Berger, en sa présence,
A l'aimable Philis venoit parler d'amour :
L'aimable Philis, à son tour,
Le payoit de reconnoissance ;
Robin voyoit avec douleur
Le chien dans son giron, le Berger dans son cœur ;
Mais ce ne fut pas tout ; on parla d'hyménée.
Philis, au nom d'amour, autrefois étonnée,
N'est plus cette même Philis.
Elle y consent ; le jour est pris,
Chacun & s'empresse & s'apprête ;
Et veut avoir part à la fête
Qui se fera dans le hameau ;
Philis cherche dans son troupeau
Le mouton le plus gras pour faire un sacrifice
Qui lui rende l'hymen propice.
Robin, malgré tous ses malheurs,
Quoiqu'il ne broutât plus, quoiqu'il versât des
pleurs,
Se trouva le plus beau de la troupe bêlante,
Et vit, la rage dans le cœur,
Sa maîtresse cruelle, encore plus qu'inconstante,
Le mettre entre les mains du sacrificateur.
Saisi de désespoir, de fureur & de crainte,
Et prêt à recevoir une mortelle atteinte,

Robin se présentoit au meurtrier couteau,
 Quand, par un spectacle nouveau,
 Toute la fête fut troublée.

L'Amour parut dans l'assemblée.
 Arrêtez, leur dit-il, c'est assez de malheurs:
 Trop loin de ce Berger j'ai poussé la souffrance;
 Il est tems de tarir ses pleurs
 Et de couronner sa constance.

Mouton, deviens Berger. Aussi-tôt fait que dit:
 Robin-mouton s'évanouit,
 Et Tircis parut en sa place.

La Bergere faisie, & plus froide que glace,
 Connut d'abord son crime, & craignoit justement
 De l'Amour quelque châtiment;

Quand ce Dieu se tournant vers elle,
 Et lui perçant le cœur d'un trait vif & brûlant:
 Soupire, lui dit-il, cruelle,
 Et rends heureux un trop fidele Amant.

Philis versant des pleurs qui la rendent plus belle;
 Aux pieds de son Berger se prosterne à l'instant.
 Tant de témoins de sa foiblesse,
 Ni sa propre délicatesse

Ne purent arrêter ce premier mouvement.
 Tircis, avec empressement,
 Releve, embrasse sa maîtresse.

L'Amour dans ce moment prend son vol vers les
 Cieux;

Et l'on offre, au lieu de victime,
 Les cœurs des deux Amans au Dieu qui les anime,
 Et l'hymen sur le champ en vient serrer les nœuds.

Aux vœux de votre époux donnez-vous toute
entière,

Adorable & jeune Beauté ;

Loin de vous à présent toute sévérité ;

Ce n'est plus le tems d'être fiere,

C'est assez de l'avoir été.

Et vous, Berger tendre & fidèle,

Oubliez, au milieu de vos contentemens ;

Ce que vous a coûté le cœur de cette Belle.

L'on ne peut mériter, par trop d'empressement ;

Le rang que vous tenez près d'elle.

Mais n'allez pas croire tous deux

Que dans l'hymen les soucis & les craintes

Donnent, comme en amour, quelque ardeur à vos
feux.

Sçachez qu'on cesse d'être heureux

Dès les moindres sujets de plaintes.

Si vous voulez être unis à jamais,

Que votre tendresse redouble.

A des Amans il faut un peu de trouble ;

A des Époux il faut beaucoup de paix.

Que de morale dans ce conte !

On y peut voir premièrement,

Que quand on aime constamment

Il n'est rien que l'on ne surmonte.

On y voit la foiblesse & la légèreté,

Les compagnes inséparables

Du sexe à qui les Dieux donnerent la beauté,

Comme un poison fatal qui nous rend misérables,

Mais l'on y voit en même tems ;
 Qu'après avoir long-tems porté des chaînes ;
 Lorsque l'Amour nous rend contens ,
 Un seul moment peut payer bien des peinès.

A U T R E .

Origine du flux & reflux de la Garonne.

LORSQUE l'Onde en partage échet
 Au frere du grand Dieu qui tonne ,
 L'avènement à la Coutonne
 De ce nouveau Monarque fut
 Publié par-tout , & fallut
 Que chaque Dieu-fleuve , en personne ;
 Allât lui porter son tribut.
 Dans ce rencontre la Garonne
 Entre tous les autres parut ;
 Mais si brusque & si fanfaronne ,
 Que sa démarche lui déplut ;
 Et le puissant Dieu résolut
 De châtier cette Gasconne
 Par quelque signalé rebut :
 De fait , il en fit peu de cas.
 Quand elle lui vint rendre hommage ;
 Il se renfroigna le visage ,
 Et la traita du haut en bas :
 Mais elle , au lieu de l'appaïser ,
 Ayant pris soin d'apprivoïser ,
 Avec la puissante Dordogne ,

Mille autres fleuves de Gascogne,
 Sembla le vouloir offenser;
 Lui d'une orgueilleuse maniere,
 Comme il a l'humeur fort altiere,
 Amèrement s'en courrouça;
 Et, d'une mine froide & fiere,
 Deux fois si loin la repoussa,
 Que cette insolente Riviere
 Toutes les deux fois rebroussa
 Plus de six heures en arriere.
 Bien qu'au vrai cette téméraire
 Se fût attiré sur les bras
 Un peu follement cette affaire;
 Les grands Fleuves ne crurent pas
 Devoir, en un tel embarras,
 Se séparer de leur confrere,
 Ni l'abandonner : au contraire,
 Ils en murmurèrent tout bas,
 Accusant le Roi trop sévere;
 Mais lui, branlant ses cheveux blancs
 Tous dégouttans de l'Onde amere :
 Taisez-vous, dit-il, insolens,
 Ou vous sçauvez, en peu de tems,
 Ce que peut Neptune en colere.
 Sur le champ, au lieu de se taire,
 Plus haut encore on murmura.
 Le Dieu lors en furie entra,
 Son trident par trois fois ferra,
 Et, trois fois par le Styx jura :
 Quoi donc : ici l'on osera

Dire hardiment ce qu'on voudra ?
 Chaque petit Dieu glosera
 Sur ce que Neptune fera ?
Per Dio, quæsto non fara,
 Chacun d'eux s'en repentira,
 Et pareil traitement aura ;
 Car deux fois par jour on verra
 Qu'à sa source on retournera ;
 Mais plus loin que pas un ira
 Celui, qui, pour son malheur, a
 Causé tout ce désordre-là ;
 Et cet exemple durera
 Tant que Neptune régnera.
 A ce Dieu du moite élément
 Ces rebelles alors se soumirent,
 Et, quoique grondans, obéirent
 Par force à ce commandement.

CHAPELLE.

AUTRE.

DÉMOCRITE ET LES ABDÉRITAINS.

QUE j'ai toujours haï les pensers du Vulgaire !
 Qu'il me semble profane, injuste & téméraire,
 Mettant de faux milieux entre la chose & lui,
 Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !
 Le Maître d'Épicure en fit l'apprentissage.
 Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi ?
 Aucun n'est Prophete chez soi.

Ces gens étoient les fous ; Démocrite le sage.
 L'erreur alla si loin , qu'Abdere députa
 Vers Hippocrate , & l'invita
 Par lettres & par ambassade
 A venir rétablir la raison du malade.
 Notre Concitoyen , disoient-ils , en pleurant ,
 Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.
 Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant.
 Aucun nombre , dit-il , les Mondes ne limite :
 Peut-être même ils sont remplis
 De Démocrites infinis.
 Non content de ce songe , il y joint les atômes ;
 Enfans d'un cerveau creux , invisibles fantômes ;
 Et , mesurant les Cieux , sans bouger d'ici-bas ,
 Il connoît l'Univers , & ne se connoît pas.
 Un tems fut qu'il sçavoit accorder les débats ;
 Maintenant il parle à lui-même.
 Venez , divin Mortel , sa folie est extrême.
 Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens :
 Cependant il partit ; & voyez , je vous prie ,
 Quelles rencontres dans la vie
 Le Sort cause : Hippocrate arriva dans le tems
 Que celui qu'on disoit n'avoir raison ni sens ,
 Cherchoit dans l'homme & dans la bête
 Quel siège a la raison , soit le cœur , soit la tête.
 Sous un ombrage épais , assis près d'un ruisseau ,
 Les labyrinthes du cerveau
 L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume ;
 Et ne vit presque pas son ami s'avancer ,
 Attaché , selon sa coutume.

Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser.
Le Sage est ménager du tems & des paroles.

Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme & sur l'esprit,

 Ils tomberent sur la Morale.

 Il n'est pas besoin que j'étaie

 Tout ce que l'un & l'autre dit.

 Le récit précédent suffit

Pour montrer que le peuple est juge récusable.

 En quel sens est donc véritable

 Ce que j'ai lu dans certain lieu,

 Que sa voix est la voix de Dieu ?

LA FONTAINE.

A U T R E.

SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL.

JADIS certain Mogol vit en songe un Vizir
Aux champs Elysiens, possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée ;

Le même songeur vit, en autre une contrée,

 Un Hermite entouré de feux,

Qui touchoit de pitié même les malheureux.

Le cas parut étrange & contre l'ordinaire :

Minos, en ces deux morts, sembloit s'être mépris.

Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.

Dans ce songe pource qu'il soupçonnoit du mystère,

 Il se fit expliquer l'affaire.

L'Interprete lui dit : Ne vous étonnez point :

 Votre

Votre songe a du sens ; & si j'ai sur ce point
 Acquis tant soit peu d'habitude ,
 C'est un avis des Dieux. Pendant l'humain séjour
 Ce Vizir quelquefois cherchoit la solitude ;
 Cet Hermite aux Vizirs alloit faire sa cour.

Si j'osois ajoûter au mot de l'Interprete ,
 J'inspirerois ici l'amour de la retraite ;
 Elle offre à ses amans des biens sans embarras ;
 Biens purs , présens du Ciel , qui naissent sous les
 pas.

Solitude , où je trouve une douceur secrette ;
 Lieux que j'aimai toujours , ne pourrai-je jamais ;
 Loin du monde & du bruit , goûter l'ombre & le
 frais ?

Oh ! qui m'arrêtera sous vous , sombres asyles ?
 Quand pourront les neuf Sœurs , loin des Cours
 & des Villes ,

M'occuper tout entier , & m'apprendre des Cieux
 Les divins mouvemens inconnus à nos yeux ,
 Les noms & les vertus de ces clartés errantes ,
 Par qui sont nos destins & nos mœurs différentes ?
 Que si je ne suis né pour de si grands projets ,
 Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux
 objets !

Que je peigne en mes Vers quelque rive fleurie !
 La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie ;
 Je ne dormirai point sous les riches lambris ;
 Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?

En est-il moins profond, & moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.

Quand le moment viendra d'aller trouver les
morts,

J'aurai vécu sans soin, & mourrai sans remords.

LA FONTAINE.

AUTRE.

LE PAYSAN DU DANUBE.

IL ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.

Jadis l'erreur du Souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance.
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope, & certain Paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
Nous a fait un portrait fidèle.
On connoît les premiers ; quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffue ;
Toute sa personne velue
Représentoit un ours, mais un ours mal léché.
Sous un sourcil épais, il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse levre,
Portoit fayon de poil de chevre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme, ainsi bâti, fut député des Villes

Que lave le Danube : il n'étoit point d'afyle

Où l'avarice des Romains

Ne pénétrât alors, & ne portât les mains.

Le Député vint donc, & fit cette harangue :

Romains, & vous Sénat, assis pour m'écouter ;

Je supplie, avant tout, les Dieux de m'assister ;

Veillent les Immortels, conducteurs de ma langue,

Que je ne dise rien qui doive être repris.

Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits ;

Que tout mal & toute injustice :

Faute d'y recourir, on viole leurs loix.

Témoins nous que punit la Romaine avarice :

Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,

L'instrument de notre supplice.

Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour

Ne transporte chez vous les pleurs & la misère ;

Et, mettant en nos mains, par un juste retour,

Les armes dont se sert sa vengeance sévère,

Il ne vous fasse, en sa colere,

Nos esclaves à votre tour.

Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die

En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ?

Quel droit vous a rendus maîtres de l'Univers ?

Pourquoi venir troubler une innocente vie ?

Nous cultivions en paix d'heureux champs ; & nos mains

Étoient propres aux arts, ainsi qu'au labourage,

Qu'avez-vous appris aux Germains ?
 Ils ont l'adresse & le courage :
 S'ils avoient eu l'avidité,
 Comme vous, & la violence,
 Peut être, en votre place, ils auroient la puissance ;
 Et sçauroient en user sans inhumanité.
 Celle que vos Prêteurs ont sur nous exercée,
 N'entre qu'à peine en la pensée.
 La majesté de vos Autels,
 Elle-même en est offensée ;
 Car sçachez que les Immortels
 Ont les regards sur nous. Graces à vos exemples ;
 Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
 De mépris d'eux & de leurs Temples,
 D'avarice qui va jusques à la fureur.
 Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de
 Rome :
 La terre & le travail de l'homme
 Font, pour les affouvir, des efforts superflus.
 Retirez-les ; on ne veut plus
 Cultiver pour eux les campagnes.
 Nous quittons les Cités, nous fuyons aux mon-
 tagnes ;
 Nous laissons nos cheres compagnes :
 Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
 Découragés de mettre au jour des malheureux,
 Et de peupler, pour Rome, un pays qu'elle
 opprime.
 Quant à nos enfans déjà nés,
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :

Vos Prêteurs, au malheur nous font joindre le crime.

Retirez-les ; ils ne nous apprendront

Que la mollesse & que le vice.

Les Germains, comme eux deviendront

Gens de rapine & d'avarice.

C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.

N'a-t-on point de présent à faire ?

Point de pourpre à donner ? C'est en vain qu'on espere

Quelque refuge aux loix : encor leur ministere

A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort

Doit commencer à vous déplaire.

Je finis. Punissez de mort

Une plainte un peu trop sincere.

A ces mots, il se couche ; & chacun étonné

Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence

Du Sauvage ainsi prosterné.

On le créa Patrice ; & ce fut la vengeance

Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit

D'autres Prêteurs ; & par écrit

Le Sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,

Pour servir de modele aux parleurs à venir.

On ne sçut pas long-tems à Rome

Cette éloquence entretenir.

LA FONTAINE.



A U T R E.

LES COMPAGNONS D'ULYSSE.

LES Compagnons d'Ulyffe abordent au rivage
 Où la fille du Dieu du jour,
 Circé, tenoit alors sa Cour.
 Elle leur fit prendre un breuvage
 Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
 Dabord ils perdent la raison :
 Quelques momens après, leur corps & leur
 visage
 Prennent l'air & les traits d'animaux différens.
 Les voilà devenus ours, lions, éléphans ;
 Les uns sous une masse énorme,
 Les autres sous une autre forme :
 Il s'en vit de petits, *exemplum ut Talpa* ;
 Le seul Ulyffe en échappa.
 Il sçut se défier de la liqueur traîtresse.
 Comme il joignoit à la sagesse
 La mine d'un Héros & le doux entretien,
 Il fit tant, que l'Enchanteresse
 Prit un autre poison peu différent du sien.
 Une Déesse dit tout ce qu'elle a dans l'ame :
 Celle-ci déclara sa flamme.
 Ulyffe étoit trop fin pour ne pas profiter
 D'une pareille conjoncture :
 Il obtint qu'on rendroit à ses Grecs leur figure.
 Mais l voudront-ils bien, dit la Nymphe, ac-
 cepter ?

Allez le proposer de ce pas à la troupe.

Ulysse y court, & dit : L'empoisonneuse coupe
A son remede encore, & je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?

On vous rend déjà la parole.

Le lion dit, pensant rugir,

Je n'ai pas la tête si folle :

Moi, renoncer aux dons que je viens d'acquérir !
J'ai griffe & dent, & mets en pièce qui m'attaque :
Je suis Roi ; deviendrai-je un Citadin d'Ithaque ?
Tu me rendras, peut-être, encor simple soldat ?
Je ne veux point changer d'état.

Ulysse, du lion court à l'ours : Eh ! mon frere,
Comme te voilà fait ! Je t'ai vu si joli.

Ah ! vraiment, nous y voici,

Reprit l'ours à sa maniere ;

Comme me voilà fait ! Comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?

Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.
Te déplais-je ? Va-t'en, fuis ta route & me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;

Et te dis, tout net & tout plat,

Je ne veux point changer d'état.

Le Prince Grec au loup va proposer l'affaire :

Il lui dit, au hazard d'un semblable refus,

Camarade, je suis confus,

Qu'une jeune & belle Bergere

Conte aux Échos les appetits gloutons

Qui t'ont fait manger ses moutons.

Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :

Tu menois une honnête vie.

Quitte ces bois & redeviens,

Au lieu de loup, homme de bien.

En est-il ? dit le loup : pour moi je n'en vois guère.

Tu t'en viens me traiter de bête carnacière ;

Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, fans moi,

Mangé ces animaux que plaint tout le village ?

Si j'étois homme, par ta foi,

Aimerois-je moins le carnage ?

Pour un mot, quelquefois, vous vous étranglez tous :

Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?

Tout bien considéré, je te soutiens en somme,

Que, scélérat pour scélérat,

Il vaut mieux être un loup qu'un homme :

Je ne veux point changer d'état.

Ulyffe fit à tous une même semonce :

Chacun d'eux fit même réponse,

Autant le grand que le petit.

La liberté, les bois, suivre leur appétit,

C'étoit leurs délices suprêmes :

Tous renonçoient au lot des belles actions.

Ils croyoient s'affranchir, suivant leurs passions ;

Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

LA FONTAINE.



A U T R E.

LE PHILOSOPHE SCYTHE.

UN Philosophe austère, & né dans la Scythie,
 Se proposant de suivre une plus douce vie,
 Voyagea chez les Grecs, & vit en certains lieux
 Un Sage, assez semblable au Vieillard de Virgile,
 Homme égalant les Rois, homme approchant
 des Dieux;

Et, comme ces derniers, faisoit & tranquille.
 Son bonheur consistoit aux beautés d'un jardin.
 Le Scythe l'y trouva, qui, la serpe à la main,
 De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
 Ébranchoit, émondoit, ôtoit ceci, eela,

Corrigeant par-tout la nature
 Excessive à payer ses soins avec usure.

Le Scythe alors lui demanda :
 Pourquoi cette ruine ? Étoit-il d'homme sage
 De mutiler ainsi ces pauvres habitans ?
 Quittez-moi votre serpe, instrument de dom-
 mage :

Laissez agir la faux du Temps :
 Ils iront assez tôt border le noir rivage.

J'ôte le superflu, dit l'autre ; & l'abbatant ;
 Le reste en profite d'autant.

Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
 Prend la serpe à son tour, coupe & taille à toute
 heure :

Conseille à ses voisins , prescrit à ses amis

Un universel abbatis.

Il ôte de chez lui les branches les plus belles ;

Il tronque son verger , contre toute raison ,

Sans observer tems ni saison ,

Lunes ni vieilles ni nouvelles.

Tout languit & tout meurt. Ce Scythe exprime
bien

Un indiscret Stoïcien :

Celui-ci retranche de l'ame

Desirs & passions , le bon & le mauvais ,

Jusqu'aux plus innocens souhaits.

Contre de telles gens , quant à moi , je réclame.

Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort.

Ils font cesser de vivre , avant que l'on soit mort.

LA FONTAINE.

A U T R E.

DAPHNIS ET ALCIMADURE.

A Madame de la Mésangere.

A I M A B L E fille d'une mere ,

A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour ,

Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous
plaire ,

Et quelques-uns encor que vous garde l'amour ;

Je ne puis , qu'en cette Préface ,

Je ne partage entre elle & vous.

Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse ,

Et que j'ai le secret de rendre exquis & doux.

Je vous dirai donc Mais tout dire,
 Ce seroit trop ; il faut choisir,
 Ménageant ma voix & ma lyre,
 Qui bientôt vont manquer de force & de loisir.
 Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
 Ces nobles sentimens, ces graces, cet esprit :
 Vous n'aurez en cela ni Maître ni Maîtresse,
 Sans celle dont sur vous l'éloge rejailloit.
 Gardez d'environner ces roses
 De trop d'épines, si jamais
 L'Amour vous dit les mêmes choses :
 Il les dit mieux que je ne fais :
 Aussi sçait-il punir ceux qui ferment l'oreille
 A ses conseils ; vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
 Méprisoit de ce Dieu le souverain pouvoir ;
 On l'appelloit Alcimadure :
 Eïer & farouche objet, toujours courant aux bois,
 Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
 Et ne connoissant autres loix
 Que son caprice : au reste, égalant les plus belles,
 Et surpassant les plus cruelles,
 N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs ;
 Qu'elle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs ?
 Le jeune & beau Daphnis, Berger de noble race,
 L'aima pour son malheur : jamais la moindre grace,
 Ni le moindre regard, le moindre mot enfin
 Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain,
 Las de continuer une poursuite vaine,

Il ne songea plus qu'à mourir ;
 Le désespoir le fit courir
 A la porte de l'inhumaine.
 Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;
 On ne daigna lui faire ouvrir
 Cette maison fatale , où , parmi ses compagnes ,
 L'ingrate , pour le jour de sa nativité ,
 Joignoit aux fleurs de sa beauté
 Les trésors des jardins & des vertes campagnes.
 J'espérois , cria-t-il , expirer à vos yeux ;
 Mais je vous suis trop odieux ,
 Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste ,
 Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
 Mon pere , après ma mort , & je l'en ai chargé ,
 Doit mettre à vos pieds l'héritage
 Que votre cœur a négligé ;
 Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage ,
 Tous mes troupeaux avec mon chien ;
 Et que du reste de mon bien
 Mes Compagnons fondent un Temple ,
 Où votre image se contemple ,
 Renouvellant de fleurs l'autel à tout moment ;
 J'aurai , près de ce Temple , un simple monument ;
 On gravera sur la bordure :
*Daphnis mourut d'amour ; Passant , arrête-toi :
 Pleure ; & dis : Celui-ci succomba sous la loi
 De la cruelle Alcimadure.*
 A ces mots , par la Parque il se sentit atteint :
 Il auroit poursuivi ; la douleur le prévint.
 Son ingrante sortit triomphante & parée ;

On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment,
 Pour donner quelques pleurs au sort de son Amant.
 Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
 Menant, dès ce soir même, au mépris de ses loix;
 Ses compagnes danser autour de sa statue.
 Le Dieu tomba sur elle, & l'accabla du poids.

Une voix sortit de la nue;

Écho redit ces mots dans les airs éperdus :

Que tout aime à présent ; l'insensible n'est plus.

Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue,

Frémit, & s'étonna, la voyant accourir :

Tout l'Erebe entendit cette belle homicide.

S'excuser au Berger qui ne daigna l'ouïr,

Non plus qu'Ajax Ulyffe, & Didon son perfide.

LA FONTAINE.

AUTRE.

L'Imagination & le Bonheur.

L'IMAGINATION, amante du Bonheur,
 Sans cesse le desire & sans cesse l'appelle :
 Mais, sur elle il exerce une extrême rigueur ;
 Et fait pour ses desirs, il est peu fait pour elle.
 Dans sa tendre jeunesse elle alla le chercher
 Jusques dans l'amoureux empire ;
 Mais lorsque du bonheur elle crut approcher,
 Le soupçon, le jaloux martyr,
 Sa délicatesse encor pire

Soudain à ses transports le vinrent arracher.

Dans une âge plus mûr, du même objet charmée ;

Au palais de l'ambition

Elle crut satisfaire encor sa passion ;

Mais elle n'y trouva qu'une ombre, une fumée,

Fantôme du bonheur, & pure illusion.

Enfin dans le pays qu'habite la richesse,

Séjour agréable & charmant,

Elle va demander son fugitif Amant ;

Elle y vit l'Abondance, elle y vit la Mollesse

Avec le Plaisir enchanteur ;

Il n'y manquoit que le Bonheur.

La voilà donc encor qui cherche & se promene.

Lasse des grands chemins, elle trouve à l'écart

Un sentier peu battu qu'on découvroit à peine.

Une Beauté simple & sans art,

Du lieu presque désert étoit la souveraine ;

C'étoit la Piété. Là, notre Amante en pleurs

Lui raconta son aventure :

Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs ;

Vous verrez le Bonheur ; c'est moi qui vous l'assure,

Lui dit la fille sainte : il faut, pour l'attirer,

Demeurer avec moi, s'il se peut, sans l'attendre,

Sans le chercher, au moins sans trop le désirer :

Il arrive aussi-tôt qu'on cesse d'y prétendre,

Ou que dans sa recherche on sçait se modérer.

L'Imagination à l'avis sçut se rendre ;

Le Bonheur vint sans différer.

M^{le} BERNARD.

A U T R E.

Le Rajeunissement inutile.

L'AIMABLE Déesse que l'Orient adore,
Qui préside au matin, que suivent les zéphirs,
Le croiroit-on ? la jeune Aurore
Du tendre Amour long-tems ignora les plaisirs.
Mais sur la terre enfin, du milieu de la nue,
Par un Mortel charmant ses regards attirés
Allument dans son cœur une flamme inconnue.
Momens perdus, combien vous fûtes réparés !
Toute entière à l'amour, quelle douleur profonde,
Lorsqu'au matin il falloit un moment
Remonter dans son char, pour annoncer au Monde
Des beaux jours qui n'étoient offerts qu'à son
Amant !
O jours délicieux ! plaisirs inexprimables,
Ne pouviez-vous toujours être durables ?
Tithon étoit mortel, hélas ! & ses beaux ans
N'étoient point affranchis des outrages du tems ;
Il fallut y céder. La pesante Vieillesse
Dans les bras de l'Aurore ose enfin le saisir :
Injustice du sort ! d'où vient que le plaisir
N'éternise pas la jeunesse ?
Hé quoi ! l'âge a glacé ce que j'aime le mieux ;
Disoit l'Aurore aux pleurs abandonnée.
Quel remède à ses maux ? Elle s'envole aux Cieux.
O Jupiter ! fléchis la destinée ;

Pour mon Amant je t'implore aujourd'hui.

Eh ! quel Amant ? Je possédois en lui

Tout ce qui flatte un cœur : de la Parque cruelle

Fais qu'il soit toujours respecté

Dans une jeunesse éternelle.

Eh ! qui doit mieux conduire à l'immortalité,

Que d'être charmant & fidèle ?

Ma fille , je sens vos douleurs ,

Dit le maître des Dieux ; les beaux yeux de l'Aurore

Ne doivent verser que ces pleurs ,

Enfans du doux plaisir & l'ornement de Flore.

Rendez le calme à vos esprits ;

Le printems de Tithon va revenir encore ;

Je le fais immortel ; mais sçachez à quel prix :

Le Destin a parlé ; telle est sa loi severe.

Déesse , chaque fois que Tithon obtiendra

De votre amour la preuve la plus chere ,

D'un lustre , tout-à-coup , cet Amant vieillira ;

Ainsi , de lustre en lustre , abrégeant sa carrière ,

Sa jeunesse s'éclipsera.

Tithon est immortel. Grands Dieux ! je vous

rends grace ,

S'écria-t-elle , embrassant ses genoux ;

Ce que j'aime vivra ; mon sort est assez doux.

Elle dit ; & des airs son char franchit l'espace ;

Son cœur cède au Destin, non sans quelques regrets.

Quoi ! d'éternels refus vont être désormais

De l'amour que je sens le plus fidele gage ?

Tu dois , mon cher Tithon , m'en aimer davantage ;

Tes beaux jours seront mes bienfaits ;

Je ſçaurai, malgré toi, conſerver mon ouvrage.

Elle le croit ainſi : je ne ſçais quel préſage

Me fait trembler pour le ſuccès.

O vous, dont les crayons voluptueux & ſages ;

Des myſteres ſecrets, des plus tendres amours,

Tracent modeſtement les plus vives images ;

C'eſt à votre art divin, Muſe, que j'ai recours :

Tithon va recouvrer l'éclat de ſes beaux jours ;

Il aime, il eſt aimé ; quels transports vont renaître !

O Muſe ! hélas ! dans un inſtant peut-être

J'aurai beſoin de tout votre ſecours.

Déjà le char, porté d'une vîteſſe extrême,

A ramené l'Aurore auprès de ce qu'elle aime.

A ſes premiers regards, changement fortuné,

Des ans qui l'accabloient il n'a plus la foibleſſe.

Que diſ-je ? Cet Amant à quinze ans ramené,

Brûle de nouveaux feux ; transporté d'allégreſſe,

Reprend ces agrémens que l'âge avoit ternis.

Quel retour ! Quels momens pour deux cœurs

bien unis !

Il tombe à ſes genoux. Vainement la Déeſſe

Sur le fort qui l'attend voudroit le prévenir.

Un Oracle... écoutez... elle ne peut finir ;

Par cent baiſers il l'interrompt ſans ceſſe.

Eh ! comment réſiſter long-tems,

Quand le cœur eſt d'intelligence ?

L'Amour, le tendre Amour, emporte la balance ;

Tithon obtient un luſtre, & ſe trouve à vingt ans.

Peut-être qu'à préſent vous daignerez m'entendre

Dit enfin la Déeſſe. Empreſſement trop tendre,

N'y songeons plus. Alors du sévère Destin
Elle lui déclara l'oracle trop certain.

O Dieux ! s'écria-t-il , quelle loi rigoureuse !

Quoi ! vainement je me verrois aimé
De l'objet le plus beau que l'Amour ait formé ?

Non , je consens plutôt qu'une vieilleffe affreuse . . .

Tithon , que dites-vous ? Vous me faites trembler ;

Quoi ! d'un si triste hyver la langueur douloureuse
Affoibliroit encor cette flamme amoureuse ,

Dont votre cœur recommence à brûler ?

Quand les sombres chagrins viendront vous ac-
cabler ,

Je pourrois m'imputer . . . Non , j'y suis résolue ;

L'Amour nous laisse encor ses plus sensibles biens ;

Nous passerons les jours dans ces doux entretiens ,

Où l'ame , avec transport , se montre toute nue ;

Nous aurons ces soupirs , ces aveux , ces sermens

Tant de fois répétés , & toujours plus charmans :

Assez heureux de plaire , exempts d'inquiétude ,

Nous nous verrons toujours ; nous ne ferons
qu'aimer.

Et quel bien vaut la certitude

D'inspirer tout l'amour dont on se sent charmer ?

Ainsi , mais vainement , parla la jeune Aurore :

Le dangereux Amour , avec malignité ,

Aux yeux de son Amant la rend plus belle encore ;

Et déjà dans son cœur Tithon a concerté

L'ingénieux secret de fléchir la Déesse.

Vous m'aimerez toujours , dit-il ; votre tendresse

Remplira ma félicité :

Mais quand vous ne craignez pour moi que la
vieillesse ,

Mon cœur plus délicat prévoit de plus grands maux ;

Car enfin , si le sort qui me rend la jeunesse

M'en avoit donné les défauts ,

S'il me forçoit d'être volage ,

 Votre beauté vous répond de mon cœur :

Mais je n'ai que vingt ans ; à ce dangereux âge ,

De la constance , hélas ! connoît-on le bonheur ?

Assurons , croyez-moi , le sort de notre flamme.

Je le sens bien ; un lustre à mon âge ajouté ,

Suffira pour bannir à jamais de mon ame

Ces goûts capricieux , cette légèreté

Que la Jeunesse embrasse avec tant d'imprudence.

Hé quoi ! voudriez-vous , charmante Déesse ,

 Faute d'un peu de prévoyance ,

 Exposer ma fidélité ?

O divine Raison ! que ta voix est puissante !

La Déesse se rend ; & comment résister ?

 Déjà son ame impatiente ,

De tes sages conseils brûle de profiter :

Que leur pouvoir est doux ! L'amoureuse Déesse

Ne cherche , ne ressent que cette tendre ivresse

 Qui la rend toute à son Amant.

Quel bonheur de combler les vœux de ce qu'on

 aime ,

 Quand on croit , par ce bonheur même ,

 Se l'attacher plus tendrement !

Que j'aime à voir Tithon ! Avec combien de zèle

Il se livre au plaisir qui le rendra fidèle !

D'un Amant délicat dignes emportemens !
 Dans l'espoir d'acquérir une foi plus constante ,
 Il profite si bien de ces heureux momens ,

Que de vingt ans il passe jusqu'à trente.

Hé bien ! tendres Amans , vous voilà rassurés ;
 Vos vœux sont-ils remplis ? Hélas ! peuvent-ils
 l'être ?

D'un bonheur qu'on n'a point goûté
 On se prive aisément ; mais en est-on le maître ;
 Lorsqu'on en a senti toute la volupté ?

Bientôt les craintes disparoissent ,
 Les desirs plus ardens renaissent ;
 Après mille combats , à céder quelquefois
 La seule pitié l'autorise.

C'est par excès d'amour , qu'à l'ombre de ces bois
 La Déesse se rend ; ici c'est par surprise ;
 L'Amour couvrant leurs vœux de voiles séduifans ,
 Semble éloigner leur destinée.

Tithon ainsi , dans la même journée ,
 Se retrouve à quatre-vingts ans.

La Déesse est en pleurs. Séchez , dit-il , vos larmes ;
 J'ai vu de mon printems s'évanouir les charmes ;
 J'en regrette la perte , & ne m'en repens pas :
 Ce que j'eus de beaux jours , du moins , char-
 mante Aurore ,

Je les ai passés dans vos bras.
 Rendez-les moi , grands Dieux , pour les reperdre
 encore.

Ainsi vieillit Tithon. Quelle injustice , hélas !
 D'avancer ainsi sa vieillesse !

Eh comment ! quand on plaît, contraindre ses desirs ?

Otez-en de si doux plaisirs,
Je donne pour rien la jeunesse.

MONCRIF.

AUTRE.

Le Mérite & la Fortune.

LE Mérite, cadet de fort bonne maison ;
Et l'Infante Fortune, opulente héritière,
Par les liens d'hymen furent unis, dit-on :

Au bon vieux tems c'étoit-là la maniere.

Entr'eux point de débat, point de dissension ;

Il n'étoit bruit par-tout que de leur union.

Jamais on ne voyoit Fortune sans Mérite ;

Mérite sans Fortune étoit cas surprenant :

C'étoit même chose illicite.

La mode, hélas ! n'en est plus maintenant.

Tant pis ; car, après tout, l'hymen étoit sortable ;

L'époux étoit bien fait, insinuant, aimable ;

L'épouse avoit de grands attraits,

Et du comptant : que faut-il davantage ?

Comptant, lui seul, tient lieu des plus beaux traits.

Au demeurant l'humeur un peu volage,

C'étoit le seul défaut dont on pût la taxer ;

Mais Mérite, fin personnage,

Mieux que tout autre avoit sçu la fixer.

Pour un cadet une telle alliance
 Devoit fans doute avoir de grands appas ;
 Si de tout bien la jouissance
 A la longue n'ennuyoit pas.
 Chez ce couple charmant accouroient à toute heure
 Gens de toute condition :
 L'intérêt joint à l'inclination
 Les attiroit à leur demeure ,
 D'où l'on ne fortoit point fans admiration.
 Mérite , beau difeur , enchantoit tout le monde ;
 C'étoit lui qu'on louoit ; Fortune n'étoit rien.
 Cependant c'étoit de fon bien
 Qu'il faisoit largesse à la ronde ;
 Largesse à qui , tout bien compté ,
 Il devoit le bonheur de se voir tant vanté.
 Devenu fier de cette préférence ,
 Il croit Fortune indigne de son cœur.
 Pour elle plus d'égard , de soin , de déférence ;
 C'étoit mépris , c'étoit hauteur ,
 Même ne regardoit fouvent la pauvre Infante ,
 Que comme il auroit fait sa très-humble fervante.
 Qu'on juge si ce trait dut bien fort la piquer.
 Elle étoit femme , elle étoit méprifée ;
 Pour moins , l'on pourroit se choquer.
 Elle en fut si scandalifée ,
 Que , sur le champ , fans dire adieu ,
 Elle délogea dudit lieu.
 Vous jugez bien qu'elle trouva retraite :
 Gens d'affaires , tous des premiers ,
 La recueillirent volontiers ,

J'oublois qu'en partant elle fit maison nette,
Laisant au Mérite, pour bien,
Ou peu de chose, ou même rien.

Ce coup ne le toucha que de la bonne sorte;
Qu'y perdoit-il? Un assez foible appui;
Sans elle il comptoit bien de retenir chez lui
Des Courtisans la flateuse cohorte.

Il se trompa: hors quelques vrais amis,
Tout jusqu'aux gens de bien déserta du logis;
Du côté de Fortune, & des Sots & des Sages
On vit tourner tous les hommages.

Ce n'est pas tout; il se voit à son tour
Réduit à lui faire sa cour.

Cette vengeance a pour elle des charmes;
On sçait assez que pareil incident

Pour tout vindicatif est un morceau friand.

Mérite, de dépit, en verse maintes larmes;

Mais ses soupirs sont superflus:

A la porte on le laisse à loisir se morfondre:

Pour achever même de le confondre,

Il voit le Crime admis, & lui seul est exclus.

BENOIT, Jésuite.

A U T R E.

Pigmalion.

ÉLEVE d'Apollon, & favori des Belles;

Entre les Arts & les Amours,

L'heureux Pigmalion partageoit ses beaux jours;

Comblé d'honneurs nouveaux & de faveurs nou-
velles.

Sous son ciseau voluptueux
 Une Vénus venoit d'éclorre ;
 Celle qu'à Paphos on adore ,
 Peut-être des humains méritoit moins les vœux.
 L'Artiste , en la formant , se rappelloit l'image
 Des beautés qui l'avoient charmé ;
 Ce que son cœur avoit aimé ,
 Il l'exprimoit dans son ouvrage.
 Mon art , dit-il , a rassemblé
 Des trésors qu'en cent lieux l'Amour voulut
 répandre.
 Que leur accord me plaît ! Et que j'ai bien sçu
 rendre
 La jambe de Doris , & la gorge d'Eglé !
 J'adorois dans Philis cette taille légère !
 Que j'exprime avec vérité
 Toutes les graces de Glycère !
 Jamais fixé , toujours flatté ,
 Sur les moindres détails il promene sa vue
 L'amour-propre & la volupté
 Le ramenant sans cesse aux pieds de la statue.
 En vain , pour s'occuper d'un ouvrage nouveau ,
 Il voudroit s'éloigner de l'objet qui l'enchanté ,
 Il s'excite au travail ; mais sa main languissante
 S'arrête , tombe , & laisse échapper son ciseau.
 Il quitte la statue ; il revient auprès d'elle ;
 Il la revoit ; elle est encore plus belle.
 Si ce marbre , dit-il , pouvoit être animé ,
 Qu'avec plaisir je lui rendrois hommage !
 Je l'instruirois à faire usage

D'un cœur qui n'auroit point aimé.

Il faut aimer ; il m'aimeroit peut-être ;

Il devoit son bonheur à mon art , à mes feux :

Avec l'art d'en jouir , il me devoit son être ;

Il ignoreroit tout ; mais son cœur & mes yeux

Lui feroient bientôt tout connoître.

Amour , sur ce marbre enchanteur ,

Répands la flamme la plus pure ;

D'une Beauté nouvelle enrichis la Nature ;

A tant d'attraits tu dois un cœur.

Il embrasse , à ces mots , le marbre qu'il adore :

Il croit avoir senti de foibles mouvemens ;

Il frémit , il observe , il voit , il doute encore :

Une timide joie agit sur tous ses sens.

Il a vu palpiter une gorge naissante ;

De transports plus fougueux cet objet le remplit ;

Il y porte une main tremblante ,

Sous ses doigts étonnés le marbre s'amollit.

Il colle sur sa bouche une bouche enflammée ;

Elle répond , dit-il , à mon emportement.

Par le plaisir la statue animée

Ouvre les yeux , & voit le jour & son amant.

Elle éprouve , sans le connoître ,

Une aveugle félicité.

Son cœur naissant est emporté

Par le bonheur d'aimer & d'être.

Son ame est sans idée , & n'a que des desirs :

Ses premiers sentimens ont été des plaisirs.

Par une caresse nouvelle

A chaque instant elle essayoit ses sens ;

Et ses plus simples mouvemens
 Sont des faveurs pour lui, sont des plaisirs pour elle.
 Ah ! ç'en est fait, dit-il, mon cœur content des
 Dieux,
 N'a rien à demander à leur bonté suprême.
 Charmes que j'ai formés, qu'anima l'Amour même,
 Le Ciel a comblé tous mes vœux,
 Vous vivez, vous m'aimez, & j'aime.

S. LAMBERT

A U T R E.

Le Solitaire & la Fortune.

UN Solitaire ennemi de la gêne,
 Et Sectateur de toute volupté
 Qui, répétée, après elle n'entraîne
 Ni le remords ni la satiété,
 Vivoit content sans embarras, ni crainte
 Avec un livre, un verre & son Aminte.
 Avint un soir qu'il entend un grand bruit,
 Gros équipage, & tout le train qui suit
 Dame Fortune. Elle-même en personne
 Frappe à sa porte, en lui criant : C'est moi.
 C'est vous? qui, vous? Ouvrez, je vous l'ordonne.
 Il n'en fit rien. Comment, dit-elle, quoi!
 Vous n'ouvrez pas? Vous refusez un gîte
 A la Fortune, & n'accourez pas vite
 La recevoir? Je ne vous connois pas,
 Répondit-il. Elle crie, elle gronde;

Le tout en vain. Allez frapper plus bas ;
 Je n'aurois pas où loger tant de monde.
 Ah ! logez-en seulement la moitié.
 Vous êtes sourd ? De grace , ayez pitié ,
 Mon cher ami , de la Magnificence
 Qui se morfond : la Grandeur , l'Opulence ,
 La Dignité , la Gloire sont ici
 Réduits hélas ! à vous crier merci.
 J'en suis fâché ; mais je ne sçais qu'y faire.
 Vous logerez tout au moins le Desir.
 Je ne sçaurois , répond le Solitaire ;
 Je n'ai qu'un lit que je garde au Plaisir.

GRECOURT

A U T R E.

Le Faucon & les Pigeons.

MAÎTRE Faucon , fier comme un Écossais ;
 Alloit en quête , en sortant de son bois :
 Il vit de loin une jeune colombe ,
 A tire d'aile , avance , plane , tombe
 Sur la pauvrette , & se met en devoir
 De la croquer. Quoi donc ? votre pouvoir
 Est votre loi , cria l'oiseau timide ?
 On est vainqueur , quand le combat décide ;
 Mais quelle gloire est-ce à votre vigueur
 De triompher de moi qui meurs de peur ?
 Allez forcer le Milan à se rendre
 Ou l'Épervier ; ils pourront se défendre.

M ij

Notre Faucon lui repond d'un ton sec :
 Défendez-vous , vous avez votre bec.
 Hélas ! mon bec n'a de force & d'adresse
 Que pour donner quelques coups de tendresse
 A mon ami. Quel est ce bel ami ?
 C'est un Pigeon sur ce toit endormi.
 Faut l'éveiller , & qu'il vienne à votre aide.
 Non , s'il vous plaît , de grace , le remede
 Seroit encor pire que n'est le mal.
 Comme ils parloient , le petit animal
 Se réveillant , vint se perdre lui-même ,
 Et bec à bec il se fait égorger.
 L'amour prudent auroit vu le danger ;
 L'amour ardent ne voit que ce qu'il aime.

GRECOURT.

A U T R E.

La Rose.

Vous voulez me cueillir , disoit la Rose en pleurs ;
 Au jeune Corylas qui l'avoit cultivée ;
 Hélas ! m'avez-vous réservée
 Au plus funeste des malheurs ?
 Voilà donc où tendoient vos perfides douceurs ?
 Par ces mots la Rose vermeille
 Croyoit convaincre Corylas ;
 Corylas détournant l'oreille ,
 Feignoit de ne l'entendre pas.
 Cent fois , poursuivoit-elle encore ;

Vous avez prévenu l'Aurore
 Pour me voir & pour m'arroser.
 Vous n'osiez même me baiser
 De crainte d'altérer l'éclat qui me colore.
 Arrêtez, cher Berger; cruel, que faites-vous?
 Arrêtez un moment: quand vous m'aurez cueillie,
 Quelques instans après vous, me verrez flétrie;
 Je perdrai les attraits dont vous êtes jaloux.
 Ainsi parloit la Rose en larmes;
 Mais ses cris furent superflus.
 Dès qu'elle fut cueillie, elle n'eut plus de charmes;
 Et Corylas ne l'aima plus.
 Amans, dans les plus dures chaînes,
 Contraignez vos brûlans desirs.
 Le comble des tendres plaisirs
 Est souvent le comble des peines.

GRECOURT.

AUTRE.

Le Coq & la Poule.

UN Coq épris d'une jeune Poulette;
 Sollicitoit la dernière faveur.
 Il étoit beau; mais la belle avoit peur
 Des mauvais tours de sa langue indiscrete.
 Tu n'auras pas satisfait ton ardeur,
 Qu'un chant joyeux, jusqu'au bout du village
 Annoncera que je ne suis pas sage.
 Ah! ne crains rien, je suis un Coq d'honneur;

M iij

On renvoya l'Oiseau chantant.
Lecteur, vous comprenez le sens de mon histoire.

FONTENELLE.

A U T R E.

Agnès & sa Mere.

AGNÈS à quatorze ans, avec naïveté ;
Demandoit un jour à sa mere :
Qu'est-ce donc que la volupté ?
Éluder de répondre en pareille matiere
N'auroit fait qu'irriter sa curiosité ;
Par ce trait de moralité
La maman se tira d'affaire.
Cette volupté-là qui vous tient en fouci ,
Ma chere enfant, n'est qu'une rose.
Ah ! dit Agnès, s'il est ainsi ,
Maman, ce n'est donc pas grand' chose ;
N'importe ; je prétends en essayer soudain :
Vite elle descend au jardin ,
Cueille à son gré la plus brillante ,
Dont l'éclat l'éblouit, & le parfum l'enchanté.
C'est peu de la placer au sein ;
Sur le chevet du lit le soir on la dépose ;
Car comment se coucher & dormir sans la rose ?
Mais, quelle est sa surprise, hélas ! à son réveil ,
Quand elle s'apperçoit que d'une fleur si belle ,
Il ne lui reste plus qu'une épine cruelle !
C'est un tour qu'on lui joue, un affront sans pareil ;

Elle court s'en plaindre à sa mere
 Qui lui répond : Point de colere ,
 Je vous ai dit la vérité ,
 Ma fille ; de la volupté
 La Rose est l'image fidelle ;
 La volupté séduit par mille & mille attraits ;
 Mais bientôt elle passe , & ne laisse après elle
 Qu'épines & regrets.

A U T R E .

Chloé & le Papillon.

Sous un ciel serein & tranquille
 Au fein d'un champêtre séjour ,
 Loin des vains plaisirs de la Ville ,
 Et loin des pièges de l'Amour ,
 Chloé naïve , jeune & belle ,
 Voyoit couler ses jours heureux ;
 Aussi beaux , aussi simples qu'elle :
 Là , dérobée à tous les yeux ,
 Par les soins d'une tendre mere ,
 Chloé , sans desirs , sans regrets ,
 Respiroit un air salulaire
 A ses mœurs , comme à ses attraits.
 Le vif éclat qui la colore
 N'est que le teint de la pudeur ;
 Son oreille n'a point encore
 Goûté le poison enchanteur
 Des soupirs , des tendres allarmes ;

Elle ignore qu'elle ait un cœur,
Et soupçonne à peine ses charmes,
Seule, dans le fond d'un bosquet,
Près du crystal d'une onde pure,
Elle assortissoit un bouquet
Pour en composer sa parure ;
La Belle, d'un air enfantin,
Comparoit avec avantage
Le lys & la rose à son teint,
Et sourioit à son image.

Un Papillon, au même instant ;
Déployoit ses ailes legeres,
Et de ses ardeurs passageres
Promenoit l'hommage inconstant ;
Tout l'attire, & rien ne l'arrête ;
Il parcourt d'un air de conquête
Tous les appas de chaque fleur :
Ici son audace indiscrete
De la timide violette
Caresse la vive fraîcheur ;
Là, du sein de la tubéreuse,
Sa témérité plus heureuse
Presse l'orgueilleuse blancheur ;
Aussi-tôt, d'une aile infidelle,
Il court à la rose nouvelle ;
Il baise son bouton naissant,
Et, toujours brillant & frivole,
Il paroît, jouit & s'envole.

Chloé voit l'insecte éclatant ;
Et sa parure étincellante

D'azur , de pourpre & de rubis ;
 Enchante ses yeux éblouis :
 Sa petite ame impatiente
 Brûle aussi-tôt de s'en saisir ;
 Dans le vif transport qui l'agite ;
 De son jeune sein qui palpite
 S'échappe son premier soupir.

Aussi légère que les Graces ,
 Du rival errant du zéphir
 Elle poursuit long-tems les traces :
 Souvent dans son vol incertain
 Il s'arrête : la Nymphe agile
 Accourt , le guette , étend la main ;
 Mais le superbe volatile
 Dans les airs s'élance soudain.
 Tour-à-tour flattée & trompée ,
 Elle fuit sa proie échappée ;
 L'infidèle se fixe enfin
 Sur la belle & pâle jonquille.
 On diroit que la tendre fleur
 Ranime , au gré de son vainqueur ,
 Le foible éclat dont elle brille :
 Du triomphe il goûte le prix :
 Chloé vole , approche , il est pris.

S'agitant , débattant de l'aîle ,
 Pour briser sa captivité :
 Rendez-moi , dit-il , à la Belle ,
 Ah ! rendez-moi la liberté ;
 Rougissez de votre victoire ;
 Qu'attendez-vous de mes liens ?

Mes aîles font toute ma gloire ;
 Quelqu'éclat , voilà tous mes biens ;
 Éblouir est ma destinée :
 Je vis sans projet , sans amour ,
 Et mon existence bornée
 N'est que l'amusement d'un jour.
 A ces mots la Nymphe ingénue
 S'attendrit pour son beau captif :
 Le trouble de son ame émue
 Favorise le fugitif :
 Il s'échappe , Chloé soupire :
 Sur les boucles de ses cheveux ,
 Balançant son vol amoureux ,
 Voici ce qu'il ose lui dire :

Seule , en ces lieux , vous respirez ;
 Chloé , la paix & l'innocence :
 Bientôt , loin des jeux de l'enfance ,
 Dans le monde vous brillerez ;
 C'est-là que vous rencontrerez
 Un être frivole , infidelle ,
 Et paré de mille couleurs ;
 Il voltige de Belle en Belle ,
 Ainsi que moi de fleurs en fleurs ;
 Ah ! si , vous laissant éblouir ,
 Vous brûlez un jour de jouir
 De cette nouvelle victoire ;
 D'une si folle ambition ,
 Chloé , quelle sera la gloire ?
 Vous aurez pris un Papillon.

BORDES.

A U T R E.

FANFAN ET COLAS.

FANFAN , gras & vermeil , & marchant sans
lisière ,

Voyoit son troisieme printems.

D'un si beau nourrisson Pérette toute fiere ;
S'en alloit à Paris le rendre à ses parens.

Pérette avoit sur sa bourrique ,

Dans deux paniers , mis Colas & Fanfan :

De la riche Cloë celui-ci fils unique ,
Alloit changer d'état , de nom , d'habillement ;
Et peut-être de caractère.

Colas , lui , n'étoit que Colas ,

Fils de Pérette & de son mari Pierre.

Il aimoit tant Fanfan , qu'il ne le quittoit pas !

Fanfan le chériffoit de même.

Ils arrivent. Cloë prend son fils dans ses bras :

Son étonnement est extrême ,

Tant il lui paroît fort , bien nourri , gros & gras :

Pérette , de ses soins , est largement payée ;

Voilà Pérette renvoyée ;

Voilà Colas que Fanfan voit partir.

Trio de pleurs. Fanfan se desespère.

Il aimoit Colas comme un frère ;

Sans Pérette & sans lui , que va-t-il devenir ?

Il fallut se quitter. On dit à la nourrice :

Quand , de votre hameau , vous viendrez à Paris ;

N'oubliez pas d'amener votre fils ;
Entendez-vous, Pérette ? On lui rendra service ;
Pérette, le cœur gros, mais plein d'un doux espoir,
De son Colas déjà croit la fortune faite.

De Fanfan cependant Cloë fait la toilette.
Le voilà dégrafé, beau, blanc, il falloit voir :

Habit moiré, toquet d'or, riche aigrette.

On dit que le frippon se voyant au miroir,

Oublia Colas & Pérette.

Je voudrois à Fanfan porter cette galette,

Dit la nourrice un jour ; Pierre, qu'en penses-tu ?

Voilà tantôt six mois que nous ne l'avons vu.

Pierre y consent ; Colas est du voyage.

Fanfan trouva (l'orgueil est de tout âge)

Pour son ami, Colas trop mal vêtu ;

Sans la galette, il l'auroit méconnu.

Pérette accompagna ce gâteau d'un fromage ;

De fruits & de raisins, doux trésors de Bacchus ;

Les présens furent bien reçus ;

Ce fut tout ; & tandis qu'elle n'est occupée

Qu'à faire éclater son amour,

Le marmot lui bat du tambour,

Traîne son chariot, fait danser sa poupée.

Quand il a bien joué, Colas dit : C'est mon tour ;

Mais Fanfan n'étoit plus son frere ;

Fanfan le trouva téméraire ;

Fanfan le repoussa d'un air fier & mutin.

Pérette alors prend Colas par la main :

Viens, lui dit-elle, avec tristesse,

Voilà Fanfan devenu grand Seigneur ;
Viens , mon fils , tu n'as plus son cœur.

L'amitié disparoît où l'égalité cesse.

AUBERT.

A U T R E .

L E M E R L E .

D'UN bois fort écarté les divers habitans ,
Animaux , la plûpart sauvages , malfaisans ,
De l'homme ignoroient l'existence.

Nos semblables jamais ne pénétrèrent là.

Un Merle en un couvent élevé dès l'enfance ,
En voyageant au loin , parvint chez ces gens-là.

Il étoit beau parleur , & sortoit d'une cage
Où Merle , de tout tems , apprit à s'énoncer

En jeune oiseau dévot & sage.

Son zèle , dans ce bois , eut de quoi s'exercer.

Éclairons , disoit-il , nos freres misérables :

Tout Merle , à ce devoir , par état engagé ,

Plus éclairé , plus saint , doit prêcher ses sem-
blables.

Un jour donc notre oiseau sur un arbre perché ,

Harangua vivement les plus considérables

D'entre ces animaux , à son gré si coupables.

Nouveau missionnaire , il suoit en prêchant,

D'abord on ne comprit son discours qu'avec peine.

Il parloit d'un Être puissant.

Qu'il nommoit Homme , ayant l'Univers pour
domaine ,

Sçachant tout, & pouvant, s'ils ne s'appriivoisoient,
Détruire par le feu toute leur race entière.

Ours , tigres , sangliers étoient là qui bâilloient :

Mais , à ce dernier trait , ils dressent la crinière.

Le Merle profitant d'un instant précieux ,

S'agite ; entre en fureur , & déploie à leurs yeux

Les grands traits de l'art oratoire :

(Eschine , en ses discours, montrait moins d'action)

On dit qu'il arracha des pleurs à l'auditoire.

Dans le bois , chacun songe à sa conversion ,

Et tremble d'encourir la vengeance de l'homme.

Sur ce nouveau Roi qu'on leur nomme ,

Au docteur Merle ils font cent questions.

L'homme est , répondoit-il , doué par la nature

De toutes les perfections.

Il a donc une belle hure ,

Dit le porc , en l'interrompant ?

Sans doute qu'il reçut une trompe en partage ;

Reprit à son tour l'éléphant.

Le tigre prétendoit qu'il devoit faire rage

Avec ses griffes & ses dents ;

Et l'ours , qu'entre ses bras il étouffoit les gens :

Les foibles s'en formoient des images pareilles ,

Et pensoient le douer d'attributs assez beaux ,

Le cerf, en lui donnant des jambes de fuseaux ;
Et l'âne, de longues oreilles.

Tout ce qui nous ressemble est parfait à nos yeux.
D'après leurs traits grossiers, leur instinct vicieux,
Ces animaux peignoient les hommes ;
Et, vils insectes que nous sommes,
A notre image aussi notre orgueil peint les Dieux.

AUBERT.

AUTRE.

LA POULE ET LES POUSSINS,
ou L'ŒIL DE MÈRE.

TELLE qu'une Beauté, par Morphée embellie,
Étale à son réveil mille agrémens nouveaux ;
Telle, pendant la nuit, la nature enrichie,
Déployoit un matin ses trésors les plus beaux.
L'or paroïssoit briller sur les rians côteaux,
L'émail au sein des fleurs que le jour fait éclore,
Le crystal dans le fond des eaux.
L'azur faisoit pâlir les roses, dont l'Aurore
Seme en habits légers les campagnes des Cieux.
Les Zéphirs, à l'envi, venoient caresser Flore.
Les Échos soupiroient les feux
De la linote & de la tourterelle.
Des faveurs de Thétis encor tout glorieux ;

Phébus sembloit répandre une clarté nouvelle ,
 Et le gazon promettre à tout Berger fidelle
 Que l'amour ce jour-là couronneroit ses vœux.
 Tout respireroit l'amour , les plaisirs & les jeux ;
 Et de l'éclat des Cieux la terre étoit si belle ,
 Que les poussins s'ennuyoient au logis.

La mere part ; & voilà les petits
 Caquetant , becquetant , s'égayant autour d'elle.
 Mais à peine ils sont dans les champs ,
 Que la poule élevant la vue ,
 Se trouble , se désole ; & , par ses cris perçans ;
 Avertit du danger sa famille éperdue.

Les poussins dispersés regrettent la maison ,
 Se blotissent , moitié parmi l'herbe menue ,
 Moitié dans les sillons creusés par la charrue ;
 Près d'une taupinée , ou derriere un buisson.
 Le passant rit , s'arrête , & condamne la mere.
 Je ne vois rien là-haut , dit l'un , de menaçant ;
 Ni moi , dit un second , & j'ai l'œil bon pourtant :
 Cette poule s'est mis en tête une chimère.

Mais un autre , à l'aide du verre ;
 Leur fait voir au sommet des Cieux ,
 D'abord , comme un point noir qui par les airs
 chemine.

Ce point , qu'ils considerent mieux ,
 Devient ensuite oiseau , puis vautour à leurs yeux.
 Mais il faut qu'à travers la brillante machine ,
 Pour en être assuré chacun d'eux l'examine :

Et du premier coup d'œil la Poule l'avoit vu.

O ! des yeux d'une mere , admirable vertu !

O tendresse inquiète & pure !

On peint l'Amour aveugle ; est-ce lui faire injure ?

Je vous laisse plaider , Amans , un tel procès.

Mais pour cet autre amour que l'on nomme Nature,

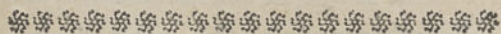
Il a plus d'yeux qu'Argus ; & ne s'endort jamais.

AUBERT.





LE
 PORTE-FEUILLE
 D'UN HOMME DE GOUT,
 O U
 L'ESPRIT
 DE NOS MEILLEURS POËTES.




LIVRE III.

ÉPITRES.

ÉPITRE

A une jeune Demoiselle.


 'AI des conseils à vous donner,
 C'en'est pas le moyen de plaire;
 Iris, on ne divertit guère,
 Quand on ne fait que raisonner.

Aussi j'aurois gardé sagement le silence,
 Ou vous n'auriez de moi que de vaines chansons,

Si je n'avois connu qu'une heureuse naissance
 Avoit dans votre cœur prévenu mes leçons.
 Souffrez donc que ces Vers aident à vous conduire
 En cet âge charmant dont vous allez jouir ;
 Assez d'autres , sans moi , voudront vous réjouir ;
 Mais peu se chargeront du soin de vous instruire.

Commencez aujourd'hui le cours
 D'une longue suite d'années.

Espérez , en croissant , d'heureuses destinées ;
 Et qu'une belle humeur anime vos beaux jours.
 Il sied mal à vingt ans d'être triste & rêveuse ;
 Mais n'accordez à vos desirs ,
 Si vous avez dessein d'être long-tems heureuse ,
 Que ce que la nature a d'innocens plaisirs.

Vous n'avez pas besoin , Iris , que je m'arrête
 A vous montrer quelle est cette sévère loi ,
 Qui vous commande d'être honnête.
 Le sang , dont vous sortez , le fera mieux que moi.

Cet ordre souverain n'admet point de dispenses ;
 Et l'honneur en est si jaloux ,
 Que , sur les moindres apparences ,
 Ce Juge rigoureux prononce contre vous.
 Fuyez dans vos discours l'enflure & la bassesse ;
 Qu'ainsi qu'en vos habits , rien n'y soit affecté ;
 Qu'une noble simplicité
 En fasse l'ornement , la grace & la richesse.

Celles dont la témérité

De termes trop sçavans pare leur éloquence,
Au lieu de montrer leur science,
Ne montrent que leur vanité.

Évitez la plaisanterie
Dont les traits médifans percent jusques au cœur.
Et, pour réjouir l'Auditeur,
Ne faites point de raillerie
Qui puisse blesser son honneur.

Si vos paroles prononcées
Sont l'image de vos pensées,
Voici, sans vous flatter d'un traitement trop doux;
Ce que des têtes bien sensées
Sur de pareils discours doivent juger de vous.

Qu'une sévère contenance
Ne condamne jamais la modeste licence
Des propos que vous entendrez.
Aux bons mots que l'on dit, joignez plutôt les
vôtres ;
Mais faites, quand vous en direz,
Que les gens que vous raillez
Puisseient rire comme les autres.

Qui souffre l'assiduité
De l'Amant qu'a fait sa beauté,
En vain auprès de lui veut passer pour cruelle ;
Un homme qui se voit d'une femme écouté,
Semble devoir espérer d'elle.

N'accoutûmez point votre cœur ;
Séduit par la vertu de l'objet qui le tente ,
A s'attendrir par la douceur
Même d'une amitié qui peut être innocente.

L'honneur dans ce commerce est fort mal assuré ;
Ne vous y laissez point surprendre ;
Un ami si sage & si tendre
Est bien plus dangereux qu'un Amant déclaré.

Je ne défends pas à la Prude
De prendre un peu de soin de ce qu'elle a d'attraits ;
Ce seroit une ingratitude
De négliger les dons que le Ciel nous a faits.

Mais si vous prétendez qu'on vous estime sage ,
Apprenez que le trop grand soin
De conserver cet avantage ,
Est un infailible témoin
Qui prouve qu'on en fait quelque galant usage.

Celui qui , sans discernement ,
Adresse à tous venans les louanges qu'il donne ,
Fait grand tort à son jugement ,
Et ne fait honneur à personne.

Mais aussi d'un cœur inhumain
N'allez point insulter aux foibleſſes des autres ;
Et que les défauts du prochain
Vous donnent seulement du dégoût pour les
vôtres,

Ne disputez jamais avec trop de chaleur ;
Mais jugeant de sang froid & du pour & du contre,
Si vous vous trompez , par malheur ,
Loin de soutenir votre erreur ,
Laissez-vous vaincre en ce rencontre ;
Et , par un beau retour , plein de sincérité ,
Revenez à la vérité ,
Qui que ce soit qui vous la montre.

Il ne faut point chercher à voir
Les intérêts cachés d'une intrigue secrète.
Quand on est curieuse , & qu'on veut tout sçavoir ;
On est sûrement indiscrette.

Si le secret vous est , malgré vous , révélé ,
Cachez-le avec un tel silence ,
Même à celui dont l'imprudéce
Vous en a fait la confiance ,
Qu'il doute quelquefois s'il vous en a parlé.

Celle qui souffre , en sa présence ,
Qu'on vante en elle des appas ,
Ou des vertus qu'elle n'a pas ,
N'est qu'une idole qu'on encense.

Une juste louange a de quoi nous charmer ;
Mais un esprit bien fait doit prendre
Bien moins de plaisir à l'entendre ,
Que de peine à la mériter.

La mode est un tyran dont rien ne nous délivre ;

A son bizarre goût il faut s'accommoder ;
 Mais sous ses folles loix étant forcé de vivre ,
 Le Sage n'est jamais le premier à la fuivre ,
 Ni le dernier à la garder.

PAVILLON.

A U T R E.

L'Amant raisonnable.

JE vous aime , Philis , & vous m'aimez aussi ;
 Que demandez-vous davantage ?
 Et pourquoi me presser ainsi
 De sceller notre foi du sceau du mariage ?
 Ah ! loin de nous en trouver mieux ,
 Bientôt à la tiédeur nos feux cédant la place ,
 Nous verrions l'hymen odieux
 Dans nos cœurs engourdis verser toute sa glace.
 L'homme né pour la liberté
 Sent révolter son cœur contre ce qui le force ;
 Et du joug bientôt dégoûté ,
 Il ne fait plus de vœux que pour un prompt divorce ;
 Laissons l'hymen aux artisans ;
 Ils savent en tirer un solide avantage.
 Une femme & plusieurs enfans
 Sont pour eux un secours dans leurs besoins pres-
 fans ,
 Et leur seul intérêt sous son joug les engage.
 Je vous dirai de bonne foi ,
 (Philis , il faut être sincère)

Que

Que l'hymen ne vaut rien ni pour vous ni pour moi.

D'abord, à votre égard, vous ne sçavez que plaie:
Tout votre patrimoine est dans votre beauté.

Vous n'avez rien; de mon côté
Mon bien est médiocre. Ainsi, que vous en semble?
Seroit-il de bon sens de nous unir ensemble?

Ah! bientôt dans un hôpital
Nous irions, vous & moi, pleurer de compagnie;
Et peu sages époux, dans un sort si fatal,
Nous reprocher, peut-être, une si triste vie.
Il est vrai qu'autrefois il fut un tems heureux,
Où le Combien a-t-il? & le Combien a-t-elle?
Étoient, par les Amans, traités de bagatelle.

Qu'on fût pour lors ou riche, ou gueux,
S'aimer, c'étoit assez pour se mettre en ménage;
Et l'Amour, toujours généreux,
Présidoit seul au mariage.

Aussi c'étoit un tems où, sans peine & sans soin,
La terre fournissoit d'une main libérale
Tout ce dont on avoit besoin.

Mais, depuis qu'il est une halle,
Où, tout au poids de l'or, & s'achete & se vend,
Une Belle en vain nous étale
Ce qu'elle peut avoir d'appas & d'agrémens.

Tant qu'on n'est que garçon & fille,
On vit comme on veut, comme on peut;
Mais, dès qu'on forme une famille,
Et que, plus vite qu'on ne veut,
Une femme un peu trop féconde

Des enfans qu'elle fait, embarrasse le monde ;
 Ah ! Philis, est-il tems de se plaindre du sort ?
 Et, trop pressé par la misere,
 Faudra-t-il qu'un malheureux pere,
 Pour mieux vivre à son aise, en souhaite la mort ?
 Non, croyez-moi, l'hymen n'est point ce que
 l'on pense.

Plusieurs, sur cette mer, s'embarquent sans biscuit ;
 Et peu songent à la dépense
 Qui le précède ou qui le suit.
 D'abord, à l'épouse future,
 Il faut, avant que de conclure,
 Envoyer de riches présens.

Et, quand on pourroit d'elle en avoir la dispense,
 On sçait que Messieurs ses parens
 N'auroient pas la même indulgence ;
 Et tout s'achete à nos dépens.

Ce n'est pas tout encor, l'habitude est formée ;
 Et, dès ce même jour, à de riches habits

La jeune épouse accoutumée,

Ne veut plus en porter qui soient de moindre prix.

De-là qu'arrive-t-il ? D'habits ainsi munie,

Peut-elle se résoudre à garder la maison,

A veiller sur ses gens, à coudre, à filer ? Non.

De compagnie en compagnie

Elle cherche à se faire voir ;

Et, dès le matin jusqu'au soir,

Promene sa magnificence.

Il faut rester, il faut jouer ;

Il faut, par cette complaisance ;

Payer cher le plaisir de s'entendre louer.
 Comment, après cela, soutenir un ménage ?
 Mettra-t-on, pour le défrayer,
 Sans fonds & sans crédit, l'un après l'autre en gage ;
 Ces meubles précieux, ces boucles, ce collier
 Que l'on doit & qu'il faut payer ?
 Que faire ? par quels artifices
 Élever des enfans, contenter des nourrices ;
 Des servantes & des laquais.
 Quoi ! la coquette enfin, par ses galanteries ;
 Et l'époux indigent par ses friponneries,
 De leur triste maison fourniront-ils aux frais ?
 Ah ! ne m'en parlez plus, tout cela m'épouvante !
 Le mieux que nous pourrons, passons nos plus
 beaux jours :
 Et, fuyant de l'hymen la charge trop pesante,
 Contentons-nous, Philis, de nous aimer toujours.

VIN.

A U T R E.

De Psyché à l'Amour.

C'EST Psyché qui t'écrit ; sa foiblesse & son âge
 Peindront mal des malheurs qu'on ne peut ex-
 primer.
 Elle n'étoit point faite à ce triste langage ;
 Elle ne sçavoit que t'aimer.

Que j'apprenne du moins quel peut être mon
 crime,

Par où j'ai mérité cet affreux châtement :
 La colère d'un Dieu doit être légitime ;
 Je ne parle plus d'un Amant.

Dans l'excès de mes maux je me redis sans cesse :
 Un desir curieux est-il un si grand mal ?
 Et qui pourroit penser qu'un excès de tendresse
 Dût un jour m'être si fatal ?

Quelque droit que la vue obtienne sur une ame ;
 J'avouerois tous les maux dont m'accablent les
 Dieux ,
 Si j'avois eu besoin , pour accroître ma flamme ,
 Du témoignage de mes yeux.

Mais j'en atteste ici cet infailible gage ,
 Ces plaisirs ignorés , digne prix de tes soins ;
 Mon cœur ni ne cherchoit à t'aimer davantage ,
 Ni ne craignoit de t'aimer moins.

Et de quoi m'eût servi de vouloir te connoître ?
 Ne suffisoit-il pas d'avoir donné ma foi ?
 Ah ! puisqu'enfin Psyché reconnoissoit un maître ,
 Ce ne pouvoit être que toi.

Mais , que voulois-je donc , & par quel soin
 étrange ,
 Moi-même ai-je détruit tant de félicité ?
 Il le faut avouer ; & mon malheur te venge
 Du crime de ma vanité.

Fière de mes soupirs, je n'étois que trop sûre
Que l'Amour seul pouvoit avoir touché mon cœur;
Et je voulois du moins jouir de ma blessure
Aux yeux d'un si puissant vainqueur.

Si, d'un autre inconnu, mon ame prévenue
Avoit pu s'abaisser à d'indignes soupirs;
Loin de la souhaiter, j'aurois craint que sa vue
Ne m'eût fait perdre mes plaisirs.

Mais toi, qu'à mes transports j'avois sçu recon-
noître,
Toi seul, digne d'un cœur qui devoit n'aimer rien;
Hé! ne devois-je pas te forcer de paroître,
Pour ton bonheur & pour le mien?

Nuit fatale, où cédant à ma tendresse extrême,
Dans les bras du sommeil mon amour te surprit?
Que vis-je? juste Ciel! c'étoit l'Amour lui-même
Que j'avois reçu dans mon lit.

Tremblante, je m'approche, & mon ame ravie
S'enivroit à longs traits.... Mais quel réveil!
grands Dieux!
Tu choisís le moment le plus doux de ma vie,
Pour fuir à jamais de mes yeux.

C'en est fait, il me quitte, il n'est plus; & ma
flamme
Le redemande encore aux lieux que j'habitois;
Lit fatal, cher témoin des transports de mon ame,
Rends-moi le Dieu que tu portois.

Hélas ! tout me trahit , tout fert mon infidelle ;
 Ce ne sont plus ces vœux autrefois prévenus ;
 Et l'ingrat , pour combler sa vengeance cruelle ,
 Me livre aux fureurs de Vénus.

J'avois bien mérité sa haine & ses allarmes ,
 Quand , pour suivre mes loix , tu désertas sa cour ;
 Mais , hélas ! devoit-elle encor punir des charmes
 Qui ne sont plus faits pour l'Amour !

En vain pour m'accabler autant que je t'adore ,
 Elle joint tous les maux que l'Enfer peut fournir ;
 Elle rougit de voir que j'aime mieux encore ,
 Que sa fureur ne sçait punir.

Je ne crains qu'un malheur , c'est qu'elle ne se
 lasse :
 Hélas ! si sa pitié m'alloit priver du jour !
 Qu'elle se venge encore , & me laisse par grace ;
 Et mes malheurs & mon amour.

Où , je chéris les maux où ta fureur me livre ;
 Puisque ton lâche cœur a pu trahir sa foi ,
 Puisqu'avec moi , cruel , tu t'es lassé de vivre ,
 Du moins que je souffre pour toi.

HAINAULT.

A U T R E.

Sur la Calomnie.

ÉCOUTEZ-MOI , respectable Émilie ,
 Vous êtes belle ; ainsi donc la moitié

Du genre humain sera votre ennemie.
Vous possédez un sublime génie,
On vous craindra. Votre tendre amitié
Est confiante ; & vous ferez trahie.
Votre vertu dans sa démarche unie ,
Simple & sans fard , n'a point sacrifié
A nos Dévots ; craignez la calomnie.
Attendez-vous , s'il vous plaît , dans la vie ,
Aux traits malins que tout fat à la Cour ,
Par passe-tems souffre & rend tour-à-tour.
La Médifance est la fille immortelle
De l'Amour-propre & de l'Oisiveté.
Ce monstre ailé paroît mâle & femelle ,
Toujours parlant , & toujours écouté.
Amusement & fléau de ce Monde ,
Elle y préside , & sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos :
Rebut du Sage , elle est l'esprit des Sots.
En ricanant , cette maigre Furie
Va de sa langue épandre les venins
Sur tous états. Mais trois fortes d'humains ,
Plus que le reste , alimens de l'envie ,
Sont exposés à sa dent de harpie :
Les beaux Esprits , les Belles & les Grands
Sont de ses traits les objets differens.
Quiconque , en France , avec éclat attire
L'œil du Public , est sûr de la fatyre.
Un bon couplet , chez ce peuple falot ,
De tout mérite est l'infailible lot.

La jeune *Æglé*, de pompons couronnée ;
 Devant un Prêtre à minuit amenée,
 Va dire un oui, d'un air tout ingénu,
 A son mari qu'elle n'a jamais vu.
 Le lendemain, en triomphe on la mène
 Au Cours, au Bal, chez Bourbon, chez la Reine ;
 Le lendemain, sans trop sçavoir comment,
 Dans tout Paris on lui donne un Amant.
 Roy la chanfonne ; & son nom, par la ville,
 Court, ajusté sur l'air d'un Vaudeville.
Æglé s'en meurt : ses cris sont superflus.
 Consolez-vous, *Æglé*, d'un tel outrage ;
 Vous pleurerez, hélas ! bien davantage,
 Lorsque de vous on ne parlera plus.
 Et nommez-moi la Beauté, je vous prie,
 De qui l'honneur fut toujours à couvert.
 Lisez-moi Bayle, à l'article Schomberg ;
 Vous y verrez que la Vierge Marie,
 Des Chanfonniers, comme une autre, a souffert ;
 Jérusalem a connu la Satyre.
 Persans, Chinois, baptisés, circoncis ;
 Prennent ses loix ; la terre est son empire.
 Mais, croyez-moi, son trône est à Paris.
 Là, tous les soirs, la troupe vagabonde
 D'un peuple oisif, appelé le Beau Monde,
 Va promener, de réduit en réduit,
 L'inquiétude & l'ennui qui le suit.
 Là font en foule antiques mijaurées,
 Jeunes oisons & bégueules tirées,

Difant des riens d'un ton de perroquet ,
 Lorgnant des Sots , & trichant au piquet.
 Blondins y font , beaucoup plus femmes qu'elles ;
 Profondément remplis de bagatelles ,
 D'un air hautain , d'une bruyante voix.
 Chantant , dansant , minaudant à la fois.
 Si , par hazard , quelque personne honnête ,
 D'un fens plus droit & d'un goût plus heureux ,
 Des bons écrits ayant meublé fa tête ,
 Leur fait l'affront de penfer à leurs yeux ;
 Tout auffi-tôt leur brillante cohue ,
 D'étonnement & de colere émue ,
 Bruyant effain de frêlons envieux ,
 Pique & poursuit cette abeille charmante ;
 Qui leur apporte , hélas ! trop imprudente ;
 Ce miel fi pur & fi peu fait pour eux.

Quant aux Héros , aux Princes , aux Ministres ;
 Sujets ufés de nos discours finiftres ;
 Qu'on m'en nomme un dans Rome & dans Paris ;
 Depuis Céfar jufqu'au jeune LOUIS ;
 De Richelieu jufqu'à l'ami d'Auguste ,
 Dont un Pasquin n'ait barbouillé le bufte.
 Ce grand Colbert , dont les foins vigilans
 Nous avoient plus enrichis , en dix ans ,
 Que les Mignons , les Catins & les Prêtres
 N'ont , en mille ans , appauvri nos ancêtres ;
 Cet homme unique , & l'auteur & l'appui
 D'une grandeur où nous n'ofions prétendre ,
 Vit tout l'État murmurer contre lui ;

Et le François osa troubler la cendre
Du Bienfaiteur qu'il révere aujourd'hui.

Lorsque LOUIS, qui, d'un esprit si ferme,
Brava la mort contre ses ennemis,
De ses grandeurs ayant subi le terme,
Vers sa Chapelle alloit à Saint-Denis;
J'ai vu son peuple aux nouveautés en proie,
Ivre de vin, de folie & de joie,
De cent couplets égayant le convoi,
Jusqu'au tombeau maudire encor son Roi.

Vous avez tous connu, comme je pense,
Ce bon Régent qui gâta tout en France:
Il étoit né pour la société,
Pour les beaux arts & pour la volupté.
Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu scrupuleux, mais de crime incapable;
Et cependant, ô mensonge! ô noirceur!
Nous avons vu la Ville & les Provinces,
Au plus aimable, au plus clément des Princes
Donner les noms. . . . Quelle absurde fureur!
Chacun les lit ces archives d'horreur,
Ces vers impurs, appelés Philippiques,
De l'imposture éternelles chroniques;
Et nul François n'est assez généreux
Pour s'élever, pour déposer contre eux.
Que le mensonge un instant vous outrage,
Tout est en feu soudain pour l'appuyer:
La vérité perce enfin le nuage,

Tout est de glace à vous justifier.

Mais voulez-vous, après ce grand exemple,
Baïsser les yeux sur de moindres objets ?
Des Souverains descendons aux Sujets :
Des beaux esprits ouvrons ici le temple,
Temple autrefois l'objet de mes souhaits,
Que de si loin Monsieur Bardin contemple ;
Et que Damis ne visita jamais.
Entrons. D'abord on voit la jalousie,
Du Dieu des Vers la fille & l'ennemie ;
Qui, sous les traits de l'Émulation,
Souffle l'Orgueil, & porte sa furie
Chez tous ces foux courtisans d'Apollon.
Voyez leur troupe, inquiète, affamée,
Se déchirant pour un peu de fumée,
Et l'un & l'autre épanchant plus de fiel
Que l'implacable & mordant Janséniste
N'en a lancé sur le fin Moliniste ;
Ou que Doucin, cet adroit Casuïste,
N'en a versé dessus Pasquier-Quesnel.
Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies ;
Cet ennemi du Public outragé,
Puni sans cesse, & jamais corrigé ;
Ce vil Rufus, que jadis votre pere
A, par pitié, tiré de la misere ;
Et qui bientôt, serpent envenimé,
Piqua le sein qui l'avoit ranimé :
Lui qui, mêlant la rage à l'impudence ;

Devant Thémis accusa l'innocence ;
 L'affreux Rufus, loin de cacher en paix
 Des jours tissus de honte & de forfaits,
 Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
 D'un feu mourant les pâles étincelles,
 Et contre moi croit rejeter l'affront
 De l'infamie écrite sur son front.
 Et que feront tous les traits satyriques ;
 Que d'un bras foible il décoche aujourd'hui ;
 Et ces ramas de larcins Marotiques,
 Moitié françois & moitié germaniques,
 Pétris d'erreurs, & de haine & d'ennui ?
 Quel est le but, l'effet, la récompense
 De ces recueils d'impure médifance ?
 Le malheureux délaissé des Humains,
 Meurt des poisons qu'ont préparés ses mains.
 Ne craignons rien de qui cherche à médire,
 En vain Boileau, dans ses sévérités,
 A de Quinaut dénigré les beautés.
 L'heureux Quinaut, vainqueur de la fatyre,
 Rit de sa haine, & marche à ses côtés.
 Moi-même, enfin, qu'une cabale inique
 Voulut noircir de son souffle caustique,
 Je sçais jouir, en dépit des cagots,
 De quelque gloire, & même du repos.

Voici le point sur lequel je me fonde :

On entre en guerre, en entrant dans le monde.
 Homme privé, vous avez vos jaloux
 Rempans dans l'ombre, inconnus comme vous,

Obscurément tourmentant voire vie.
Homme public, c'est la publique envie
Qui, contre vous, leve son front altier.
Le Coq jaloux se bat sur son fumier,
L'Aigle dans l'air, le Taureau dans la plaine;
Tel est l'état de la nature humaine.
La Jaloufie & tous ses noirs enfans
Sont au Théâtre, au Conclave, aux Couvens;
Montez au Ciel: trois Déesfes rivales
Troublent le Ciel qui rit de leurs scandales.
Que faire donc? A quel Saint recourir?
Je n'en sçais point. Il faut sçavoir souffrir.

VOLTAIRE.

AUTRE.

*A un Ministre d'État, sur l'encouragement
des Arts.*

T*oi*, qui mêlant toujours l'agréable à l'utile,
Des plaisirs aux travaux passes d'un vol agile;
Que j'aime à voir ton goût, par des soins bien-
faifans,
Encourager les Arts à ta voix renaiffans!
Sans accorder jamais d'injuste préférence,
Entre tous ces rivaux tiens toujours la balance:
De Melpomene en pleurs animes les accens,
De sa riante sœur chéris les agrémens,
Animes le pinceau, le ciseau, l'harmonie,
Et mets un compas d'or dans les mains d'Uranie.

Le véritable esprit sçait se plier à tout ;
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un seul goût.

Je plains tout esprit foible, aveugle en sa manie,
Qui, dans un seul objet, confina son génie ;
Et qui, de son idole adorateur charmé,
Veut immoler le reste au Dieu qu'il s'est formé.
Entends-tu murmurer ce sauvage Algébriste,
A la démarche lente, au teint blême, à l'œil triste ;
Qui, d'un calcul avide, à peine encore instruit,
Sçait que quatre est à deux, comme seize est à huit.
Il méprise Racine ; il insulte à Corneille ;
Lully n'a point de sons pour sa pesante oreille ;
Et Rubens, vainement, sous ses pinceaux flatteurs,
De la belle nature assortit les couleurs.
Des *xx* redoublés admirant la puissance,
Il croit que Varignon fut seul utile en France,
Et s'étonne, sur-tout, qu'inspiré par l'Amour,
Sans algèbre autrefois Quinaut charmât la Cour.

Avec non moins d'orgueil, & non moins de folie,
Un élève d'Euterpe, un enfant de Thalie,
Qui, dans ses vers pillés, nous répète aujourd'hui
Ce qu'on a dit cent fois, & toujours mieux que lui,
De sa frivole Musée admirateur unique,
Conçoit pour tout le reste un dégoût léthargique ;
Prend pour des arpenteurs Archimède & Newton,
Et voudroit mettre en vers Aristote & Platon.
Ce bœuf, qui pesamment rumine ses problèmes,
Ce papillon folâtre, ennemi des systèmes,

Sont regardés tous deux avec un ris moqueur
Par un bavard en robe , apprentif chicaneur ,
Qui , de papiers timbrés barbouilleur mercénaire ,
Vous vend pour un écu sa plume & sa colère.

Pauvres foux , vains esprits , s'ecrie avec hauteur,
Un ignorant fourré , fier du nom de Docteur ,
Venez à moi ; laissez Massillon , Bourdaloue :
Je veux vous convertir ; mais je veux qu'on me
loue.

Je divise en trois points le plus simple des cas ;
Jai, vingt ans , sans l'entendre , expliqué saint
Thomas.

Ainsi ces charlatans , de leur art idolâtres ,
Attrouper un vain peuple aux pieds de leurs
théâtres.

L'honnête-homme est plus juste : il approuve en
autrui

Les arts & les talens qu'il ne sent point en lui.

Jadis, avant que Dieu, consommant son ouvrage,
Eût, d'un souffle de vie, animé son image,
Il se plut à créer des animaux divers ;
L'aigle, au regard perçant, pour régner dans les
airs ;

Le paon, pour étaler l'iris de son plumage ;
Le courfier pour servir ; le loup pour le carnage ;
Le chien fidele & prompt ; l'âne docile & lent,
Et le taureau farouche, & l'animal bëlant ;
Le chantre des forêts, la douce tourterelle,
Qu'on a cru faussement des Amans le modèle :

L'Homme les nomma tous , & par un heureux
choix ,

Discernant leurs instincts , assigna leurs emplois.

On compte que l'époux de la célèbre Hortense
Signala plaisamment sa sainte extravagance ;

Craignant de faire un choix par sa foible raison ,

Il tiroit aux trois dés les rangs de sa maison.

Le fort , d'un postillon faisoit un secrétaire ;

Son cocher étonné devint homme d'affaire ;

Un docteur Hibernois , son très-digne aumônier ;

Rendit grace au Destin qui le fit cuisinier.

On a vu quelquefois des choix aussi bizarres.

Il est beaucoup d'emplois ; mais les talens sont
rares.

Si , dans Rome avilie , un Empereur brutal

Des faisceaux d'un Consul honora son cheval ,

Il fut cent fois moins fou , que ceux dont l'impru-
dence

Dans d'indignes mortels a mis sa confiance.

L'ignorant a porté la robe de Cujas :

La mitre a décoré des têtes de Midas ;

Et tel au gouvernail a présidé sans peine ,

Qui , la rame à la main , dut servir à la chaîne.

Le mérite est caché. Qui sçait si , de nos tems ,

Il n'est point , quoi qu'on dise , encor quelques
talens ?

Peut-être qu'un Virgile , un Cicéron sauvage

Est Chantre de Paroisse , ou Juge de village.

Le fort , aveugle roi des aveugles humains ,

Contredit la nature , & détruit ses desseins ;

Il affoiblit ses traits , les change ou les efface ;
 Tout s'arrange au hazard , & rien n'est à sa place.

VOLTAIRE.

A U T R E.

La Vie de Paris & de Versailles.

VIVONS pour nous , ma chere Rosalie ,
 Que l'amitié , que le sang qui nous lie
 Nous tienne lieu du reste des humains :
 Ils sont si fots , si dangereux , si vains !
 Ce tourbillon , qu'on appelle le Monde ,
 Est si frivole , en tant d'erreurs abonde ,
 Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas ,
 Qu'à l'étourdi qui ne le connoit pas.

Après-dîné , l'indolente Glicère
 Sort pour sortir , sans avoir rien à faire ;
 On a conduit son insipidité
 Au fond d'un char , où , montant de côté ;
 Son corps pressé gémit sous les barrières
 D'un lourd panier qui flotte aux deux portieres.
 Chez son amie au grand trot elle va ,
 Monte avec joie , & s'en repent déjà ,
 L'embrasse , & bâille , & puis lui dit : Madame ,
 J'apporte ici tout l'ennui de mon ame ;
 Joignez un peu votre inutilité
 A ce fardeau de mon oisiveté.
 Si ce ne sont ces paroles expresses ,

C'en est le sens ; quelques feintes caresses ;
Quelques propos sur le jeu , sur le tems ,
Sur un sermon , sur le prix des rubans ,
Ont épuisé leurs ames excédées ;
Elles chantoient déjà , faute d'idées ;
Dans le néant leur cœur est absorbé ,
Quand , dans la chambre , entre Monsieur l'Abbé ,
Fadé plaisant , galant escroc , & Prêtre ,
Et , du logis , pour quelques mois , le maître.
Vient à la piste un fat en manteau noir ,
Qui se rengorge & se lorgne au miroir ;
Nos deux pédans sont tous deux sûrs de plaire.
Un Officier arrive , & les fait taire ,
Prend la parole , & conte longuement
Ce qu'à Plaisance eût fait son régiment ,
Si , par malheur , on n'eût pas fait retraite.
Il vous le mene au col de la Boquette ;
A Nice , au Var , à Digne il le conduit :
Nul ne l'écoute ; & le cruel poursuit.
Arrive Iris , dévote au maintien triste ,
A l'air fournois. Un petit Janséniste ,
Tout plein d'orgueil , & de saint Augustin ,
Entre avec elle , en lui serrant la main.
D'autres oiseaux de différent plumage ,
Divers de goût , d'instinct & de ramage ,
En fautillant , font entendre à la fois
Les gazouillis de leurs confuses voix ;
Et , dans les cris de la folle cohue ,
La médifance est à peine entendue.
Ce chamaillis de cent propos croisés ,

Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme, un stupide silence,
Succède au bruit de leur impertinence :
Chacun redoute un honnête entretien ;
On veut penser, & l'on ne pense à rien.
O Roi David ! ô ressource assurée !
Viens ranimer leur langueur désœuvrée.
Grand Roi David, c'est toi dont les fixains
Fixent l'esprit & le goût des humains.
Sur un tapis, dès qu'on te voit paroître,
Noble, Bourgeois, Clerc, Prélat, Petit-Maitre ;
Femmes sur-tout, chacun met son espoir
Dans ces cartons peints de rouge & de noir ;
Leur ame vuide est du moins amusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.
De ces exploits le beau Monde occupé,
Quitte à la fin le jeu pour le soupé ;
Chaque convive en liberté déploie
A son voisin son insipide joie.
L'homme-machine, esprit qui tient du corps,
En bien mangeant, remonte ses ressorts.
Avec le sang, l'ame se renouvelle ;
Et l'estomac gouverne la cervelle.
Ciel ! quel propos ! ce pédant du Palais
Blâme la guerre, & se plaint de la paix.
Ce vieux Crésus, en sablant du Champagne,
Gémit des maux que souffre la campagne ;
Et, cousu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles surchargé.
Monsieur l'Abbé vous entame une histoire

Qu'il ne croit point, & qu'il veut faire croire.
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à son tour.
De froids bons mots, des équivoques fades,
Des quolibets & des turlupinades,
Un rire faux, que l'on prend pour gaieté,
Font le brillant de la société.
C'est donc ainsi, troupe absurde & frivole,
Que nous usons de ce tems qui s'envole;
C'est donc ainsi que nous perdons des jours
Longs pour les fots, pour qui pense, si courts.
Mais, que ferai-je ? ou fuir loin de moi-même ?
Il faut du monde ; on le condamne, on l'aime ;
On ne peut vivre avec lui, ni sans lui :
Notre ennemi le plus grand, c'est l'ennui.
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille,
Vole à la Cour, dégoûté de la Ville.
Si, dans Paris, chacun parle au hazard,
Dans cette Cour on se fait avec art ;
Et de la joie, ou fausse ou passagere,
On n'a pas même une image legere.
Heureux qui peut de son Maître approcher !
Il n'a plus rien désormais à chercher.
Mais Jupiter, au fond de l'Empirée,
Cache aux Humains sa présence adorée ;
Il n'est permis qu'à quelques demi-Dieux
D'entrer le soir au cabinet des Cieux.
Faut-il aller, confondu dans la presse,
Prier les Dieux de la seconde espece,
Qui des mortels font le mal ou le bien ?

Comment aimer des gens qui n'aiment rien ?
Et qui , portés sur ces rapides sphères
Que la Fortune agite en sens contraires ,
L'esprit troublé de ce grand mouvement ,
N'ont pas le tems d'avoir un sentiment.
A leur lever , pressez-vous pour attendre ,
Pour leur parler , sans vous en faire entendre ;
Pour obtenir , après trois ans d'oubli ,
Dans l'antichambre , un refus très-poli.

Non , dites-vous , la Cour , ni le beau Monde ,
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
Fui pour jamais ces Puissans dangereux ;
Fui les plaisirs qui sont trompeurs comme eux.
Bon Citoyen , travaille pour la France ,
Et du Public attends ta récompense.
Qui ? le Public ! ce fantôme inconstant ?
Montre à cent voix , Cerbere dévorant ,
Qui flatte & mord , qui dresse par sottise
Une statue , & par dégoût la brise ?
Tyran jaloux de quiconque le sert ,
Il profana la cendre de Colbert ;
Et prodiguant l'insolence & l'injure ,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge , il loue , il condamne au hazard
Toute vertu , tout mérite & tout art.
C'est lui qu'on vit , de critiques avide ,
Deshonorer le chef-d'œuvre d'Armide ,
Et pour Judith , Pirame & Régulus ,
Abandonner Phédre & Britannicus ;

Lui qui , dix ans , proscrit Athalie ;
 Qui , protecteur d'une scène avilie ,
 Frappant des mains , bat à tort , à travers ;
 Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers.
 Mais il revient , il répare sa honte ;
 Le tems l'éclaire , oui. Mais la mort plus prompte
 Ferme mes yeux dans ce siècle pervers ,
 En attendant que les siens soient ouverts.
 Chez nos neveux on me rendra justice ;
 Mais , moi vivant , il faut que je jouisse :
 Quand , dans la tombe , un pauvre homme est inclus ,
 Qu'importe un bruit , un nom qu'on n'entend plus ?
 L'ombre de Pope avec les Rois repose ;
 Un Peuple entier fait son apothéose ,
 Et son nom vole à l'immortalité :
 Quand il vivoit , il fut persécuté.
 Ah ! cachons-nous ; passons avec les Sages
 Le soir ferein d'un jour mêlé d'orages ;
 Et dérobons à l'œil des envieux
 Le peu de tems que nous laissent les Dieux.

VOLTAIRE.

A U T R E.

Les Vous & les Tu.

P H I L I S , qu'est devenu ce tems ;
 Où , dans un fiacre , promenée
 Sans laquais , sans ajustemens ,
 De tes graces seules ornée ;

Contente d'un mauvais soupé ,
Que tu changeois en ambroisie ,
Tu te livrois , dans ta folie ,
A l'Amant heureux & trompé ,
Qui t'avoit consacré sa vie ?
Le Ciel ne te donnoit alors ,
Pour tout rang & pour tous trésors ;
Que les agrémens de ton âge ,
Un cœur tendre , un esprit volage ,
Un fein d'albâtre & de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux ,
Hélas ! qui n'eût été fripponne ?
Tu le fus , objet gracieux ;
Et , que l'Amour me le pardonne ;
Tu sçais que je t'en aimois mieux.

Ah ! Madame , que votre vie ,
D'honneur aujourd'hui si remplie ;
Diffère de ces doux instans !
Ce large Suisse à cheveux blancs ,
Qui ment sans cesse à votre porte ,
Philis , est l'image du tems ;
Il semble qu'il chasse l'escorte
Des tendres Amours & des Ris.
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfans tremblent de paroître.

Hélas ! je les ai vu jadis
Entrer chez toi par la fenêtre ;
Et se jouer dans ton taudis.

Non, Madame, tous ces tapis
 Qu'a tissu la Savonnerie,
 Ceux que les Persans ont ourdis;
 Et toute votre orfèvrerie,
 Et ces plats si chers que Germain
 A gravés de sa main divine;
 Et ces cabinets où Martin
 A surpassé l'art de la Chine;
 Vos vases Japonnois & blancs,
 Toutes ces fragiles merveilles;
 Ces deux lustres de diamans
 Qui pendent à vos deux oreilles;
 Ces riches carcans, ces colliers,
 Et cette pompe enchanteresse,
 Ne valent pas un des baisers
 Que tu donnois dans ta jeunesse.

VOLTAIRE.

A U T R E.

*Les Plaisirs du Prieuré de . . . à Mademoiselle
 de Chéré.*

O Bel objet désiré
 Du plus amoureux des hommes ?
 O mon aimable Chéré,
 Que n'êtes-vous où nous sommes !
 Jamais plus juste desir
 N'anima mon cœur sincere.
 Les Belles, faites pour plaire,
 Sont faites pour le plaisir.

C'est

C'est ici le pur asyle
De ces plaisirs tant aimés ;
La paix les a renfermés
Dans ce Prieuré tranquille.
Hier il en étoit plein ,
J'en vois naître aujourd'hui mille ;
Mille y renaîtront demain.
Je ne ressens qu'un chagrin ,
C'est que le tems soit mobile ;
Et que son sable inhumain
Trace déjà le chemin
Qui nous rappelle à la Ville.

Décrirai-je les plaisirs
Que ramene chaque Aurore ;
Plus rians que les Zéphirs
Quand ils vont caresser Flore ?
Pourquoi les décrire ? hélas !
Un seul mot les rend croyables ,
Et vante assez leurs appas ;
Ils m'ont rendu supportables
Des lieux où vous n'étiez pas !
Je veux cependant les peindre
Pour occuper mon loisir ;
Y puissé-je réussir
De maniere à vous contraindre
A venir vous éclaircir
Par le propre témoignage
Des yeux qu'on y desira !
Des plaisirs , en ce cas-là ,

Parfait feroit l'assemblage :
 Les peigne alors qui pourra :

De quatre heureux personnages
 Que nous nous trouvons ici ,
 Deux sont foux , & deux sont sages :
 (Providence en tout ceci)
 Mélange qui , Dieu merci ,
 Sans relâche nous ballote
 Du compas à la Marote ,
 De la Marote au compas.
 Figurez-vous le tracas
 D'un quatrain de notre espece ;
 Et voyez courir sans cesse
 La sagesse après les rats ,
 Les rats après la sagesse ;
 Tantôt les regles en jeu ,
 Et tantôt les purs caprices.
 Voilà , quant aux gens du lieu ;
 Voici , quant à ses délices.

Sçachez que , premièrement ,
 Le Prieural Hermitage
 Confiste en un bâtiment
 Mal conçu pour l'ornement ,
 Très-bien conçu pour l'usage ;
 Tout s'y resserre ou s'étend ,
 Suivant son juste mérite :
C'est pour cela , dit l'Hermite ,
Que le Réfectoire est grand ,

Et la Chapelle petite ;
Aussi l'heureux Parasite ;
De la cave au galetas ,
Voit cette sentence écrite :
Courte Messe , & long repas.
Rien ne manque aux délicats ;
Cuisine en ragoûts féconde ,
Table où tout nectar abonde ;
Et la glaciere à deux pas ;
Les lits les meilleurs du monde ;
Plume entre bons matelas ,
Doux sommeil entre deux draps ;
Un calme dont rien n'approche ;
Jamais le moindre fracas
De carrosse , ni de cloche ;
Paix , bombance , liberté ;
Liberté sans anicroche :
L'horloge , à la vérité ,
Rarement est remonté ,
Mais souvent le tourne-broche.

Une autre félicité ;
Après *Benedicite* ,
C'est de voir par la fenêtre
De notre sale à manger ,
Cueillir , dans le potager ,
La fraise qui vient de naître ;
De voir la petite faulx
Moissonner , à notre vue ,
Là , des têtes d'artichaux ,

Ici, la tendre laitue,
 Le pourpier & l'estragon;
 Qui tout-à-l'heure en salade;
 Vont piquer, près d'un dindon,
 L'appétit le plus malade.
 Du même lieu nous voyons
 Venir l'innocence même,
 Life, qui, sur des clayons,
 Nous apporte de la crème
 Blanche un peu plus que sa main;
 Mais moins blanche que son sein,
 Et que la perle enfantine
 D'un ratelier des plus nets,
 Où ne touchèrent jamais,
 Ni Capron, ni Carmeline;
 C'est Life aussi, qui, le soir,
 En cent postures gentilles,
 Où je voudrois bien vous voir,
 Dresse & redresse nos quilles:
 Jeu tout des plus innocens,
 Où, pour aiguïser nos dents,
 Quand la faim nous abandonne,
 Nous nous exerçons du tems
 Avant que le souper sonne.
 Le quillier est dans un bois
 Qui touche à la maisonnette;
 Bois d'un beauté complete,
 Triste & charmant à la fois;
 Bois, semblable aux lieux terribles;
 Où, loin des profanes yeux,

Les Druides & leurs Dieux
Se rendoient inaccessibles
A nos crédules aïeux ;
Mais dans ces cantons paisibles ;
Et moins superstitieux ;
Bois , où l'Amour a des charmes ;
A qui l'austere pudeur
Se soumettroit sans allarmes :
Bois , où même , avec douceur ;
Dans le plus cruel malheur ,
L'Amant verseroit des larmes ;
Bois où tout , jusqu'à l'horreur ,
Pour un cœur tendre a des charmes ;
Là , dans le sein du repos ,
L'âme se perd & s'oublie :
Sa douce mélancolie
Transforme des lieux si beaux ;
Et n'y fait qu'un seul enclos
D'Amathonte & de Paphos ,
De Cithere & d'Idalie.
Jamais en effet l'Amour
Ne trouvera de séjour
Plus propre à son badinage ;
Qu'il y seroit amusé !
Car je le sçais par usage ;
Dans un quiquonce il est sage ;
Mais , plus l'endroit est sauvage ,
Plus il est apprivoisé.
Disparoissez , lieux superbes ,

Où rien ne croît au hazard ,
 Où l'arbre est enfant de l'art ,
 Où le fable , au lieu des herbes ,
 Nous attriste le regard ;
 Lieux , où la folle industrie
 Arrondit tout au ciseau ;
 Où rien aux yeux ne varie ;
 Où tout s'allonge au cordeau
 De la froide symmétrie
 Et de l'ennuyeux niveau.
 Ici, l'auguste Nature,
 Dans toute sa majesté,
 Offre une vive peinture
 De la noble liberté :
 Sublime , & toujours nouvelle ;
 Sous l'œil elle s'embellit :
 Sa variété recelle
 Une ressource éternelle
 Que jamais rien ne tarit.
 Qu'en ce point l'art est loin d'elle !
 Son chef-d'œuvre se décrit ;
 Mais la beauté naturelle
 Est au-dessus du récit.
 Sous l'épais & haut feuillage
 De ce bois qu'ont révééré
 Le tems , la hache & l'orage ;
 Je me retrace l'image
 De l'engageante Chéré.
 Ah ! qu'au fond de ce bocage
 Son aspect seroit charmant !

Quel bonheur pour son Amant !
 Que de fleurs sur son passage !
 Que de soupirs éloquens !
 Que les gages de ma flamme
 Seroient tendres & fréquens !...
 Mais , où s'égaré mon ame ?
 O bel objet ! désiré
 Du plus amoureux des hommes !
 O mon aimable Chéré !
 Que n'êtes-vous où nous sommes ?

PIRON.

A U T R E .

La Chartreuse , à M. D. D. N.

P O U R Q U O I de ma sage indolence
 Interrompez-vous l'heureux cours ?
 Soit raison , soit indifférence ,
 Dans une douce négligence ,
 Et loin des Muses pour toujours ,
 J'allois racheter en silence
 La perte de mes premiers jours.
 Transfuge des routes ingrates
 De l'infructueux Hélicon ,
 Dans les retraites des Socrates ,
 J'allois jouir de ma raison ,
 Et m'arracher , malgré moi-même ,
 Aux délicieuses erreurs
 De cet art brillant & suprême ,
 Qui , malgré ses attraits flatteurs ,

O iv

Toujours peu sûr & peu tranquille ;
 Fait de ses plus chers amateurs
 L'objet de la haine imbécille
 Des Pédans , des Prudes , des Sots ;
 Et la victime des Cagots.
 Mais votre Épître enchanteresse ,
 Pour moi trop prodigue d'encens ;
 Des douces vapeurs du Permesse ,
 Vient encore enyvrer mes sens ;
 Vainement j'abjurois la rime ,
 L'haleine legere des vents
 Emportoit mes foibles sermens ;
 Aminthe , votre goût ranime
 Mes accords & ma liberté :
 Entre Uranie & Therpsicore ,
 Je reviens m'amuser encore
 Au Pinde que j'avois quitté.
 Tel , par sa pente naturelle ,
 Par une erreur toujours nouvelle ,
 Quoi qu'il semble changer son cours ;
 Autour de la flamme infidelle
 Le Papillon revient toujours.

Vous voulez qu'en rimes legeres
 Je vous offre des traits sinceres !
 Du gîte où je suis transplanté ;
 Mais , comment faire en vérité ?
 Entouré d'objets déplorables ,
 Pourrai-je de couleurs aimables
 Egayer le sombre tableau
 De mon domicile nouveau ?

Y répandrai-je cette aisance ,
Ces sentimens , ces traits diferts ,
Et cette molle négligence
Qui , mieux que l'exacte cadence ,
Embellit les aimables Vers ?
Je ne suis plus dans ces bocages ,
Où , plein de riantes images ,
J'aimai souvent à m'égarer :
Je n'ai plus ces fleurs , ces ombrages ;
Ni vous-même pour m'inspirer.

Quand , arraché de vos rivages
Par un destin trop rigoureux ,
J'entrai dans ces manoirs sauvages ,
Dieux ! quel contraste douloureux !
Au premier aspect de ces lieux ,
Pénétré d'une horreur secrète ,
Mon cœur subitement flétri ,
Dans une surprise muette
Restait long-tems enseveli :
Quoi qu'il en soit , je vis encore ;
Et , malgré vingt sujets divers
De regrets & de tristes airs ,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces Vers :
De l'affoupissante Élégie
Je méprise trop les fadeurs ;
Phœbus me plonge en léthargie ;
Dès qu'il frédonne des langueurs.
Je cesse d'estimer Ovide ,
Quand il vient , sur de foibles tons ;

Me chanter , pleureur infipide ,
 De longues lamentations.
 Un esprit mâle & vraiment sage ,
 Dans le plus invincible ennui ,
 Dédaignant le triste avantage
 De se faire plaindre d'autrui ,
 Dans une égalité hardie
 Foule aux pieds la terre & le fort ,
 Et joint au mépris de la vie
 Un égal mépris de la mort.
 Mais sans cette âpreté stoïque ,
 Vainqueur du chagrin léthargique ,
 Par un heureux tour de penser ,
 Je sçais me faire un jeu comique
 Des peines que je vais tracer.
 Ainsi l'aimable Poësie ,
 Qui , dans le reste de la vie ,
 Porte assez peu d'utilité ,
 De l'objet le moins agréable
 Vient adoucir l'austérité ,
 Et nous sauve , au moins par la Fable ;
 Des ennuis de la vérité.
 C'est par cette vertu magique
 Du télescope poëtique
 Que je retrouve encor les ris
 Dans la lucarne infortunée ,
 Où la bizarre destinée
 Vient de m'enterrer à Paris.
 Sur cette montagne empestée ,
 Où la foule toujours crotée

De Prestolets provinciaux ,
Trote sans cause & sans repos ,
Vers ces demeures odieuses ,
Où règnent les longs argumens
Et les harangues ennuyeuses ,
Loin du séjour des agrémens :
Enfin , pour fixer votre vue ,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'Imprimeurs ,
Avec un air de conséquence ,
Donnent froidement audience
A cent faméliques Auteurs ,
Il est un édifice immense
Où , dans un loisir studieux ,
Les doctes Arts forment l'enfance
Des fils des Héros & des Dieux :
Là , du toit d'un cinquieme étage ,
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien ,
S'éleve un antre aérien ,
Un astrologique hermitage ,
Qui paroît mieux , dans le lointain ;
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.
C'est pourtant de cette guérite ;
C'est de ce céleste tombeau
Que votre ami , nouveau Stylite ,
A la lueur d'un noir flambeau ,
Penché sur un lit sans rideau ,
Dans un deshabilité d'Hermitte ,

Vous griffonne aujourd'hui sans fard ;
Et peut-être sans trop de fuite ,
Ces Vers enfilés au hazard ;
Et, tandis que pour vous je veille
Long-tems avant l'Aube vermeille ,
Empaqueté comme un Lapon ,
Cinquante rats , à mon oreille ,
Ronflent encore en faux-bourdon.
Si ma chambre est ronde ou quarrée ;
C'est ce que je ne dirai pas :
Tout ce que j'en sçais , sans compas ;
C'est que , depuis l'oblique entrée ,
Dans cette cage resserrée ,
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée ,
Près d'une gouttiere livrée
A d'interminables sabbats ,
Où l'université des chats ,
A minuit , en robe fourrée ;
Vient tenir ses bruyans états :
Une table mi-démembrée ,
Près du plus humblè des grabats ;
Six brins de paille délabrée ,
Tressés sur deux vieux échalas ;
Voilà les meubles délicats
Dont ma Chartreuse est décorée ;
Et que les freres de Borée
Bouleverfent avec fracas ,
Lorsque , sur ma niche éthérée ;
Ils préludent aux fiers combats

Qu'ils vont livrer sur vos climats ;
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimats ,
Qui versent sur chaque contrée
Les catarrhes & le trépas.
Je n'outre rien : telle est en somme
La demeure où je vis en paix ,
Concitoyen du Peuple gnome ,
Des Sylphides & des Follets ;
Telles on nous peint les tannieres
Où gisent , ainsi qu'au tombeau ,
Les Pythonisses , les Sorcieres
Dans le donjon d'un vieux château ;
Ou tel est le sublime siège ,
D'où , flanqué des trente-deux vents ,
L'Auteur de l'Almanach de Liège
Lorgne l'histoire du beau tems ,
Et fabrique , avec privilège ,
Ses astronomiques Romans.
Sur ce portrait abominable ,
On penseroit qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil.
Pour moi , qui , d'un poids équitable ,
Ai pesé des foibles mortels ,
Et les biens & les maux réels ,
Qui sçais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux ;
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable ;

Et qu'un désert peut être aimable
Pour quiconque sçait être heureux ;
De ce Caucase inhabitable
Je me fais l'Olympe des Dieux.
Là , dans la liberté suprême ,
Semant de fleurs tous mes instans ;
Dans l'empire de l'hyver même ,
Je trouve les jours du printems.
Calme heureux ! loisir solitaire !
Quand on jouit de ta douceur ,
Quel antre n'a pas de quoi plaire ?
Quelle caverne est étrangere ,
Lorsqu'on y trouve le bonheur ?
Lorsqu'on y vit sans spectateur
Dans le silence littéraire ,
Loin de tout importun jaseur ,
Loin des froids discours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur ;
Loin de ces troupes doucereuses ,
Où d'insipides précieuses
Et de petits fats ignorans
Viennent , conduits par la folie ,
S'ennuyer en cérémonie ,
Et s'endormir en complimens ;
Loin de ces plates coteries
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau ,
La bigotterie en lunettes ,
La minauderie en cornettes ,
Et la réforme en grand chapeau ;

Loin de ce médifant infâme,
Qui, de l'imposture & du blâme
Est l'impur & bruyant écho;
Loin de ces Sots atrabilaires
Qui, coufus de petits mysteres,
Ne nous parlent qu'*incognito*;
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de dactyles,
Coëffés de phrases imbécilles
Et de classiques préjugés,
Et qui, de l'enveloppe épaisse
Des pédans de Rome & de Grèce;
N'étant point encor dégagés,
Portent leur petite sentence
Sur la rime & sur les auteurs,
Avec autant de connoissance,
Qu'un aveugle en a des couleurs;
Loin de ces voix acariâtres,
Qui, dogmatifant sur des riens,
Apportent, dans les entretiens,
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques,
Où l'on s'insulte à l'unisson,
Pour des miseres pédantesques,
Qui sont bien moins la vérité,
Que les rêves creux & burlesques
De la crédule antiquité;
Loin de la gravité Chinoïse
De ce vieux Druide empesé;

Qui, sous un air symétrisé,
Parle à trois tems, rit à la toise;
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuye avec dignité;
Loin de tous ces faux Cénobites,
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proscrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont, dans d'équivoques visites,
Porter leurs faces parasites,
Et le dégoût de leurs moutiers;
Loin de ces faussers du Parnasse,
Qui, pour avoir glapi parfois
Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois,
Ne causent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégase & de Cupidon,
Et telles fadeurs synonymes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relegué dans l'ombre des classes,
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante fiction;
Que les tendres lyres des Graces
Se n'ontent sur un autre ton;
Et qu'enfin, de la foule obscure
Qui rempe aux marais d'Hélicon;
Pour sauver ses vers & son nom,
Il faut être, sans imposture,
L'interprete de la Nature,

Et le peintre de la raison ;
Loin enfin , loin de la présence
De ces timides discoueurs ,
Qui , non guéris de l'ignorance
Dont on a pétri leur enfance ,
Restent noyés dans mille erreurs ;
Et damnent toute ame sensée ,
Qui , loin de la route tracée ,
Cherchant la persuasion ,
Ose soustraire sa pensée
A l'aveugle prévention.

A ces traits je pourrois , Aminte ;
Ajoûter encor d'autres mœurs ;
Mais sur cette legere empreinte
D'un peuple d'ennuyeux causeurs ;
Dont j'ai nuancé les couleurs ,
Jugez si toute solitude ,
Qui nous sauve de leurs vains bruits ;
N'est point l'asyle & le pourpris
De l'entiere béatitude :
Que dis-je ? Est-on seul , après tout ;
Lorsque , touché des plaisirs sages ,
On s'entretient dans les ouvrages
Des Dieux de la lyre & du goût ?
Par une illusion charmante ,
Que produit la verve brillante
De ces Chantres ingénieux ,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux ;
Non sous ces vêtemens funèbres ,
Non sous ces dehors odieux

Qu'apportent, du sein des ténèbres,
 Les phantomes des malheureux,
 Quand, vengeurs des crimes célèbres,
 Ils montent aux terrestres lieux,
 Mais sous cette parure aisée,
 Sous ces lauriers vainqueurs du sort,
 Que les citoyens d'Élysée
 Sauvent du souffle de la mort.

Tantôt, de l'azur d'un nuage
 Plus brillant que les plus beaux jours,
 Je vois sortir l'ombre volage
 D'Anacréon ce tendre sage,
 Le Nestor du galant rivage,
 Le Patriarche des Amours.
 Épris de son doux badinage,
 Horace accourt à ses accens,
 Horace, l'ami du bon sens,
 Philosophe sans verbiage,
 Et Poète sans fade encens.
 Autour de ces ombres aimables,
 Couronnés de roses durables,
 Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
 Et la naïve Deshoulières
 Viennent unir leurs voix legeres,
 Et font badiner la raison,
 Tandis que Le Tasse & Milton,
 Pour eux, des trompettes guerrieres,
 Adoucissent le double ton.
 Tantôt à ce folâtre groupe
 Je vois succéder une troupe

De Morts un peu plus sérieux,
Mais non moins charmans à mes yeux,
Je vois Saint-Réal & Montagne
Entre Sénèque & Lucien;
Saint-Évremond les accompagne:
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumière:
La Rochefoucault, La Bruyere
Viennent embellir l'entretien.
Bornant au doux fruit de leurs plumes
Ma Bibliothèque & mes vœux,
Je laisse à ces Sçavans poudreux
Ce vaste chaos de volumes,
Dont l'erreur & les sots divers
Ont infatué l'Univers,
Et qui, sous le nom de Science,
Semés & reproduits par-tout,
Immortalisent l'ignorance,
Les mensonges & le faux goût.
C'est ainsi que, par la présence
De ces morts vainqueurs des destins,
On se console de l'absence,
De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher:
Pourquoi, dans leur foule importune,
Voudriez-vous me rétablir?
Leur estime ni leur fortune

Ne me causent point un desir.
 Pourrois-je, en proie aux soins vulgaires ;
 Dans la commune illusion ,
 Offusquer mes propres lumieres
 Du bandeau de l'Opinion ?
 Irois-je, adulateur fordide ,
 Encenser un Sot dans l'éclat ;
 Amuser un Crésus stupide ,
 Et monseigneuriser un fat ?
 Sur des espérances frivoles ;
 Adorer avec lâcheté
 Ces chimériques fariboles
 De grandeur & de dignité ?
 Et, vil client de la fierté ,
 A de méprisables idoles
 Prostituer la vérité ?
 Irois-je, par d'indignes brigues ;
 M'ouvrir des palais fastueux ;
 Languir dans de folles fatigues ;
 Ramper à replis tortueux
 Dans de puériles intrigues ,
 Sans oser être vertueux ?
 De la sublime Poësie
 Profanant l'aimable harmonie ;
 Irois-je, par de vains accens ,
 Chatouiller l'oreille engourdie
 De cent ignares importans ,
 Dont l'ame massive, assoupie
 Dans des organes impuissans ,
 On livrée aux fougues des sens ;

Ignore les dons du génie
Et les plaisirs de sentimens ?
Irois-je pâlir sur la rime
Dans un siècle insensible aux Arts ;
Et , de ce rien qu'on nomme Estime,
Affronter les nombreux hazards ?
Et d'ailleurs , quand la Poësie ,
Sortant de la nuit du tombeau ,
Reprendoit le sceptre de la vie
Sous quelque Richelieu nouveau ,
Pourrois-je , au char de l'Immortelle ,
M'enchaîner encor plus long-tems ?
Quand j'aurai passé mon printems ,
Pourrai-je vivre encor pour elle ?
Car enfin , au lyrique effort ,
Fait pour nos bouilliantes années ,
Dans de plus solides journées ,
Voudrois-je me livrer encor ?
Persuadé que l'Harmonie
Ne verse ses heureux présens
Que sur le matin de la vie ;
Et que , sans un peu de folie ,
On ne rime plus à trente ans ?
Suivrois-je un jour , à pas pesans ;
Ces vieilles Muses douairieres ,
Ces meres septuagénaires
Du Madrigal & des Sonnets ,
Qui , n'ayant été que Poëtes ,
Rimaillent encore en lunettes ,
Et meurent au bruit des sifflets ?

Égaré dans le noir Dédale,
 Où le phantôme de Thémis,
 Couché sur la pourpre & les lys,
 Penche la balance inégale,
 Et tire d'une urne vénale
 Des arrêts dictés par Cypris,
 Irois-je, orateur mercenaire
 Du faux & de la vérité,
 Chargé d'une haine étrangère,
 Vendre aux querelles du Vulgaire
 Ma voix & ma tranquillité?
 Et, dans l'Antre de la Chicane,
 Aux loix d'un Tribunal profane
 Pliant la loi de l'Immortel,
 Par une éloquence Anglicane
 Sapper & le Thrône & l'Autel?
 Aux sentimens de la nature,
 Aux plaisirs de la vérité
 Préférant le goût frêlaté
 Des plaisirs que fait l'imposture,
 Ou qu'invente la vanité,
 Voudrois-je partager ma vie
 Entre les jeux de la Folie
 Et l'ennui de l'Oisiveté;
 Et trouver la mélancolie
 Dans le sein de la volupté?
 Non, non, avant que je m'enchaîne
 Dans aucun de ces vils partis,
 Vos rivages verront la Seine
 Revenir aux lieux d'où j'écris.

Des Mortels j'ai vu les chimères ;
Sur leurs fortunes mensongères
J'ai vu régner la folle erreur ;
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur ;
Mille petiteffes réelles
Sous une écorce de grandeur ;
Mille lâchetés infidelles
Sous un coloris de candeur ;
Et j'ai dit au fond de mon cœur :
Heureux qui , dans la paix secrète
D'une libre & sûre retraite ,
Vit ignoré , content de peu ,
Et qui ne se voit point sans cesse ,
Jouet de l'aveugle Déesse ,
Ou dupe de l'aveugle Dieu !

A la sombre misanthropie
Je ne dois point ces sentimens.
D'une fausse Philosophie
Je hais les vains raisonnemens ,
Et jamais la bigotterie ,
Ne décida mes jugemens :
Une indifférence suprême ,
Voilà mon principe & ma loi ;
Tout lieu , tout destin , tout système
Par-là devient égal pour moi ;
Où je vois naître la journée ,
Là , content , j'en attends la fin ,
Prêt à partir le lendemain ,
Si l'ordre de la Destinée

Vient m'ouvrir un nouveau chemin.

Sans opposer un goût rebelle

A ce domaine souverain ,

Je me suis fait du sort humain

Une peinture trop fidelle ;

Souvent dans les champêtres lieux

Ce portrait frappera vos yeux.

En promenant vos rêveries

Dans le silence des prairies ,

Vous voyez un foible rameau

Qui, par les jeux du vague Eole ,

Enlevé de quelque arbrisseau ,

Quitte sa tige , tombe , vole

Sur la surface d'un ruisseau ;

Là , par une invincible pente ,

Forcé d'errer & de changer ,

Il flotte au gré de l'onde errante ;

Et d'un mouvement étranger ,

Souvent il paroît , il surnage ;

Souvent il est au fond des eaux :

Il rencontre sur son passage

Tous les jours des pays nouveaux ;

Tantôt un fertile rivage

Bordé de côteaux fortunés ,

Tantôt un rivage sauvage ,

Et des déserts abandonnés :

Parmi ces erreurs continues ,

Il fuit , il vogue jusqu'au jour

Qui l'ensevelit à son tour

Au sein de ces mers inconnues ;

Où tout s'abîme sans retour.
Mais, qu'ai-je fait ? Pardon, Aminte,
Si je viens de moraliser ;
Dans une Lettre sans contrainte
Je ne prétendois que causer.
Où font, hélas ! ces douces heures
Où, dans vos aimables demeures,
Partageant vos discours charmans,
Je partageois vos sentimens.
Dans ces solitudes riantes,
Quand me verrai-je de retour ?
Courez, volez, heures trop lentes ;
Qui retardez cet heureux jour ?
Oui, dès que les desirs aimables,
Jointes aux souvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux séjour ;
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin si magnifique,
Embelli par la main des Rois,
Je regrette ce bois rustique,
Où l'écho répétoit nos voix.
Sur ces rives tumultueuses,
Où les passions fastueuses
Font régner le luxe & le bruit
Jusques dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre asyle
Où, sous des feuillages secrets,
Le sommeil repose tranquille,
Dans les bras de l'aimable paix.
A l'aspect de ces eaux captives,

Qu'en mille formes fugitives
L'art sçait enchaîner dans les airs ;
Je regrette cette onde pure ,
Qui , libre dans des antres verts ,
Suit la pente de la Nature ,
Et ne connoît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix , de ces sons parfaits ,
Où le goût brillant d'Aufonie
Se mêle aux agrémens françois ,
Je regrette les Chanfonnettes ,
Et le son des simples Mufettes
Dont retentissent les côteaux ,
Quand vos Bergeres fortunées ,
Sur les soirs des belles journées ,
Ramenent gaiement leurs troupeaux.
Dans ces palais où la mollesse
Peinte par les mains de l'Amour ,
Sur une toile enchanteresse ,
Offre les fastes de sa cour ,
Je regrette ces jeunes hêtres ,
Où ma Muse , plus d'une fois ,
Grava les louanges champêtres
Des Divinités de vos bois.
Parmi la foule trop habile
Des beaux Diseurs du nouveau style ,
Qui , par de bizarres détours ,
Quittant le ton de la Nature ,
Répandent sur tous leurs discours
L'académique enluminure ,

Et le vernis des nouveaux tours :
Je regrette la bonhommie ,
L'air loyal , l'esprit non pointu ,
Et le patois tout ingénu
Du Curé de la Seigneurie ,
Qui , n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux ,
Parle comme nos bons Aïeux ,
Et donneroit , je le parie ,
L'Histoire , les Héros , les Dieux ,
Et toute la Mythologie
Pour un quartaut de Condrieux.

Ainsi de mes plaisirs d'Automne ;
Je me remets l'enchantement ;
Et de la tardive Pomone
Rappelant le règne charmant ,
Je me redis incessamment :
Dans ces solitudes riantes ,
Quand me verrai-je de retour ?
Courez , volez , heures trop lentes ;
Qui retardez cet heureux jour.
Claire fontaine , aimable Ifore ,
Rive , où les Graces font éclore
Des fleurs & des jeux éternels ,
Près de ta source , avant l'Aurore
Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des soins & des Mortels.
Dans cette gracieuse attente ,
Aminte , l'amitié constante
Entretenant mon souvenir ,

Elle endort ma peine présente
Dans les songes de l'avenir.
Lorsque le Dieu de la lumière,
Échappé des feux du Lion,
Du Dieu que couronne le lierre,
Ouvrira l'aimable saison,
J'en jure le pèlerinage.
Envolé de mon hermitage,
Je vous apparôitrai soudain
Dans ce parc d'éternel ombrage,
Où souvent vous rêvez en Sage,
Les lettres d'Usbeck à la main,
Ou bien dans ce vallon fertile,
Où, cherchant un secret asyle,
Et trouvant des périls nouveaux,
La Perdrix en vain fugitive
Rappelle sa troupe craintive
Que nous chassons sur les côteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel sans soin, ami sans fard,
Pensant par goût, rimant sans art,
Et vivant dans un calme extrême,
Au gré du tems & du hazard :
Là, dans de charmantes parties
D'humeurs liantes assorties,
Portant des esprits dégagés
De fousis & de préjugés ;
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,

Loin de l'humaine comédie,
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique,
Nous réaliserons enfin
Cette petite République
Si long-tems projetée en vain.
Une Divinité commode,
L'amitié sans bruit, sans éclat,
Fondera ce nouvel état;
La franchise en fera le Code;
Les jeux en feront le sénat;
Et, sur un tribunal de roses,
Siège de notre consulat,
L'enjoûment jugera les causes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude;
La raison quittant son ton rude,
Prendra le ton du sentiment.
La vertu n'y fera point prude;
L'esprit n'y fera point pédant;
Le sçavoir n'y fera mettable,
Que sous les traits de l'agrément;
Pourvu que l'on sçache être aimable,
On y sçaura suffisamment.
On y proscrira l'étalage:
Des Phrasiers, des Rhéteurs bouffis:
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage;
Mais, sous le nom de badinage,
Il sera quelquefois permis
De rimer quelques Chançonnettes;

Et d'embellir quelques fornettes
 Du poétique coloris ,
 En répandant avec finesse
 Une nuance de sagesse ,
 Jusques sur Bacchus & les Ris.
 Par un arrêt en Vaudevilles ,
 On bannira les faux plaisans ,
 Les cagots fades & rempans ,
 Les complimenteurs imbécilles
 Et le peuple des froids sçavans.
 Enfin cet heureux coin du monde
 N'aura pour but , dans ses statuts ,
 Que de nous soustraire aux abus
 Dont ce bon Univers abonde.
 Toujours sur ces lieux enchanteurs ,
 Le soleil levé sans nuages ,
 Fournira son cours sans orages ,
 Et se couchera dans les fleurs.
 Pour prévenir la décadence
 Du nouvel établissement ,
 Nul indiscret , nul inconstant
 N'entrera dans la confiance.
 Ce canton veut être inconnu :
 Ses charmes , sa béatitude ,
 Pour base ayant la solitude ,
 S'il devient peuple , il est perdu.
 Les états de la République
 Chaque Automne s'assembleront ;
 Et là , notre regret unique ,
 Nos uniques peines seront

De ne pouvoir, toute l'année,
Suivre cette loi fortunée.
De philosophiques loisirs,
Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs & nos plaisirs.

A U T R E.

Aux Graces.

O vous, qui parez tous les âges,
Tous les talens, tous les esprits;
Vous, dont le temple est à Paris,
Et quelquefois dans les villages;
Vous, que les plaisirs & les ris
Suivent en secret chez les Sages,
Graces, c'est à vous que j'écris.
Fugitives ou solitaires,
La foule des esprits vulgaires
Vous cherche sans cesse & vous fuit.
Aussi simples que les Bergeres
Le goût vous fixe & vous conduit.
Indifférentes & legeres,
Vous échappez à qui vous fuit.
Venez dans mon humble réduit,
Vous n'y ferez point étrangères:
Rien ne peut y blesser vos yeux:
Votre frere est le seul des Dieux
Dont vous verrez chez moi l'image.

Dans son carquois brille un seul trait ;
Et dans sa main est le portrait
De celle qui fut votre ouvrage.
Venez donc , sœurs du tendre Amour ;
Éclairer ma retraite obscure ;
Venez ensemble , ou tour-à-tour ,
Et du pinceau de la Nature
Achevez l'heureuse peinture
Que je vous consacre en ce jour.
Vos bienfaits , charmantes Déeses ,
Sont prodigués dès le berceau ;
Et jusques au fond du tombeau
Vous nous conservez vos richesses.
Vous élevez sur vos genoux
Ces enfans si vifs & si doux ,
Dont le front innocent déploie
La candeur qu'ils tiennent de vous ;
Et tous les rayons de la joie.
Vous aimez à vivre avec eux ;
Vous vous jouez dans leurs cheveux
Pour en parer la négligence.
Compagnes de l'aimable enfance ;
Vous présidez à tous ses jeux ;
Et de cet âge trop heureux
Vous faites aimer l'ignorance.
L'Amour , les Plaisirs , la Beauté ;
Ces trois enfans de la Jeunesse ,
N'ont qu'un empire limité ,
Si vous ne les suivez sans cesse.
L'Amour , à travers son bandeau ;

Voit tous les défauts qu'il nous cache :
Rien à ses yeux n'est toujours beau ;
Et quand de vos bras il s'arrache
Pour chercher un objet nouveau ,
Vos mains rallument son flambeau
Et serrent le nœud qui l'attache.
Bien plus facile à dégôûter ,
Moins délicat & plus volage ,
Le Plaisir se laisse emporter
Sur l'aîle agile du bel âge :
Il dévore , sur son passage ,
Tous les instans , sans les compter ;
Vous seules lui faites goûter
Le besoin qu'il a d'être sage.
Par-tout où brille votre image ,
Le Goût le force à s'arrêter ;
Et la constance est votre ouvrage.
Sans vous , que seroit la Beauté ?
C'est par les Graces qu'elle artire :
C'est vous qui la faites sourire ;
Vous tempérez l'austérité
Et la rigueur de son empire.
Sans votre charme si vanté ,
Qu'on sent , & qu'on ne peut décrire ,
Sa froide régularité
Nuiroit à la vivacité
Des desirs ardens qu'elle inspire.
Le Dieu d'amour n'est qu'un enfant :
Il craint la fierté de ces Belles
Qui foulent d'un pied triomphant.

Les fleurs qui naissent autour d'elles.
Par vous, l'Amant ose espérer
De saisir l'instant favorable.
C'est vous qui rendez adorable
L'objet qu'on craignoit d'adorer.
Qu'il est doux de trouver aimable
Ce qu'on est contraint d'admirer !
Les Belles, qui suivent vos traces,
Nous ramencent à leurs genoux.
Junon, après mille disgraces,
Après mille transports jaloux,
Enchaîne son volage époux
Avec la ceinture des Graces.
L'air, la démarche, tous les traits ;
L'esprit, le cœur, le caractère
Ont emprunté de vos attraits
Le talent varié de plaire.
La Nymphé, qui craint un regard ;
Et qui pourtant en est émue ;
La Nayade qui, par hazard,
Nous laisse entrevoir qu'elle est nue ;
La Vendangeuse qui sourit
Au jeune Sylvain qu'elle enivre,
Et lui fait sentir que, pour vivre,
L'enjoûment vaut mieux que l'esprit ;
De l'Amour, victime rebelle,
La boudeuse qui, dans un coin,
Semble fuir l'Amant qu'elle appelle
Qui, plus sensible que cruelle,
Gémit de sentir le besoin

De le laisser approcher d'elle ;
La Rêveuse , dont la langueur
La rend encore plus touchante ;
Qui se plaint d'un mal qui l'enchanté ,
Dont le remede est dans son cœur ;
La Coquette qui nous attire ,
Quand nous croyons la dédaigner ,
Et qui , pour sûrement régner ,
Semble renoncer à l'empire ;
L'Amante qui , dans son ardeur ,
A de l'amour sans indécence ,
Et qui sçait , à chaque faveur ,
Faire revivre l'innocence ;
La Beauté dont les yeux charmans
Donnent les desirs sans ivresse ;
Qui , sans refroidir ses amans ,
Leur fait adorer sa sagesse ;
La finesse sans fausseté ,
La sagesse sans pruderie ,
L'enjouement sans étourderie ,
Enfin la douce volupté ,
Et la touchante rêverie ,
Un geste , un sourire , un regard ;
Ce qui plaît sans peine & sans art ,
Sans excès , sans airs , sans grimaces ,
Sans gêne , & comme par hazard ,
Est l'ouvrage charmant des Graces.

Cessez donc de vous allarmer ,
Vous à qui la Nature avare

Accorda le bienfait d'aimer,
Et refusa le don plus rare,
Le don plus heureux de charmer;
De l'amour touchante victime,
O vous qu'il blesse & fait toujours!
Les Graces offrent leur secours
Aux cœurs malheureux qu'il opprime:
Allez encenser les autels
De ces charmantes Immortelles:
A votre retour, les Mortels
Vous compteront parmi les Belles;
Et les Amours les plus cruels
Vous serviront souvent mieux qu'elles.
On s'accoutume à la laideur:
L'esprit nous la rend supportable;
Et les Graces, pour leur honneur,
Placent souvent notre bonheur
Dans les bras d'une laide aimable.
De même on plaît dans tous les tems;
Les Graces suivent tous les âges:
Elles réparent leurs outrages,
Et sement les fleurs du printems
Sur l'hyver paisible des Sages.
Ainsi le vieux Anacréon
Orna sa brillante vieillesse
Des graces que, dans sa jeunesse,
Chantoit l'amante de Phaon.
De leurs célèbres bagatelles
Le monde encore est occupé;
La Mort, de l'ombre de ses aîles;

N'a point encore enveloppé
Leurs chanfonnettes immortelles :
Le feul esprit & les talens
N'éternifent pas nos merveilles.
L'oubli , qui nous fuit à pas lents ;
Fait périr le fruit de nos veilles.
Rien ne dure que ce qui plaît ;
L'utile doit être agréable ;
Un Auteur n'est jamais parfait ;
Quand il néglige d'être aimable.

Enfans illuftres de Clio ,
Vous , dont la plume infatigable
Nous enrichit & nous accable ;
Voyez de vos in-folio
Quel eft le fort inévitable.
Dans l'abîme immense du tems
Tombent ces recueils importans
D'Historiens , de Politiques ,
D'Interpretes & de Critiques ,
Qui tous , au mépris du bon fens ,
Avec les livres Germaniques
Se perdent dans la nuit des ans.
La mort dévore avec furie
Les grands monumens d'ici-bas ;
Mais le plaifir , qui ne meurt pas ,
Abandonne à fa barbarie
Les Annales des Potentats ,
Et tout bon Livre qui l'ennuie ;
Pour fauver & rendre à la vie

L'heureux chantre de Ménélas ;
Et le tendre amant de Lesbie.
La mort n'épargna dans Varron
Que le titre de sçavant homme ;
Mais les graces de Cicéron
Tirerent des cendres de Rome
Et ses ouvrages & son nom.
Je ne sçais par quelle aventure
Quelques ouvrages de pédant
Ont pu percer la nuit obscure ,
Où tombe tout Livre excédant ;
Mais je sçais bien , en attendant ,
Que c'est toujours contre nature
Qu'arrive un pareil accident.
Les Graces seules embellissent
Nos esprits , ainsi que nos corps ;
Et nos talens sont des ressorts
Que leurs mains legeres polissent.
Les Graces entourent de fleurs
Le sage compas d'Uranie ,
Donnent le charme des couleurs
Au pinceau brillant du génie ;
Enseignent la route des cœurs
A la touchante mélodie ,
Et prêtent des charmes aux pleurs
Que fait verser la Tragédie.
Malheur à tout esprit grossier ,
A l'ame de bronze & d'acier ,
Qui les méprise & les ignore !
Le cœur , qui les sent , les adore ;

Et peut seul les apprécier.
Mais vous, filles de la Nature ;
Qui fîtes l'amour des mortels ,
Ne souffrez pas qu'on défigure
Vos ouvrages sur vos autels.
Paroissez aux yeux des impies ,
Qui, sans craindre votre courroux
Nous offrent de froides copies
Qu'ils nous font adorer pour vous.
Venez dissiper l'imposture ;
Daignez reparoître au grand jour ;
Nous apprendrons votre retour ,
Et par le cri de la Nature ,
Et par les transports de l'Amour.

BERNIS.

A U T R E.

A mes Dieux Pénates.

PROTECTEURS de mon toit rustique ,
C'est à vous qu'aujourd'hui j'écris.
Vous, qui sous ce foyer antique
Bravez le faste de Paris ,
Et la mollesse Asiatique
Des alcoves & des lambris :
Soyez les seuls dépositaires
De mes Vers sérieux ou foux :
Que mes ouvrages solitaires ,
Se déroband aux yeux vulgaires ;

Ne s'éloignent jamais de vous.

J'espérois que l'affreux Borée
 Respecteroit nos jeunes fleurs ,
 Et que l'haleine tempérée
 Du Dieu qui prévient les chaleurs ;
 Rendroit à la terre éplorée
 Et ses parfums & ses couleurs.
 Mais les Nymphes & leurs compagnes
 Cherchent les abris des buissons :
 L'hyver descendu des montagnes
 Souffle de nouveau ses glaçons ,
 Et ravage dans les campagnes
 Les prémices de nos moissons.
 Reurons dans notre solitude ,
 Puisque l'Aquilon déchaîné
 Ménace Zéphire étonné
 D'une nouvelle servitude :
 Reurons ; & qu'une douce étude
 Dérive mon front sérieux.
 Vous , mes Pénates , vous , mes Dieux ;
 Écartez ce qu'elle a de rude ;
 Et que les vents séditieux
 N'emportent que l'inquiétude ;
 Et laissent la paix en ces lieux.
 Enfin je vous revois , mes Lares ;
 Sous ce foyer étincellant ,
 A la rigueur des vents barbares
 Opposer un chêne brûlant.
 Je suis enfin dans le silence ;

Mon esprit libre de ses fers ,
Se promene avec nonchalance
Sur les erreurs de l'Univers.
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offense.
Cœurs vicieux, esprits pervers ,
Vils esclaves de l'opulence ,
Je vous condamne sans vengeance.
Cœurs éprouvés par les revers ,
Et soutenus par l'innocence ,
Ma main , sans espoir, vous encense ;
Mes yeux, sur le mérite, ouverts ,
Se ferment sur la récompense.
Sans sortir de mon indolence ,
Je reconnois tous les travers
De ce rien qu'on nomme Science.
Je vois que la sombre ignorance
Obscurcit les pâles éclairs
De notre foible intelligence.
Ah ! que ma chere indifférence
M'offre ici de plaisirs divers !
Mes Dieux sont les Rois que je sers ;
Ma Maîtresse est l'indépendance ,
Et mon étude l'inconstance.
O toi ! qui, dans le sein des mers ,
Avec l'Amour as pris naissance ,
Déesse , répands dans mes vers
Ce tour , cette noble cadence ,
Et cette molle négligence
Dont tu sçais embellir tes airs.
Amant de la simple Nature ,

Je suis les traces de ses pas ;
 Sa main , auffi libre que sûre ,
 Néglige les loix du compas ,
 Et la plus légère parure
 Est un voile pour ses appas.
 Quand la verrai-je fans emblême ;
 Sans fard , fans éclat emprunté ,
 Conserver , dans la pudeur même ,
 Une piquante nudité ;
 Et joindre à la langueur que j'aime ,
 Le fouris de la volupté ?

Inspirez-moi , divins Pénates :
 Vous-mêmes guidez mes travaux ;
 Versez sur ces rimés ingrates
 Un feu vainqueur de mes rivaux ;
 Et que mes chants , toujours nouveaux ,
 Mêlent la raison des Socrates
 Au badinage des Saphos.
 Mais qu'une sagesse stérile
 N'occupe jamais mes loifirs :
 Que toujours ma Muse fertile
 Imite , en variant son ftyle ,
 Le vol inconstant des Zéphirs ;
 Et qu'elle abandonne l'utile ,
 S'il est féparé des plaifirs.
 Favorable à ce beau délire ,
 Grand Rouffeau , vole à mon fecours :
 Pour remplir ce qu'un Dieu m'inspire ,
 Réunis en ce jour la lyre.

Et le luth badin des Amours.
Soutiens-moi , prête-moi tes ailes :
Guide mon vol audacieux
Jusqu'à ces voûtes éternelles ,
Où l'astre , qui parcourt les Cieux ,
Darde ses flammes immortelles
Sur les ténèbres de ces lieux.
Je lis , j'admire tes ouvrages.
L'esprit de l'Être créateur
Semble verser sur tes images
Toute sa force & sa grandeur.
Mais ne crois pas que , vil flatteur ;
Je deshonore mes suffrages
En mendiant ceux de l'Auteur.
Vous le sçavez , Dieux domestiques ;
Mon style n'est point infecté
Par le fiel amer des Critiques ,
Ni par le nectar apprêté
Des longs & froids Panégyriques.
Sous les yeux de la vérité ,
J'adresse , au Prince des Lyriques ,
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût , l'estime & l'équité.

Rouffseau , conduit par Polymnie ;
Fit passer dans nos vers françois
Ces sons nombreux , cette harmonie
Qui donne la vie & la voix
Aux airs qu'enfante le génie :
Lui seul , avec sévérité ,

Sous les contraintes de la rime ,
Fit naître l'ordre & la clarté ;
Et par le concours unanime
D'une heureuse fécondité ,
Unie aux travaux de la lime ;
Sa Muse , avec rapidité ,
S'élevant jusques au sublime ,
Vola vers l'immortalité.

Que la renommée & l'histoire
Gravent à jamais sur l'airain
Cet hymne digne de mémoire ,
Où Rousseau , la flamme à la main ,
Chasse du Temple de la gloire
Les destructeurs du genre humain ,
Et , sous les yeux de la victoire ,
Ébranle leur thrône incertain.

Tels sont les accens de sa lyre.
Mais quel feu ! quels nouveaux attraits !
Lorsque Bacchus & la Satyre ,
Dans un vin pétillant & frais ,
Trempent la pointe de ses traits !
En vain , de sa gloire ennemie ,
La haine répand en tout lieu
Que sa Muse enfin avilie ,
N'est plus cette Muse chérie
De Duffé , la Fare & Chaulieu.
Malgré les arrêts de l'envie ,
S'il revenoit dans sa patrie ,

Il en feroit encor le Dieu.
Les travaux de notre jeune âge
Sont toujours les plus éclatans :
Les Graces , qui font leur partage ;
Les sauvent des rides du tems.
Moins la rose compte d'instans ,
Plus elle s'affure l'hommage
Des autres filles du Printems.
Réponds-moi , célèbre Voltaire ,
Qu'est devenu ce coloris ,
Ce nombre , ce beau caractère
Qui marquoient tes premiers écrits ?
Quand ta plume vive & légère
Peignoit la Joie , enfant des Ris,
Le vin saillant dans la fougere ;
Les regards malins de Cypris ,
Et tous les secrets de Cythere ?
Alors de l'héroïque épris ,
Tu célébrois la violence
Des seize tyrans de Paris ,
Et la généreuse clémence
Du plus vaillant de nos Henris.
Alors la sublime éloquence
Te pénétrait de ses chaleurs ;
Les graces & la véhémence
Se marioient dans tes couleurs ;
Et , par une heureuse inconstance ,
De ton esprit , en abondance ,
Sortoient des foudres & des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée

Qui se répandoit sur tes vers ,
 Par tes grands travaux modérée
 Semble enfin s'être évaporée ,
 Comme un nuage dans les airs.

Tandis que ma Muse volage ,
 Par un aimable égarement ,
 S'arrête où le plaisir l'engage ,
 Et donne tout au sentiment ,
 L'ombre descend , le jour s'efface :
 Le char du soleil , qui s'enfuit ,
 Se joue en vain sur la surface
 De l'onde qui le reproduit.
 L'heure impatiente le suit ,
 Vole , le presse , & dans sa place
 Fait succéder l'obscurcure nuit.
 Que dans ma retraite éclairée
 Par la présence & le concours
 Des Dieux , enfans de Cythérée ,
 Les plaisirs exilés des Cours ,
 Du vin de cette urne sacrée
 S'enivrent avec les Amours.
 Que mon toit soit impénétrable
 Aux craintes , aux remords vengeurs ;
 Et qu'un repos inaltérable
 Dans cet asyle favorable
 Endorme les soucis rongeurs.

Sur ces demeures solitaires ,
 Veillez , ô mes Dieux tutélaires !

Déjà Morphée au teint vermeil,
Abbaïsse ses ailes légères,
D'où la mollesse & le sommeil
Vont descendre sur mes paupières.
Puissé-je, après deux nuits entières,
N'être encor qu'au premier réveil,
Et voir dans tout son appareil
L'Aurore entr'ouvrant les barrières
Du Temple brillant du Soleil !
Vous, dont la main m'est toujours chere,
Vous, mes amis dès le berceau,
Si l'enfant, qui porte un flambeau,
Venoit m'annoncer que Glycere
Favorise un Amant nouveau,
Mes Dieux, déchirez son bandeau,
Et repoussez le téméraire.
Mais si, plus sensible à mes vœux,
Il vous apprend que cette Belle,
Moins aimable encor que fidelle,
Brûle pour moi des mêmes feux ;
Alors, d'une offrande éternelle,
Fattez cet enfant dangereux ;
Et qu'une fleur toujours nouvelle
Orne à l'instant ses beaux cheveux.

BERNIS.



A U T R E

De M. de Voltaire, à sa Maison de Délices!

O Maison d'Aristippe ! ô jardins d'Épicure !
 Vous qui me présentez , dans vos enclos divers ,
 Ce qui souvent manque à mes vers ,
 Le mérite de l'Art soumis à la Nature !
 Empire de Pomone & de Flore sa sœur ,
 Recevez votre possesseur ;
 Qu'il soit , ainsi que vous , solitaire & tranquille.
 Je ne me vante point d'avoir , en cet asyle ,
 Rencontré le parfait bonheur ;
 Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage ;
 Il est encor moins chez les Rois ;
 Il n'est pas même chez le Sage :
 De cette courte vie il n'est point le partage ;
 Il y faut renoncer ; mais on peut quelquefois
 Embrasser au moins son image.

Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés !
 D'un tranquille Océan l'eau pure & transparente
 Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés ;
 D'innombrables côteaux ces champs sont cou-
 ronnés ;
 Bacchus les embellit : leur insensible pente
 Vous conduit , par degrés , à ces monts fourcilleux
 Qui pressent les Enfers , & qui fendent les Cieux.
 Le voilà ce théâtre & de neige & de gloire ,
 Éternel

Éternel boulevard , qui n'a point garanti
Des Lombards le beau territoire.
Voilà ces monts affreux , célèbres dans l'Histoire ,
Ces monts qu'ont traversés , par un vol si hardi ,
Les Charles , les Othons , Catinat & Conti ,
Sur les ailes de la victoire.

Au bord de cette mer où s'égarer mes yeux ,
Ripaille , je te vois. O bizarre Amédée !
Est-il vrai que dans ces beaux lieux ,
Des soins & des grandeurs écartant toute idée ,
Tu vécus en vrai sage , en vrai voluptueux ,
Et que , lassé bientôt de ton doux hermitage ,
Tu voulus être Pape , & cessas d'être sage ?
Lieux sacrés du repos , je n'en ferois pas tant ;
Et , malgré les deux clefs , dont la vertu nous frappe ,
Si j'étois ainsi pénitent ,
Je ne voudrois point être Pape.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains ,
L'auteur harmonieux des douces Géorgiques ,
Ne vante plus ces lacs & leurs bords magnifiques ;
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains
Dans les campagnes Italiques.
Mon lac est le premier. C'est sur ces bords heureux
Qu'habite des humains la Déesse éternelle ;
L'ame des grands travaux , l'objet des nobles vœux ,
Que tout mortel embrasse , ou desire , ou rappelle ;
Qui vit dans tous les cœurs , & dont le nom sacré
Dans les cours des Tyrans est tout bas adoré ,

La liberté. J'ai vu cette Déesse altière ;
 Avec égalité répandant tous les biens ;
 Descendre de Morat en habit de guerrière ;
 Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens ;
 Et de Charles le Téméraire.

Devant elle on portoit ces piques & ces dards ;
 On traînoit ces canons , ces échelles fatales
 Qu'elle-même brisa , quand ses mains triomphales
 De Genève en danger défendoient les remparts.
 Un Peuple entier la suit : sa naïve allégresse
 Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs ;
 Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la
 Grèce

Aux champs de Marathon prodigoit aux vain-
 queurs.

C'est-là leur diadème ; ils en font plus de compte ,
 Que d'un cercle à fleurons de Marquis & de Comte,
 Et des larges mortiers à grands bords abbatu ,
 Et de ces mitres d'or aux deux sommets pointus.
 On ne voit point ici la grandeur insultante ,

Portant de l'épaule au côté

Un ruban que la vanité

A tissu de sa main brillante ;

Ni la fortune insolente

Repoussant avec fierté

La prière humble & tremblante

De la triste pauvreté.

On n'y méprise point les travaux nécessaires ;

Les états sont égaux ; & les hommes sont freres.
Liberté ! Liberté ! ton trône est en ces lieux.
La Grèce , où tu naquis , t'a pour jamais perdue
Avec ses Sages & ses Dieux.

Rome depuis Brutus ne t'a jamais revue.
Chez vingt Peuples polis à peine es-tu connue.
Le Sarmate , à cheval , t'embrasse avec fureur ;
Mais le Bourgeois , à pied , rampant dans l'esclavage ,
Te regarde , soupire , & meurt dans la douleur.
L'Anglois , pour te garder , signala son courage ;
Mais on prétend qu'à Londres on te vend quelque-
fois :
Non , je ne le crois point ; ce peuple fier & sage
Te paya de son sang , & soutiendra tes droits.
Aux marais du Batave , on dit que tu chancelles ;
Tu peux te rassurer : la race des Nassaux
Qui dressa sept autels à tes loix immortelles ,
Maintiendra de ses mains fidelles
Et tes honneurs & tes faisceaux.

Venise te conserve ; & Gènes t'a reprise.
Tout à côté du thrône à Stockholm on t'a mise :
Un si beau voisinage est souvent dangereux.
Préside à tout État où la loi t'autorise ;
Et restes-y , si tu le peux.

Ne va plus , sous les noms & de *Ligue* & de
Fronde ,

Protectrice funeste , en nouveautés féconde ;
 Troubler les jours brillans d'un peuple de vain-
 queurs ,
 Gouverné par les loix , plus encor par les mœurs :
 Il chérit la grandeur suprême ;
 Qu'a-t-il besoin de tes faveurs ,
 Quand son joug est si doux , qu'on le prend
 pour toi-même ?

Dans le vaste Orient , ton fort n'est pas si beau.
 Aux murs de Constantin , tremblante , consternée ,
 Sous les pieds d'un Visir , tu languis enchaînée ,
 Entre le sabre & le cordeau.

Chez tous les Levantins tu perdis ton chapeau.
 Que celui du grand Tell orne en ces lieux ta tête.
 Descends dans mes foyers en tes beaux jours de
 fête ;
 Viens m'y faire un destin nouveau.

Embellis ma retraite où l'amitié t'appelle ;
 Sur de simples gazons viens t'asseoir avec elle.
 Elle fuit , comme toi , les vanités des Cours ,
 Les cabales du monde & son regne frivole.
 O mes Divinités ! vous êtes mon recours :
 L'une élève mon ame ; & l'autre la console ;
 Présidez à mes derniers jours.



A U T R E.

A Madame Denis , sur l'Agriculture.

QU'IL est doux d'employer le déclin de son âge ;
 Comme le grand Virgile occupa son printemps !
 Du beau lac de Mantoue il aimoit le rivage ;
 Il cultivoit la terre & chantoit ses présens ;
 Mais bientôt ennuyé des plaisirs du village ,
 D'Alexis & d'Aminte il quitta le séjour ;
 Et, malgré Mévius , il parut à la Cour.

C'est la Cour qu'on doit fuir ; c'est aux champs
 qu'il faut vivre.

Dieu du jour, Dieu des Vers, j'ai ton exemple à
 suivre.

Tu gardas les troupeaux, mais c'étoient ceux d'un
 Roi ;

Je n'aime les moutons que lorsqu'ils sont à moi.

L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue ,

Que le Parc de Versailles & sa vaste étendue.

Le Normand Fontenelle , au milieu de Paris ,

Prêta des agrémens au chalumeau champêtre ;

Mais il vantoit des soins qu'il craignoit de connoître.

Et de ses faux Bergers , il fit de beaux esprits.

Je veux que le cœur parle, ou que l'Auteur se
 taise ;

Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.

En fait de sentimens, l'art n'a rien qui nous plaise ;

Ou chantez vos plaisirs, ou quittez les chansons ;

Ce sont des faussetés , & non des fictions.

Qüij

» Mais, quoi ! loin de Paris, se peut-il qu'on respire ?

(Me dit un Petit-mâitre amoureux du fracas ;)

» Les plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas ;

» On s'oublie, on espere, on jouit, on desire ;

» Il nous faut du tumulte ; & je sens que mon cœur,

» S'il n'est pas enivré, va tomber en langueur....»

Attends, belé tourdi, que les rides de l'âge,
Mûrissant ta raison, fillonnent ton visage ;

Que Life t'ait quitté ; qu'un ingrat t'ait trahi ;

Qu'un riche t'ait volé ; qu'un jaloux hypocrite

T'ait noirci des poisons de sa langue maudite ;

Qu'un opulent frippon, de ses pareils haï,

Ait ravi des honneurs qu'on enleve au mérite ;

Tu verras qu'il est bon de vivre enfin pour soi,

Et de sçavoir quitter le monde qui nous quitte.

» Mais vivre sans plaisirs, sans faste, sans em-
ploi,

» Succomber sous le poids d'un ennui volontaire...»

De l'ennui ! Penses-tu que, retiré chez toi,

Pour les tiens, pour l'État, tu n'as plus rien à
faire ?

La Nature t'appelle ; apprends à l'observer ;

La France a des déserts ; ose les cultiver ;

Elle a des malheureux : un travail nécessaire,

Ce partage de l'homme, & son consolateur,

En chassant l'indigence amene le bonheur.

Change en épis dorés, change en gras pâturages,

Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages.

Tes vassaux languissans, qui pleuroient d'être nés,

Qui redoutoient sur-tout de former leurs sem-
blables ,

Et de donner le jour à des infortunés ,
Vont se lier gaîment par des nœuds désirables :
Un canton désolé se peuple & s'enrichit ;
Turbilly , dans l'Anjou , t'imité & t'applaudit.
Bertin , qui , dans son Roi , voit toujours sa patrie ,
Prête un bras secourable à ta noble industrie.
Trudaine sçait assez que le Cultivateur
Des ressorts de l'État est le premier moteur ,
Et qu'on ne doit pas moins , pour le soutien du
Thrône ,

A la faux de Cérès qu'au sabre de Bellone.
J'estime saint Benoît : il prétendit du moins ,
Que ses enfans tondus , chargés d'utiles soins ,
Méritaissent de vivre en guidant la charrue ,
En creusant des canaux , en défrichant des bois.
Mais je suis peu content du bon-homme François ;
Il crut qu'un vrai Chrétien doit gueuser dans la rue ,
Et voulut que ses fils , robustes fainéans ,
Fissent serment à Dieu de vivre à nos dépens.

Dieu veut que l'on travaille & que l'on s'évertue ;
Et le sot mari d'Eve au Paradis d'Eden ,
Reçut un ordre exprès d'arranger son jardin.
C'est la première loi donnée au premier homme ,
Avant qu'il eût mangé la moitié de la pomme.

Mais ne détournons point nos mains & nos
regards ,
Ni des autres emplois , ni sur-tout des beaux Arts.
Il est des tems pour tout ; & , lorsqu'en mes vallées

Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,
 De quelques malheureux ma main sèche les pleurs,
 Sur la Scene, à Paris, j'en fais verser peut-être;
 Dans Versailles étonné j'attendris de grands
 cœurs;

Et, sans croire approcher de Corneille, mon maître,
 Quelquefois je peux plaire, à l'aide de Clairon.
 Au fond de son borbier je fais rentrer ****.
 L'Archidiacre T **** prétend que je l'ennuie:
 La repréfaille est juste; & je sçais à propos
 Confondre les pervers, & me moquer des fots.
 En vain sur son crédit le délateur s'appuie;
 Sous son bonnet quarré, que ma main jette à bas,
 Je découvre, en riant, la tête de Midas.
 J'honore Diderot, malgré la calomnie.
 Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie.
 Les échos des rochers, qui ceignent ce désert,
 Répètent, après moi, le nom de d'Alembert.
 Un Philosophe est ferme & n'a point d'artifice.
 Sans espoir & sans crainte, il sçait rendre justice;
 Jamais adulateur, & toujours citoyen;
 A son Prince attaché, sans lui demander rien;
 Fuyant des factions les brigues ennemies,
 Qui se glissent parfois dans nos Académies;
 Sans aimer Loyola, condamnant saint Médard,
 Des billers qu'on exige, il se rit à l'écart,
 Et laisse au Parlement à réprimer l'Église.
 Il s'éleve à son Dieu, quand il foule à ses pieds
 Un fatras dégouttant d'argumens décriés;
 Et son ame inflexible, au vrai seul est soumise.

C'est ainsi qu'on peut vivre à l'ombre de ses bois,
 En guerre avec les fots, en paix avec soi-même;
 Gouvernant d'une main le soc de Triptolème,
 Et de l'autre essayant d'accorder sous ses doigts
 La lyre de Racine & le luth de Chapelle.

O vous! à l'amitié dans tous les tems fidelle!
 Vous qui, sans préjugés, sans vices, sans travers,
 Embellissez mes jours, ainsi que mes déserts,
 Soutenez mes travaux & ma Philosophie;
 Vous cultivez les Arts; les Arts vous ont suivie.
 Le sang du grand Corneille élevé sous vos yeux,
 Apprend par vos leçons à mériter d'en être:
 Le Pere de Cinna vient m'instruire en ces lieux;
 Son ombre, entre nous trois, aime encore à pa-
 roître;
 Son ombre nous console, & nous dit qu'à Paris
 Il faut abandonner la place aux Scuderis.

VOLTAIRE.

A U T R E.

A une jeune Personne qui veut se faire Religieuse.

C'EN est donc fait, mon aimable Julie,
 Il faut vous perdre au plus beau de vos jours.
 Vous renoncez aux plaisirs, aux amours,
 Aux agrémens, aux douceurs de la vie.
 Quoi! ce soleil si beau, si radieux,
 Va s'éclipser à peine à son aurore?

Q V.

Quoi ! cette fleur qui ne fait que d'éclorre ,
N'aura brillé qu'un instant à nos yeux ?
Ces yeux charmans que tout le monde adore ,
Seront éteints sous un voile odieux ?
Ce sein plus frais que n'est celui de Flore ,
Fait pour charmer les Mortels & les Dieux ,
Et qui n'a pas son pareil sous l'Olympe ,
Enseveli sous une épaisse guimpe ,
Ne verra plus la lumiere des Cieux ?
Ces beaux cheveux , dont le Dieu de Cythere
Auroit formé les plus aimables nœuds ,
N'orneront plus une tête si chere ?
La liberté , ce don si précieux ,
Vous l'immolez aux volontés d'un autre ?
Vous la liez par des vœux indiscrets ,
Vous qui sçaviez triompher de la nôtre
Par la douceur de vos naissans attraits ?
Croyez-vous donc que la nature sage
De tant d'appas , de graces , de trésors ,
Ait embelli votre ame & votre corps ,
Pour n'en pas faire un plus aimable usage
De tous les dons que le Ciel vous a faits ,
C'est abuser avec ingratitude ,
Que de cacher dans une solitude
Tant de présens , pour n'en user jamais.
Non , je ne puis , sans répandre des larmes
Voir enterrer tout vivans tant de charmes
Du moins , avant d'entrer dans le tombeau
Et de quitter le monde qui vous aime ,
Connoissez-le , connoissez-vous vous-même

Le sacrifice en fera bien plus beau.

Mais, direz-vous, quand je vous abandonne,

Et tous les biens que vous trouvez si doux,

C'est pour Dieu même; à lui seul je me donne:

De ce Rival osez être jaloux.

Eh! cher enfant, dans quel coin de la terre

Pourriez-vous vivre, & n'être pas à Dieu?

A son pouvoir rien peut-il vous soustraire?

Est-il ici plus qu'en un autre lieu?

Il est par-tout; son regne est en vous-même;

Tous les sentiers jusqu'à lui sont ouverts;

Il régit tout par sa bonté suprême,

Et nous conduit par des chemins divers.

Croyez-vous donc que, dans un Monastere,

Du droit chemin rien ne puisse égarer?

Ce n'est pas tout que d'y sçavoir entrer;

Jusqu'à la fin il faut qu'on persévère;

Du même pas, sans se décourager,

Il faut aller au bout de la carrière.

C'est présumer, c'est être téméraire,

Que s'y livrer, sans prévoir le danger.

Laissez, laissez aux ames pénitentes

Qui, dans leur route, ont erré mille fois,

Pour réparer leurs fautes imprudentes,

Subir le joug de ces austeres loix:

C'est une planche offerte dans l'orage,

Qui peut encor les sauver du naufrage.

Mais vous, hélas! dont le cœur innocent,

Tout neuf encor, même à peine se sent,

Est-ce pour vous que les rigueurs sont faites?

Mais, direz-vous, dans ces saintes retraites
On vit tranquille, & comme dans un port,
Où de Satan on peut braver l'effort.

Ce que j'y vois d'exemples m'encourage ;
Une Princesse auguste, aimable & sage,
Qui m'éleva dès mes plus jeunes ans,
Qui me combla de ses soins bienfaisans,
En fit autant à la fleur de son âge.

Elle eut cent fois plus de dons en partage ;
Elle immola grandeur, honneur, beauté,
Sans jusqu'ici les avoir regretté.

A l'imiter, j'entends Dieu qui m'appelle,
Et je le sens aux transports de mon zèle.

S'il est ainsi, je ne vous retiens plus.

Allez, Julie ; allez, soyez fidèle ;

Suivez toujours un si parfait modèle ;

Tous nos conseils deviennent superflus.

Puissiez-vous être heureuse autant qu'aimable !

Dieu puisse-t-il vous être favorable !

Puissent vos vœux, que sa main va bénir,

N'être jamais suivis du repentir !

L'ATTAIGNANT.

A U T R E.

A Claudine.

DOIT-ON rougir de chanter ce qu'on aime ?

Faut-il des noms & des titres divers ?

Que fait un nom, quand l'amour est extrême ?

Claudine est belle , & suffit à mes vers.
C'est une fleur qu'un hazard fit éclore.
Pour être née en de stériles champs ,
Est-elle moins la fille de l'Aurore !
Son humble état la rend plus chere encore.
Laiſſons tout autre honorer de ses champs ,
L'orgueil jaloux des parterres de Flore !
La fleur des prés est celle que j'adore.
C'est-là , Claudine , au plus beau de mes jours ;
Que je te vis ; j'y vis tous les Amours.
Simple , & sans art , belle sans imposture ,
Ton teint naïf brilloit de ses couleurs ;
Tes seuls appas composoient ta parure ;
Et tes cheveux , bouclés à l'aventure ,
Flottoient au vent , sous un chapeau de fleurs.
Je démêlai ce feu , dont la nature
Fait pétiller dans tes yeux séduifans
Tous les desirs d'un instinct de seize ans ;
Cette candeur , cette vérité pure ;
Et ce regard innocent & malin ,
Lorsque tu vois l'albâtre de ton sein
S'élever , croître , ou décroître à mesure ;
Et s'arrondir sous un corset de lin.
Quand , pour jouir de ta flamme secrète ,
Je vais revoir ton rustique séjour ,
Qu'il est plus doux , plus piquant pour l'Amour
De chiffonner ta simple collerette ,
Que ces bijoux , ces clinquans de toilette ;
Dont sont chargés tous nos tetons de Cour !
Pour tout l'éclat d'une pompe étrangere ,

Changerois-tu ton amant & ton sort ?
 Ne te plains point , trop heureufe Bergere ;
 Nous folâtrons sur la verte fougere ;
 Sur des couffins la mollesse s'endort.
 Rappelle-toi cette nuit de mystere ,
 Où j'habitai sous le chaume sacré
 Du vieux pasteur , ton maître & mon curé :
 Lorsque ta main enivra le saint homme ,
 Lorsque sans lui , sans notaire & sans Rome ,
 Par nous deux seuls notre amour fut juré.
 Ce presbytere , en un temple adorable ,
 Changea soudain ; l'Amour en fut le Dieu.
 On te l'a peint un monstre redoutable ;
 Et tu le vis , c'est un enfant aimable.
 On t'en a fait un crime , & c'est un jeu.
 Que de larcins furent cachés dans l'ombre
 De cette nuit ! Que de baisers de feu
 Donnés , rendus , précipités sans nombre !
 Pour les compter , ils nous coûtoient trop peu.
 L'Aube du jour moins de fleurs vit éclore ,
 Que de baisers que je cueillois encore ;
 Et si l'instant de cacher notre amour
 Ne fût venu ; ma Claudine , j'ignore
 Si le soleil , vers le quart de son tour ;
 N'en eût compté plus encor que l'Aurore.
 Ce jour coula dans l'attente du soir :
 Le soir , aux champs , je courus te revoir ;
 Un autre autel eut d'autres sacrifices.
 La nuit revint , & passa ton espoir.
 Que de beaux jours ! que de nuits plus propices

Ont secondé nos furtives délices !
 Faut-il, Claudine, en voir finir le cours ?
 Le tems m'appelle & m'entraîne à la ville ;
 Je vais quitter le plus beau des séjours.
 Mon âge d'or couloit dans cet asyle ;
 L'âge de fer est aux lieux où je cours.
 Sans être ému, j'y verrai tout Cythere,
 L'art des Cités & la pompe des Cours ;
 J'en fais ferment au Dieu de ma Bergere.
 Claudine aura mes dernieres amours.
 Toi, que je laisse oisive & solitaire,
 Dans ce hameau, tu verras tous les jours
 Ces bois, ces eaux, ces fleurs, cette fougere ;
 Lubin, Antoine, & ce jeune Vicaire . . .
 Claudine, hélas ! m'aimeras-tu toujours ?

BERNARD.

A U T R E.

A Manon.

C'EST donc ce soir, que dans tes bras
 Je goûterai l'honneur suprême
 De moissonner tous ces appas
 Que voudroient cueillir les Rois même ;
 Si, comme moi, sçachant saisir
 Du bonheur le moindre avantage,
 Pour aller chercher le plaisir,
 Ils montoient au cinquieme étage.
 Je sçais bien, ma chere Manon,

Que tu n'es point une Duchesse ;
 Que dans sa compilation
 Moréri nous tait ta noblesse.
 Mais le charme de cent beautés ;
 Sur ton teint mille fleurs écloses ,
 Quatorze ans à peine comptés ,
 Quatorze ans , ce sont bien des choses.
 Deux petits tetons que Dieu fit ,
 Pour qu'aussi-tôt la main desire
 De toucher ce que l'œil admire ;
 Un front où la pudeur rougit ,
 Pudeur qui charme & nous attire ;
 Une bouche où l'Amour sourit ,
 Où le baiser même respire ;
 Un regard qui sçait trop séduire ,
 Quoique l'art ne l'ait point instruit.
 Tant d'appas si dignes d'estime ,
 De respect , d'adoration ,
 Valent bien la condition
 D'une Altesse Sérénissime.
 Oh ! que l'Amour sçait réparer
 L'injustice , dont la nature
 S'est pu seule deshonorer ,
 En rendant ta naissance obscure !
 Sur mes yeux il met son bandeau ,
 Ou plutôt , ô Beauté suprême !
 Pardon de mon erreur extrême ,
 Il m'éclaire de son flambeau ,
 Et m'offre la vérité même.
 Oui , pour l'œil d'un peuple hébété

Tu n'es qu'une fille vulgaire,
En un mot, qu'une Couturiere,
Manon, avec quelque beauté:
Moi, je vois, j'admire, j'adore
Minerve, l'aiguille à la main,
Qui, sous tes traits, revient encore
D'Arachné venger le dédain.
A leurs regards, pour tout partage,
Tu n'as qu'un simple casaquin.
Un casaquin! Dieux! quelle image!
Quels odieux habillemens
Ils osent prêter à ma reine!
Tandis que l'or, les diamans
Me semblent laisser voir à peine
Tes attraits privés d'ornemens,
Je te nomme une souveraine.
Ah! mes yeux enchantés, ravis,
Reconnoissent en toi Cypris;
Oui, c'est elle, c'est Cythérée,
Qui, des mains des Graces parée,
Telle que la vit Adonis,
D'un essain d'Amours entourée,
Dans le brillant chemin qu'Iris
Seme d'azur & de rubis,
Descend du haut de l'Empirée,
Et laissant sa trace éclairée,
Les Cieux sous ses pas embellis,
Par le charme d'un doux souris,
Vient rendre à la terre explorée
Ses parfums, ses fleurs & ses fruits.

Ah ! mon adorable Maîtresse ;
Qu'il reste dans l'aveuglement
Ce Public stupide , ignorant ,
Qui voit l'objet de ma tendresse
Sous un portrait si différent !
Que moi seul je puisse connoître ,
Posséder tous ces agrémens
Que l'Amour semble avoir fait maître
Pour le plus heureux des Amans !
Si les Dieux connoissoient tes charmes ,
Pour rivaux j'aurois tous les Dieux.
Sois invisible à tous les yeux :
Mon cœur , pour avoir moins d'alarmes ,
En fera-t-il moins amoureux ?
Ne puis-je , hélas ! toute ma vie ,
Loin des grandeurs , loin de l'envie ;
Habiter ce simple réduit ,
Où ma divinité chérie ,
Où Manon est ensevelie ,
Que d'un coup d'œil elle embellit ;
Que d'un coup d'œil elle ennoblit ,
Où peut s'égayer la folie ,
Sans crainte des donneurs d'avis ,
De ces ennuyeux réfléchis ,
Qui vous parlent Philosophie ,
Quand il faut se livrer aux ris ;
Où le plus méchant vin de Brie
Me feroit un nectar exquis ,
Où la plus antique perdrix
A pour moi le goût d'ambroisie ?

Séjour préférable aux Marlis ,
Aux Fontainebleaux , aux Choisis ,
Et que , sans trop d'idolatrie ,
Je puis nommer mon Paradis :
Les Cieux valent-ils un taudis
Qu'on partage avec son amie ?
Ah ! quand ferai-je dans ce lit ,
Le thrône du bonheur suprême ,
Où , par la main , l'Amour lui-même
Doit me conduire cette nuit ,
Sans flambeau , sans suite , & sans bruit ?
Il est bien vrai que l'opulence
N'y sçauroit , avec dignité ,
Reposer sa grosse santé
Et l'orgueil de sa nonchalance ;
Qu'on n'y voit point sur l'édredon
Se pâmer la foible mollesse ;
S'érendre avec dévotion
La béate & sainte paresse ;
Le goût aux vernis de Martin
Associant son art divin ,
Nouer de cent façons galantes
Un rideau que suspend sa main ,
Et de la moire & du satin
Déployer les ondes brillantes
Et les agrémens du Pékin.
Eh ! que m'importe qu'il abonde
De ce luxe dont on fait cas ?
Il est le premier lit du monde :
On y tient Manon dans ses bras.

Pour deux époux que , d'ordinaire ,
 L'habitude n'y réunit
 Que pour dormir & ne rien faire ,
 Peut-être il seroit trop petit :
 L'Amour qui , pour une autre affaire ;
 Veut avec toi passer la nuit ,
 Est plus facile à satisfaire ;
 La moindre place lui suffit.

D'ARNAUD.

A U T R E.

A Chloé.

CHLOÉ , ce tendre badinage
 Ne fait qu'irriter nos desirs ;
 Occupons-nous des vrais plaisirs ;
 Laissons-là le papillonnage.
 Auprès de toi je suis heureux ,
 Mais je puis l'être davantage.
 Hier mes soupirs amoureux
 Expiroient déjà sur ta bouche.

Je voulois tout tenter ; mais sans être farouche,
 Tu repoullas l'Amour égaré dans tes bras ;
 Je ravis des faveurs ; & je n'en obtins pas.
 L'Honneur, ce vain fantôme, effrayoit ta tendresse ;
 Il dissipoit des feux l'impétueuse ivresse.

Doit-il encor t'épouvanter ?

Ennemi de l'Amour qu'il ne peut surmonter ,
 Sans sçavoir l'obtenir , disputant la victoire ,

A combattre il borne sa gloire ;

Il est toujours vaincu ; mais il veut résister.

Tu m'aimes , je t'adore... Ah ! garde-toi de croire

Que ce foible tyran puisse un jour nous dompter ?

On le craignoit jadis ; & le cœur de nos meres

Ne goûtoit qu'en tremblant le bonheur de sentir.

De ce siècle poli les loix sont moins séveres ;

L'Amour , à ses côtés , n'a plus le Repentir.

Nous rions aujourd'hui de ces Prudes sublimes

Qu'effarouche un Amant ; qui gênent leurs desirs ;

Et ces plaisirs si doux , dont tu te fais des crimes ,

Quand on les a goûtés , ne sont que des plaisirs.

Va , ton bonheur est d'être belle ;

Ton devoir est d'être fidelle ;

Tes loix sont dans ton cœur ; les Amours sont tes

Dieux ;

Jeune Chloé , qu'ils soient tes guides.

Ce prélude voluptueux

Nous promet des biens plus solides :

Il a fatigué ta vertu ;

Tu sens l'ennui de te défendre.

A l'honneur d'avoir combattu ,

Hâte-toi d'ajouter le plaisir de te rendre.

S. LAMBERT.

A U T R E.

Au Prince de Beauveau.

J E revois donc ces lieux où le Ciel m'a fait naître ;

Là , j'ai vu , comme un jour , passer mes premiers
ans ;

J'exerçois, sans objet, mes organes naissans ;
 Charmé de voir, d'agir, d'entendre, de connoître ;
 Je semblois essayer ma pensée & mes sens,
 Et m'assurer du plaisir d'être.

C'est ici que la voix d'un Maître
 A troublé mes jeux innocens.

La raison des parens gêne le premier âge ;
 La tendresse & l'humeur nous prodiguent leurs
 soins ;

Bientôt de nouveaux goûts, mille nouveaux besoins
 Nous font sentir notre esclavage.

Le cœur inquiet & volage

Veut s'égarer en liberté,

Et, sur les ondes emporté,

Craint le pilote & non l'orage.

D'un joug utile on se dégage.

L'espérance au front gai vient flatter nos desirs ;

J'étois embarrassé du choix de mes plaisirs ;

Tout devoit être mon partage.

J'entreprendois mille travaux ;

Je me faisois aimer ; j'étois utile au monde.

Je suffisois à tout : obstacles & rivaux,

Rien n'arrêtoit une arme ardente & vagabonde,

Qui prévoyoit dans tout quelques succès nouveaux.

Il me semble qu'ici le souffle du Zéphire

M'apporte des esprits plus purs & plus nombreux ;

Dans ces lieux où je fus heureux,

Avec plaisir encor quelquefois je respire :

Je crois m'y retrouver à la fleur de mes ans ;

Mon cœur s'épanouit sous un ciel qui s'épure ;

Et le printems de la nature

Pour un instant du moins m'y rend à mon printemps.
Je voudrois retenir l'erreur où je me plonge ;
C'est ainsi qu'un Amant , chagrin que le réveil
Du bonheur qu'il goûtoit lui prouve le mensonge ;
S'efforce à retomber dans les bras du sommeil ,

 Pour être encor heureux en songe.

J'espérois autrefois : espérer , c'est jouir ;
Le remords n'altéra jamais ces jouissances ;

 Mais le tems fait évanouir

 Ces chimériques espérances.

Je perds tous les objets qu'il ôte à mes desirs ;
De l'avenir trompeur j'ai perdu les plaisirs ;
Sous ses voiles obscurs , au printemps de mon âge ;
Je voyois mille biens qu'il alloit m'apporter ;
Quand d'un œil plus certain j'en perce le nuage ;
Je vois trop aujourd'hui tout ce qu'il va m'ôter.
J'aimois à le prévoir ; je perds à le connoître ;

 J'espérois l'instant où je suis ;

 Je crains l'instant où je dois être.

Il est d'autres plaisirs que le tems a détruits :
Plus jeune , je pensois que ma jeune maîtresse
Étoit le seul objet qui pourroit m'enflammer ;
Je croyois pouvoir seul obtenir sa tendresse ;
Je croyois que nos cœurs s'attendoient pour aimer.
Comme un choix éclairé , j'adorois son ivresse ;
Ses desirs me flattoient ; j'estimois ses rigueurs ;
Du nom de sentiment j'honorais sa foiblesse :
Je croyois que les cœurs étoient le prix des cœurs.
C'est ainsi que j'errois dans les jardins d'Armide,
 Au miroir de la vérité ,

Au lieu d'un séjour enchanté ;
 Je découvre une place aride.
 Je l'ai vu cet Amour , cette Divinité :
 Au vuide de nos cœurs , à notre oisiveté ,
 J'ai vu qu'il devoit sa puissance ;
 Il n'est jamais , dans sa naissance ,
 Que le goût de la volupté ;
 Languissant dans la jouissance ,
 Réveillé par la vanité :
 D'une froide fidélité
 On conserve l'objet avec inquiétude ;
 On lui soumet sa volonté ;
 L'amusement se change en habitude ,
 L'habitude en nécessité.
 J'ai perdu , par degrés , les vertus les plus cheres.
 Ah ! le grand jour qui m'a frappé
 A trop éclairé nos miseres ;
 Et je maudis l'instant où je fus détrompé !
 Je voyois les humains comme un peuple de freres ;
 Sans défense auprès d'eux , je ne redoutois rien ;
 Je voyois tous les cœurs prêts à répondre au mien ;
 Je croyois aux ames sinceres.
 J'ai vu l'exacte probité
 Et la scrupuleuse équité
 Cacher souvent des cœurs arides.
 J'ai vu prendre pour la bonté ,
 La foiblesse des cœurs timides ;
 Le vil besoin d'être flatté
 Donner des louanges perfides ;
 Inspirer le seul goût de la société.

J'ai vu que la sincérité
N'étoit que l'orgueil & l'envie,
Qui s'exhaloient en liberté.
Par une fausse piété

J'ai vu la raison poursuivie ;

Le vice adulateur, des graces revêtu,
Déplacer avec art le mérite sublime.

J'ai vu, par ses amis, l'honnête homme abattu :

 Tout est opprimé, s'il n'opprime ;

Tout combat sur la terre, ou tout est combattu :

Le plus fort est tyran, le plus foible victime.

Aurois-je donc perdu le plaisir d'estimer ?

 Et faut-il rougir de mon être ?

 Dès qu'on commence à vous connoître ;

Faut-il donc, ô Mortels ! cesser de vous aimer ?

 Auprès de toi, Beauveau, j'oublie

Combien ils font légers, aveugles ou pervers :

Si je méprise en eux la nature avilie,

 J'admire en toi la nature ennoblie.

Sans toi, j'irois chercher les plus sombres déserts ;

Là, dans un antre obscur, ou sous un toit de
 chaume,

Pleurant d'avoir connu le néant des vertus,

 Je m'écrierois avec Brutus :

 O vertu ! n'es-tu qu'un phantôme ?

S. LAMBERT.



A U T R E.

Au Prince de Beauveau.

A VIVRE au sein du Jansénisme,
Cher Prince, je suis condamné;
Dans le vieux château de Terné,
Je répète mon catéchisme:
Du Vatican, de Port-Royal
J'entends conter les vieilles guerres:
J'entends mettre au rang des saints Peres,
Nicole, Quesnel & Pascal.
J'en lis un peu par courtoisie;
Ces foux, pleins de misanthropie,
Souvent ne raisonnent pas mal:
Ils ont eu l'art de bien connoître
L'homme qu'ils ont imaginé;
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'il est, ni ce qu'il doit être.
Plus ingénu, moins orgueilleux,
Montagne, sans art, sans système,
Cherchant l'homme dans l'homme-même,
Le connoît & le peint bien mieux.
Adisson veut nous rendre heureux.
Par mille traits ingénieux,
Sa morale flatte & réveille:
Il inspire, quand il instruit;
C'est un sage qui nous conduit;
C'est un ami qui nous conseille.

Un vieux Janséniste grondeur
Dit qu'en détruisant la nature,
On fait plaisir à son Auteur,
Et qu'on charme le Créateur
En tourmentant la créature :
Du petit nombre des Élus
Tous ses ennemis sont exclus ;
Et ces sauvages Cénobites,
Qui vantent à Dieu leur ennui,
Ne voudroient plus vivre pour lui,
S'il étoit mort pour les Jésuites.
Indulgente Société,
O vous ! dévots plus raisonnables,
Vertueux sans férocité,
Le goût polit vos mœurs aimables ;
Vous vous occupez sagement
De l'art de penser & de plaire.
Aux charmes touchans du Bréviaire
Vous entre-mêlez prudemment
Et du Virgile & du Voltaire.
Vous parlez au nom du Seigneur ;
Et vous n'ennuyez point les hommes ;
Vous nous condamnez sans fureur ;
Vous nous voyez tels que nous sommes.
Je ne veux point pour Directeur,
Un fou dont la mauvaise humeur
Erige en crime une foiblesse,
Et veut anéantir mon cœur
Pour le conduire à la sagesse.
Je sens, j'ai des goûts, des desirs ;

Dieu les inspire ou les pardonne:
 Le triste ennemi des plaisirs
 L'est aussi du Dieu qui les donne.

S. LAMBERT.

A U T R E.

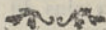
A Climene à sa toilette.

ET pourquoi te parer, Climene?
 Lorsque l'on a tant de beauté,
 C'est prendre une inutile peine.
 Laisse-là ce lustre emprunté.
 Tu brilles assez par toi-même.
 C'est toi que tu veux que l'on aime;
 Ne te cache point sous le fard;
 Montre tes traits sans imposture;
 N'enchéris point sur la nature;
 Seule elle vaut mieux qu'avec l'art.

Vois l'Amour; l'éclat de ses charmes
 N'est point un éclat ajouté:
 Il est tout nud; sa nudité
 Est la plus forte de ses armes.

Pour gagner le cœur de Pâris,
 Pour lui paroître la plus belle,
 Que fait Vénus? Se couvre-t-elle
 D'or, de perles & de rubis?
 Junon en remplit sa coëffure;
 Pallas en charge ses habits;
 Elles ont besoin de parure;

Mais il n'en faut point à Cypris.
Elle détache sa ceinture :
Du Berger les yeux sont surpris.
Il n'est plus maître de son ame ;
De tous ses feux l'Amour l'enflamme ;
Et pour sa mere obtient le prix.
Vois , Climene , dans la peinture :
Par où l'Artiste ingénieux
Est-il sûr de charmer nos yeux ?
Est-ce en prodiguant la dorure ?
Est-ce en surchargeant d'ornemens
L'objet qu'il confie à la toile ?
Non ; c'est en le peignant sans voile ;
Qu'il lui donne plus d'agrémens.
Vois ce chef-d'œuvre de l'Albane :
Il ose d'un pinceau profane ,
Traçant les contours délicats,
Des charmes que la pudeur cache ,
Lever le bandeau qu'elle attache
Sur ses mystérieux appas.
Tellè qu'il offre Cythérée
Aux yeux de l'heureux Adonis ;
Viens t'offrir , Amante adorée ,
A ceux de ton Amant épris.
Tu perds un tems que je regrette.
En voulant ainsi t'embellir ,
Ne donne point à la toilette
Ce que tu ne dois qu'au plaisir.



A U T R E.

Sur l'Amour.

O U I, c'est une grande folie,
Cher ami, que d'être amoureux;
Mais, conviens-en, cette manie
Fait un état délicieux:
Avec une fidelle amie
Par-tout on se croit dans les cieux,
Loin de porter aucune envie
A la félicité des Dieux,
On ne craint que leur jalousie;
Et l'on se croit plus heureux qu'eux.
J'ai connu cette maladie;
J'ai ressenti de tendres feux;
J'étois animé par les yeux
De mon inconstante Sylvie.
Elle embellissoit tous les lieux;
Et, versé par sa main chérie,
Entre les plaisirs & les jeux,
Le plus maussade vin de Brie
Me paroissoit plus gracieux,
Que le nectar & l'ambrosie.
J'étois fou; mais j'étois joyeux.
Je suis sensé, mais sérieux
Jusques à la mélancolie.
Mon esprit n'a plus de faillie;
Et mon cœur sent un vuide affreux;

Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel
accueil !

Auprès de la Maîtresse, & dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire ;
J'eus le droit d'y parler, & parler sans rien dire.

Cette femme à grands falbalas,
Me consulta sur l'air de son visage ;
Un Blondin sur un mot d'usage,
Un Robin sur des Opéras ;

Ce que je décidai fut le *Nec plus ultra* :
On applaudit à tout ; j'avois tant de génie !

Ah ! mon habit, que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela !

De complimens bons pour une Maîtresse,
Un Petit-maître m'accabla ;
Et, pour m'exprimer sa tendresse ;

Dans ses propos guindés, me dit tout Angola.

Ce Poupart à simple tonsure,
Qui ne songe qu'à vivre, & ne vit que pour soi ;
Oublia quelque tems son rabat, sa figure,
Pour ne s'occuper que de moi.

Ce Marquis, autrefois mon ami de collège,
Me reconnut enfin ; &, du premier coup d'œil,
Il m'accorda par privilège

Un tendre embrassement qu'approuvoit son or-
gueil.

Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
N'eussent obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira.

Ah! mon habit, que je vous remercie!

C'est vous qui me valez cela!

Mais ma surprise fut extrême:

Je m'apperçus que sur moi-même

Le charme sans doute opéroit.

J'entrois jadis d'un air discret;

Ensuite suspendu sur le bord de ma chaise,

J'écoutois en silence, & ne me permettois

Le moindre si, le moindre mais;

Avec moi tout le monde étoit fort à son aise;

Et moi je ne l'étois jamais;

Un rien auroit pu me confondre:

Un regard, tout m'étoit fatal;

Je ne parlois que pour répondre;

Je parlois bas; je parlois mal.

Un sot Provincial arrivé par le coche,

Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau;

Je me mouchois presqu'au bord de ma poche;

J'éternuois dans mon chapeau.

On pouvoit me priver, sans aucune indécence,

De ce salut que l'usage introduit;

Il n'en coûtoit de révérence,

Qu'à quelqu'un trompé par le bruit;

Mais à présent, mon cher habit,

Tout est de mon ressort; les airs, la suffisance,

Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance,

Deviennent mes tons favoris:

Est-ce ma faute, à moi, puisqu'ils sont applaudis?

Dieu! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,

De ne point habiter ce pays limitrophe

Des conquêtes de notre Roi !
 Dans la Hollande il est une autre loi.
 En vain j'étalerois ce galon qu'on renomme ;
 En vain j'exalterois sa valeur, son débit ;
 Ici l'habit fait valoir l'homme ;
 Là, l'homme fait valoir l'habit.
 Mais chez nous (Peuple aimable) où les graces,
 l'esprit
 Brillent à présent dans leur force,
 L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs, sur son fruit ;
 On le juge sur son écorce.

SEDAINE.

A U T R E A U R O I ;

Par le Curé de Fontenoi.

J'OSE vous supplier, grand Roi,
 De vouloir bien penser à moi ;
 Mon Bénéfice est le plus mince
 Qui soit dans toute la Province :
 Vous avez, par votre valeur,
 Immortalisé ma Paroisse ;
 Et les Anglois, avec angoisse,
 Se rappellent votre vigueur.
 Par-tout où vole votre gloire,
 On vante déjà Fontenoi ;
 Et le village avec le Roi
 Sera célébré dans l'Histoire.
 Mais, à quoi sert un nom pompeux

Sans l'avantage des richesses ?
C'est souvent un titre onéreux ;
Et vous n'avez , par vos prouesses ,
Illustré que des malheureux :
Je suis le Crésus du village ;
Et ma Cure vaut cent écus :
Ce sont de foibles revenus ,
Puisque , grace à votre courage ,
Je deviens un grand Personnage ;
Tous les jours mille Curieux
Viennent en foule dans ces lieux
Voir le siège de votre gloire.
Il me faut , comme je le puis ,
Faire les honneurs du pays ,
Les gîter , leur donner à boire ;
Et ceux que j'ai déjà reçus ,
Me coûtent plus de cent écus.
Les fonds du pauvre Bénéfice
Seront bientôt anéantis ,
Si vous ne fondez un hospice
Où l'on les héberge gratis ;
Ou bien , augmentant ma dépense ,
Augmentez donc mon revenu ,
Puisque c'est par votre vaillance ,
Que le lieu de ma résidence
Est plus fréquenté , mieux connu ,
Que bien des Évêchés de France.
Aussi juste que courageux ,
Vous ferez bientôt mon affaire ;
Car vous verrez qu'entre nous deux

Il reste quelque compte à faire :
 Lorsque les Morts sont enterrés,
 Il revient des droits aux Curés :
 Or, on a fait dans mon domaine
 Plus de huit mille enterremens :
 Donc, à douze francs la douzaine,
 Il me revient huit mille francs,
 En les mettant l'un portant l'autre.
 Vous voyez que c'est bon marché ;
 Et souvent l'on est écorché
 Par les diseurs de patenôtre ;
 Mais j'use de facilité
 En faveur de la quantité...
 Il est si beau de voir un Prêtre
 Sur son intérêt endormi !
 Et moi j'en veux user ainsi
 En faveur de notre ancien Maître ;
 D'un Roi charmant, d'un Prince à qui
 Nous brûlions tous du desir d'être.
 Nos ennemis, s'ils l'avoient pu,
 Auroient encore combattu ;
 Ils vouloient prendre leur revanche ;
 Mais, par un bonheur sans égal,
 Vous, & notre grand Maréchal
 Étiez fermes dessus la hanche ;
 Car il conserve avec son mal
 Bras & tête de Général ;
 Et vers lui la victoire panche
 En carrosse comme à cheval.
 Tournai, même sa citadelle

Qui vouloit faire la rebelle ,
Se font soumises à vos loix
A la barbe de ces Anglois
Qui disoient , en battant d'une aîle :
LOUIS , en frottant la sequelle ,
A ma foi fait un coup de trois. . . .
Ils ont senti votre puissance.
Mais aussi-tôt que du combat
On eut rappelé le Soldat ,
Malgré les desirs de vengeance
Qui fortifioient leur fureur ,
Ils admiroient votre valeur
Et célébroient votre clémence ,
Dont le charme fait tant d'honneur
Aux vertus d'un Héros vainqueur. . . .
SIRE , vous leur apprenez comme
L'on doit user de son pouvoir.
A votre exemple , en honnête homme ;
J'ai bien fait aussi mon devoir ;
Et pour les Défunts qu'on renomme
J'ai dit trois fois l'Office en noir.
Or toute peine vaut salaire ;
Et vous êtes trop bon Chrétien ,
Pour vouloir , à ce que j'espere ,
Que sur ma Paroisse on enterre
Sept ou huit mille hommes pour rien ,
C'est mon casuel , c'est mon bien.
Sur mes droits & mon honoraire
On m'a fait encor d'autres torts ;
Un fameux Monsieur de Voltaire

A donné l'extrait mortuaire
 De tous les Seigneurs qui sont morts ;
 Et je n'aurai plus rien à faire ;
 Mais , pour prévenir les remords
 Qu'il doit avoir , en conscience ,
 Tâchez de me faire l'avance
 De quelque libéralité ,
 Soit à titre d'indemnité ,
 Soit à titre de récompense ;
 Et je vous laisse l'option
 Sur la somme & sur la maniere
 De faire la donation ;
 Soit de somme mobilière ,
 Soit par forme de pension ;
 Ne fût-elle qu'alimentaire.
 Au cas qu'elle fût viagere ,
 Ayant près de quatre-vingts ans ;
 Il conviendrait à mes parens
 De prendre une tête étrangere.

Grand Prince , si votre bonté
 M'accorde cette faculté ,
 De peur qu'une balle incivile ,
 Ou quelque brutal de canon
 Ne rende la grace inutile ,
 Je ne choisirai point Biron ,
 Harcourt , Richelieu , d'Aubeterre ,
 Boufflers , Luxembourg , Langeron ,
 Turenne , Soubise , Crillon ,
 D'Aumont , Croissi , Graffin , Tonnerre ;

Guerchi, du Guesclin, d'Argenson,
Et tant d'autres foudres de guerre,
Qui, tous les jours, dans les combats,
Narguent de sang froid le trépas,
Et, pour l'honneur de vos conquêtes,
Risquent gaillardement leurs têtes.
Mais, SIRE, à votre volonté,
Je prendrai, pour ma sûreté,
Dans Paris, en Flandre, à Versailles;
Quelqu'un de poids, de gravité,
Ami de la tranquillité,
Qui n'aille point sous des murailles
Montrer son intrépidité,
Ni compromettre à des batailles
Ma pension & sa santé.
Pour votre gloire, en vérité,
Je ferai part à mes ouailles
De votre générosité.
Ils vous béniront tous, grand Prince;
Et l'on dira dans la Province,
Que le peuple de Fontenoi,
Pauvre, sous la Maison d'Autriche;
Devint heureux, content & riche
Si-tôt qu'il appartint au Roi.
Remplis de zèle & d'allégresse,
Nous célébrerons vos succès;
Je parle de vous à la Messe;
Et déjà vos nouveaux Sujets
Forment pour vous des vœux sans cesse;
Heureux, pour prix de leur tendresse,

Si vous ne les rendiez jamais !
 Cette Paix , que chacun desire ,
 Produiroit de tristes effets ,
 S'il leur en coûtoit les regrets
 De n'être plus sous votre empire.

MARCHAND.

A U T R E.

D'Héloïse à Abailard.

DANS ces lieux habités par la seule innocence ;
 Où règne , avec la paix , un éternel silence ,
 Où les cœurs asservis à de sévères loix ,
 Vertueux par devoir , le sont aussi par choix ;
 Quelle tempête affreuse , à mon repos fatale ,
 S'élève dans les sens d'une foible Vestale ?
 De mes feux mal éteints qui ranime l'ardeur ?
 Amour , cruel Amour , renais-tu dans mon cœur ?
 Hélas ! je me trompois : j'aime , je brûle encore !
 O mon cher & fatal ! . . . Abailard . . . je t'adore !
 Cette lettre , ces traits à mes yeux si connus ,
 Je les baise cent fois ; cent fois je les ai lus.
 De sa bouche amoureuse , Héloïse les presse.
 Abailard ! cher Amant ! mais quelle est ma foiblesse !
 Quel nom dans ma retraite osé-je prononcer ?
 Ma main l'écrit ? . . . Hé bien ! mes pleurs vont
 l'effacer.
 Dieu terrible , pardonne , Héloïse soupire.

Au plus cher des époux tu lui défends d'écrire,
A tes ordres cruels Héloïse fouscrit. . . .
Que dis-je ? mon cœur dicte . . . & ma plume obéit.

Prisons, où la vertu, volontaire victime,
Gémit & se repent, quoiqu'exempte de crime;
Où l'homme, de son être imprudent destructeur,
Ne jette vers le Ciel que des cris de douleur,
Marbres inanimés, & vous, foibles reliques,
Que nous ormons de fleurs, qu'honorent nos
cantiques,
Quand j'adore Abailard, quand il est mon époux,
Que ne suis-je insensible & froide comme vous !
Mon Dieu m'appelle en vain du thrône de sa gloire ;
Je cède à la Nature une indigne victoire ;
Les cilices, les fers, les prieres, les vœux,
Tout est vain ; & mes pleurs n'éteignent point
mes feux.

Au moment où j'ai lu ces tristes caracteres ;
Des ennuis de ton cœur secrets dépositaires,
Abailard, j'ai senti renaître mes douleurs.
Cher époux, cher objet de tendresse & d'horreurs ;
Que l'Amour, dans tes bras, avoit pour moi de
charmes !
Que l'Amour, loin de toi, me fait verser de larmes !
Tantôt je crois te voir, de myrte couronné,
Heureux & satisfait, à mes pieds prosterné ;
Tantôt, dans les déserts, farouche & solitaire,
Le front couvert de cendre, & le corps sous la
haire,

Desséché dans ta fleur , pâle & défiguré ,
 A l'ombre des Autels , dans le Cloître ignoré ;
 C'est donc-là qu'Abailard , que sa fidelle épouse ,
 Quand la Religion , de leur bonheur jalouse ,
 Brise les nœuds chéris dont ils étoient liés ,
 Vont vivre indifférens , l'un par l'autre oubliés ;
 C'est-là que , détestant & pleurant leur victoire ,
 Ils fouleront aux pieds & l'Amour & la Gloire.
 Ah ! plutôt écris-moi : formons d'autres liens ,
 Partage mes regrets . . . je gémirai des tiens ;
 L'écho répétera nos plaintes mutuelles ;
 L'écho suit les Amans malheureux & fidèles.
 Le sort , nos ennemis ne peuvent nous ravir
 Le plaisir douloureux de pleurer , de gémir.
 Nos larmes sont à nous . . . nous pouvons les
 répandre.

Mais Dieu seul , me dis-tu , Dieu seul doit y
 prétendre.

Cruel , je t'ai perdu , je perds tout avec toi.
 Tout m'arrache des pleurs . . . tu ne vis plus pour
 moi.

C'est pour toi . . . pour toi seul , que couleront mes
 larmes ?

Aux pleurs des malheureux Dieu trouve-t-il des
 charmes ?

Écris-moi ; je le veux : ce commerce enchan-
 teur ,

Aimable épanchement de l'esprit & du cœur ;
 Cet art de converser , sans se voir , sans s'entendre ,
 Ce muet entretien , si charmant & si tendre ,

L'art d'écrire , Abailard , fut fans doute inventé
Par l'Amante captive & l'Amant agité ;
Tout vit par la chaleur d'une lettre éloquente ;
Le sentiment s'y peint sous les doigts d'une Amante.
Son cœur s'y développe ; elle peut , sans rougir ,
Y mettre tout le feu d'un amoureux desir.
Hélas ! notre union fut légitime & pure !
On nous en fit un crime ; & le Ciel en murmure.
A ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié ,
Quand tu m'offris l'Amour sous le nom d'Amitié ,
Tes yeux brilloient alors d'une douce lumière ;
Mon ame , dans ton sein , se perdit toute entiere :
Je te croyois un Dieu ; je te vis sans effroi.
Je cherchois une erreur qui me trompât pour toi.
Ah ! qu'il t'en coûtait peu pour charmer Héloïse !
Tu parlois . . . à ta voix tu me voyois soumise.
Tu me peignois l'Amour bienfaisant , enchanteur . . .
La persuasion se glissoit dans mon cœur :
Hélas ! elle y couloit de ta bouche éloquente ;
Tes levres la portoient sur celles d'une Amante.
Je t'aimai . . . je connus , je suivis le plaisir ;
Je n'eus plus de mon Dieu qu'un foible souvenir.
Je t'ai tout immolé , devoir , honneur , sagesse ;
J'adorois Abailard ; & dans ma douce yvresse ,
Le reste de la terre étoit perdu pour moi :
Mon Univers, mon Dieu, je trouvois tout dans toi.

Tu le sçais , quand ton ame , à la mienne en-
chainée ,
Me pressoit de serrer les nœuds de l'hyménée ,

Je t'ai dit : Cher Amant , hélas ! qu'exiges tu ?
 L'amour n'est point un crime ; il est une vertu.
 Pourquoi donc l'affervir à des loix tyranniques ?
 Pourquoi le captiver par des nœuds politiques ?
 L'Amour n'est point esclave ; & ce pur sentiment,
 Dans le cœur des humains naît libre , indépendant.
 Unissons nos plaisirs , sans unir nos fortunes.
 Crois-moi , l'hymen est fait pour des ames com-
 munes ,

Pour des Amans livrés à l'infidélité.

Je trouve dans l'Amour mes biens , ma volupté.
 Le véritable Amour ne craint point le parjure.
 Aimons-nous , il suffit ; & suivons la nature.
 Apprenons l'art d'aimer , de plaire tour-à-tour ;
 Ne cherchons , en un mot , que l'Amour dans
 l'Amour.

Que le plus grand des Rois, descendu de son trône,
 Vienne mettre à mes pieds son sceptre & sa cou-
 ronne ,

Et que , m'offrant sa main , pour prix de mes
 attraits ,

Son amour fastueux me place sous le dais ;
 Alors on me verra préférer ce que j'aime
 A l'éclat des grandeurs , au Monarque , à moi-
 même.

Abailard, tu le sçais, mon trône est dans ton cœur ;
 Tout cœur fait tout mon bien , mes titres , ma
 grandeur.

Méprisant tous ces noms que la Fortune invente,
 Je porte , avec orgueil , le nom de ton Amante :
 S'il en est un plus tendre & plus digne de moi ,

S'il peint mieux mon amour, je le prendrai pour
toi.

Abailard, qu'il est doux de s'aimer, de se plaire!
C'est la première loi; le reste est arbitraire.

Quels mortels plus heureux que deux jeunes Amans,
Réunis par leurs goûts & par leurs sentimens,
Que les ris & les jeux, que le penchant rassemble;
Qui pensent à la fois, qui s'expriment ensemble;
Qui confondent leur joie, au sein de leurs plaisirs;
Qui jouissent toujours, ont toujours des desirs!
Leurs cœurs toujours remplis n'éprouvent point
de vuide.

La douce illusion à leur bonheur préside.

Dans une coupe d'or ils boivent à longs traits,
L'oubli de tous les maux & des biens imparfaits.
Si l'homme, hélas! peut l'être, ils sont heureux,
sans doute;

Nous cherchons le bonheur; l'Amour en est la
route.

L'Amour mene au plaisir; l'Amour est le vrai bien.
Tel fut, cher Abailard, & ton fort & le mien.

Que les tems sont changés! ô jour, jour exé-
crable!

Jour affreux, où l'acier, dans une main coupable,
Osa... quoi? je n'ai point repoussé ses efforts!
Malheureuse Héloïse, ah! que faisois-je alors?
Mon bras, mon désespoir, les larmes d'une Amante
Auroient... Rien ne fléchit leur rage frémissante!
Barbares, arrêtez! Respectez mon époux!
Seule j'ai mérité de périr sous vos coups.

Vous punissez l'amour ; & l'amour est mon crime !

Oui , j'aime avec fureur ; frappez votre victime.

Vous ne m'écoutez pas ! le sang coule ! . . . Ah
cruels !

Quoi ? mes cris , quoi ? mes pleurs paroîtront cri-
minels !

Quoi ? je ne puis me plaindre en mon malheur
funeste !

Nos plaisirs sont détruits . . . ma rougeur dit le reste.

Mais , quelle est la rigueur du destin qui nous perd ?

Nous trouvons dans l'abyssme , un autre abyssme
ouvert.

O mon cher Abailard ! peins-toi ma destinée.

Rappelle-toi le jour , où , de fleurs couronnée ,

Où , prête à prononcer un serment solemnel ,

Ta main me conduisit aux marches de l'Autel ;

Où , détestant tous deux le sort qui nous opprime ,

On vit une victime immoler la victime ;

Où , le cœur consumé du feu de mes desirs ,

Je jurai de quitter le monde & ses plaisirs.

D'un voile obscur & saint , ta main foible & trem-
blante

A peine avoit couvert le front de ton Amante ,

A peine je baisois ces vêtemens sacrés ,

Ces cilices , ces fers à mes mains préparés ,

Du Temple tout-à-coup les voûtes retentirent ;

Le soleil s'obscurcit ; & les lampes pâlirent ;

Tant le Ciel entendit , avec étonnement ,

Des vœux qui n'étoient plus pour mon fidele
Amant !

Tant l'Éternel encor doutoit de sa victoire !
Je te quitois ... Dieu même avoit peine à le croire.
Hélas ! qu'à juste titre il soupçonnoit ma foi !
Je me donnois à lui, quand j'étois toute à toi.

Viens donc, cher Abailard, seul flambeau de
ma vie ;

Que ta présence encor ne me soit point ravie !
C'est le dernier des biens dont je veuille jouir.
Viens, nous pourrons encor connoître le plaisir,
Le trouver dans nos yeux, le puiser dans nos ames.
Je brûle ... de l'Amour je sens toutes les flammes.
Laisse-moi m'appuyer sur ton sein amoureux,
Me pâmer sur ta bouche, y respirer nos feux :
Quels momens ! Abailard, les sens-tu ? quelle
joie !

O douce volupté ! ... plaisirs ... où je me noie !
Serre-moi dans tes bras ! presse-moi sur ton cœur !
Nous nous trompons tous deux ; mais quelle heu-
reuse erreur !

Je ne me souviens plus de ton destin funeste ;
Couvre-moi de baisers ... je rêverai le reste.
Que dis-je ? cher Amant, non, non, ne m'en
crois pas ;

Il est d'autres plaisirs ; montre-m'en les appas.
Viens ; mais pour me traîner aux pieds du Sanc-
tuaire,

Pour m'apprendre à gémir sous un joug salutaire ;
A te préférer Dieu, son amour & sa loi,
Si je puis cependant les préférer à toi.

Viens ; & pense du moins que ce troupeau timide

De Vestales, d'enfans, a besoin qu'on le guide.
 Ces filles du Seigneur, instruites par ta voix,
 Baissant un front docile, & s'imposant tes loix,
 Marcherent sur tes pas dans ce climat sauvage;
 De ces remparts sacrés l'enceinte est ton ouvrage;
 Et tu nous fis trouver sur des rochers affreux,
 Des campagnes d'Eden l'attrait délicieux.
 Retraite des vertus, séjour simple & champêtre,
 Sans faste, sans éclat, tel enfin qu'il doit être:
 Les biens de l'orphelin ne l'ont point enrichi,
 De l'or du Fanatique il n'est point embelli.
 La Piété l'habite, & voilà sa richesse.
 Dans l'enclos ténébreux de cette forteresse,
 Sous ces dômes obscurs, à l'ombre de ces tours
 Que ne peut pénétrer l'éclat des plus beaux jours,
 Mon Amant autrefois répandoit la lumière:
 Le Soleil brilloit moins au haut de sa carrière.
 Les rayons de sa gloire éclairaient tous les yeux.
 Maintenant qu'Abailard ne vit plus dans ces lieux,
 La nuit les a couverts de ses voiles funèbres;
 La tristesse nous suit dans l'horreur des ténèbres.
 On demande Abailard; & je vois tous les cœurs
 Privés de mon Amant, partager mes douleurs.

Des larmes de ses sœurs Héloïse attendrie,
 De voler dans leur bras te conjure & te prie!
 Ah! charité trompeuse! ingénieux détour!
 Ai-je d'autre vertu que celle de l'amour?
 Viens, n'écoute que moi; moi seule je t'appelle.
 Abailard, sois sensible à ma douleur mortelle.

Toi,

Toi, dans qui je trouvois pere, époux, frere, ami;
 Toi, de tous les Amans, l'Amant le plus chéri;
 Ne vois-tu pas en moi ton épouse charmante,
 Ta fille, ton amie, & sur-tout ton Amante?
 Viens; ces arbres touffus, ces pins audacieux,
 Dont la cime s'éleve & se perd dans les Cieux;
 Ces ruisseaux argentés fuyant dans la prairie,
 L'abeille sur les fleurs cherchant son ambrosie,
 Le zéphyr qui se joue au fond de nos bosquets,
 Ces cavernes, ces lacs & ces sombres forêts,
 Ce spectacle riant, offert par la nature,
 N'adoucit plus l'horreur du tourment que j'endure.
 L'ennui, le sombre ennui, triste enfant du dégoût,
 Dans ces lieux enchantés se traîne, & corrompt
 tout.

Il seche la verdure; & la fleur pâlissante
 Se courbe & se flétrit sur sa tige mourante.
 Zéphyr n'a plus de souffle; Écho n'a plus de voix;
 Et l'oiseau ne fait plus que gémir dans nos bois.

Hélas! tels sont les lieux où, captive, enchaînée;
 Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée;
 Cependant, Abailard, dans cet affreux séjour,
 Mon cœur s'enyvre encor des poisons de l'Amour.
 Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeste absence;
 Et j'y maudis cent fois ma pénible innocence.
 Moi, dompter mon amour, quand j'aime avec
 fureur!

Ah! ce cruel effort est-il fait pour mon cœur?
 Avant que le repos puisse entrer dans mon ame,

Avant que ma raison puisse étouffer ma flamme ;
 Combien faut-il encor aimer , se repentir ,
 Desirer , espérer , désespérer , sentir ,
 Embrasser , repousser , m'arracher à moi-même ,
 Faire tout , excepté d'oublier ce que j'aime.

O funeste ascendant ! ô joug impérieux !
 Quels sont donc mes devoirs ? & qui suis-je en ces
 lieux ?

Perfide , de quel nom veux-tu que l'on te nomme ?
 Toi , l'épouse d'un Dieu , tu brûles pour un homme !
 Dieu cruel , prends pitié du trouble où tu me vois ;
 A mes sens mutinés ose imposer tes loix.

Tu tiras du chaos le monde & la lumière ;
 Hé bien ! il faut t'armer de ta puissance entière.

Il ne faut plus créer . . . il faut plus , en ce jour ,
 Il faut dans Héloïse anéantir l'Amour.

Le pourras-tu , grand Dieu ? Mon désespoir , mes
 larmes

Contre un cher ennemi te demandent des armes ;
 Et cependant , livrée à de contraires vœux ,
 Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux.

Cheres Sœurs , de mes sers compagnes inno-
 centes ,

Sous ces portiques saints , colombes gémissantes ,
 Vous qui ne connoissez que ces froides vertus
 Que la Religion donne . . . & que je n'ai plus ,
 Vous qui , dans les langueurs du zèle monastique ,
 Ignorez de l'Amour l'empire tyrannique ;
 Vous enfin , qui n'ayant que Dieu seul pour amant ,

Aimez par habitude , & non par sentiment :
Que vos cœurs sont heureux , puisqu'ils sont in-
sensibles !

Tous vos jours sont sereins , toutes vos nuits pai-
sibles.

Le cri des passions n'en trouble point le cours.

Ah ! qu'Héloïse envie & vos nuits & vos jours !

Héloïse aime & brûle au lever de l'Aurore ;

Au coucher du Soleil , elle aime & brûle encore ;

Dans la fraîcheur des nuits , elle brûle toujours.

Elle dort pour rêver dans le sein des Amours.

A peine le sommeil a fermé mes paupières ,

L'Amour me caressant de ses ailes légères ,

Me rappelle ces nuits , chères à mes desirs ,

Douces nuits , qu'au sommeil disputoient les
plaisirs !

Abailard , mon vainqueur , vient s'offrir à ma vue :

Je l'entends... je le vois... & mon ame est émue.

Les sources du plaisir se rouvrent dans mon cœur ;

Je l'embrasse... il se livre à ma brûlante ardeur.

La douce illusion se glisse dans mes veines :

Mais que je jouis peu de ces images vaines !

Sur ces objets flatteurs , offerts par le sommeil ,

La Raison vient tirer le rideau du réveil.

Non , tu n'éprouves plus ces secousses cruelles ;

Abailard , tu n'as plus de flammes criminelles.

Dans le funeste état où t'a réduit le sort ,

Ta vie est un long calme , image de la mort.

Ton sang , pareil aux eaux des lacs & des fontaines ,

Sans trouble & sans chaleur , circule dans tes veines ,

Ton cœur glacé n'est plus le trône de l'Amour ;
 Ton œil appesanti s'ouvre avec peine au jour :
 On n'y voit point briller le feu qui me dévore.
 Tes regards sont plus doux qu'un rayon de l'Aurore.
 Viens donc, cher Abailard ; que crains-tu près de
 moi ?

Le flambeau de Vénus ne brûle plus pour toi.
 Déformais insensible aux plus douces caresses ,
 T'est-il encor permis de craindre des foiblesses ?
 Puis-je espérer encor d'être belle à tes yeux ?
 Semblable à ces flambeaux , à ces lugubres feux ;
 Qui brûlent près des morts sans échauffer leur
 cendre ,
 Mon amour sur ton cœur n'a plus rien à prétendre.
 Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflammer.
 Héloïse t'adore ; & tu ne peux l'aimer ?

Mais que fens-je ? ô pouvoir ! ô puissance
 suprême !

Quelle main me déchire & m'arrache à moi-même ?
 Tremble , cher Abailard , un Dieu parle à mon
 cœur.

De ce Dieu , ton rival , fais encor le vainqueur.
 Vole près d'Héloïse ; & fais sûr qu'elle t'aime.
 Abailard , dans mes bras , l'emporte sur Dieu
 même ;

Oui , viens . . . ose te mettre entre le Ciel & moi ;
 Dispute-lui mon cœur . . . & ce cœur est à toi.
 Que dis-je ? Non , cruel , fuis loin de ton Amante ;
 Fuis , cede à l'Éternel Héloïse mourante.
 Fuis ; & mets entre nous l'immensité des Mers ;

Habitons les deux bouts de ce vaste Univers.
Dans le sein de mon Dieu, quand mon amour
expire,
Je crains de respirer l'air qu'Abailard respire;
Je crains de voir ses pas sur la poudre tracés...
Tout me rappelleroit des traits mal effacés.
Du crime au repentir un long chemin nous mène;
Du repentir au crime un moment nous entraîne.
Ne viens point, cher Amant; je ne vis plus pour toi.
Je te rends tes sermens; ne pense plus à moi.
Adieu, plaisirs si chers à mon ame enivrée;
Adieu, douces erreurs d'une Amante égarée:
Je vous quitte à jamais; & mon cœur s'y résout:
Adieu, cher Abailard, cher époux... adieu tout.

O Grace lumineuse! ô Sageffe profonde!
Vertu, fille du Ciel! oubli sacré du monde!
Vous qui me promettez des plaisirs éternels,
Enlevez Héloïse au sein des Immortels.
Je me meurs... Abailard, viens fermer ma pau-
piere.
Je perdrai mon amour en perdant la lumière.
Dans ces affreux momens, viens du moins re-
cueillir
Et mon dernier baiser & mon dernier soupir;
Et toi, quand le trépas aura flétri tes charmes,
Ces charmes séducteurs, la source de mes larmes,
Quand la Mort de tes jours éteindra le flambeau,
Qu'on nous unisse encor dans la nuit du tombeau;
Que la main des Amours y grave notre histoire;
Et que le voyageur, pleurant notre mémoire,
S ij

Dise : Ils s'aimèrent trop ; ils furent malheureux ;
Gémissons sur leur tombe ; & n'aimons pas comme
eux.

COLARDEAU.

A U T R E.

*Pour le jour de la S. Antoine , à M. GOGUET ,
Conseiller au Parlement de Paris.*

R A R E M E N T je lis la légende.
Tant de pieuses vérités ,
Loin de rendre ma foi plus grande ,
Redoublent mes perplexités.
Des Héros que vante ce livre
L'éloge est triste à parcourir ;
Dans la route qu'on leur voit suivre
Il est mal-aisé de courir.
Un Saint n'aspire qu'à mourir ;
Un Philosophe songe à vivre.

Toutefois , puisque d'un Patron
La mode antique & solemnelle
Vous a fait adopter le nom ;
Puisque parmi la kirielle
Des Saints fêtés dans ce canton
L'on fit pour vous choix d'un modele ,
Déjà d'un docte parallele
Le projet me tient en fouci.
Quel est-il ? Je prétends ici
Vous comparer à saint Antoine.
Vous n'êtes pourtant , Dieu merci ,

Ni Dévot, ni Reclus, ni Moine.
Bien plus facilement aussi,
Je vous comparerois aux Sages
Que leur sçavoir & leurs ouvrages
Ont jadis fait déifier ;
Mais tous ces Héros de l'Attique,
De l'Egypte, de Rome antique,
Sont proscrits du Calendrier ;
Celui du Stryx les revendique.
Quoi ! sur les bords du Phlégéon,
Socrate, ce mortel aimable,
Ce philosophe sociable,
Héros, martyr de la raison,
Doit-il donc, sans distinction,
De Satan ressentir la griffe ?
Faut-il que le divin Platon
Soit damné comme feu Sisyphé ?
O sagesse ! tu n'es qu'un nom !...

Mais déjà ma Muse s'égare ;
Et, par un contraste bizarre,
Rapproche un grand Saint des Enfers :
Parcourons plutôt les Déserts,
Et laissons en paix le Ténare.
Antoine fuyoit dans les bois
Les humains qui pouvoient lui nuire.
Vous les évitez quelquefois,
Mais à dessein de les instruire.
Là, de plus dignes compagnons
Partagent votre solitude.

Là , de grotesques visions
Ne troublent jamais votre étude.
Sans cesse , au travail excité ,
Et dans une carrière immense ,
Par un noble zèle emporté ,
Vous ne craignez que l'ignorance ,
Le faux goût & l'oïfiveté.
Malgré le voile impénétrable
Dont se couvre l'antiquité ,
Du joug importun de la Fable
Vous dégagez la vérité ;
Et des sources les plus secrètes
Des Sciences les plus abstraites ,
Perçant les sombres profondeurs ,
Vous bravez d'antiques erreurs ,
L'obscurité des vieux Auteurs ,
Les méprises des Traducteurs ,
Et l'amour-propre des Poètes ;
Et l'ennui des Commentateurs.

Heureux le siècle , & c'est le nôtre ;
Où la Raison dicte ses loix !
Heureux l'esprit , & c'est le vôtre ,
Qui , toujours docile à sa voix ,
Cherche dans la Philosophie ,
Dans une étude réfléchie ,
La vérité , ce bien réel ;
Et jamais ne prend pour génie
Cette audacieuse manie
Qui sappe le thrône & l'autel !

D'un coup d'œil exact & sévère,
Vous distinguez sans nu' effort,
Et les préjugés du vulgaire,
Et les erreurs de l'esprit fort.
Ennemi de tout artifice,
Vous ne préférez point le vice
Qu'aux yeux des peuples ignorans
Couvrent la haire & le cilice,
A la vertu, qu'un doux caprice
Orne quelquefois de rubans.
Que dis-je ? Sensible & traitable,
Auprès de quelqu'objet aimable
Si le hazard guide vos pas,
Vous n'attendez pas que le Diable
Vienne vous vanter ses appas.
Vous sçavez qu'un Censeur austere
Des plaisirs qu'on goûte ici-bas,
Dans sa manie atrabilaire,
Sans cesse à lui-même contraire,
Gémit, sans vaincre ses desirs,
Et qu'enfin la sage nature
Doit seule fixer la mesure
De nos travaux, de nos plaisirs.

Dans la volupté libre & pure.
Un Sectateur de la raison
Trouve un bonheur qui le rassure ;
Et du cabinet de Platon
Il passe aux jardins d'Epicure ;
Loin du séjour peu fréquenté,

Où Zénon, ce rêveur sauvage,
 Veut ravir à l'humanité
 Son plus précieux apanage,
 Et dans l'insensibilité
 Renferme les devoirs du Sage.

De cet importun Raisonneur
 Fuyons la farouche rudesse ;
 Et, soumis aux besoins du cœur,
 Dans le chemin de la sagesse
 Cherchons la route du bonheur.

Pour vous, dont la prudente audace,
 Bravant toute vaine grimace,
 Sçait placer au même niveau
 Diogène avec sa beface,
 Et François avec son manteau ;
 Que maint Caffard, & maint Chanoine,
 Epris de je ne sçais quel bien,
 Pour patron se choisisse Antoine.
 Moi, je vous choisís pour le mien.

LA DIXMÉRIE.

A U T R E.

De M. de Voltaire à Mademoiselle Clairon.

BELLE Clairon, Peintre de la Nature,
 Vous l'imitiez & vous l'embellissiez ;
 La voix, l'esprit, la grace, la figure,
 Le sentiment n'est point encore assez ;

Vous nous rendez ce prodige d'Athènes
Que le génie étaloit sur la Scène.
Quand, dans les Arts de l'esprit & du goût
On est sublime, on est égale à tout.
Que dis-je ? on règne ; & d'un Peuple fidelle
On est chéri, sur-tout si l'on est belle.
O ma Clairon ! qu'un destin si flatteur
Est différent de celui d'un Auteur !

Je crois vous voir sur ce brillant Théâtre,
Où tout Paris, de votre art idolâtre,
Porte en tribut son esprit & son cœur :
Vous récitez des vers plats & sans grace ;
Vous leur donnez la force & la douceur ;
D'un froid récit vous échauffez la glace ;
Les contre-sens deviennent des raisons ;
Vous exprimez par vos sublimes sons,
Par vos beaux yeux, ce que l'Auteur veut dire ;
Vous lui donnez tout ce qu'il croit avoir ;
Vous exercez un magique pouvoir
Qui fait aimer ce qu'on ne sçauroit lire.
On bat des mains ; & l'Auteur ébaudi
Se remercie, & pense être applaudi :
La toile tombe ; alors le charme cesse :
Le Spectateur apportoit des présens
Assez communs, de fiflets & d'encens ;
Il fait deux lots quand il sort de l'ivresse ;
L'un pour l'Auteur ; l'autre pour son appui.
L'encens pour vous, & les fiflets pour lui.

Vous, cependant, au doux bruit des éloges
Qui vont pleuvant de l'orchestre & des loges,

Marchant en Reine, & traînant après vous
 Vingt Courtifans l'un de l'autre jaloux,
 Vous admettez près de votre toilette,
 Du noble essain la cohue indiscrete :
 L'un dans la main vous glisse un billet doux ;
 L'autre à Passy vous propose une fête ;
 Josse, avec vous, veut souper tête-à-tête :
 (Candale y soupe, & rit tout bas d'eux tous.)
 On vous entoure, on vous presse, on vous lasse ;
 Le pauvre Auteur est tapi dans un coin,
 Se fait petit, tient à peine une place :
 Certain Marquis, l'appercevant de loin,
 Dit : Eh ! c'est vous... Bon jour, Monsieur Pancrace.
 Bon jour ... Vraiment, votre pièce a du bon.
 Pancrace fait révérence profonde,
 Bégaye un mot, à quoi nul ne répond,
 Puis se retire, & se croit du beau monde.

Un Intendant des *Plaisirs*, dits *Menus*,
 Chez qui les Arts sont toujours bien venus,
 Grand Connoisseur, & pour vous plein de zèle,
 Vous avertit que la Pièce nouvelle
 Aura l'honneur de paroître à la Cour.

Vous arrivez, conduite par l'Amour ;
 On vous présente à la Reine, aux Princesses,
 Aux vieux Seigneurs, qui dans leurs vieux propos,
 Vont regrettant le chant de la *Duclos*.
 Vous recevez complimens & caresses ;
 Chacun accourt ; chacun dit : La voilà ;
 De tous les yeux vous êtes remarquée ;
 De mille mains on vous verroit claquée

Dans le salon, si le Roi n'étoit là.

Panrace fuit ; un gros Huissier lui ferme
La porte au nez ; il reste comme un terme,
La bouche ouverte , & le front interdit,
Comme Francus , qui tout brillant de gloire,
Ayant encor présenté son Mémoire ,
Creve à la fois de honte & de dépit.
Il grate , il grate , il se présente , il dit :
Je suis l'Auteur : Hélas ! mon pauvre hère,
C'est pour cela que vous n'entrerez pas.
Le malheureux , honteux de sa misère,
S'esquive en hâte , & murmurant tout bas
De voir en lui les neuf Muses bannies,
Du tems passé regrettant les beaux jours,
Il rime encore , & s'étonne toujours
Du peu de cas qu'on fait des grands génies.

Pour l'achever , quelque Compilateur,
Froid Gazetier , jaloux d'un froid Auteur,
Quelque ... dans son An littéraire
Vient l'entamer de sa dent mercénaire.
A l'Abboyeur il reste abandonné
Comme un Esclave aux bêtes condamné.
Voilà son fort ; & puis cherchez à plaire.

Mais c'est bien pis , hélas ! s'il réussit :
L'Envie alors , Euménide implacable,
Chez les vivans , harpie insatiable,
Que la mort seule à grand'peine adoucit ;
L'affreuse Envie active , impatiente ,
Versant le fiel de sa bouche écumante ,
Court à Paris , par de longs siflemens ,

Dans leurs greniers réveiller ses enfans.
 A cette voix, les voilà qui descendent,
 Qui dans le monde à grands flots se répandent,
 En manteau court, en soutane, en rabat,
 En Petit-maître, en petit Magistrat.
 Ecoutez-les; cette œuvre dramatique
 Est dangereuse, & l'Auteur hérétique.

Mais s'il compose un ouvrage nouveau,
 Qui puisse plaire à Boufflers, à Beauveau,
 A ce vainqueur des Anglois & des Belles,
 Qui ne trouva ni rivaux, ni cruelles:
 Si le bon goût du généreux Choiseul,
 A ses travaux fait un honnête accueil;
 S'il trouve grace aux yeux de la Marquise,
 Du seul mérite en plus d'un genre éprise;
 S'il satisfait la Valliere & d'Ayen:
 Malheur à lui! La cohorte empestée
 Damne mon homme; & le Journal Chrétien
 Secrettement vous le déclare Athée.

Mais, grace au Ciel, il est un Roi puissant,
 Qui, d'un coup d'œil protège l'innocent,
 Et d'un coup d'œil démasque l'hypocrite;
 Il hait la fraude, il hait les imposteurs;
 Des factions il connoît les auteurs.
 Tremblez, méchans, qui trompez sa justice;
 Craignez l'Histoire; elle est votre supplice;
 Craignez sa main, cette main qui des Rois
 A sur l'airain consacré les exploits,
 Y gravera vos infâmes cabales,
 Vos sourds complots, vos ténébreux scandales,

L'hypocrisie au perfide souris ,
Le fanatisme étincellant de rage ,
Le fade orgueil peignant son plat visage
Du fard brillant de l'amour du pays ;
Tout paroîtra dans son jour véritable ;
On vous verra l'horreur & le mépris
D'un Peuple entier par vos fourbes surpris.
Le Dieu des Vers , ce Dieu de la lumière ,
Dont votre oreille ignore les accens ,
Et dont votre œil fuit les rayons perçans ;
Ce même Dieu , finissant sa carrière ,
Daigne écraser & plonger dans la nuit
L'affreux Pithon que la fange a produit.

Mais aujourd'hui , dans leurs grottes obscures ,
Laissons siffler ces couleuvres impures ;
Ne souillons pas de leurs hideux portraits
Les doux crayons qui dessinent vos traits ,
Belle Clairon ; toutes ces barbaries
Sont des objets à vos yeux inconnus ;
Et quand on parle à Minerve , à Vénus ,
Faut-il nommer Cerbere & les Furies ?

A U T R E.

A une Maîtresse indiscrete.

IMPRUDENTE , pourquoi demander que ma lyre
Soit confidente de nos feux ?
Dérobons aux jaloux un folâtre délire ;
Le bel esprit est dangereux :

Appollon , par un sort funeste ;
 Vit toujours Cythérée indocile à ses vœux ;
 Il vit Daphné farouche à ses tendres aveux ;
 Fugitive , elle échappe à l'amour qu'il atteste.
 Il la suit ; il la presse ; il baisoit ses cheveux . . .
 Le myrte dispaçoit ; un vain laurier lui reste.

Amour , volage Amour , ces revers sont tes jeux ;
 Qui cherche le bonheur , perd l'instant d'être
 heureux.

Peu sçavent allier les graces & la rime.
 Corneille avoit peu l'art d'être aimable & sublime ;
 Racine l'eut en vain ; Racine eut un rival ;
 Un Mortel éclipfa cet immortel génie ;
 Il se vit enlever sa tendre Iphigénie :
 Peut-être qu'en amour , l'esprit même est fatal.
 Ah ! le cœur est si loin d'aimer ce qu'il admire !
 Le caprice est toujours si près de la beauté !
 Une Belle à nos Vers sourit par vanité ;
 Dans ce miroir flateur , la coquette se mire ,
 Et préfere , en secret , au talent respecté ,
 Un stupide élégant de parfums infecté.

Le Dieu des Vers , tu le sçais , ma Thémire,
 Est le Dieu qui répand le jour ;
 Cent fois il a trahi les mysteres d'amour.
 Les Vers sont indiscrets ; ils aiment à paroître ;
 Un secret , mis en Vers , cesse bientôt de l'être.

Mais on dit qu'Apollon rend l'amour plus char-
 mant.

Vante moins de son art le frivole agrément ;
 L'ame ne s'écrit point ; les rimes cadencées

Voilent d'un faux éclat ses naïves pensées.

Orner l'amour, c'est le trahir ;

Lui-même est sa parure, on ne peut l'embellir.

La candeur n'est qu'un fard du moment qu'elle est
peinte.

L'ame perd de ses feux, même en les exprimant ;

L'amour s'évapore en rimant :

L'esprit n'est pas sans art ; & nul art n'est sans
feinte.

Ma Thémire, fuyons ce perfide ornement :

Tout l'art du tendre amour est de n'en point con-
noître ;

Un soupir dit assez les flammes qu'il fait naître.

Oui, de nos cœurs émus le doux saisissement

Nous peint mieux, que les Vers, un tendre éga-
rement.

Que les eaux d'Hélicon ne mêlent point leurs glaces
Avec les feux du sentiment.

Le sein de Thémire ou des Graces

Est le Parnasse d'un Amant.

LE BRUN.

A U T R E.

A un Amant volage & indiscret.

S I ton cœur n'aime point encore,

Il est à la veille d'aimer.

S'il aime, l'objet qu'il adore

De plus en plus doit l'enflammer.

Thémire n'a fait que te plaire ;

Tu n'as cédé qu'à ses attraits ;
Sa victoire n'est point entiere ;
Ses triomphes sont imparfaits.
Il faut , par de nouvelles armes ,
Qu'elle augmente encor tes ardeurs ;
L'Amour attire par les charmes ;
Il enchaîne par les faveurs.
Thémire sçaura , par les siennes ,
Aiguïser toujours tes desirs ;
Le feu , qui brûle dans tes veines ,
Va croître encor par les plaisirs.
Je te vois avec ton Amante ;
L'Amour assis entre vous deux
S'occupe à resserrer vos nœuds.
Sur cette beauté qui t'enchanté ,
Tu promenes ta vue errante ;
Tes yeux se fixent sur ses yeux ;
On t'entend ; tu feras heureux.
Voilà Thémire palpitante.
Elle t'abandonne sa main ;
Tu baïses cette main charmante ;
Ah ! jouis d'un plus beau destin ?
Il est tems d'être téméraire ;
Et sur sa bouche & sur son sein
Flaire la rose , le jasmin ,
Et tous les parfums de Cythere.
Ainsi se gorge de butin
L'abeille sur les fleurs nouvelles.
Ose plus , ose tout enfin ;
Thémire approuve le larcin.

Amour vous couvre de ses ailes.
Jouis , Amant , de ton bonheur ,
Et que souvent la même ardeur . . .
Que vois-je ? tu fuis , infidelle !
Thémire à tes yeux n'est plus belle ;
Ta flamme est changée en froideur.
Que dis-je ? un autre objet t'arrête ;
D'Ismène , ton cœur est épris.
Tu la touches , tu l'attendris ;
A se rendre Ismène s'apprête ;
Bientôt tous tes vœux sont remplis.
Mais cette nouvelle conquête
A son tour perd aussi son prix.
Lise paroît , & la remplace ;
Lise consent à tes desirs.
Pour elle alors plus de soupirs ;
De ton cœur une autre la chasse.
Ainsi de Beautés en Beautés
Tu promenes ton inconstance ;
Toujours les infidélités
Sont le prix de la jouissance.
Mais , qu'entends-je ? ô comble d'horreur !
C'est peu que ton cœur soit coupable ;
Ta bouche , aux crimes de ton cœur
En ajoute un plus détestable ,
En te vantant de ton bonheur.
Ingrat , en quittant tes Maîtresses ,
Ne trahis point la volupté ;
Et respecte au moins des foiblesses
Qui firent ta félicité.

A U T R E.

Alcibiade à Glycere.

TOI, dont le teint est plus frais que les fleurs :
 Toi, que l'Amour nomma sa bouquetiere ;
 Qui, près du temple embelli pour sa mere,
 Vends tes bouquets & voles tous les cœurs,
 Console-moi, mon aimable Glycere.
 Loin du bosquet où tu comblas mes vœux,
 Où le plaisir te fit ma souveraine,
 J'habite, hélas ! des palais fastueux ;
 Je suis l'amant d'une superbe reine :
 Glycere, hélas ! je suis bien malheureux !
 Ah ! que le thrône, ah ! que son étalage
 Nuit aux desirs, effarouche l'Amour !
 Sur les carreaux je m'endors à la Cour,
 Comme, avec toi, je veillois au Village.
 L'ombre d'un hêtre, un asyle écarté,
 Une Bergere, au printems de son âge,
 Pour un Amant, ainsi que pour un Sage,
 Sont plus qu'un Thrône & qu'une Majesté.
 Vénus jamais ne porte un diadème :
 Comme le tien, son front est ceint de fleurs ;
 La beauté seule est son pouvoir suprême,
 Et ses palais, des berceaux enchanteurs.
 Quand, sous leur voûte, Adonis, en silence,
 Étoit conduit par la main du Desir,
 Vénus alors, oubliant sa puissance,

Étoit mortelle en faveur du plaisir ;
Vénus souvent descendoit sur la terre ;
Son fils , lui seul , étoit son confident ;
Pour son Amant , Vénus étoit Bergere ,
Ne pouvant faire un Dieu de son Amant.
Mais le moyen , (pardonnez , grande reine ,)
D'être amoureux avec tant d'apparat !
L'Amour heureux que révolte une chaîne ,
S'il est trop vu , n'est jamais délicat.
Qu'après de vous , retenu par lui-même ,
Libre toujours , il soit toujours constant !
On a chez vous une charge d'Amant :
Ah ! comment donc voulez-vous qu'on vous aime ?
N'ayez donc plus de premier écuyer ,
Qui , chaque soir , vienne me réveiller ,
En me disant , d'une voix bien hautaine :
Allons , Seigneur , c'est assez sommeiller ;
Allons , Seigneur ; venez . . . aimer la reine.
Tenez , Madame , afin d'en mieux jouir ,
Ne réglez plus les instans du plaisir ;
L'occasion , le caprice est son guide ;
Comme l'Amour , il aime à voltiger :
Que le hazard toujours lui seul décide
Le vrai moment & l'heure du Berger ,
Que , sans éclat , sans importune escorte ,
En tâtonnant , sur-tout sans écuyer ,
J'entre , pieds nus , par un autre escalier ,
Dont vous m'aurez vous-même ouvert la porte ;
Que souvent même , & sans aide & sans bruit ,
Prenant alors , dans l'ombre de la nuit ,

Un pet-en-l'air pour tunique royale ,
 Sa Majesté , se faisant mon égale ,
 Vienne trouver son Amant dans son lit :
 Respectant moins , j'aimerai davantage ;
 Pour vos attraits j'oublierai tous vos droits ;
 Et vous verrez , Reine , que quelquefois
 Un froid respect vaut bien moins qu'un outrage.
 Mais pour l'Amour ouvrir les deux battans ,
 Le promener , suivi d'une brigade ,
 Sous les lambris de vingt appartemens ;
 Le recevoir sur un lit de parade ,
 Beau lit d'honneur , fastueux ornemens ,
 Superbe dais , magnifique retraite ,
 Où l'on s'endort , où l'on donne , en bâillant ,
 A sa grandeur un baiser d'étiquette ! . . .
 C'est un enfant que le Dieu de Paphos :
 Il veut voler sans esclave & sans maître ;
 Il veut souvent entrer par la fenêtre ;
 Quelquefois même il y veut des barreaux :
 Le bruit l'effraie & le fait disparoître ;
 L'obstacle seul irrite ses desirs ;
 Pour le détruire , il sçait le faire naître :
 S'il est tranquille , il n'a plus de plaisirs .

C'est chez toi seule , ô ma belle Glycere !
 Que cet enfant prodigue mon bonheur :
 Tu sçais tromper ; mais aussi tu sçais plaire :
 Il faut tromper dans l'amoureux mystere ,
 Puisque l'Amour est lui-même un trompeur .
 Que tu lui dois , fripponne , de guirlandes

Pour tous les biens dont il sçut te parer !
Et ce n'est pas toujours par les offrandes
De tes bouquets , que tu dois l'honorer.
Il te doua , pour soutenir sa gloire ,
De deux grands yeux tant soit peu libertins :
Il t'eût fait tort de plus d'une victoire ,
S'il t'en avoit donné de moins coquins :
Il te fit belle , & qui plus est jolie ;
Il prit plaisir à former les contours
De ce beau sein que tu caches toujours ,
Pour qu'à le voir , toujours on s'étudie :
N'oubliant rien , il t'apprit à rougir ,
Même à pleurer ; il unit dans Glycere ,
Pour tout charmer , pour tout assujettir ,
L'air de Laïs aux traits d'une Bergere :
Glycere a tout pour donner du plaisir ...
Le souvenir de tes seules caresses
Fait plus sur moi , que la réalité
Des grands baisers , des royales tendresses
Dont m'ennuira dans peu sa Majesté.
Hélas ! ici la pourpre m'environne ;
Je suis chargé de dorures , d'ennuis :
De beaux œillets par toi-même cueillis
Formoient chez toi mon dais & ma couronne ;
Nous n'avions point de superbes habits ;
Le goût faisoit notre magnificence :
Mais nous avons , Glycere , en récompense ,
De bien beaux jours & de plus belles nuits ;
L'Amour jamais n'exigea de parure :
Jamais l'Amour ne consulte un miroir ;

Ses blonds cheveux flottent à l'aventure ;
 L'or n'est point fait pour meubler un boudoir,
 Je n'aime point ce superbe étalage ,
 Tous ces réseaux , ennemis du desir ,
 Toujours armés contre la main volage ,
 Qui veut errer dans le champ du plaisir :
 La volupté s'en indigne & murmure.
 Chez toi , Glycere , on craint peu ce destin :
 On n'y reçoit jamais d'égratignure
 Que de la rose éparſe dans ton sein :
 Mais que l'on doit chérir cette piquure ,
 Lorsque la bouche , au sourire enfantin ,
 Vient elle-même effuyer la blessure !
 Ces longs repas , que l'on nomme Festins ,
 Où , près de vous , l'ennui se met à table ,
 Valent-ils donc ces soupers clandestins ,
 Où le plaisir ſçait toujours rendre aimable ;
 Où la douceur de tromper un jaloux ,
 Un vieux Midas , ajoute à notre joie ;
 Où , ſans projet , le rire se déploie ;
 Où , ſans juger les ſages ni les fous ,
 Nous oublions tout l'univers pour nous ;
 Où l'Appétit , qui naît du plaisir même ,
 De tous les plats se fait le cuisinier ;
 Où , libertin & gourmand par système ,
 L'on mange bien & l'on s'aime de même ;
 Où l'on est deux ſans crainte de bâiller ?
 Ah ! que me font toutes ces caſſolettes ,
 Tous ces parfums , tous ces vases brillans ,
 Ces dais couverts de cent mille paillettes ,

Où l'on respire un insipide encens.
J'aime bien mieux cette simple corbeille ;
Où , le matin , quand le timide oiseau
Vient t'annoncer que l'Aurore s'éveille ,
Ta main confond le lys & le barbeau ;
Ce beau panier que la rose couronne ,
Qui , dans tes mains , de l'Amour est le thrône ;
Et qui jadis lui servit de berceau . . .
Mais , dis-moi donc ; que servent à la reine
Tous ces trumeaux qu'elle a fait disposer
Près d'un sofa qui donne la migraine ?
Je te promets qu'elle eût pu s'en passer.
Est-ce , dis-moi , redoutant le murmure ,
Et l'œil perçant de la malignité ,
Pour rétablir l'ordre de sa parure ?
De quoi s'occupe , hélas ! sa Majesté ?
Je sçais prévoir cette triste aventure :
Presque jamais son rouge n'est ôté.
Rappelle-toi , ma Glycere , cette onde ,
Où , réparant les larcins du plaisir ,
Tu rattachois ta tresse vagabonde ,
Que détachoit aussi-tôt le Desir.
Te souvient-il de ce jour , ma Glycere ,
(Ce jour étoit la fête de l'Amour ?)
Pour le fêter , abandonnant la Cour ,
Nous fûmes seuls vers ce bois solitaire ,
Que tu sçais bien qu'à la Cour il préfère ;
Ah ! le beau jour ! Comme j'étois heureux ;
Tout me sembloit d'un fortuné présage :

Si je levois mes regards vers les Cieux ,
Je découvrois un azur sans nuage ;
Dans les forêts, les oiseaux chantoient mieux ;
Bien plus matin la complaisante Aurore
Me paroïssoit , en faveur des Amours ,
Verser ses pleurs sur les parfums de Flore ,
Et , pour nous deux , avoir changé son cours ;
Du frais zéphyr l'haleine étoit plus pure ;
Un air plus doux rajeunissoit les champs ;
Tout renaïssoit : l'aspect de deux Amans
Avoit sans doute embelli la Nature.
Yvre d'amour , le desir dans les yeux ,
J'entre avec toi dans cette grotte sombre ,
Que vingt palmiers défendent , par leur ombre ,
Des feux du jour , comme des envieux.
Bien différente en ceci d'une reine ,
Qui veut toujours qu'on fasse tous les frais ,
Pour le plaisir tu partageois la peine ;
Et , par la peine , au plaisir tu gagnais.
Di-ux ! quels momens ! je vois ta belle bouche
Belle toujours , sur-tout quand on y touche ;
Je vois tes yeux embellis par ces pleurs
Que le plaisir , tu le sçais , fait répandre ;
Nuages doux , amoureuses vapeurs ,
Dans tes beaux yeux mêlés d'un feu si tendre ;
J'entends encor ces soupirs enchanteurs ,
Et ces baisers que mes levres errantes
Venoient chercher sur tes levres brûlantes ,
Où le plaisir confondoit nos deux cœurs ;

Ces demi-mots du desir qui s'éveille ;
 Ces sons touchans soudain interrompus ,
 Plus éloquens , pour être suspendus ,
 Viennent toujours caresser mon oreille.
 Je viens de rire ; & je vais m'ennuyer ;
 Ah ! ç'en est fait , la force m'abandonne ;
 J'entends déjà le maudit écuyer ;
 Adieu , Glycere , adieu ; je vais bâiller
 Bien tendrement sur les degrés du thrône.
 Vole par jour vingt mille libertés ;
 Fais-moi par jour vingt infidélités ,
 Cent , si tu peux : va ! je te le pardonne ;
 Dupe les vieux ; & ruine les sots :
 Conserve bien ta fripponne de mine ;
 Garde-toi bien de perdre tes défauts ;
 Sois toujours belle , & sur-tout bien coquine.

PESAY.

A U T R E

A la Maîtresse que j'aurai.

À ZULMÉ , Zélis & Lifette
 Je ne consacre plus mes sons :
 Faut-il toujours , sur sa Musette ,
 Redire les mêmes Chançons ?
 Ma Zulmé , toujours raisonnable ,
 M'attriste par sa dignité :
 Elle croit trop que la beauté

Tij

N'a jamais besoin d'être aimable.

Dans le moment fait pour jouir,
Zélis, ou plaisante, ou raisonne;
Elle n'a jamais de plaisir:

Comment voulez-vous qu'elle en donne?

Lifette, il faut en convenir,
Est aimable, & jeune, & jolie:
Sans art, elle sçait réunir
La tendresse avec la folie;
Ses grands yeux noirs sont pleins de feux;
Ils annoncent la plus belle ame;
L'Amour semble y puiser sa flâme:
Mais, hélas!... j'ai tant vu ses yeux!
De la rose qui vient d'éclorre,
Sa bouche a les vives couleurs;
Son haleine est plus pure encore
Que celle dont l'Amant de Flore
Caresse la tige des fleurs;
Près de ses levres ravissantes,
Trente-deux perles éclatantes,
Que polit la main de l'Amour,
Ressemblent aux pleurs que l'Aurore,
Sur la rose qu'elle colore,
Répand au matin d'un beau jour;
Rien n'est si doux que son sourire:
Mais, hélas! je l'ai tant vu rire!
Sur son sein l'Amour reposé,
Avec la volupté respire:
Mais enfin... je l'ai tant baisé!
Lifette est volage & coquette;

Ses yeux font grands , fans être beaux :

J'ai si long-tems . . . aimé Lifette !

Oui , Lifette a mille défauts.

O toi ! ma future Maîtresse ,

Toi qui , fans doute , as mille appas ;

Objet de toute ma tendresse ,

O toi ! que je ne connois pas ;

O toi ! des belles la plus belle ;

Toi feule es digne de mes chants :

Tu m'as toujours été cruelle :

Tes défauts même font charmans.

Oui , je te consacre ma lyre ;

Je veux célébrer tes attraits ;

C'est l'Amour même qui m'inspire

Mais comment tes yeux font-ils faits ?

Ce font les yeux même de Flore . . .

Qu'ils soient petits , grands , noirs ou bleux ,

Ils ne m'ont point dit : Je t'adore ;

Fut-il jamais de plus beaux yeux ?

Ma Maîtresse ! es-tu brune ou blonde ?

Après tout , qu'importe à mes feux ?

Jamais ta tresse vagabonde ,

Par mille replis amoureux ,

Ne forma nos chiffres heureux :

Non . . . ma Maîtresse , tes cheveux

Sont les plus beaux cheveux du monde.

Mais enfin tes seules rigueurs

Ne feront point mon seul partage :

Satisfaite de mon hommage ,

Un jour tu tariras mes pleurs.

D'un Amant effuyer les larmes,
C'est vouloir deffiller les yeux :
Aux regards de l'amour heureux,
Les défauts ne sont plus des charmes ;
Dès que les Amours sont contens,
On ne les retient qu'avec peine :
Souvent , au bout de la semaine,
Ils ont déjà les cheveux blancs ;
On voit que ces enfans volages
Sont toujours prêts à sommeiller ;
Plus de folie & plus d'orages ;
Et lorsque les Amours sont sages ,
Ils ont bien l'air de s'ennuyer.
Quand il fend la voûte azurée ,
Pour venir habiter nos bois ,
L'aimable fils de Cythérée
A deux chars comme deux carquois :
Semblable à celui de sa mere ,
L'un traîné par des tourtereaux ,
Sans bruit, sans indiscrets flambeaux,
Tant que la Driade est sévere ,
Parmi les ombres du mystere ,
Escorte l'enfant de Paphos ;
Mais si la Bergere abusée ,
Aux transports du Faune amoureux
Accorde une victoire aisée ,
Dans le désordre de ses feux ,
Soudain les papillons volages
De l'Amour sont les conducteurs ;
Et, plus brillans que ces nuages ,

Dont Iris a peint les couleurs ,
Malgré la Driade & ses pleurs ,
Entraînent loin de ces bocages ,
L'Amour qui rit de ses douleurs.
De la rose qui te couronne ,
Pour conserver le frêle éclat ,
Par l'Amant le plus délicat
Apprends les secrets qu'il te donne ;
Connois bien l'art voluptueux
D'éviter l'instant de te rendre ;
Laisse-le briller à mes yeux ;
Connois l'art de le faire attendre ;
Fâche-toi pour mieux t'appaîser ;
N'accorde rien sans le défendre ;
Donne quelquefois un baiser ;
Plus souvent laisse-le-moi prendre.
Que la plus légère faveur
Ait tout le prix d'une victoire ;
En baissant ta main , je dois croire
Qu'il n'est point de plus grand bonheur ;
Lorsque ma bouche est sur ta bouche ,
Va ! ton sein doit être couvert ;
Que sur ton sein , lorsque j'y touche ,
Ton voile ne soit qu'entr'ouvert ;
Garde-toi d'offrir à ma vue
Tes charmes , sans aucun bandeau ;
Si jamais je te voyois nue ,
Tu n'aurois plus rien de nouveau ;
Pour rendre mon bonheur extrême ,
Laisse-moi long-tems soupîrer ;

Dans le sein du bonheur suprême,
 Que j'aye encore à desirer ;
 Ne sois pas tous les jours la même ;
 Ne te pare pas tous les jours ;
 Le premier talent des Amours
 Est celui des métamorphoses :
 Si le printems régnoit toujours ,
 On n'aimeroit pas tant les roses.

PESAY.

A U T R E

A mon Médecin , sur le Régime.

DOCTEUR, avez-vous résolu
 De prendre un ami pour victime ?
 D'un ton poliment absolu ,
 Vous me commandez le régime ;
 Le régime ? à moi ! juste Ciel ?
 Cet ordre est un peu dur à suivre ;
 Tout Médecin est donc cruel ,
 Lors même qu'il nous laisse vivre !
 Mais , que dis-je ? si , pour guérir ,
 Je dois contrister ma jeunesse ,
 Me brouiller avec le plaisir ,
 Et redoutant jusqu'au desir ,
 Avec respect voir ma Maîtresse ;
 Voir des roses sans les cueillir ;
 Ah ! vivre ainsi pour la Sagesse ,
 Est-ce donc vivre ? C'est mourir.
 Permets qu'à mon tour je te blâme.

Quoi ! dormir la nuit tristement,
 Comme un mari près de sa femme !
 Quoi ! poëte , convive , amant ,
 Dormir ? à mon âge ? comment ?
 Le sommeil est la mort de l'ame.
 Cependant s'il faut déroger ,
 Et dormir comme un automate ,
 Ecoute , moderne Hippocrate ,
 Avec toi je puis m'arranger.
 Le jour , on voit tant de miseres ,
 De protégés , de protecteurs ,
 De fots flattés , de fots flatteurs ,
 De petits Crésus éphémères ,
 De femmes à petits mysteres ,
 De fats aux petits airs de Cour ,
 De petits valets mercénaires ! . . .
 Docteur , je dormirai le jour .

Ce qui te coûte une parole ,
 Me coûte à moi mille regrets ;
 Il faut , dis-tu , que désormais ,
 Tandis que la faim me désole ,
 A la table de nos gourmets ,
 Je ne juge des meilleurs mets
 Que par l'odeur : le joli rôle !
 Il faut , qu'étalant sa gaité ,
 Son teint fleuri , son opulence ,
 Monsieur l'Abbé toujours fêté
 Décide en maître à mon côté
 Sur les vins d'Espagne ou de France ,
 Et , me prêchant fort l'abstinence ,

Les boive encore à ma fanté.
 Par respect pour la médecine,
 Il faut enfin voir de beaux yeux,
 Teint de rose, piquante mine,
 Disons plus : il faut voir Corine,
 Lui plaire . . . & trembler d'être heureux ;
 C'est là le coup qui m'assassine.
 Barbare ! ôtes-moi donc mes sens ;
 Ces sens , qui portent dans mon ame
 Des desirs toujours renaissans,
 Des plaisirs toujours ravissans ;
 Fais que la beauté qui m'enflamme
 Cesse enfin de remplir mon cœur ;
 Sa voix , cet organe enchanteur ,
 Qui peint quelquefois l'amour tendre
 Et quelquefois l'amour boudeur ,
 Que je ne puisse plus l'entendre ,
 Que je ne puisse dans ma main ,
 En palpitant , serrer la sienne ,
 Fixer ma bouche sur son sein ,
 Sur sa bouche fixer la mienne.

On a de tout tems établi
 Que nous n'avons qu'une seule ame ;
 Contre ce dogme je réclame ;
 Moi j'en ai cinq ; & les voici ;
 Une aux oreilles pour Racine ,
 Ou pour ce Rameau si divin ;
 Une pour la rose & le thym ,
 Ou pour l'haleine de Corine ;
 Une , sans doute , à chaque main ;

Celle-là pour Corine encore ;
Une au palais , pour le bon vin ;
Et dans les yeux , une autre enfin ,
Pour tout un sexe que j'adore.
Mes ames font tout mon bonheur ;
Ah ! je ne veux en perdre aucune.
Au lieu de m'en priver , Docteur ,
Si tu pouvois m'en donner une !

Tu ne sçais pas à quels tourmens
Ta fineste amitié me livre.
Laisse-là pour quelques instans
Paris , ton deuil & tes mourans :
Allons en Perse ; ose me suivre
Dans un ferrail. Dieux ! quel essain
De jeunes & belles captives ,
Voluptueuses , tendres , vives ,
Au corps d'albâtre , au plus beau sein ;
Plusieurs sur des sophas panchées ,
Sortant du lit , entrant au bain ,
Quelques-unes demi-couchées !
Que ne sommes-nous des Sultans ?
Mais , vois-tu ces Eunuques blancs ,
Noirs , olivâtres , effrayans ?
Infortunés ! Comme ils gémissent !
Près du plaisir , ils ne l'ont pas ;
Ils touchent des yeux tant d'appas ,
Hélas ! & jamais ne jouissent !
Voilà pourtant le fort heureux
Auquel tu voudrois , ce me semble ,
Me condamner. Docteur affreux !

Acheve ! acheve ! Et si tu veux
Me forcer à vivre comme eux ,
Bourreau , fais que je leur ressemble.

Mets au régime , tu le peux ;
Mets au régime , à plus d'un titre ,
Ce Prélat jeune , mais goutteux ,
Qui va , fortant de son Chapitre ,
Sur un sofa poser sa mitre ,
Et catéchise , avec ferveur ,
Une beauté très-peu Chrétienne ,
Qui , distraite sur son bonheur ,
Voit jouer sa petite chienne
Avec la croix de Monseigneur.
Au régime encore ! au régime !
Ce Duc , ce vieillard de vingt ans ,
Le moins renommé des Amans ,
Indigne à jamais de l'estime
De toute femme à sentiment.
Un régime bien plus sévère
A ce jeune objet né pour plaire ,
Qui , trop caressé des Amours ,
Se livre à leur douceur perfide ;
Et de voluptés trop avide ,
Flétrit la fleur de ses beaux jours.
Deux mois enfin sur tes tablettes ,
Pour un Docteur frais & vermeil ,
Admis , à l'instant du réveil ,
Admis à l'heure des Toilettes.
On me le gâte ; on le chérit ;
De telle femme qu'il guérit ,

La reconnoissance est extrême ;
Et du régime qu'il prescrit ,
Il a , je crois , besoin lui-même.

Mais , quel soupçon vient m'allarmer ?
Je t'ai fait connoître Corine ;
Voir ma Corine , c'est l'aimer ;
Ta main sur cette main divine
Erra long-tems ; j'en fus jaloux ;
Et je fus prêt de te le dire.
Je te vis lui tâter le poulx ;
Je te vis même lui sourire.
Depuis ce jour , j'ai remarqué
Que tu viens me parler sans cesse ,
Et d'air natal & de sagesse. . . .
Traître , te voilà démasqué ;
Adieu ! je cours chez ma Maîtresse.

BARTHE.

A U T R E.

Les Ombres , à M. D. D. N.

DES régions de Sylphirie ,
De ce séjour aërien ,
Dont ma douce philosophie
Sçait bannir la mélancolie ,
En rimant quelque aimable rien ;
Salut , santé toujours fleurie ,
Solitude & libre entretien
A la république chérie ,

Dont une tendre rêverie
 M'a déjà rendu citoyen.
 Dans votre Épître ingénieuse
 Vous prétendez que le pinceau,
 Qui vous a tracé la Chartreuse,
 N'en a pas fini le tableau ;
 Et vous m'engagez à décrire,
 D'un crayon léger & badin,
 La carte du classique Empire,
 Et les mœurs du Peuple Latin.
 A la gaieté de nos maximes,
 Pour ajuster ce grave objet,
 Et ne point porter dans mes rimes
 La sécheresse du sujet,
 Écartons la Muse empesée,
 Qui, se guindant sur de grands mots,
 Préside à la Prose toisée
 Des Poètes collégiaux.
 Je vous ai dépeint l'Élysée
 Dans le plaisir pur & parfait
 De mon Hermitage secret.
 Par un contraste assez bizarre,
 Dans ce nouvel amusement,
 Je vais vous chanter le Ténare,
 Non sur un ton triste & pesant,
 Ennemi des Muses plaintives ;
 Jusques sur les fatales rives,
 Je veux rimer en badinant.

Un peuple de jeunes esclaves
 Dans un silence rigoureux ;

Des pleurs, des prisons, des entraves;
Un séjour vaste & ténébreux;
Des cœurs dévoués à la plainte;
Des jours filés par les ennuis,
N'est-ce point la fidele empreinte
Du triste Royaume des Nuits?
N'en doutez point. Ce que la Fable
Nous a chanté des sombres bords,
Cette peinture redoutable
Du profond Empire des Morts,
C'étoit l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux,
Et l'histoire trop véridique
De leurs habitans malheureux
Avec l'Erebe & son cortége
Confrontez ces Antres divers;
Et, dans le portrait d'un collège
Vous reconnoîtrez les Enfers:
Tel étoit le vrai parallele
Que, dans cette dernière nuit,
Un songe offroit à mon esprit;
Aminte, je me le rappelle,
Dans ce délire réfléchi,
Je croyois vous conduire ici;
Et, si ma mémoire est fidelle,
Je vous entretenois ainsi.
Venez de la docte poussiere;
Osez franchir les tourbillons;
Perçons l'infemale carrière
Des scholastiques régions;

Là , comme aux sources du Cocyte ;
On ne connoît plus les beaux jours ;
Sur cette demeure proscrite
La nuit semble régner toujours :
Là , de la charmante Nature
On ne trouve plus les beautés ;
Les eaux , les fleurs , ni la verdure
N'ornent point ces lieux détestés ;
Les seuls oiseaux d'affreux augure
Y forment des sons redoutés ;
Dès l'abord de ce gouffre horrible ,
Tout nous retrace l'Achéron ;
Voyez ce portier inflexible ,
Qui , payé pour être terrible ,
Et muni d'un cœur de Huron ,
Réunit dans son caractère
La triple rigueur de Cerbère ,
Et l'ame avare de Caron ;
Ainsi que ces ombres légères ,
Qui , pour leurs demeures premières ,
Formoient des regrets & des vœux ,
Les jeunes captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barrières ,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce satellite odieux.

Entrons sous ces voûtes antiques ,
Et sous les lugubres portiques
De ces tribunaux renommés ;
Au lieu de ces voiles funébres
Qui , de l'Empire des ténèbres ,

Tapissoient les murs enfumés,
D'une longue suite de thèses
Contemplez les vils monumens,
Archives de doctes fadaïses,
Supplice éternel du bon sens.
A la place des Tifiphones,
Des Sphinx, des Larves, des Gorgones,
Qui du Styx étoient les bourreaux,
J'apperçois des Tyrans nouveaux,
L'Hyperbole aux longues échasses,
La Catachrèse aux doubles faces,
Les Logogryphes effrayans,
L'impitoyable Syllogisme
Que fuit le ténébreux Sophisme,
Avec les ennuis dévorans.
Quelle inexorable Mégere
Ici rassemble, avant le tems,
Ces mânes jeunes & tremblans,
Et ravis au sein de leur mere!
Sur leurs déplorables destins,
Dans des lieux voués au silence,
Voyez de pâles Souverains
Exercer leur triste puissance;
Un sceptre noir arme leurs mains.
Ainsi Rhadamanthe aux traits sombres,
Balançant l'urne de la Mort,
Sur le peuple muet des Ombres
Prononçoit les arrêts du Sort.
Mais quelles allarmes soudaines!
D'où partent ces longues clameurs?

Pourquoi ces prisons & ces chaînes ?
 Sur qui tombent ces fouets vengeurs ?
 Tel étoit l'appareil barbare
 Des tortures du Phlégéon ;
 Tels étoient les cris du Tartare
 Sous la fourche du vieux Pluton.
 Près de ces cavernes fatales ,
 Quels sont ces brûlans soupiraux ?
 Que vois-je ! quels nouveaux Tantales
 Maudissent ces perfides eaux !

De ce parallele grotesque ,
 Moitié vrai , moitié romanesque ,
 Aminte , pour vous égayer ,
 J'aurois rempli le cadre entier ,
 Si , dans cet endroit de mon songe ,
 Un cruel osant m'éveiller ,
 N'eût dissipé ce doux mensonge ,
 Et le prestigé officieux
 Qui vous présentoit à mes yeux.
 Ce hideux bourreau , moins un homme ,
 Qu'un patibulaire phanôme ,
 Tels qu'on les peint en noirs lambeaux ,
 Et , dans l'horreur du crépuscule ,
 Tenant leur conciliabule ,
 Parmi la cendre des tombeaux ;
 Ce spectre , dis-je , au front sinistre ,
 Du tumulte bruyant ministre ,
 Affublé de l'accoutrement
 D'un précurseur d'enterrement ,
 Bien avant l'Aube matinale ,

Chaque jour , troublant mon réduit ,
Armé d'une lampe infernale ,
M'offre un jour plus noir que la nuit ,
Et d'une bouche sépulcrale ,
M'annonce que l'heure fatale
Ramene le démon du bruit.
Par cet arrêt impitoyable ,
Arraché du sein délectable ,
Et des songes & du repos ,
L'œil encor chargé de pavots ,
Aux Cieux je cherche en vain l'Aurore ;
Un voile épais couvre les airs ,
Et Phœbus n'est point prêt encore
A quitter les Nymphes des Mers.

Astre , qui réglas ma naissance ,
Pourquoi ta suprême puissance ,
En formant mes goûts & mon cœur ,
Y versa-t-elle tant d'horreur
Pour la monachale indolence ?
Plus respecté dans mon sommeil ,
Exempt des craintes du réveil ,
J'eusse , les deux tiers de ma vie ,
Dormi sans trouble , sans envie ,
Dans un dortoir de Victorin ,
Ou sur la couche rebondie
D'un Procureur Génovéfin.
Il est vrai qu'un peu d'ignorance
Eût suivi ce destin flatteur ;
Qu'importe ? Le nom de Docteur
N'eût jamais tenté ma prudence ;

Jamais d'un sommeil enchanteur
Il n'eût violé la constance ;
Une éternité de science
Vaut-elle une nuit de bonheur ?
Par votre missive charmante ,
Vous me chargez de vous donner
Quelque nouvelle intéressante ,
Ou quelque anecdote amusante ;
Mais que puis-je vous griffonner ?
Les politiques rêveries
Des vieux chapiers des Tuileries ,
Intéressent fort peu mes soins ,
Vous amuseroient encor moins ;
Et, d'ailleurs , selon le génie
De notre aimable colonie ,
Je ne dois point perdre d'instans ,
Ni prendre une peine futile
A disserter en grave style
Sur les bagatelles du tems ;
Qu'on fasse la paix ou la guerre ;
Que tout soit changé sur la terre ,
Nos citoyens l'ignoreront ;
Exempts de soucis inutiles ,
Dans cet Univers ils vivront
Comme des passagers tranquilles ,
Qui , dans la chambre d'un vaisseau ,
Oubliant , la terre , l'orage ,
Et le reste de l'équipage ,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaisir toujours nouveau ;

Sans sçavoir comme va la flotte,
Qui vogue avec eux sur les eaux,
Ils laissent la crainte au pilote,
Et la manœuvre aux marelots.

A tout le petit Consistoire,
Où ne sont échos imprudens,
Rendez cette Lettre notoire;
Aimable Aminte, j'y consens;
Mais sauvez-la des jugemens
De cette prude à l'humeur noire,
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médifante mémoire,
Qui, colportant ces Vers nouveaux,
Sur le champ, iroit sans repos,
Dressant la crête & battant l'aîle,
Glapisir quelqu'allarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots,
Ou qui, pour parler sans emblème,
Dans quelque parloir médifant,
Iroit afficher l'anathême
Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec scandale
De ce fiel mystique & couvert
Que vient de verser sa cabale
Sur l'histoire de Dom Vert-vert,
Faitte en cette critique année,
Où le Perroquet révérend
Alla jaser publiquement,
Entraîné par sa destinée,
Et ravi, je ne sçais comment,

Au secret de son maître absent,
Selon la gazette Neustrique,
Cet amusement poétique
Surpris, intercepté, transcrit
Sur je ne sçais quel manuscrit,
Par un Prestolet famélique,
Se vend à l'insçu de l'Auteur,
Par ce petit collet profane,
Et déjà vaut une soutane
Et deux castors à l'Éditeur.
Si ma main n'étoit pas trop lasse,
Ce seroit bien ici la place
D'ajôûter un Tome nouveau
Aux Mémoires du saint Oiseau;
De narrer comme quoi la pièce
Portée, au sortir de la presse,
Au Parlement Visitandin,
Causa, dans leurs saintes brigades,
Une ligue, des barricades,
Et sonna par-tout le tocsin;
Comme quoi les Meres notables,
L'État-major, les Vénérables
Vouloient, dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces Vers abominables,
Comme erronés, comme exécrables,
Jansénistes impardonnables,
Et notoirement imposteurs;
Mais comme quoi des jeunes sœurs
La Jurisprudence plus tendre

A jufqu'ici paré les coups ,
Ravi Vert-vert à ce courroux ,
Et fauvé l'honneur de fa cendre.
Suivant le lardon médifant ,
Les jeunes Sœurs , d'un œil content ,
Ont vu draper les graves Meres ,
Les révérendes Douairieres ,
Et la grand-chambre du Couvent.
Une None fempiternelle
Prétend prouver à tout fidelle ,
Que jamais Vert-vert n'exifta ,
Vu , dit-ele , qu'on ne pourra
Trouver la Lettre circulaire
Du Perroquet miffionnaire ,
Parmi celles de ce tems-là.
Je crois que la remarque habile
De la cloîtriere Sybille ,
N'en déplaife à fa charité ,
Sera de peu d'utilité ;
Car dès que Vert-vert eft cité
Dans les archives du Parnaffe ,
Quel incrédule auroit l'audace
D'en foupçonner la vérité ?
Toutefois ce procès myftique
Au Carnaval fe jugera ;
Dans un Chapitre œcuménique
L'Oifeau défendeur paroîtra ;
La vieille mere Bibiane
Contre lui doit plaider long-tems ;
Et , dans le fort des argumens ,

Que hurlera son rauque organe ,
 Perdra ses deux dernières dents.
 Mais la jeune sœur Pulchérie ,
 Qui , pour Vert-vert , pérorera ,
 Si , dans ce jour , comme on publie ,
 Les Directeurs opinent là ,
 Très-sûrement l'emportera
 Sur l'octogénaire Harpie.

A plaider contre le printems ,
 L'hyver doit perdre avec dépens.

Adieu ! voilà trop de folies ;
 Trop paresseux pour abréger ,
 Trop occupé pour corriger ,
 Je vous livre mes rêveries ,
 Que quelques vérités hardies
 Viennent librement mêlanger ;
 J'abandonne l'exaâctitude

Aux gens qui riment par métier ;
 D'autres font des Vers par étude ;
 J'en fais pour me défennuyer ;
 Ainsi vous ne devez me lire
 Qu'avec les yeux de l'amitié.

J'aurois encor beaucoup à dire ;
 L'esprit n'est jamais las d'écrire ,
 Lorsque le cœur est de moitié.

GRESSET.



AUTRE.

A U T R E.

A M. de Guillerargues.

ESPRIT né pour la Cour, & maître en l'art de
plaire,

Guillerargues, qui sçais & parler & te taire,
Apprends-moi, si je dois ou me taire, ou parler.

Faut-il, dans la Satyre, encor me signaler,

Et dans ce champ fécond en plaisantes malices;

Faire encore aux Auteurs redouter mes caprices?

Jadis, non sans tumulte, on me vit éclater;

Quand mon esprit plus jeune, & prompt à
s'irriter,

Aspiroit moins au nom de Discret & de Sage;

Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon
visage.

Maintenant que le tems a mûri mes desirs;

Que mon âge amoureux des plus sages plaisirs;

Bientôt s'en va frapper à son neuvieme lustre,

J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.

Que d'une égale ardeur mille Auteurs aimés,

Aiguifent contre moi leurs traits envenimés;

Que tout, jusqu'à Pinchene, & m'insulte & m'ac-
cable;

Aujourd'hui vieux lion, je suis doux & traitable.

Je n'arme point contre eux mes ongles émouffés.

Ainsi que mes chagrins mes beaux jours sont passés,

Je ne sens plus l'aigreur de ma bile premiere,

Et laisse aux froids rimeurs une libre carrière,

Ainsi donc, philosophe à la raison soumis,
 Mes défauts désormais sont mes seuls ennemis.
 C'est l'erreur que je fuis; c'est la Vertu que j'aime.
 Je songe à me connoître, & me cherche en moi-même.

C'est-là l'unique étude où je veux m'attacher.
 Que l'astrolabe en main, un autre aille chercher
 Si le soleil est fixe, ou tourne sur son axe?
 Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe?
 Que Rohaut vainement sèche pour concevoir
 Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir?
 Ou que Bernier compose & le sec & l'humide
 Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide?
 Pour moi, sur cette mer qu'ici-bas nous courons,
 Je songe à me pourvoir d'esquif & d'avirons;
 A régler mes desirs, à prévenir l'orage,
 Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.

C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous;
 Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
 Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accom-
 pagne,
 Et malade à la Ville, ainsi qu'à la Campagne,
 En vain monte à cheval pour tromper son ennui,
 Le chagrin monte en croupe, & galope avec lui.
 Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,
 Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre?
 Possédé d'un ennui qu'il ne sçauroit dompter,
 Il craint d'être à soi-même, & songe à s'éviter;
 C'est-là ce qui l'emporte aux lieux où naît
 l'Aurore,

Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.
De nos propres malheurs auteurs infortunés,
Nous sommes, loin de nous, à toute heure entraînés.

A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde ?
Le bonheur tant cherché sur la terre & sur l'onde,
Est ici, comme aux lieux où mûrit le Coco ;
Et se trouve à Paris, de même qu'à Cusco :
On ne le tire point des veines du Potosé.
Qui vit content de rien, possède toute chose.
Mais, sans cesse, ignorans de nos propres besoins,
Nous demandons au Ciel ce qu'il nous faut le moins.

Oh ! que si cet hyver un rhume salutaire,
Guérissant, de tous maux, mon avare beau-pere,
Pouvoit, bien confessé, l'étendre en un cercueil,
Et remplir sa maison d'un agréable deuil,
Que mon ame, en ce jour de joie & d'opulence,
D'un superbe convoi plaindroit peu la dépense,
Disoit, le mois passé, doux, honnête & soumis,
L'héritier affamé de ce riche Commis,
Qui, pour lui préparer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans sa vie infortunée !
La mort vient de saisir le vieillard cathéreur ;
Voilà son gendre riche. En est-il plus heureux ?
Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,
Déjà, nouveau Seigneur, il vante sa noblesse.
Quoique fils de Meûnier, encor blanc du moulin,
Il est prêt à fournir ses titres en vélin.
En mille vains projets, à toute heure il s'égare,

Le voilà fou , superbe , impertinent , bizarre ;
 Rêveur , sombre , inquiet , à foi-même ennuyeux.
 Il vivroit plus content , si , comme ses ayeux ,
 Dans un habit conforme à sa vraie origine ,
 Sur le mulet encor il chargeoit la farine.

Mais ce discours n'est pas pour le peuple ignorant ,

Que le faste éblouit d'un bonheur apparent.
 L'argent , l'argent , dit-on ; sans lui tout est stérile.
 La vertu , sans l'argent , n'est qu'un meuble inutile.
 L'argent , en honnête homme , érige un scélérat.
 L'argent seul au Palais peut faire un Magistrat :
 Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infâme ,
 Dit ce fourbe , sans foi , sans honneur , & sans
 ame ?

Dans mon coffre tout plein de rares qualités ,
 J'ai cent mille Vertus en louis bien comptés.
 Est-il quelque talent que l'argent ne me donne ?
 C'est ainsi qu'en son cœur ce Financier raisonne.
 Mais pour moi , que l'éclat ne sçauroit décevoir ,
 Qui mets au rang des biens l'esprit & le sçavoir ,
 J'estime autant Patru , même dans l'indigence ,
 Qu'un Commis engraisé des malheurs de la France.

Non que je sois du goût de ce sage insensé ,
 Qui , d'un argent commode , esclave embarrassé ,
 Jetta tout dans la mer , pour crier : Je suis libre.
 De la droite raison je sens mieux l'équilibre ;
 Mais je tiens qu'ici-bas , sans faire tant d'appréts ,
 La Vertu se contente , & vit à peu de frais.
 Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues ?

Ce que j'avance ici, crois moi, cher Guilleragues,
Ton ami, dès l'enfance, ainsi l'a pratiqué.
Mon pere, soixante ans, au travail appliqué,
En mourant me laissa, pour rouler & pour vivre,
Un revenu léger, & son exemple à suivre.
Mais bientôt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frere, oncle, cousin, beau-frere de Greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
J'allai, loin du Palais, errer sur le Parnasse.
La famille en pâlit, & vit, en frémissant,
Dans la poudre du Greffe un Poëte naissant.
On vit, avec horreur, une Muse effrénée
Dormir, chez un Greffier, la grasse matinée.
Dés-lors à la richesse il fallut renoncer.
Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en passer;
Et sur-tout redoutant la basse servitude,
La libre vérité fut toute mon étude.
Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,
Qui l'eût cru, que pour moi le sort dût se fléchir?
Mais du plus grand des Rois la bonté sans limite,
Toujours prête à courir au-devant du mérite,
Crut voir dans ma franchise un mérite inconnu,
Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.
La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains adversaires,
Ne purent, dans leur course, arrêter ses bienfaits.
Ç'en est trop; mon bonheur a passé mes souhaits.
Qu'à son gré désormais la Fortune me joue;
On me verra dormir au branle de sa roue.
Si quelque soin encor agite mon repos,

C'est l'ardeur de louer un si fameux Héros.
 Ce soin ambitieux me tirant par l'oreille,
 La nuit, lorsque je dors, en sursaut me réveille;
 Me dit que ses bienfaits, dont j'ose me vanter,
 Par des Vers immortels ont dû se mériter.
 C'est-là le seul chagrin qui trouble encor mon
 ame.

Mais si, dans le beau feu du zèle qui m'enflamme,
 Par un ouvrage enfin des critiques vainqueur,
 Je puis, sur ce sujet, satisfaire mon cœur,
 Guillerargues, plains-toi de mon humeur légère,
 Si jamais, entraîné d'une ardeur étrangère,
 Ou d'un vil intérêt reconnoissant la loi,
 Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.

BOILEAU.

A U T R E.

A M. de Seignelay.

DANGEREUX ennemi de tout mauvais flatteur,
 Seignelay, c'est en vain qu'un ridicule Auteur,
 Prêt à porter ton nom de l'Ebre jusqu'au Gange,
 Croit te prendre aux filets d'une sottie louange.
 Aussi-tôt ton esprit, prompt à se révolter,
 S'échappe, & rompt le piège où l'on veut l'arrêter.
 Il n'en est pas ainsi de ces esprits frivoles,
 Que tout flatteur endort au son de ses paroles;
 Qui, dans un vain Sonnet, placé au rang des
 Dieux,

Se plaisent à fouler l'Olympe radieux ;
Et, fiers du haut étage , où La Serre les loge ,
Avalent sans dégoût le plus grossier éloge.
Tu ne te repais point d'encens à si bas prix ;
Non que tu sois pourtant de ces rudes esprits
Qui regimbent toujours , quelque main qui les
flète.

Tu souffres la louange adroite & délicate ,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.
Mais un Auteur , novice à répandre l'encens ,
Souvent , à son héros , dans un bizarre ouvrage ,
Donne de l'encensoir au travers du visage ;
Va louer Monterey , d'Oudenarde forcé ,
Ou vante aux Électeurs Turenne repoussé.
Tout éloge imposteur blesse une ame sincere.
Si , pour faire sa cour à ton illustre pere ,
Seignelai , quelque Auteur d'un faux zèle emporté ,
Au lieu de peindre en lui la noble activité ,
La solide vertu , la vaste intelligence ,
Le zèle pour son Roi , l'ardeur , la vigilance ,
La constante équité , l'amour pour les beaux Arts ,
Lui donnoit les Vertus d'Alexandre ou de Mars ;
Et , pouvant justement l'égalier à Mécène ,
Le comparoit au fils de Pélée & d'Alcmène ;
Ses yeux , d'un tel discours , foiblement éblouis ,
Bientôt , dans ce tableau , reconnoïtroient LOUIS ;
Et , glaçant d'un regard la Muse & le Poëte ,
Imposeroient silence à sa verve indiscrete.
Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui ,
Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.

Que me sert en effet , qu'un admirateur fade
 Vante mon embonpoint , si je me sens malade ?
 Si , dans cet instant même , un feu féditieux
 Fait bouillonner mon sang , & pétiller mes yeux ?
 Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.
 Il doit régner par-tout , & même dans la Fable ;
 De toute fiction l'adroite fausseté
 Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

Sçais-tu pourquoi mes Vers sont lus dans les
 Provinces ,
 Sont recherchés du peuple , & reçus chez les
 Princes ?

Ce n'est pas que leurs sons agréables , nombreux ,
 Soient toujours à l'oreille également heureux ;
 Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure ,
 Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure ;
 Mais c'est qu'en eux le vrai , du mensonge vain-
 queur ,
 Par-tout se montre aux yeux , & va saisir le
 cœur ;

Que le bien & le mal y sont prisés au juste ;
 Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste ;
 Et que mon cœur , toujours conduisant mon esprit ,
 Ne dit rien aux Lecteurs , qu'à foi-même il n'ait dit.
 Ma pensée , au grand jour , par-tout s'offre & s'ex-
 pose ;

Et mon Vers , bien ou mal , dit toujours quelque
 chose.

C'est par-là quelquefois , que ma rime surprend.
 C'est-là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand ,
 Ni tous ces vains amas de frivoles fornettes ,

Montres, Miroirs d'amours, Amitiés, Amourettes,
Dont le titre souvent est l'unique soutien,
Et qui, parlant beaucoup, ne disent jamais rien.

Mais, peut-être enyvré des vapeurs de ma
Musé,

Moi-même, en ma faveur, Seignelai je m'abuse.
Cessons de nous flatter. Il n'est esprit si droit,
Qui ne soit imposteur, & faux par quelque endroit.
Sans cesse on prend le masque; &, quittant la
Nature,

On craint de se montrer sous sa propre figure.

Par-là le plus sincere assez souvent déplaît.

Rarement un esprit ose être ce qu'il est.

Voi-tu cet Importun que tout le monde évite;

Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous
quitte?

Il n'est pas sans esprit; mais né triste & pesant,

Il veut être folâtre, évaporé, plaisant;

Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,

Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.

La simplicité plaît sans étude & sans art.

Tout charme en un enfant, dont la langue sans
fard,

A peine du filet encor débarrassée,

Sçait, d'un air innocent, bégayer sa pensée.

Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant;

Mais la nature est vraie; & d'abord on la sent.

C'est elle seule en tout qu'on admire & qu'on
aime;

Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.

Chacun, pris dans son air, est agréable en soi,

Ce n'est que l'air d'autrui, qui peut déplaire en
moi.

Ce Marquis étoit né doux, commode, agréa-
ble ;

On vançoit en tous lieux son ignorance aimable ;
Mais, depuis quelques mois, devenu grand
Docteur,

Il a pris un faux air, une sotte hauteur ;

Il ne veut plus parler que de rime & de prose.

Des Auteurs décriés il prend en main la cause,

Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,

Et va voir l'Opéra seulement pour les Vers.

Voulant se redresser, soi-même on s'estropie ;

Et, d'un original, on fait une copie.

L'ignorance vaut mieux qu'un sçavoir affecté.

Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité.

C'est par elle qu'on plaît ; & qu'on peut long-
tems plaire :

L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère.

En vain, par sa grimace, un bouffon odieux

A table nous fait rire, & divertit nos yeux.

Ses bons mots ont besoin de farine & de plâtre ;

Prenez-le tête-à-tête ; ôtez-lui son théâtre ;

Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux ;

Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.

J'aime un esprit aisé, qui se montre, qui s'ouvre,

Et qui plaît d'autant plus, que plus il se découvre ;

Mais la seule vertu peut souffrir la clarté.

Le vice toujours sombre aime l'obscurité.

Pour paroître au grand jour, il faut qu'il se dé-
guise.

C'est lui qui, de nos mœurs, a banni la franchise.

Jadis l'homme vivoit au travail occupé ;

Et, ne trompant jamais, n'étoit jamais trompé.

On ne connoissoit point la ruse & l'imposture.

Le Normand même alors ignoroit le parjure.

Aucun Rhéteur encor, arrangeant les discours,

N'avoit d'un art menteur enseigné les détours.

Mais si-tôt qu'aux Humains, faciles à séduire,

L'abondance eut donné le loisir de se nuire,

La mollesse amena la fausse vanité.

Chacun chercha, pour plaire, un visage emprunté.

Pour éblouir les yeux, la Fortune arrogante

Affecta d'étaler une pompe insolente.

L'or éclata par-tout sur les riches habits.

On polit l'émeraude ; on tailla le rubis ;

Et la laine & la soie, en cent façons nouvelles,

Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.

La trop courte Beauté monta sur des patins.

La Coquette tendit ses lacs tous les matins ;

Et, mettant la céruse & le plâtre en usage,

Composa, de sa main, les fleurs de son visage.

L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi.

Le Courtisan n'eut plus de sentimens à foi.

Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie.

On vit par-tout régner la basse flaterie.

Le Parnasse sur-tout, fécond en imposteurs,

Diffama le papier par ses propos menteurs.

De-là vint cet amas d'ouvrages mercénaires,

Stances, Odes, Sonnets, Épîtres liminaires.

Où toujours le Héros passe pour Sans-pareil ;
Et, fût-il louche ou borgne, est réputé Soleil.

Ne crois pas toutefois, sur ce discours bziarre ;
Que, d'un frivole encens, malignement avare,
J'en veuille, sans raison, frustrer tout l'Univers.
La louange agréable est l'ame des beaux Vers.
Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle soit
vraie,

Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraie.
Alors, comme j'ai dit, tu la sçais écouter ;
Et, sans craite, à tes yeux, l'on pourroit t'exalter.
Mais, sans t'aller chercher des vertus dans les
nuës,

Il faudroit peindre en toi des vérités connuës ;
D'écrire ton esprit, ami de la raison ;
Ton ardeur pour ton Roi, puisée en ta maison ;
A servir ses desseins, ta vigilance heureuse ;
Ta probité sincere, utile, officieuse.
Tel, qui hait à se voir peint en de faux portraits,
Sans chagrin voir tracer ses véritables traits.
Condé même, Condé, ce Héros formidable,
Et, non moins qu'aux Flamands, aux flatteurs
redoutable,

Ne s'offenseoit pas, si quelque adroit pinceau
Traçoit de ses exploits le fidele tableau ;
Et, dans Senef en feu, contemplant sa peinture ;
Ne défavoueroit pas Malherbe ni Voiture ;
Mais malheur au Poëte insipide, odieux,
Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuyeux !
Il auroit beau crier : Premier Prince du monde,

Courage sans pareil , lumière sans seconde ;
Ses vers jettés d'abord , sans tourner le feuillet ,
Iroient dans l'antichambre amuser Pacolet.

BOILEAU.

AUTRE.

A M. de S. F.

L'ASTRE qui , du haut de son thrône ,
Darde ses rayons bienfaisans ,
A déjà mûri les présens
Que nous fait l'utile Pomone.
Déjà traversant l'équateur ,
Du cancer , où son char se borne ,
Il court , sage dispensateur ,
Porter ses feux au capricorne.
Déjà des pressoirs enyvres
Par l'exhalaison du Champagne ,
Coulent à flots ces vins titrés
Nés sur leur fameuse montagne.
Ja dans leurs flacons couronnés ,
Impatiens d'être à la gêne ,
Je leur ai vu briser la chaîne
Qui tient leurs casques gaudronnés.
Tels ils s'élancent à la table ,
S. F. . . . quand à tes desserts ,
Ils vont au Tokai que tu fers ,
Disputant son ambre potable.
Déjà tous nos Champs dépouillés

De leurs fruits venus à leurs termes ,
Par le Laboureur travaillés ,
Développent de nouveaux germes.
Le Chasseur , libre désormais ,
Par-tout fait aux Oiseaux la guerre ,
Et court ensanglanter la terre
Pour nous fournir de nouveaux mets.
Mais , soit que l'astre rétrograde ,
Soit que , recommençant son cours ,
Il revienne accroître nos jours ;
S. F. . . . mon cœur se dégrade ,
Si , pour ton bienfait généreux ,
Ma reconnoissance publique
Ne vient étaler à tes yeux
Toute sa pompe poétique ;
Oui , je m'en suis formé le plan :
C'est un tribut que je m'engage
A varier quatre fois l'an ,
Dans mon harmonieux langage.
Le Ciel , qui fonda mon cerveau
Pour loger monétroit génie ,
Ne mit que trop à son niveau
La fortune qu'il me dénie.
Jamais le bled de ma moisson
N'usa le fer de ma faucille ,
Ni ma cuve , pour ma boisson ,
N'a façonné le jus qui brille
Dans la coupe d'Anacréon.
Distillant ma rente bornée ,
Qui , de tout bien , me tenoit lieu ;

J'atrapois la fin de l'année,
Tout comme il plaisoit au bon Dieu.
Jamais du Comus indigeste,
Ma table ne subit la loi;
J'avois toujours l'estomac leste,
Quand je me fêtoyois chez moi.
Ainsi, dans ses tems faméliques,
Mon tendre ami L. L. . . .
De son Gonesse demi-blanc,
Faisoit ses repas laconiques,
Dans sa pauvreté toujours grand.
Je redoutois pourtant l'acide
De mon vin plat & frelaté,
Portant son serment homicide
Dans mon œsophage irrité;
Non pas que, par délicatesse,
Je craignisse ses suc trop verts;
Mais je tremblois que sur, mes vers,
Ils n'imprimassent leur rudesse;
Car du bon Horace j'appris
Qu'un rimeur reste subalterne,
S'il n'aiguise pas ses esprits
Contre ceux du vin de Falerne;
Et je l'ai cent fois éprouvé.
Quand du nectar d'un côteau riche,
J'étois, à longs traits, abreuvé;
De mon cerveau long-tems en friche,
Les fillons, au gré de mes vœux,
Alloient germant des vers nerveux;
Et rien n'échauffe sa campagne,

Comme les esprits du Champagne.
Mon insuffisant revenu
Vient de doubler sous ton auspice;
Pour moi te voilà devenu
Un soleil fécond & propice,
Qui me mûrit une moisson
Aux portes de chaque saison.
A ma trop languissante verve
Tu viens de rendre le ressort;
Je te dois chaque trait qui sort
De ma renaissante Minerve.
Tu t'es fait l'utile Apollon
Qui m'applanis l'âpre vallon.
Je te dois ces Vers magnanimes,
Où, chantant sur le plus beau ton,
J'asservis au joug de mes rimes
Les découvertes de Newton.
Ou, de Lucrece, légataire,
Dans des chants, en cercle, applaudis,
Ma lire, de ses sons hardis,
Rend la Nature tributaire;
Ou Poëte Physicien,
Jusques au principe des choses,
Portant mon œil Cartésien,
Je remonte aux premières causes;
Et si, mon front se déridant,
Au Dieu qui cherche le mystere,
Mon luth prête son ministere,
C'est encor toi qui vas m'aidant;
Et ma juste reconnoissance

Pour tes dons n'éclateroit point !
J'irois me taire sur ce point ;
Je serois heureux en silence !
Tu le voudrois , cher S. F. . . .
Sur tout ce que tu fis pour moi ;
Le secret feroit tes délices ;
Mais considère que ce bien
Seroit le plus grand des supplices
Pour un cœur fait comme le mien.
Obtiens sur toi cette victoire ;
Sois encore assez généreux ,
Pour souffrir , si je suis heureux ,
Que mon bonheur fasse ta gloire.
Mon cœur a toujours rejeté
La gratitude clandestine ;
Je veux , assis à ton côté ,
Au char qu'Apollon me destine ,
Voler à l'immortalité.
Partage mon apothéose ;
Hé ! si mes Vers sont tes bienfaits ,
Ne sçait-on pas que les effets
Sont bien moins nobles que leurs causes ?
Pardonne , mon illustre Ami ,
Aux transports où je m'abandonne ;
L'Hymne qu'en ton honneur j'entonne ,
Ne se peut chanter à demi.
Il faut pourtant que je te gronde ,
Moi , ton superbe protégé ;
Tu viens un jour au bout du monde ,
Où l'infortune m'a logé ;

Tu passes au pied de la cime
 Où mon fier Parnasse est assis ;
 Près de la fournaise sublime
 Où se forgent mes Vers concis ;
 Et ta visite se refuse
 A mes Pénates désolés !
 Allègues-tu , pour ton excuse ,
 Qu'il faudroit des Coursiers ailés ,
 Pour hisser ton char sur l'Olympe ,
 Où , tous les jours , à pied , je grimpe.
 Quel triomphe pour l'amitié ,
 Si , sautant de calèche à terre ,
 On t'eût vu te guinder à pied
 Jusques aux portes du Tonnerre !
 J'eusse , en mon sylphique manoir ,
 Fait chauffer , pour te recevoir ,
 Mes cassolettes poétiques ;
 Et , parmi mes Dieux domestiques ,
 Je t'aurois forcé de t'asseoir.
 Tu n'eusses pas , dans ma Chartreuse ,
 Vu briller ni l'or ni l'azur.
 Il ne pend point après mon mur ,
 De Vernet , de Vanlo , de Greuze.
 Ces insectes industrieux ,
 Dont l'art si merveilleux s'emploie
 A filer leur linceuil de soie ,
 Pour ressusciter glorieux ,
 Jamais , à nos manufactures ,
 N'ont fourni leur riche toison ,
 Pour en damasser les tentures

Qui vont décorant ma maison.
Ces tubes jaunis , où la sève
De nos guérets marnés s'élève
Jusqu'à la tige du froment ,
Ont , au tourneur qui les fabrique ,
Prêté le tissu cylindrique
Des sièges de l'appartement.
Ce glaces qui , grace au mercure ,
Avec l'étain amalgamé ,
Répètent à notre œil charmé
Tous les objets de la Nature ,
Dans des cadres faits à grand prix ,
N'enrichissent pas mes lambris.
Sur les meubles d'un fils du Pinde ,
L'art de Migeon n'a point tracé
Un dessein riche & compassé ,
Avec les divers bois de l'Inde ,
Où l'art du vernis a passé.
Tout est chez moi d'un goût rustique ,
Tel que l'avoient nos bons Aïeux ,
Lorsque leur innocence antique
Lioit commerce avec les Dieux.
Dix pieds cubes font le domaine
Où mes Lares vont se gîter ;
Et le tonneau de Diogène
Pourroit seul me le disputer ;
Mais combien d'images touchantes
S'offroient à toi dans mon réduit !
Par toi le bonheur introduit ,
Saillant sur nos lèvres riantes ,

Trois cœurs , par ton trait généreux ;
Du même coup rendus heureux ;
Ma femme , dans sa joie active ,
Volontiers te déifiant ,
Et mon fils te balbutiant
Son amitié tendre & naïve ;
Tous trois , dans toi , reconnoissant
Avec la plus haute évidence
Le substitut intéressant
De l'invisible Providence.
J'eusse , à mon fils , dit devant toi ,
Voilà le brave S. F. . . .
Dont le bras soutient ton enfance ,
Et qui s'intéresse pour moi.
Si jamais le Dieu du Génie ,
Qui , dans mes veines fait rouler
Le feu , la force & l'harmonie ,
Dans les tiennes les fait couler ;
Si jamais , rendu mon collègue ,
Et du Pinde fait nourrisson ,
Ce luth sacré que je te legue ,
Tu le mets à mon unisson ;
Songe de l'art où tu t'immisces ,
A lui consacrer les prémices.
C'est toujours pour l'Amour vainqueur
Qu'une jeune Muse prélude ;
Mais tu dois à la gratitude
Les premiers élans de ton cœur.
Quand l'objet de mon pur hommage ,
L'Être créateur des Humains ,

Dont tout bienfaiteur est l'image ,
Eut tout façonné de ses mains ,
Qu'il eut vu dans l'immense espace
Rouler ces globes radieux ,
Auxquels il assigna leur place
Dans la concavité des Cieux ;
Quand l'Astre , entamant sa carrière ,
Eut fait sur nos nouveaux sillons ,
De son étonnante lumière
Rejaillir les naissans rayons ,
Que des semences renfermées
L'une dans l'autre , à l'infini ,
Les premières furent germées
Au foyer dont il est muni ;
Quand , sur l'automate machine ,
Pour l'ame organisée exprès ,
Furent exprimés les grands traits
De l'Intelligence divine ,
Le grand moteur dit : Tout est bien.
Il sourit avec complaisance
A l'Univers que sa puissance
Venoit de produire de rien.
Telle est cette joie ineffable
Que sent un cœur noble & bien né ;
Quand , au fort d'un infortuné ,
Il prête une main secourable.
Tel tu tressaillis , S. F. . . .
Lorsque ta parole efficace ,
De mon destin changeant la face ,
Me rendit heureux comme toi ,

Ceci paroît un paradoxe
A ce cœur vuide de vertus,
Que gâta l'avidè Plutus
Par sa morale hétérodoxe.
Qui, dupe du Dieu suborneur,
Croit que, dans l'or qu'il amoncèle,
Sont la paix, la vertu, l'honneur,
Et que le Potosè recèle
Dans ses entrailles le bonheur.
A l'œil du Sage, ce qui passe
Le nécessaire complété,
Est nul pour la félicité.
Que j'aime à voir l'aimable Horace,
Dorant sa médiocrité!
Chez elle on ne vient point apprendre
A raffiner sur les plaisirs;
L'art d'être heureux n'est pas d'étendre,
Mais de resserrer ses desirs;
A décider, par ce principe,
Qui, des deux, du fils de Philippe,
Ou du cynique Athénien,
Eut plus de la grandeur réelle
Qu'ambitionne une ame belle?
L'un desire tout, l'autre rien.
Lorsqu'à la machine fragile,
Qui fut pètrie avec l'argile,
Et qu'il nous faut entretenir,
Il plût à l'Éternel d'unir
Notre substance intelligente,
Dieu lui forgea deux grands ressorts,

Pour l'intéresser à son corps.
L'un est la Douleur , diligente
A l'avertir de ses besoins ;
Et l'autre le Plaisir sensible
Qui nous récompense des soins
Que prend du corps l'hôte invisible.
Ainsi , quand le corps épuisé
Des sucs nourriciers qu'évapore
Notre chaleur , par chaque pore ,
Rend notre appétit aiguisé ,
Par un sentiment incommode ,
L'estomac nous dit , à sa mode ,
Qu'il est tems de lui procurer
Des alimens à triturer.

Mais qu'importe qu'on se répare
Avec tous ces plats superflus ,
Qu'un goût indigeste prépare
Pour Marc-Antoine , ou Lucullus ?
Ou que , du palais on écarte
La faim avec ces sobres mets ,
Dont la frugalité , dans Sparte ,
Ordonnoit les simples apprêts ?
Ces Vainqueurs qui , de Babylone ,
Renverserent l'antique thrône ,
Contens de l'onde pour boisson ,
Vivoient de pain & de cresson.
Qu'importe que l'architecture ,
Sous un toit riche & fastueux ,
Me mette à l'abri de l'injure
Des Aquilons impétueux ,

Si j'obtiens le même avantage
 Du chaume dont je fais usage ?
 Pour parer le froid des hyvers ,
 Faut-il que nous soyons couverts
 De vêtemens où l'or éclate
 Sur la pourpre , ou sur l'écarlate ?
 Ce sage Prince des Hébreux ,
 Que Dieu combla de ses largesses ;
 Ne demandoit , pour être heureux ,
 La pauvreté , ni les richesses.
 Or , ce juste milieu requis ,
 Pour compléter l'exacte somme
 Du bonheur qui convient à l'homme ;
 Par toi , S. F. . . . m'est acquis.
 Désormais , sans inquiétude ,
 Je puis me livrer aux douceurs
 Que savoure un homme d'étude
 Dans le commerce des neuf Sœurs ;
 Et , dans mes Vers , comme Virgile ,
 De tes dons faisant le récit ,
 Traduire , pour toi , dans mon style ,
L'Hæc nobis otia fecit.

ROBÉ.

Fin du Tome premier.

TABLE



T A B L E

D E S P I E C E S

Contenues dans le Tome premier.

L I V R E P R E M I E R.

I N - P R O M P T U S.

- D**ÉFINITION de l'*In-promptu*. Je suis un petit volontaire. *Hamilton.* Page 1
- AUTRE. Sur des fleurs que cultivoit le Grand Condé. En voyant ces œillets qu'un illustre Guerrier. *M^{le} Scudery.* 2
- AUTRE à Madame la Duchesse du Maine, qui demandoit un secret à l'Auteur. La Divinité qui s'amuse. *S. Aulaire.* *ibid.*
- AUTRE à une jolie Femme. Je n'ai rien chanté de ma vie. *L'Attaignant.* *ibid.*

M A D R I G A U X.

- M**ADRIGAL. Un doux nenni avec un doux sourire. *Marot.* 3
- AUTRE. Amour trouva celle qui m'est amère. *Le même.* *ibid.*
- AUTRE. Tous les soucis humains font pure vanité. *Bertaut.* *ibid.*
- AUTRE. Lieux, qui donnez au cœur tant d'aimables desirs. *Malherbe.* 4
- Tome I. X

AUTRE. <i>Même sujet que le précédent.</i> Jardins, que la Nature & l'Art ont embellis.	4
AUTRE. <i>La Violette à Madame de Ram-</i> <i>bouillet.</i> Modeste en ma couleur, mo- deste en mon séjour. <i>Desmarets.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. De vos rigueurs & de mes peines. <i>La Sabliere.</i>	5
AUTRE. Qu'on puisse oublier ce qu'on aime. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Philis ne m'aimera jamais. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Je sçais qu'Iris ne m'aime pas. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Après deux mois d'absence, enfin je vous revois. <i>Le même.</i>	6
AUTRE. Un baiser bien souvent se donne à l'aventure. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. <i>Le Caprice.</i> Philis, puisque votre cœur. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. <i>La belle Querelleuse.</i> Jeune Iris, dans notre querelle. <i>Le même.</i>	7
AUTRE. Devant moi l'aimable Climène. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Iris, ne croyez pas qu'une flamme nouvelle. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Pourquoi me demandez-vous tant. <i>Montreuil.</i>	8
AUTRE. Quoi? sans vous souvenir de moi, ni de ma peine. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Hé! quoi! dans un âge si tendre. <i>Boisrobert.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. L'eau qui caresse ce rivage. <i>Mlle Scudery.</i>	9
AUTRE. Je sens pour la jeune Lifette. <i>Patin.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Qu'avez-vous fait de mon amour? <i>S. Evremont.</i>	10

- AUTRE. Enfin la charmante Lifette.
Quinault. 10
- AUTRE. *Dialogue.* Que fais-tu dans ce
bois, plaintive Tourterelle? *Fourcroy.* *ibid.*
- AUTRE. Il vous sied bien, charmante Iris.
M^{lle} de Saintonge. 11
- AUTRE. Lorsque vous me changez pour
une autre Bergere. *La même.* *ibid.*
- AUTRE. Ah! j'ai bien mérité mon funeste
malheur. *La même.* 12
- AUTRE. Iris s'est rendue à ma foi. *Cottin.* *ibid.*
- AUTRE. Revenez, charmante verdure.
M^{de} Deshoulières. *ibid.*
- AUTRE. Alcidon contre sa Bergere. *La*
même. 13
- AUTRE. On connoît peu l'Amour, lors-
qu'on ose assurer. *La même.* *ibid.*
- AUTRE. Riez, charmante jeunesse. *La*
même. *ibid.*
- AUTRE. L'Amour est un enfant aussi vieux
que le monde. *Perrault.* 14
- AUTRE. Aimons, mais d'un amour couvert.
Rabutin. *ibid.*
- AUTRE. L'Amour égale sous sa loi. *Le*
même. *ibid.*
- AUTRE. Que votre sort est doux, fleurs
qui venez d'éclorre! *Le même.* *ibid.*
- AUTRE. L'aiguillon de l'Amour, c'est la
difficulté. *La Ménardière.* 15
- AUTRE. Voici les lieux charmans, où mon
ame ravie. *Boileau.* *ibid.*
- AUTRE. Quand Iris prend plaisir à boire.
Lafond. *ibid.*
- AUTRE. L'Amour aujourd'hui tout en
larmes, *Vergier.* 16

AUTRE. Il est un Dieu , maître de l'Univers. <i>Ferrand.</i>	16
AUTRE. Être l'Amour quelquefois je desire. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Oiseaux , si tous les ans vous quittez vos climats. <i>Le même.</i>	17
AUTRE. Lorsque le vieux D mon dit que d'un trait mortel. <i>M^{l^e} Bernard.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Vous n'écrivez que pour écrire. <i>La même.</i>	18
AUTRE. En quel état me trouvé-je réduite. <i>M^{de} de Liencour.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Tu veux sçavoir de quelle humeur. <i>Chaulieu.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Je ne prétends point qu'Amarille. <i>Le même.</i>	19
AUTRE. Je goûte loin de vous , en de paisibles lieux. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Mon Iris m'est toujours fidelle. <i>Le même.</i>	20
AUTRE. J'attends avec transport cet objet gracieux. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Vous êtes fille de l'Amour. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Le tendre Apelle , un jour , dans ces jeux tant vantés. <i>Lainez.</i>	21
AUTRE. L'Aurore à peine ouvroit les cieux. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Quoi ! toujours , raison trop sévere. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. <i>Pour Madame de Cailus.</i> M'abandonnant un jour à la tristesse. <i>La Fare.</i>	22
AUTRE. En vain je bois pour calmer mes allarmes. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Je porte un cœur fidèle & tendre <i>Le même.</i>	23

- AUTRE. Impitoyable loi d'un sexe malheureux. *M^{de} Dreuillet.* 23
- AUTRE. *Conseil.* Iris, vous connoîtrez un jour. *Fénel. n.* *ibid.*
- AUTRE. *Le Plaisir.* Faut-il être tant volage ?
La Comtesse de Murat. 24
- AUTRE. On meurt deux fois dans ce bas monde. *La Motte.* *ibid.*
- AUTRE. J'ai senti pour vous seule une flamme parfaite. *Le même.* *ibid.*
- AUTRE. Je veux chanter en vers la beauté qui m'engage. *Fontenelle.* 25
- AUTRE. Par un baiser ravi sur les lèvres d'Iris. *Rouffseau.* *ibid.*
- AUTRE. *Pour un célèbre Orateur.* O vous que la nouvelle Aurore. *Le Drel.* *ibid.*
- AUTRE. Et la Fable & la Vérité. *Danchet.* 26
- AUTRE. Je sens, quand je vous vois, une joie inconnue. *Cocquard.* *ibid.*
- AUTRE. De leurs agréables concerts.
Le Brun. *ibid.*
- AUTRE. Je vous aime Doris ; vous êtes belle & sage. *Le même.* 27
- AUTRE. L'excès de la délicatesse. *Le Sage.* *ibid.*
- AUTRE. Au tems heureux, où régnoit l'innocence. *Méré.* *ibid.*
- AUTRE. Aux autels du Tyran des morts.
Rochemore. 28
- AUTRE. Plus inconstant que l'onde & le nuage. *Moncrif.* *ibid.*
- AUTRE. Qu'un peu de vérité flatte dans un mensonge ! *Voltaire.* 29
- AUTRE. De votre esprit la force est si puissante. *Le même.* *ibid.*
- AUTRE. Vos yeux sont beaux ; mais votre ame est plus belle. *Le même.* *ibid.*

AUTRE. Deux Héros différens, l'un superbe & sauvage. <i>Voltaire.</i>	30
AUTRE. <i>A M^{lle} de Charolois.</i> Frere Ange de Charolois. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Hélas! qu'est-ce donc que je sens? <i>Pont-de-Vesle.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Dans nos hameaux il est une Bergere. <i>Duc de la Tremouille.</i>	31
AUTRE. Projet flatteur d'enchanter une Belle. <i>Verrieres.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Des combats le Dieu redoutable. <i>Panard.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. <i>L'Abregé de l'Olympe.</i> Tous les matins, vous êtes mon Aurore. <i>Le même.</i>	32
AUTRE. <i>L'Accord des Yeux & du Cœur.</i> Que vos yeux sont touchans! que leur regard est tendre! <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. L'estime dont mon cœur pour vous se sent comblé. <i>Le même.</i>	33
AUTRE. On dit dans nos hameaux, que l'Empereur est mort! <i>L'Attaignant.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Toinette, si jadis le diable. <i>Le même.</i>	34
AUTRE. Dieu d'Amour, auteur de ma peine. <i>Collé.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Le papillon coquet. <i>Favart.</i>	35
AUTRE. Est-il de plus douces odeurs? <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Dans l'Univers tout aime, tout desire. <i>Le même.</i>	36
AUTRE. Il est un âge où l'on s'ignore. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Vois à l'ombre de ce tremble. <i>Le même.</i>	37
AUTRE. <i>Comparaison.</i> On file, avant d'être époux. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>

DES PIÈCES. 487

- AUTRE. La maîtresse du Cabaret. *Bernis.* 37
- AUTRE. Qu'est-ce qu'Amour? C'est un
Enfant, mon Maître. *Le même.* 38
- AUTRE. Belles, qui formez des projets.
Moreau. *ibid.*
- AUTRE. Iris, ne croyez pas qu'une flamme
nouvelle. *ibid.*
- AUTRE. Ce n'est qu'aux champs qu'Amour
est sans feintise. 39
- AUTRE. Gardez-vous bien d'aimer. *ibid.*
- AUTRE. Ne trouver rien de beau que vous. 40
- AUTRE. Un jour dans les yeux d'une Brune. *ibid.*
- AUTRE. Arrachez de mon cœur le trait qui
le déchire. *La Bruere.* *ibid.*
- AUTRE. Solitaires témoins de ma secrette
peine. 41
- AUTRE. Je ne changerois pas pour la coupe
des Rois. *ibid.*
- AUTRE. Vous n'avez pas, humble fougère. *ibid.*
- AUTRE. Si les maux de l'absence & de
l'amour jaloux. 42
- AUTRE. J'avois juré que jamais. *ibid.*
- AUTRE. La plus aimable des Bergeres. *ibid.*
- AUTRES. *Les sept Péchés mortels, attribués
à feu M. de Chauvelin.* 43
- LA LUXURE, à *Madame de M.....* Dût-il
vous en coûter quelque peu d'innocence. *ibid.*
- LA GOURMANDISE, à *Madame de Ch.....*
En songeant à votre péché. *ibid.*
- LA COLERE, à *Madame de C.....* Sans
vous défendre la colere. *ibid.*
- L'AVARICE, à *Madame de S.....* Quoique
votre péché paroisse un peu bizarre. 44
- L'ORGUEIL, à *Madame de M.....* L'Orgueil
vous doit un changement bien doux. *ibid.*

LA PARESSE, à <i>Madame de C.</i> A la paresse, Iris; vous pouvez vous livrer.	44
L'ENVIE, à <i>Madame D.</i> Dussé-je être trop indulgent.	<i>ibid.</i>
AUTRE. La raison n'est pas raisonnable.	45
AUTRE. Quoi! faut-il, belle Silvie.	<i>ibid.</i>
AUTRE. Vous me voyez, tendre fougere.	<i>ibid.</i>
AUTRE. Si le nom de l'Amour, belle Iris, vous fait peur.	46
AUTRE. <i>A une belle Chanteuse.</i> Que ta voix divine me touche!	<i>ibid.</i>
AUTRE. L'autre jour l'enfant de Cythere.	<i>ibid.</i>
AUTRE. Soleil, précipite tes feux.	47
AUTRE. Tircis vous apprend des chansons.	<i>ibid.</i>
AUTRE. <i>L'Amour à Psiché.</i> Je suis le Dieu des cœurs, des graces & des ris.	<i>ibid.</i>
AUTRE. C'en est fait; la raison a chassé de mon cœur.	48
AUTRE. L'amitié comme la tendresse.	<i>ibid.</i>
AUTRE. Au bord d'un pré, je tenois par les ailes.	<i>ibid.</i>
AUTRE. Le hanneton par un fil arrêté.	49
AUTRE. Ah! que vous chantez tendrement!	<i>ibid.</i>
AUTRE. Quand le dépit & la colere.	<i>ibid.</i>
AUTRE. L'Amour nous parle par vos yeux.	50
AUTRE. L'Amour, ce tyran du bel âge.	<i>ibid.</i>
AUTRE. Charmante erreur, agréable mensonge.	<i>ibid.</i>
AUTRE. Iris, quelle est mon infortune?	51
AUTRE. Régné, régnez, Dieu du silence.	<i>ibid.</i>
AUTRE. Hâtez-vous, paresseuse Aurore.	<i>ibid.</i>
AUTRE. Aimable sexe, vos loix.	52
AUTRE. Charmans objets, que la nature.	<i>ibid.</i>
AUTRE. J'avois promis à ma Maîtresse.	53
AUTRE. Que l'Hymen & l'Amour se rassemblent pour vous.	<i>ibid.</i>

DES PIÈCES. 489

AUTRE. Si l'Amour remplit mon ame. 53

AUTRE. L'Amour a des douceurs secretes. 54

AUTRE. Volez, Papillon libertin. *ibid.*

AUTRE. *L'Astre de l'Amour.* En vain la
brillante Aurore. *ibid.*

AUTRE. *Le Nouveau Narcisse.* Je suis un
Narcisse nouveau. 55

AUTRE. *Souhaits pour une Fête.* Des présens
de la jeune Flore. *M^{de} Morel.* *ibid.*

AUTRE. *Le vain Remede.* En vain je bois
pour calmer mes allarmes. 56

AUTRE. *La discrétion.* Si quelqu'un bien
traité des Belles. *ibid.*

AUTRE. Que je souffre un cruel martyre ! 57

AUTRE. Pour me, faire oublier les charmes
de Tircis. *L'Abbé Mangelot.* *ibid.*

ÉPIGRAMMES.

Un Charlatan disoit en plein marché.
S. Gelais. 58

AUTRE. Un Maître ès Arts, mal chaussé,
mal vêtu. *Le même.* *ibid.*

AUTRE. La noce est un fardeau très-fâ-
cheux à porter. *Desportes.* 59

AUTRE. *Au Cardinal de Richelieu.* Armand,
l'âge affoiblit mes yeux. *Maynard.* *ibid.*

AUTRE. Voyant la splendeur non com-
mune. *Gombaud.* 60

AUTRE. Nos enfans, Messieurs & Mes-
dames. *Le même.* *ibid.*

AUTRE. *Sur une Femme fardée.* Jeanne,
aucun époux, ce dit-on. *Brelauf.* *ibid.*

AUTRE, *sur le même sujet.* Si-tôt que vos
mains, Alison. *Le même.* 61

AUTRE. Qu'il fait bon vivre de ménage !
Le même. *ibid.*

- AUTRE. *Sur l'Etymologie d'Alfana. Alfana*
vient d'*equus*, sans doute. *Cailly.* 62
- AUTRE. Battre ta femme de la sorte. *Le*
même. *ibid.*
- AUTRE. Si ta femme n'est pas fort belle.
Le même. *ibid.*
- AUTRE. De nos rentes pour nos péchés.
Le même. *ibid.*
- AUTRE. Princes, arbitres de la terre.
Furetiere. 63
- AUTRE. Superbes monumens, que votre
vanité. *Montmort.* *ibid.*
- AUTRE. L'hyperbole plaît aux Amans.
Bussy Rabutin. 64
- AUTRE. On parle fort diversement. *Le*
même. *ibid.*
- AUTRE. Si vous avez bien envie. *Le même.* *ibid.*
- AUTRE. Souvent de l'épouser Jeanne me
sollicite. *Le même.* 65
- AUTRE. Je sçais ce qui vous vous gâte, &
ce qui fait ma peine. *Montreuil.* *ibid.*
- AUTRE. Entre le Clerc & son ami Coras.
Racine. *ibid.*
- AUTRE. Qu'un mariage est plein d'appas!
Pavillon. 66
- AUTRE. *La Belle sans esprit.* Idole, Palais
enchanté. *La Chapelle.* *ibid.*
- AUTRE. *Sur le même sujet.* Parmi les tra-
vaux les plus grands. *La Chapelle.* 67
- AUTRE. On dit que l'abbé Roquette.
Boileau. *ibid.*
- AUTRE. Ton oncle, dis-tu, l'assassin. *Le*
même. *ibid.*
- AUTRE. Belise, mon rival est laid. *La*
Sabliere. 68
- AUTRE. Marthe, en travail d'enfant, pro-

DES PIÈCES. 491

- mettoit à la Vierge. *Regnier des Marais.* 68
- AUTRE. J'aimois depuis long-tems Ismene.
Le même. *ibid.*
- AUTRE. Dans le monde, Doris, il court
un bruit de vous. *Le même.* 69
- AUTRE. Autrefois un Romain s'en vint fort
affligé. *Baraton.* *ibid.*
- AUTRE. Un Boucher moribond voyant
sa femme en pleurs. *Le même.* 70
- AUTRE. Huissiers, qu'on fasse silence. *Le*
même. *ibid.*
- AUTRE. Iris, quelle métamorphose! *La*
Monnoie. *ibid.*
- AUTRE. Un jour le Diable ayant trouvé.
Le même. 71
- AUTRE. La fille qui cause nos pleurs.
Mau-roix. *ibid.*
- AUTRE. Ami, je vois beaucoup de bien.
Le même. 72
- AUTRE. D'amour & de mélancolie.
Ferrand. *ibid.*
- AUTRE. Un Maltotier gourmandoit des
manœuvres. *Le même.* *ibid.*
- AUTRE. Vous buvez d'un vin, moi d'un
autre. *Le même.* 73
- AUTRE. Ce monde-ci n'est qu'une œuvre
comique. *Rouffseau.* *ibid.*
- AUTRE. Un Cordelier prêchoit sur l'adul-
tère. *Rouffseau.* 74
- AUTRE. Un Mandarin de la Société. *Le*
même. *ibid.*
- AUTRE. Je veux avoir, & je l'aimerai bien.
Le même. *ibid.*
- AUTRE. Voulez-vous guérir promptement?
Bruzen de la Mart niere, 75

AUTRE. Si la Vertu, disoit Platon. <i>Bruzen de la Martiniere.</i>	75
AUTRE. Un gros serpent mordit Aurele. <i>Le même.</i>	76
AUTRE. Que vous êtes dispos , graces aux destinées ! <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. A mille soins jaloux Tircis abandonné. <i>Dufresny.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Lubin , pour se faire encenser. <i>Cocquard.</i>	77
AUTRE. Faut-il être étonné qu'à la jeune Isabelle. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Ne cherchons point un vain détour. <i>Le Brun.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Certain fat que de sa jeunesse. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Pour une affaire d'importance. <i>Le même.</i>	78
AUTRE. Tu prêtois à dix ans l'oreille à la fleurette. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Pour fournir à sa vanité. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. De maints écus sauvés , Harpagon réjouit.	79
AUTRE. Les amis de l'heure présente.	<i>ibid.</i>
AUTRE. Ha ! que voilà de beaux enfans !	<i>ibid.</i>
AUTRE. Un libertin vieilli dans le métier. <i>Roy.</i>	80
AUTRE. <i>Sur le Parnasse de bronze de M. Titon.</i> Dépêchez-vous , Monsieur Titon. <i>Voltaire.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. <i>Contre un Critique.</i> Certain Auteur , fameux par cent Libelles. <i>Piron.</i>	81
AUTRE. En France on fait , par un plaisant moyen. <i>Le même.</i>	<i>ibid.</i>
AUTRE. Lorsque le chantre de la Thrace. <i>Panard.</i>	<i>ibid.</i>

DES PIÈCES.

493

- AUTRE. *Contre les Sonneurs. Persécuteurs du Genre humain.* 82
- AUTRE. Rome, ton bras victorieux. *ibid.*
- AUTRE. D'un ton pathétique & touchant. *ibid.*
- AUTRE. *Sur les Conquêtes de Louis XIV.*
Louis, plus digne du Thrône. 83
- AUTRE. Parmi les Sacremens dont l'élégant Pouffin. *ibid.*
- AUTRE. Femme d'un bon mari qui toujours dort ou fort. 84
- AUTRE. Damon à tout propos, &, sa femme présente. *ibid.*
- AUTRE. Dans les nœuds de l'hymen à quoi bon m'engager? *ibid.*
- AUTRE. Dites qu'à son époux Iris est infidelle. 85
- AUTRE. Dans un endroit obscur passant avec Céphise. *ibid.*
- AUTRE. Époux, dont aisement l'ame se trouve émue. 86
- AUTRE. Un Rapporteur inéquitable. *ibid.*
- AUTRE. Auprès d'un vieil époux, au lever de l'Aurore. *ibid.*
- AUTRE. Écoute, Amant triste & jaloux. 87
- AUTRE. *Au Prince de B. . . .* L'intrigue de la Cour, le fracas de la Ville. *Boufflers. ibid.*
- AUTRE. *Sur les Fables de La Fontaine.*
Voici le bonhomme qui fit. *Le même.* 88
- AUTRE. Avec étonnement je m'étois aperçu. *ibid.*

ÉPITAPHES.

- ÉPITAPHE de Madame de Traves. O voyageurs! ce marbre fut choisi. *S. Gelais.* 89
- AUTRE. Colas est mort de maladie. *Gombaut. ibid.*

- AUTRE. *De Cromwel.* Ci gît l'Usurpateur
d'un pouvoir légitime. *Pavillon.* 90
- AUTRE. Ci gît Doralife, qui fut. *S. Pavin.* *ibid.*
- AUTRE. Ci gît Monseigneur de Marca. *ibid.*
- AUTRE. *De Madame du Châtelet.* L'Univers
a perdu la sublime Émilie. *Voltaire.* 91
- AUTRE. *D'un Critique ignorant.* Sous ce
tombeau gît un Auteur. *ibid.*
- AUTRE. Ici gît le corps d'une Belle. *ibid.*
- AUTRE. Ci gît ma femme ; ah ! qu'elle est
bien ! *ibid.*
- AUTRE. Si je meurs à force de boire. 92
- AUTRE. Chers enfans de Bacchus, le grand
Grégoire est mort. *ibid.*
- AUTRE. Ci gît Piron, qui ne fut rien. *Piron.* *ibid.*

I N S C R I P T I O N S.

- INSCRIPTION *pour la Pompe du Pont*
Notre-Dame. La Seine, en s'approchant
de la reine des Villes. 93
- AUTRE. *Pour un Village brûlé.* La flamme
avoit détruit ces lieux. *Piron.* *ibid.*
- AUTRE. *Au bas de la Statue de l'Amour.*
Qui que tu sois, voici ton maître. *Voltaire.* *ibid.*

P O R T R A I T S.

- PORTRAIT *de l'Amitié.* J'ai le visage long,
& la mine naïve. *Perrault.* 94
- AUTRE. *D'une jolie Femme.* Bien m'y
connois, & ne fais des plus bêtes.
La Fare. 95
- AUTRE. *Du grand Condé.* J'ai le cœur
comme la naissance. *Le Laboureur.* *ibid.*
- AUTRE. *D'un grand Roi.* Être Roi par
mérite, autant que par naissance.
Bosquillon. 96

DES PIÈCES. 495

- AUTRE. *Portrait du Sage*. Si dans le monde
il est un Sage. *Riuprou.* 99
- AUTRE. *Projet flatteur d'enchanter une
Belle. Verrieres.* 100
- AUTRE. Être femme sans jalousie. *Voltaire.* *ibid.*
- AUTRE. N'étiez-vous point cette Armide?
Moncrif. *ibid.*
- AUTRE. *L'Hermaphrodite*. Belle Thémire,
à voir en vous. *L'Attaignant.* 101
- AUTRE. *Lifette est faite pour Colin. Le
même.* 102
- AUTRE. *Pour peindre d'après Nature. Le
même.* 103
- AUTRE. *D'une Actrice de l'Opéra*. Vous
chantez comme une Syrène. *Le même.* 104
- AUTRE. Si ma Muse badine. *Grécourt.* *ibid.*
- AUTRE. *Du Diable*. Il a le teint d'un rô
qui brûle. *Piron.* 105
- AUTRE. Ce n'est qu'aux champs qu'Amour
est sans feintise. *ibid.*
- AUTRE. *A mettre sous un Tableau de Femme*.
Elle eut plus d'attraits en partage.
Mirecourt. 106

TRIOLETS.

- Règles du Triolet*. Pour construire un bon
Triolet. *S. Amant.* 107
- AUTRE. L'honneur de passer pour cons-
tant. *Pavillon.* *ibid.*
- AUTRE. *Un Juge à une Solliciteuse*. Si je
ne gagne mon procès. *ibid.*
- AUTRE. Le premier jour du mois de
Mai. *Ranchin.* 108
- AUTRE. *Le Confesseur assidu*. On vient
pour voir le Pere Urbain. *L. P.* *ibid.*

AUTRE. Garder son cœur & son trou-
peau. 109

R O N D E A U X.

Sur Bois-Robert. Coëffé d'un froc bien
raffiné. *Malleville.* 110

AUTRE. *A un Malade.* Pour te guérir
de cette sciatique. *Adam Billaut.* *ibid.*

AUTRE. Ma foi, c'est fait de moi; car
Isabeau. *Voiture.* 111

AUTRE. *Sur les Rondeaux de Benferade.*
A la fontaine où l'on puise cette eau.
Chapelle. 112

AUTRE. Taisez-vous, tendres mouve-
mens. *Deshoulières.* *ibid.*

AUTRE. Il est joli l'objet que je desire.
Picardet. 113

S O N N E T S.

SONNET. Celle de qui l'Amour vainquit la
fantaisie. *Ronsard.* 114

AUTRE. *La Femme & le Procès.* La Femme
& le Procès sont deux choses sembla-
bles. *Passerat.* *ibid.*

AUTRE. *Epitaphe de Gaston d'Orléans.*
Plus Mars que Mars de la Thrace.
Malherbe. 115

AUTRE. *Parodie du précédent.* Les Vers du
Chantre de Thrace. *Ménage.* 116

AUTRE. *La belle Matineuse.* Le silence
régnait sur la terre & sur l'onde.
Malleville. 117

AUTRE. *Même sujet que le précédent.* Des
portes du matin l'Amante de Céphale.
Voiture. *ibid.*

AUTRE. *Les Misères de l'Homme.* Venir à
la clarté sans force & sans adresse.
Tristin. 118

DES PIÈCES.

497

- AUTRE. *Eve coquette.* Lorsqu'Adam vit
cette jeune Beauté. *Sarrazin.* 119
- AUTRE. *Superbes monumens de l'orgueil
des Humains.* *Scaron.* *ibid.*
- AUTRE. *La Ville de Paris.* Un amas
confus de Maisons. *Le même.* 120
- AUTRE. *Cy gît qui fut de belle taille.*
Le même. 121
- AUTRE. *Ce que c'est que l'Amour.* Quand
d'un esprit sage & discret. *S. Pavin.* *ibid.*
- AUTRE. *Tombeau de Gustave, Roi de
Suède.* Plus vite que l'éclair, plus craint
que le Tonnerre. *D'Andilly.* 122
- AUTRE. *Sur la Statue équestre de Louis XIII.*
Que ne peut la Vertu? Que ne peut le
Courage? *Desmarets.* 123
- AUTRE. *Sur un Avorton.* Tois qui meurs
avant que de naître. *Henaut.* *ibid.*
- AUTRE. *Les Douceurs de la vie privée.*
S'éleve qui voudra, par force ou par
adresse. *Le même.* 124
- AUTRE. *L'Embrasement de la Ville de
Londres.* Ainsi brûla jadis cette fameuse
Troie. *Benjerade.* 125
- AUTRE. *Le Miroir.* Miroir, Peintre &
Portrait, qui donne & qui reçois.
D'Etelan. 126
- AUTRE. *L'Illusion.* Je flattois mes ennuis
dans les bras du sommeil. *Chevreaux.* *ibid.*
- AUTRE. *Grand Dieu, tes Jugemens sont
remplis d'équité.* *Desbarreaux.* 127
- AUTRE. *Sur ceux qui ont porté le nom de
Grand, Grands par une valeur féconde
en beaux exploits.* *Mourgues.* 128

- AUTRE. *Peinture de la Cour.* Servir le Souverain, ou se donner un Maître. *S. Martin.* 129
- AUTRE. *Prodiges de l'esprit humain.* Tirer d'un ver l'éclat & l'ornement des Rois. *Pavillon.* *ibid.*
- AUTRE. *Dialogue de deux Compères à la Messe.* Bon jour, compere André. Bon jour, compere Gile. *La Monnoie.* 130
- AUTRE. *A un bel Esprit, grand parleur.* Monsieur l'Auteur, que Dieu confonde. *Rousseau.* 131
- AUTRE. *La Naissance du Sauveur du Monde.* Quels miracles nouveaux éclairent dans ces lieux? 132
- AUTRE. Voir naître & voir mourir l'Auteur de la Nature. *ibid.*
- AUTRE. *Apollon & Daphné.* Je suis, (croit jadis Apollon à Daphné. *Fontenelle.* 133
- AUTRE. Doris, qui sçait qu'aux Vers quelquefois je me plais. 134

É P I T H A L A M E.

- Que l'Hymen & l'Amour se rassemblent pour vous! *Voltaire.* 136

L I V R E II.

C O N T E S.

- CONTE. *Philémon & Baucis.* Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux. *La Fontaine.* 137
- AUTRE. *La Nouvelle Eve.* Pain dérobé réveille l'appétit. *Du Cerceau.* 144

DES PIÈCES. 499

- AUTRE. *Le Carême in-promptu.* Sous un ciel toujours rigoureux. *Gresset.* 150
- AUTRE. *Le Lutrin vivant.* De mes Écrits, aimable confident. *Le même.* 157
- AUTRE. *La Vocation manquée.* Né d'un sang signalé souvent. *Robé.* 164
- AUTRE. *Le Triomphe d'Alexandre.* La Grece & l'Orient, aux pieds de son vainqueur. *S. Lambert.* 172
- AUTRE. *L'Education d'un Prince.* Dans Bénévent jadis régnoit un jeune Prince. 177
- AUTRE. *Les trois Manières.* Que les Athéniens étoient un peuple aimable! *Voltaire.* 184
- AUTRE. *Ce qui plaît aux Dames.* Or maintenant que le beau Dieu du jour. 198
- AUTRE. *L'Education d'une Fille.* Mes amis, l'hiver dure, & ma plus douce étude. *Voltaire.* 212

FABLES.

- FABLE. *La Confiance perdue.* Dans le coin d'un fauxbourg, à Burse en Bythinie. *Senecé.* 217
- AUTRE. *Le Berger Mouton.* Une belle & jeune Bergere. 229
- AUTRE. *Origine du flux & reflux de la Garonne.* L'Onde en partage échut. *Chapelle.* 236
- AUTRE. *Démocrite & les Abdéritains.* Que j'ai toujours haï les penfers du Vulgaire! *La Fontaine.* 238
- AUTRE. *Songe d'un Habitant du Mogol.* Jadis certain Mogol vit en songe un Vizir. *Le même.* 240

AUTRE. <i>Le Paysan du Danube.</i> Il ne faut point juger des gens sur l'apparence. <i>La Fontaine.</i>	242
AUTRE. <i>Les Compagnons d'Ulyffe.</i> Les Compagnons d'Ulyffe abordent au rivage. <i>Le même.</i>	246
AUTRE. <i>Le Philosophe Scythe.</i> Un Philosophe austere, & né dans la Scythie. <i>Le même.</i>	249
AUTRE. <i>Daphnis & Alcimadure.</i> A Madame de la Mésangere. Aimable fille d'une mere. <i>Le même.</i>	250
AUTRE. <i>L'Imagination & le Bonheur.</i> L'Imagination, amante du Bonheur. <i>Mlle Bernard.</i>	253
AUTRE. <i>Le Rajeunissement inutile.</i> L'aimable Déité que l'Orient adore. <i>Moncrif.</i>	255
AUTRE. <i>Le Mérite & la Fortune.</i> Le Mérite, cadet de fort bonne maison. <i>Benoît, Jésuite.</i>	261
AUTRE. <i>Pigmalion.</i> Éleve d'Apollon, & favori des Belles. <i>S. Lambert.</i>	263
AUTRE. <i>Le Solitaire & la Fortune.</i> Un Solitaire, ennemi de la gêne. <i>Grécourt.</i>	266
AUTRE. <i>Le Faucon & les Pigeons.</i> Maître Faucon, fier comme un Écossois. <i>Le même.</i>	267
AUTRE. <i>La Rose.</i> Vous voulez me cueillir, disoit la rose en pleurs. <i>Le même.</i>	268
AUTRE. <i>Le Coq & la Poule.</i> Un coq épris d'une jeune Poulette. <i>Le même.</i>	269
AUTRE. <i>Le Rossignol, la Fauvette & le Moineau.</i> Le tendre Rossignol & le galant Moineau. <i>Fontenelle.</i>	270
AUTRE. <i>Agnès & sa mere.</i> Agnès à quatorze ans, avec naïveté.	271

DES PIÈCES.

501

- AUTRE. *Chloé & le Pavillon*. Sous un ciel
serein & tranquille. *Bordes*. 272
- AUTRE. *Fanfan & Colas*. Fanfan, gras &
vermeil, & marchant sans lisière. *Aubert*. 276
- AUTRE. *Le Merle*. D'un bois fort écarté
les divers habitans. *Le même*. 278
- AUTRE. *La Poule & les Poussins, ou l'Œil
de Mere*. Telle qu'une Beauté, par
Morphée embellie. *Le même*. 280

L I V R E III.

É P I T R E S.

- ÉPÎTRE. *A une jeune Demoiselle*. J'ai des
conseils à vous donner. *Pavillon*. 283
- AUTRE. *L'Amant raisonnable*. Je vous
aime, Philis, & vous m'aimez aussi.
Vn. 288
- AUTRE. *De Psyché à l'Amour*. C'est
Psyché qui t'écrit; sa foiblesse & son
âge. *Hanault*. 291
- AUTRE. *Sur la Calomnie*. Écoutez-moi,
respectable Émilie. *Voltaire*. 294
- AUTRE. *A un Ministre d'État, sur l'en-
couragement des Arts*. Toi qui, mêlant
l'agréable à l'utile. *Le même*. 301
- AUTRE. *La Vie de Paris & de Versailles*.
Vivons pour nous, ma chere Rosalie.
Le même. 305
- AUTRE. *Les Vous & les Tu*. Philis, qu'est
devenu ce tems? *Le même*. 310
- AUTRE. *Les Plaisirs du Prieuré de . . . à
Mademoiselle de Chéré*. O bel objet
desiré. *Piron!* 312

- AUTRE. *La Chartreuse, à M. D. D. N.*
Pourquoi de ma sage indolence. 319
- AUTRE. *Aux Graces.* O vous, qui parez
tous les âges ! *Bernis.* 343
- AUTRE. *A mes Dieux Pénates.* Protectors
de mon toit rustique. *Le même.* 351
- AUTRE. *De M. de Voltaire, à sa maison
de Délices.* O Maison d'Aristippe ! ô
jardins d'Épicure ! 360
- AUTRE. *A Madame Denis, sur l'Agric-
ulture.* Qu'il est doux d'employer le
déclin de son âge ! *Voltaire.* 365
- AUTRE. *A une jeune Personne qui veut se
faire Religieuse.* C'en est donc fait, mon
aimable Julie. *L'Attaignant.* 369
- AUTRE. *A Claudine.* Doit-on rougir de
chanter ce qu'on aime ? *Bernard.* 372
- AUTRE. *A Manon.* C'est donc ce soir,
que dans tes bras. *D'Arnaud.* 375
- AUTRE. *A Chloé.* Chloé, ce tendre ba-
dinage. *S. Lambert.* 380
- AUTRE. *Au Prince de Beauveau.* Je revois
donc ces lieux où le Ciel m'a fait naître.
Le même. 381
- AUTRE. *Au Prince de Beauveau.* A vivre
au sein du Jansénisme. *Le même.* 386
- AUTRE. *A Climene à sa toilette.* Et pour-
quoi te parer, Climene ? 388
- AUTRE. *Sur L'Amour.* Oui, c'est une
grande folie. *L'Attaignant.* 391
- AUTRE. *A mon Habit.* Ah ! mon habit,
que je vous remercie ! *Sedaine.* 391
- AUTRE AU ROI ; *Par le Curé de Fontenoi.*
J'ose vous supplier, grand Roi.
Marchand. 394

- AUTRE. *D'Héloïse à Abailard.* Dans ces lieux habités par la seule innocence. Colardeau. 400
- AUTRE. *Pour le jour de la Saint Antoine.* Rarement je lis la légende. *La Dixmerie.* 414
- AUTRE. *De M. de Voltaire à Mademoiselle Clairon.* Belle Clairon, Peintre de la Nature. 418
- AUTRE. *A une Maîtresse indiscrette.* Imprudente, pourquoi demander que ma lyre. *Le Brun.* 423
- AUTRE. *A un Amant volage & indiscret.* Si ton cœur n'aime point encore. 425
- AUTRE. *Alcibiade à Glycere.* Toi, dont le teint est plus frais que les fleurs. *Pesay.* 428
- AUTRE. *A la Maîtresse que j'aurai.* A Zulmé, Zélis & Lisette. *Le même.* 435
- AUTRE. *A mon Médecin, sur le Régime.* Docteur, avez-vous résolu? *Barthe.* 440
- AUTRE. *Les Ombres, à M. D. D. N.* Des régions de Sylphirie. *Gresset.* 445
- AUTRE. *A M. de Guillerargues.* Esprit né pour la Cour, & maître en l'art de plaire. *Boileau.* 457
- AUTRE. *A M. de Seignelay.* Dangereux ennemi de tout mauvais flatteur. *Le même.* 462
- AUTRE. *A M. de S. F.* L'astre qui, du haut de son trône. *Robé.* 469

Fin de la Table du Tome premier.

DES PIÈCES

100
101
102
103
104
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147
148
149
150
151
152
153
154
155
156
157
158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181
182
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199
200



201
202
203
204
205
206
207
208
209
210
211
212
213
214
215
216
217
218
219
220
221
222
223
224
225
226
227
228
229
230
231
232
233
234
235
236
237
238
239
240
241
242
243
244
245
246
247
248
249
250



